

TRAITÉ
DES
CONVULSIONS
DANS L'ENFANCE,

DE LEURS CAUSES, ET DE LEUR TRAITEMENT :

Ouvrage dans lequel on trouve le plus grand nombre de préceptes qui constituent l'hygiène et la médecine-pratique des enfans.

PAR M. BAUMES,

Professeur de Pathologie et de Nosologie à l'Ecole de Médecine de Montpellier, et ci-devant Professeur de Médecine et de Clinique de l'Université de Médecine de Montpellier; ex-Président et Secrétaire perpétuel de la Société de Médecine-pratique de Montpellier; Associé des Sociétés de Médecine de Paris, Bordeaux, Marseille, Nancy; des Sociétés des Sciences ou Académiques de Montpellier, Dijon, Vaucluse, Gard; de la Société académique des Sciences, et de la Société galvanique de Paris, etc. etc.

SECONDE ÉDITION,
revue, corrigée et notablement augmentée.

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire de l'Ecole et de la Société de Médecine, rue de l'Ecole de Médecine, n° 3.

L'auteur, rue Montmartre, n° 102, en face de la rue du Croissant.

AN XIII — 1805.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE,

ARCHICHANCELIER DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

MONSEIGNEUR,

Le nom de Cambacérès retentit trop dans la ville qui a vu naître Votre Altesse Sérénissime, pour ne pas inspirer

aux citoyens de Montpellier, le plus vif desir de vous rendre, MONSEIGNEUR, un hommage public de dévouement et de respect.

Placé parmi ces citoyens, partageant leurs souhaits, et plus heureux sans doute, puisque je réalise l'espoir de faire paroître un de mes ouvrages sous les auspices de Votre Altesse Sérénissime; je sais, comme eux, que les titres éminens qui vous distinguent, MONSEIGNEUR, ne sont, dans un Gouvernement dont vous avez coopéré à fixer la gloire et la prospérité, qne le complément de ceux que Votre Altesse Sérénissime étoit destinée à acquérir par une suite même de ses qualités et d'un mérite personnel.

Issu d'une famille connue dans la Magistrature du Languedoc par de longs

et utiles services, que ne dirois-je point, Monseigneur, si je voulois parler de ses constans et généreux efforts pour assurer et les droits du peuple, et la dignité des premiers dépositaires de l'autorité !

Mais puis-je passer sous silence les services plus importans encore, rendus à Montpellier par ce Maire, qui devint son bienfaiteur et son appui, et qui, d'après les vœux des États-généraux du Languedoc, reçut, comme un acte insigne de reconnoissance et de justice, l'honneur de conserver une charge qu'un arrêt du Conseil supprimoit dans toutes les villes de la province.

Tel fut le père de Votre Altesse Sérénissime.

C'est sous de semblables modèles, Monseigneur, que, tour-à-tour, Ma-

gistrat, Législateur, Défenseur distingué des intérêts des Citoyens pendant la courte période de votre vie privée, Chef suprême de la Justice, Consul, Prince Grand-Dignitaire de l'Empire Français, Votre Altesse Sérénissime a appris à obtenir l'admiration de ses contemporains, et à mériter les regards de la postérité.

Je suis avec respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble et très-soumis serviteur,

BAUMES.

AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage dont je donne aujourd'hui une seconde édition, a été couronné, dans le temps par la Faculté de Médecine de Paris, et par la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du Cap-Français, île Saint-Domingue, connue d'abord sous le nom de Cercle des Philadelphes du Cap-Français.

La Faculté de Médecine de Paris, avoit proposé pour sujet du prix qui fut donné en 1780, la question suivante : « Exposer » les différentes espèces de convulsions » dans l'enfance, leurs causes, leur dia- » gnostic, leur pronostic et leur traite- » ment ».

La Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du Cap-Français, avoit offert une médaille d'or au meilleur Mémoire sur les causes des convulsions chez les enfans, sur les moyens de reconnoître ces causes et d'y remédier.

Les recherches que j'avois faites sur la médecine des enfans, et que je pense rédiger bientôt en un corps de doctrine, uniquement fondé sur l'observation et sur une expérience réitérée, me mirent à même d'entreprendre la solution de l'une et l'autre questions. La Faculté de Médecine de Paris, et la Société des Sciences du Cap-Français, distinguèrent mon travail, et lui accordèrent la palme académique. Ces deux ouvrages réunis formèrent celui que je publiai en 1789, sous ce titre : *Des Convulsions dans l'Enfance, de leurs causes et de leur traitement : Ouvrage qui a remporté les deux prix de la Faculté de Médecine de Paris et du Cercle des Philadelphes du Cap-Français.*

Cette seconde édition d'un Traité qui manque depuis long-temps à la médecine et au commerce, attendue impatiemment, a été augmentée de quelques détails pratiques. Les convulsions y sont considérées tantôt comme symptômes, tantôt comme maladie primitive, quoiqu'elle ne soit pas toujours essentielle. Cette matière impor-

tante, considérée sous cet aspect, pouvoit donc fournir à un travail étendu, aussi utile aux praticiens que nécessaire, indispensable même pour tous ceux qui s'occupent des maladies des enfans.

Oh! combien ces maladies, trop livrées à l'empyrisme, aux faux Esculapes, aux femmelettes même, ont besoin d'être méditées, éclaircies et présentées avec ordre et enchaînement! Une bonne médecine enfantile est à créer encore. J'ai traité séparément *l'Ictère des nouveaux-nés, le Carreau ou l'Étisie mésentérique, les Scrophules, les Convulsions dans l'enfance;* ouvrages qui déjà ont reçu les honneurs de l'impression. J'ai de même écrit sur la dentition et ses accidens, sur le rachitis, sur l'éducation physique des enfans: Traités qui vont voir successivement le jour. Je suis conséquemment dans la position de pouvoir écrire avec avantage sur cette branche de la médecine-pratique, et de rendre encore ce service à l'art de guérir.

En attendant que je puisse remplir cette

tâche, mon Traité sur les Convulsions doit tenir lieu de cette médecine enfantile dont je viens de parler. Il offre, en effet, un ensemble d'instructions cliniques que les vrais praticiens avoueront toujours, parce qu'elles viennent de la nature des choses, et qu'elles tendent essentiellement à l'éclaircir, tantôt par les résultats mêmes d'une observation qui n'est que l'expression fidèle du diagnostic, tantôt par l'histoire exacte des symptômes qui ne fait que donner le résultat de l'observation. Toutes les parties de cet ouvrage peuvent confirmer cette vérité. Ecrit dans un ordre extrêmement méthodique, il offre, dans la première partie, une suite de discussions importantes sur les causes générales des convulsions, et ces causes sont de plusieurs sortes. On trouve parmi elles des vices purement humoraux, des cacochylies, des saburres, quand la théorie du jour, quand de modernes sectaires proscrivent philosophiquement jusqu'au nom de médecine humorale, et frémissent au seul souvenir de ces termes abjects et

orduriers de putridité, de saletés bilieuses, enfin, osons le dire, de saburres.

Malheur aux malades qui auront des médecins guidés par de telles préventions! Ils seront sacrifiés à coup sûr à cette vaine et tyrannique théorie, seules armes de tant d'hommes qui ne mettent leurs argumens que dans de froides déclamations. Le public, totalement étranger à l'art de guérir, et trop souvent la dupe des gens serviles qui l'exercent, y est fréquemment trompé. Pline a même conseillé de le laisser dans cette espèce de réprobation qu'il s'est attirée, en disant de lui, *qui vult decipi, decipiatur:* à la bonne heure. Mais les médecins courageux n'en doivent pas moins exercer une sorte de censure; désigner ces faux médecins avides d'une réputation qu'ils veulent acquérir à tout prix, sur-tout au détriment de la bonne science médicale; et prouver, en dirigeant l'opinion qui, tôt ou tard, fait justice des pauvres auteurs comme des mauvais livres, que la vraie médecine ne repose ni sur des systèmes nosographiques qu'il

faut appuyer aux dépens de la raison, ni sur des explications oiseuses, calquées, moins sur ce qui est, que sur ce qu'on a dit ou avancé; mais sur des doctrines dans lesquelles les innovations ne sont que dans les mots, comme la vérité existe dans les choses: la vérité est une; elle naît de l'observation; on la saisit, pourvu qu'on ait l'esprit juste, et qu'on ait assez de candeur pour ne pas la défigurer par de folles illusions.

C'est donc une très-bonne pratique, sur-tout dans la médecine des enfans, de reconnoître ces humeurs âcres qui doivent se déposer à la peau; ces gourmes, à la sortie desquelles tient si souvent la santé de l'homme dans les premières époques de sa vie; ces saburres, résultats d'une nutrition excédente ou d'une dépuration intérieure. Celui qui, dans la médecine des enfans, ne verroit point ces causes si communes de leurs maux, ne sauroit ni les apprécier, ni les reconnoître, ni les traiter, encore moins les guérir. Son journal ne contiendroit que des narrations

d'*autopsie cadavérique*, et non des cures opérées avec art et discernement. C'est que, effectivement, pour perfectionner le traitement du cancer, par exemple, il ne s'agit pas de proposer ridiculement de l'appeler *adéno-meningite*, parce que dans une mamelle il y a des glandes et de la peau; mais de rechercher profondément la nature de l'humeur qui obstrue ces glandes, et la valeur des remèdes qui peuvent la dénaturer ou la détruire. Ce ne sont point les hypothèses du *solidisme* qui amèneront à ce beau résultat; mais les sages loix de l'*humorisme*, consacrées dans les écrits d'Hippocrate et dans ceux des hommes qui ne se contentent pas de le citer, mais de l'imiter.

La médecine des enfans nous conduit sans cesse vers les dogmes de ce grand homme; parce que, dans de tels individus, il y a beaucoup d'action, beaucoup de mouvement, beaucoup de développemens successifs, une grande masse de fluides et d'humeurs qui déterminent, ici, de bons sucs, mais vicieusement abondans; là, des

sucs dégénérés et stimulant les solides ; souvent des sucs, soit recrémentitiels, soit excrémentitiels, dont il faut favoriser les distributions ou les expulsions.

Praticiens foibles, ou à demi-formés, qui n'avez vu la médecine que dans ces asyles où la philanthropie ne sait qu'entasser de vieilles femmes, des enfans abandonnés et des malheureux sans raison, ah ! ne vous donnez point pour des législateurs dans un art qui demande une expérience plus variée, une habitude exercée par la multiplicité des dégradations, par lesquelles ne passe que trop l'économie humaine ! Vous avez consacré des erreurs ; avouez-les, renoncez y. Cessez de captiver des ames neuves, auxquelles il en coûtera un jour, lorsque, éclairées par une vraie expérience, elles auront à oublier tant de futilités scholastiques, pour s'ouvrir enfin aux rayons purs de la lumière, qui ne jaillit que de la science de la nature.

TRAITÉ

DES

CONVULSIONS

CHEZ LES ENFANS.

§. 1. L'OBJET de cet ouvrage est de rapprocher sous un seul point de vue, ce qu'on a écrit d'essentiel sur les convulsions des enfans; de lier, en un corps de doctrine, les principaux faits qui peuvent jeter du jour sur cette partie intéressante; en un mot, de rechercher quelles sont les différentes espèces de convulsions chez les enfans, quelles sont les causes qui peuvent les produire, les moyens de les prévenir, et le traitement qui convient à chaque espèce.

2. La convulsion n'est autre chose que la contraction involontaire des fibres musculaires, quel que soit l'exercice des sens. Cette contraction peut être permanente, et pour lors elle retient le nom de tonique; ou alternative, et dans ce dernier cas elle s'appelle clonique. Or, dans la

convulsion clonique, il y a contraction alternative, ce qui produit une secousse convulsive isolée, ou une succession rapide de mouvement et de repos dans les muscles affligés; tandis que dans la convulsion tonique, la contraction involontaire des muscles rend ces organes immobiles, et incapables de renouveler leurs mouvemens, jusqu'à l'entière cessation de la convulsion. Dans mes fondemens (1) de la science méthodique des maladies, tout ce qui concerne cette importante matière, est compris en deux genres : le tonisme, genre XXXI, dont le caractère est d'avoir le corps affecté, dans une ou plusieurs de ses parties, d'une rigidité constante et excessive; et le clonisme, genre XXXIII, qui a pour caractère, la contraction et le relâchement alternatif et involontaire des muscles ou organes moteurs.

3. Ce caractère essentiel des convulsions se rencontre dans plusieurs maladies qui s'observent très-communément dans la médecine-pratique des enfans, et qui sont :

Les mouvemens convulsifs des praticiens, ou la convulsion proprement dite : *Fondemens de la Science méthodique des Maladies*, tome II, genre XXXIII, clonisme; espèce III, page 371.

---

(1) Tome II, page 350 et 367.

Le trisme, connu sous le nom vulgaire de mal des mâchoires : *ibid.* genre XXXI, tonisme; espèce III, sous-espèce I, page 355.

La colique ou les tranchées intestinales des nouveaux-nés : *ibid.* genre XXXVIII, algie; espèce IX, entéralgie, sous-espèce III, page 416.

Le hoquet : *ibid.* genre XXXIII, clonisme; espèce V, page 375.

Le vomissement : *ibid.* genre XVII, gastrose; espèce II, apyrétique, sous-espèce IV, page 83.

Le cochemar : *ibid.* genre XXIV, phantasme; espèce VIII, page 273.

L'ictère : *ibid.* genre XXVIII, nevrose; espèce II, spasmodique, forme 30, page 332.

Le strabisme : *ibid.* genre XXXI, tonisme; §. II, particulier, espèce II, page 354.

L'éclampsie : *ibid.* genre XXXIII, clonisme; espèce I, page 367, et l'épilepsie : *ibid. idem*, espèce II, page 368.

La coqueluche (toux quinteuse) : *ibid.* genre XXXIV, toux; espèce II, page 378.

Enfin la chorée (danse de S. Guy) : *ibid.* genre XXII, dyscinie; espèce II, page 250.

Je tâcherai, dans ce Traité, de réunir les connoissances qu'on a acquises sur ces différentes espèces de convulsions. Mais pour éviter des répétitions fastidieuses, et classer plus commodément les résultats de mon travail, je crois

devoir m'occuper séparément des causes les plus propres à exciter des convulsions ; parce que, en isolant ainsi leur histoire, il sera plus facile d'insister sur les indices qui font reconnoître ces causes, et sur les secours qui peuvent les prévenir, ou les guérir. Après ces discussions préliminaires et fondamentales, je suivrai en détail l'examen des diverses espèces de convulsions que j'ai déjà énumérées.

PREMIÈRE PARTIE.

Des causes générales des convulsions.

§. 4. Pour remplir, dans toute son étendue, l'objet que je me suis proposé dans cette première partie, voici l'ordre que je suivrai dans l'analyse des causes qui donnent des convulsions aux enfans. J'examinerai successivement les vices de la constitution, les fâcheuses impressions de l'air, l'abus des alimens et des boissons, les erreurs commises à l'égard du sommeil et du repos, de la veille et de l'exercice, l'état des excrétions et des rétentions, l'action des irritans physiques et mécaniques, enfin, l'effet des maladies aiguës ou chroniques. Je finirai ces recherches par l'examen des passions, et je placerai dans cet endroit les convulsions qui tiennent aux révolutions de la puberté.

CHAPITRE PREMIER.

Des vices de la constitution.

5. Je dois examiner dans ce chapitre s'il y a des convulsions héréditaires ; quels sont les vices naturels de constitution qui donnent aux enfans

une aptitude décidée aux convulsions ; quels sont les vices acquis qui rendent les maladies convulsives plus familières à l'enfance.

SECTION PREMIÈRE.

Des convulsions héréditaires.

6. En mettant en problême si les convulsions se transmettent du père à l'enfant, on ne peut clairement résoudre la difficulté, que par le résultat des faits. Cette manière de prouver est, sans doute, la plus naturelle, comme elle est encore la plus démonstrative. Voici, dans l'ensemble des cas analogues, le précis de ceux qui suffisent pour l'affirmative de la question.

M. Viridet a vu des enfans agités de mouvemens spasmodiques en diverses parties du corps, dont on ne découvrit de cause que dans un vice pareil des parens. MM. Raulin et Tissot nous offrent des observations semblables. Zacutus Lusitanus et Boërhaave ont vu mourir épileptiques tous les enfans d'un père qui l'avoit été. Von Linné, confirmant le pronostic de Zimmermann, nous apprend qu'un homme fut délivré d'une colique en la transmettant à deux de ses enfans, qui en souffroient cruellement. M. de Senac parle des palpitations héréditaires. M. Lorry fait mention d'une famille honnête et

riche, dans laquelle le père, la mère et tous les enfans des deux sexes étoient pris de convulsions pour la plus légère cause ; et la preuve de leur nature héréditaire se trouve en ce que tous y étoient également sujets, malgré la diversité de l'éducation. Je connois une dame dont les bras sont agités de mouvemens convulsifs à l'approche des règles, et qui a transmis ces maux périodiques à une fille qu'elle allaitoit, et qui mourut pendant la dentition dans des attaques d'éclampsie. Je dirai dans un autre endroit que puisque les maux et les habitudes des parens passent à leur postérité, rien ne doit infirmer l'opinion qui admet une faculté héréditaire dans les convulsions. Et comment cela ne seroit-il pas vrai, puisque les convulsions se gagnent par imitation ; que les enfans, par leur organisation, sont très-exposés à en être affectés, et que les faits qui étayent de pareilles vérités sont très-concluans.

7. Pour en rendre raison d'une manière qui s'accorde directement avec ces faits, nous n'aurons qu'à considérer l'organisation des enfans, et examiner comment, chez ces individus, les convulsions se lient naturellement avec elle.

L'enfance est, comme on le sait, cette époque de la vie qui commence à la naissance et finit à l'âge de deux à trois ans, de sept ans ou environ,

et de quatorze ou quinze, selon qu'on cherche à apprécier l'effet des développemens des âges et des révolutions qui paroissent en dépendre directement.

L'enfant au moment où il sort du sein de sa mère, quoique parfaitement conformé, a une habitude générale et un état particulier d'organes qui le distinguent.

La tête et le ventre sont proportionnellement très-gros. La tête de l'enfant, comparativement à celle d'un adulte, est comme 1 à 3, tandis que chez ce dernier la proportion est comme 1 à 8. L'abdomen est également dans une assez forte disproportion. L'épine du dos n'est point ployée en S ; mais offre la convexité d'un arc foiblement ou uniformément recourbé. La peau est douce, les membres sont pleins, tout est potelé, mais souple, même un peu pâteux ; et il n'y a pas de différence entre l'habitude extérieure des sexes.

Trois organes sont principalement très-développés chez les enfans, ainsi que deux systêmes organiques généraux. Ces derniers sont les nerfs et l'appareil lymphatique, d'où dépendent les glandes des absorbans et le tissu cellulaire. Les organes dont il vient d'être question sont le cerveau, dont la connexion est intime avec le systême général des nerfs, et les ganglions qui en font partie, le foie et le pancréas.

D'après cette organisation, on sent déjà que les fluides qui sont toujours en plus grande proportion dans le corps animal, prédominent bien davantage dans celui de l'enfant. De là, beaucoup plus de souplesse dans les parties molles, une plus grande aptitude à croître dans tous les sens. De là aussi, les facultés et les fonctions des systêmes nerveux et lymphatique sont plus marquées, et signalent véritablement, par leur régularité ou leur anomalie, les états de santé et de maladie, propres aux enfans.

Ainsi, l'enfance est la première époque de la vie de l'homme.

8. Stahl et son école, qui ont voulu que chacune des époques, ou chacun des âges de cette vie fussent marqués par la prédominance de quelques organes, ont annoncé que le cerveau prédominoit dans l'enfance l'économie animale, et qu'à cette prédominance bien déterminée, étoient attachés les plus grands phénomènes du premier âge de la vie humaine; mais cette idée est parfaitement théorique. Je l'ai toujours combattue, et j'ai vu avec plaisir que tel étoit le sentiment du professeur Hallé, du docteur Ranque (1), et de

---

(1) Essai sur la détermination des systêmes organiques dans les différens âges et particulièrement dans l'enfance. *Paris*, an XI.

tous ceux qui savent réduire à leur juste valeur les idées hypothétiques que l'on émet en médecine.

Si l'on n'entendoit par cette prédominance que la supériorité momentanée de l'énergie qui est propre à certains organes ou à certains systêmes organiques, relativement à la masse de ces organes et à l'exercice des fonctions qui en émanent, une pareille opinion ne pourroit point être raisonnablement contestée; mais ils ont entendu par prédominance, non une susceptibilité d'action, mais un empire réel sur toute la machine animée, avec un but déterminé et une similitude d'effets qui en proviennent, et en cela, ils ont érigé en principe actif et maîtrisant l'organisation, le simple résultat d'action de quelques organes, sans voir que dans les faits que l'observation et l'expérience ont accumulés, on trouve les plus fortes raisons à opposer à de semblables idées.

Le cerveau est très-volumineux chez les enfans; mais l'intellectualité, qui très-probablement a son siége dans cet organe, est encore dans l'engourdissement. Les nerfs sont respectivement beaucoup plus gros, les ganglions sont pareillement beaucoup plus grands, et en général la gaîne nerveuse ou le névrilême, est plus rougeâtre; mais la fibre musculaire est grêle,

un peu lâche, et tous les phénomènes de mobilité, qui tiennent plus aux muscles qu'aux nerfs, ou du moins qui appartiennent autant aux uns qu'aux autres, sont extrêmement prononcés. Le foie, dont les fonctions dans le fœtus remplacent celles du poumon, relativement à la déshidrogénation et à la décarbonation du sang, n'est-il pas très-volumineux ? Quelle est d'ailleurs l'opération saillante qui se passe dans l'économie animale, pendant la première époque de l'existence ? C'est sans contredit celle du développement, de l'accroissement : celui-ci dépend-il du cerveau et des nerfs ? non, sans doute; mais de l'estomac, qui appète et digère avec activité ; du système absorbant abdominal, qui pompe avec énergie ; de la faculté et de la fonction assimilatrice de cette partie du système lymphatique ; de la ténuité limitée du sang ; de la quantité très-supérieure des matières gélatineuse et albumineuse ; enfin de la force d'attraction ou d'affinité que les tissus organiques possèdent pour les composés primitifs, qui doivent les réparer, les nourrir et les accroître.

En effet, les os sont encore petits, entrecoupés d'épiphyses ; il y en a même qui ont des portions membraneuses, d'une assez grande étendue. Le tissu parenchymateux des organes est mou, abreuvé d'humidité. Le cœur est,

eu égard au systême vasculaire sanguin, plus volumineux et plus contractile que chez les hommes faits ; le systême cellulaire est très-épanoui, très-abondant ; mais plein de sucs, parce que les vaisseaux lymphatiques qui s'identifient en quelque sorte avec lui, ont une très-grande activité, ou du moins sont remplis du liquide qu'ils reprennent de toutes parts, pour le rapporter dans l'intérieur des vaisseaux sanguins. Il n'y a point jusqu'aux organes surnuméraires, qui doivent s'effacer, jusqu'à ceux dont le volume doit devenir plus régulier, jusqu'aux viscères qui doivent prendre un accroissement plus ou moins rapide, qui n'attestent qu'il n'y a aucune partie organique qui ait réellement une influence due à sa prédominance, et que tout est subordonné à la marche perfectible de l'organisation, et à l'enchaînement des résultats plus ou moins sensibles de ses facultés et de ses fonctions.

Si l'on vouloit renforcer ces différentes assertions par des faits puisés dans la pathologie, on verroit que les sources du plus grand nombre des maladies des enfans, n'ont rien de commun avec le cerveau et avec les nerfs, comme organes idiopathiquement affectés. Les enfans sont très-particulièrement sujets aux maladies provenant des vices des digestions, des vers : ils sont exposés

aux engorgemens des glandes, au calcul urinaire ; leurs éruptions fébriles sont générales ; leurs exanthèmes non fébriles occupent à la vérité le plus souvent le visage ; mais pour l'ordinaire, c'est par un effet de la dentition, qui établit un point d'irritation du côté de la tête, et non par une prédominance imaginaire du cerveau.

9. Je dois conclure des détails dans lesquels je viens d'entrer, que les enfans (1) ont un tempérament qui leur est propre, et que ce tempérament pourroit être appelé névro-lymphatique ; que le cerveau n'influe pas d'une manière prédominante sur leur manière habituelle ; enfin que leur état, qu'on pourroit nommer incomplet, la perméabilité de leurs tissus, et plus que tout la force qui assujettit leur organisation à des modifications qui impriment la ressemblance aux traits, et des anomalies dans les facultés et l'exercice des fonctions, annoncent que les convulsions peuvent et doivent être héréditaires. Cette conséquence étoit pressentie par les faits que j'ai eu soin de rapporter. Ce n'est point que les convulsions, parce qu'elles sont héréditaires, doi-

---

(1) On sait que l'urine des enfans contient de l'acide benzoïque : nouvelle preuve de la différence qu'il y a entre leur organisation et celle des adultes.

vent ou puissent se développer, et avoir lieu, après la naissance et sans cause manifeste. Cette aptitude qui vient de l'hérédité, demande ordinairement à être mise en jeu ; mais il y a cette circonstance, que les moindres causes en ont le pouvoir. Ainsi, une mauvaise digestion, des flatuosités, un bruit trop fort, une lumière vive, la dentition, développent cette *convulsionabilité* héréditaire, et la maladie se transmet même à l'individu qui proviendra de celui qui en aura été long-temps ou fortement fatigué.

J'indiquerois actuellement et la manière dont les convulsions se lient avec les résultats de l'organisation que je viens d'esquisser, et les moyens de les prévenir, si de semblables détails n'étoient réservés pour la section suivante.

SECTION II.

Des vices naturels de constitution qui donnent aux enfans une aptitude décidée aux convulsions.

10. Il est reconnu que de tous les êtres, les enfans sont les plus mobiles, et les plus susceptibles d'impression ; que les causes les plus légères ont une action très-forte sur leurs fibres molles et délicates, et que les moindres maladies de ces tendres individus, sont le plus souvent compli-

quées d'accidens spasmodiques. Ces principes sont vrais, et il est fort inutile de les démontrer. Mais cette aptitude aux convulsions étant avérée, quelle peut en être la véritable cause ? On a vu §. 7-9, d'après ce qu'enseignent de positif l'anatomie et la physiologie sur la constitution des enfans, que ces êtres, extrêmement mobiles, paroissent organisés pour être affectés de convulsions. Il suit, en effet, de ces vérités anatomiques et physiologiques, que, de tous les individus, les enfans sont ceux chez lesquels la fibre est la plus grêle, la moins forte, et la plus abreuvée d'humidité; ceux chez lesquels la force de cohésion entre les molécules qui constituent cette fibre, est la plus foible et la moins capable de résistance ou d'efforts soutenus ; ceux chez lesquels le cerveau et les nerfs proportionnellement très-considérables, sont les plus mous, les plus humides, et les plus délicats; enfin, ceux chez lesquels toutes les humeurs sont les plus fluides et les plus tenues. Or, en rapprochant cette organisation de la nature essentiellement mobile de l'enfance, on se voit entraîné vers cette conclusion, que la grande mobilité tient à un certain état de foiblesse, de laxité et de délicatesse des systêmes nerveux et musculaire, et, sans doute, à la mollesse des parties solides, qui rend les enfans si sujets à la cachexie muqueuse.

11. Assurément, cet état de délicatesse et de relâchement (§. 9) n'est point incompatible avec cette mobilité, dont l'excès forme la plus grande aptitude aux convulsions. Sans vouloir trop considérer l'action des fibres sous un rapport mécanique, il est difficile néanmoins de se déguiser qu'elles doivent obéir aux divers stimulus avec d'autant plus de promptitude, qu'elles sont plus mobiles à raison de leur nature délicate, et plus irritables, parce que l'accès du stimulus est alors plus facile. On sait combien la mobilité musculaire diffère de la myotilité (irritabilité hallerienne). Cette dernière propriété, qui n'est que la faculté inhérente à la fibre charnue, de se contracter après avoir été excitée par quelque irritant, même extérieur, est une qualité très-distincte de la mobilité, qui n'est autre chose que la facilité avec laquelle la fibre se contracte. Or, plus cette fibre sera grêle (1), foible et délicate, moins il faudra d'efforts et de causes pour la mettre en jeu, et moins la cohésion des molécules qui composent cette fibre musculaire sera

---

(1) On peut conférer ce que M. *Roussel* a dit page 24 du Système physique et moral de la femme, et les Réflexions de M. *Lepreux* dans sa thèse soutenue aux Ecoles de Paris le 28 décembre 1765, sous ce titre : *An convulsionibus recens-natorum vomitoria ?*

forte,

forte, et plus facile sera l'accès des stimulans. Ces explications sont évidentes. Les observations des meilleurs praticiens viennent d'ailleurs à leur appui. On a vu que les pays où la fibre est la plus forte, la plus ferme; que le sexe chez lequel on trouve le plus cette fermeté, que l'ordre des hommes dans lequel elle est la plus fréquente, sont, toutes circonstances d'ailleurs égales, ceux chez lesquels les maux de nerfs sont les moins fréquens; que le sexe et cette partie des hommes qui réunissent l'inverse de ces qualités, et qui retiennent le plus la constitution naturelle du premier âge, sont plus sujets aux affections spasmodiques. On s'est assuré, par une expérience réitérée, que les contractions sont plus violentes et plus faciles, à l'occasion de quelque aiguillon, dans les jeunes gens que dans les vieux; dans la portion charnue d'un muscle, que dans la tendineuse; dans les personnes délicates, que dans les robustes; dans les gens épuisés de maladies, ou par de grandes hémorragies, que dans les très-bien portans: quoique les fibres des premiers soient plus molles, plus humides, et d'un tissu plus foible et plus relâché. Enfin, on a observé que l'électricité ne soulage les paralytiques, dont les membres sont contractés depuis long-temps, qu'après qu'on a assoupli ces muscles par des topiques émolliens et des bains de vapeurs.

Le même raisonnement est applicable aux nerfs et au cerveau.

12. On sait, d'après nos connoissances physiologiques, que cet organe a, comme tous les autres, une action physique, je veux dire une réceptivité et une réaction qui lui sont particulières. Or, cette propriété physique du cerveau et constitutive de sa mobilité, ne peut qu'être favorisée au plus haut point par une extrême délicatesse des fibrilles cérébrales, et principalement par l'état organique du sensorium. Je dis plus, c'est dans cette qualité organique que réside cette grande sensibilité du sensorium, qui contribue si fort à produire les phénomènes les plus piquans d'une excessive mobilité : ce qui le prouve, ce sont les attaques d'épilepsie, dont les causes, diverses entre elles, résident dans les premières voies, ce qui n'est pas rare chez les enfans. Comment expliqueroit-on la formation de ces maladies, sans les faire dériver de l'action physique du cerveau, qui reçoit et renvoie les impressions, sans aucune sensation ni volition intermédiaire ? Le tétane produit par une plaie aux extrémités, les accès épileptiques décidés par une exostose dans le gros orteil, par des tubercules qui gênent les nerfs dans leurs trajets, etc. rentrent dans la même classe des phénomènes dépendans de cette

réaction ; et lorsqu'on a observé l'excès d'influence des forces sensitives sur les motrices, et les accidens qui en dépendent chez les enfans, peut-on méconnoître leur liaison avec l'état, et la masse respectivement très-considérable du systême nerveux, dans lequel il faut comprendre le cerveau et les nerfs?

13. Quant à la texture des parties que les nerfs pénètrent, s'il est difficile de démontrer que les sensations s'opèrent par un ébranlement de la pulpe nerveuse, la seule substance qui soit sensible, plutôt que par le cours d'un fluide, on ne sauroit douter néanmoins que les nerfs sont d'autant moins mobiles, qu'ils sont plus resserrés et plus comprimés par la texture des parties qu'ils pénètrent. Dans les os, les nerfs sont insensibles; ils le sont moins dans les muscles, dans les viscères ; et par-tout où les nerfs sont à découvert, comme à la peau, la sensibilité est exquise. La disposition aux maladies convulsives va en diminuant, à mesure que la solidité des parties du corps augmente ; et en suivant les différens âges, on en a une preuve évidente. Les convulsions sont dangereuses et fréquentes chez les enfans du premier âge ; on en voit naître dans les maladies des jeunes gens ; elles sont très-rares dans les maladies des adultes, et nulles dans les maladies des vieillards. Les maladies convulsives sont plus

communes dans les pays chauds, et particulièrement dans ceux où la fibre est ramollie et relâchée, comme en Amérique; tandis qu'elles sont très-rares dans les pays froids. Les femmes qui conservent toute leur vie une texture molle, sont dix fois plus sujettes aux maladies convulsives que les hommes; et parmi ceux-ci, s'il en est quelques-uns qui conservent cette disposition spasmodique dans les différens âges de la vie, ils le doivent à une vie molle ou contemplative, qui les met au niveau des femmes; tandis, au contraire, que les hommes endurcis par un exercice journalier, sont absolument éloignés de toute affection nerveuse. Un montagnard et un habitant des grandes villes, sont deux êtres si différemment organisés, que ce qui est aliment pour l'un, seroit poison pour l'autre; et ce qui ébranle à peine les sens du premier, causera des convulsions ou une syncope au second (1).

14. Il semble, au premier coup-d'œil, qu'un relâchement permanent des solides doit seconder ou produire plutôt une inertie presque générale, qu'un excès de mobilité. Cependant, en réfléchissant plus mûrement, on conçoit que la quan-

---

(1) Voyez le 64e vol. de l'ancien Journal de Médecine, pag. 214, dans la note.

sité (1) de liquide séreux (2) qui occasionne cette laxité, tient toutes les parties, indépendamment de leur action tonique, dans une tension passive (3), qui renforce la mobilité des muscles et celle du cerveau et des nerfs. Le paysan, endurci par des travaux rudes et continués, a les membres secs, et, comme on dit, plus nerveux. Mais les a-t-il plus agiles? Parviendroit-il à imiter, même très-grossièrement, ces inflexions surprenantes et ces mouvemens rapides qui sont exécutés par les enfans! Non, il est presque roide dans tout son corps; et s'il a de la facilité à agir avec les parties qu'il exerce journellement, c'est qu'il les a dressées à plier sous l'habitude.

15. Ainsi, tous les faits nous ramènent vers ce principe, déjà établi (§. 9), que la mobilité du systême est en raison de la foiblesse, du relâchement et de la délicatesse des parties du corps vivant. De ces qualités apparentes dépendent la réaction extrême du sensorium, la grande sen-

---

(1) Pourvu qu'elle ne soit pas surabondante; car autrement les solides en seroient surchargés, et il y auroit cachexie, hydropisie; états funestes, qui sont le tombeau de la mobilité.

(2) Conférez Roussel, loc. citat. page 26.

(3) Conférez la Roche, Analyse des fonctions du systême nerveux, tome 1, page 258.

sibilité des nerfs, et la trop forte mobilité des muscles.

16. Si nous sommes suffisamment instruits des vices naturels de constitution, qui donnent aux enfans une aptitude décidée aux convulsions, il est facile de prévoir quelles sont les causes qui peuvent favoriser cette disposition particulière, et quelle est la méthode qui peut la corriger, ou en détourner les effets. Tous les abus de l'éducation physique doivent renforcer cette aptitude aux convulsions; et tout ce qui est propre à fortifier doucement le systême, doit la détruire ou la modifier d'une manière fort avantageuse. Les abus de l'éducation physique commencent à être vivement sentis aujourd'hui; et s'il se fait à cet égard une réforme générale, on peut espérer qu'elle influera très-heureusement sur la convulsibilité du premier âge. L'ordre de mon ouvrage ne me permettant pas de présenter ici le tableau de ces abus (1); d'ailleurs, les détails qui sont compris dans les divers chapitres qui composent la première partie de cet ouvrage, devant expo-

---

(1) La Société royale de Médecine de Paris a porté ses vues sur ce point, en publiant un Programme sur les abus à réformer en France dans l'éducation physique. Les Mémoires de MM. Munnings, Bret et Amoreux le fils, furent couronnés dans le temps.

ser les vices des choses non naturelles, considérés comme causes des convulsions, il me suffira de faire observer qu'une éducation trop molle, trop délicate, dispose le plus fortement aux maladies convulsives; tandis, au contraire, qu'une éducation mâle, et presque dure, les écarte et les guérit.

Parmi les moyens qu'une telle éducation physique réunit pour parvenir au but, je distingue les lavages froids et l'exercice ; et en me permettant quelques réflexions sur les effets et sur la direction de ces deux grands secours, je remplis un des objets majeurs de cette section, où je dois indiquer ce qui peut préserver des convulsions.

17. L'eau froide est un tonique (1), et l'enfant a besoin d'être fortifié. Considérez la foiblesse de cet être, ô vous qui blâmeriez cette salutaire pratique ; mesurez l'imperfection de ce foible individu ; appréciez sa convulsibilité ; voyez surtout que les attributs défavorables de l'enfance disparoissent par le progrès de l'âge ; et décidez

(1) Ne voulant pas disputer sur les maux, j'avouerai ici que peu importe à la chose que le froid soit débilitant par essence s'il devient tonique en déterminant une réaction des organes, d'où résultent des effets éminemment fortifians.

ensuite de l'excellence des moyens qui abrègent les lenteurs de la nature, qui concilient à la machine une vigueur précoce, propre à diminuer l'influence pernicieuse de l'excès des forces sensitives et motrices. Ne sait-on pas que toutes choses étant égales, on trouve beaucoup plus de vieillards dans les pays froids que dans les pays chauds; que les climats septentrionaux nourrissent des habitans musclés, carrés, très-vivaces; que dans quelques contrées boréales les enfans marchent de très-bonne heure, et semblent affronter les froids les plus rigoureux; que dans nos régions tempérées, les enfans commencent plus souvent à marcher en hiver qu'en été; que durant les chaleurs, on est et plus foible, et plus mobile, &c.? Mais ces preuves, rendues déjà incontestables par ces faits, peuvent encore être fort aisément démontrées.

18. Il est aujourd'hui suffisamment connu en physique et en chimie médicales, que les différentes parties, ou divers organes qui constituent le corps humain, sont formés par des tissus organisés, qui ne sont eux-mêmes que les produits des substances primitives, à la production desquelles concourent des élémens qui se combinent sous le pouvoir et l'action du principe immédiat de la vie. J'ai donné le nom de vitalique à ce principe particulier. D'après cela, l'organisation

ne se fait et ne se perfectionne que par la réunion des élémens qui, adhérant ensemble, produisent les substances primitives. Celles-ci, en se combinant, donnent lieu à des tissus qui, affectant telles ou telles dispositions, déterminent des parenchymes, des organes, et des parties ou des systêmes généraux organiques. Deux forces tendent à réunir ou à désunir les molécules qui entrent dans la constitution des tissus et des organes ; la première est la force de cohésion ; la seconde est celle de disgrégation. La force de cohésion dépend sans doute de l'union intime des élémens, de l'exactitude de leurs proportions, et du degré d'oxidation qui leur est convenable. La force de disgrégation tient à la puissance du calorique, ou principe matériel de la chaleur, lequel, par son effet constant et direct, tend à volatiliser les corps et à écarter leurs molécules. Donc, si pour qu'une fibre jouisse de toute la plénitude de son énergie, il faut que la force de cohésion de son tissu l'emporte sur celle de disgrégation ; ou, en d'autres termes, s'il convient que les molécules qui entrent dans sa constitution organique, soient dans un certain contact, on sent que plus cette fibre sera relâchée, et plus elle sera foible, et que tout ce qui augmentera le contact de ses molécules, accroîtra son énergie et sa puissance. Ainsi, tout ce qui fortifiera réellement sans

irriter, éloignera les effets qui dépendent d'une fibre foible et relâchée, et même les anéantira; tandis que ces mêmes effets seront accrus par les pratiques et les moyens capables de relâcher et d'affoiblir.

19. Il reste actuellement à déterminer si le froid est un fortifiant, et si ce fortifiant convient aux enfans, sur-tout sous le rapport des moyens prophylactiques des convulsions.

Que le froid soit un principe positif, ou qu'il en soit un négatif, on ne peut se refuser, en admettant les assertions qui viennent d'être posées, à conclure que le froid, à un degré modéré, n'exerce une action fortifiante. Le froid dissipe l'excédant du calorique, qui raréfie les humeurs, qui dilate les solides; il condense les unes et rapproche les molécules des autres: donc il augmente la force des tissus, par la même raison qu'il accroît la force de cohésion et diminue la force de disgrégation. Ainsi un froid modéré agit réellement comme un excitant, et j'ai allégué des faits qui mettent cet énoncé hors de doute.

Cependant un froid trop fort ou trop soutenu affoiblit, et va même jusqu'à suspendre l'exercice des fonctions. C'est qu'effectivement il en provient une trop grande dissipation de calorique, l'épaississement des sucs gélatineux, la

roideur des fibres. Ce n'est point un affoiblissement direct; mais un affoiblissement par suspension d'exercice des fonctions. La circulation se rallentit et s'arrête, parce que le diamètre des vaisseaux se rapetisse en même temps que les liqueurs circulantes deviennent plus épaisses. Ainsi, la perte du calorique dispose à l'épaississement, au repos, à l'inertie, au sommeil, à la cessation des fonctions qui constituent la vie.

On ne peut donc refuser au froid des qualités fortifiantes, et rien n'empêche qu'on ne l'applique avec utilité aux enfans. Leurs humeurs trop tenues en sont avantageusement condensées, leurs fibres trop lâches, en sont efficacement resserrées; et pourvu que l'action du froid ne soit pas trop soudaine, trop continue, qu'elle soit dirigée avec méthode, elle ne sera que profitable aux enfans, notamment à ceux dont la constitution a besoin d'être fortifiée par les divers moyens que l'art a à son pouvoir.

20. Je n'irai pas plus loin pour étayer d'une manière solide l'utilité des lavages froids, administrés à titre de remèdes. Leur usage a été approuvé par de bons observateurs; quelques-uns les ont condamnés, pour donner la préférence à une éducation bien combinée, et dont la jouissance d'un air froid et pur fait partie. Laver les enfans à l'eau froide, n'est pas les plonger dans un

bain froid, les vêtir trop légèrement, et les exposer, par cette méthode hasardée, à des inconvéniens et à des maux réels. Ainsi, en restant dans de justes bornes, le moyen est efficace, et d'autant plus que l'état plus ou moins dégénéré de l'enfant, le rend utile, même indispensable.

L'administration des lavages froids consiste à se servir d'une éponge fine et propre, qu'on passe, après l'avoir imbibée d'eau, sur le visage, les oreilles, le derrière de la tête (en évitant la fontanelle), le cou, les reins, tout le corps, les cuisses, les jambes, les bras. En débutant, l'opération doit être prompte, et, pour ainsi dire, n'être qu'un contact. Peu à peu, on prolonge la durée du lavage, qui régulièrement doit avoir lieu tous les jours. Dans la belle saison, on peut, au lieu de laver l'enfant, le plonger dans un vase rempli d'eau fraîche. Du reste, ces bains frais seront d'autant plus utiles, qu'on entremêlera de temps à autre quelques bains tièdes.

Le moment de commencer ces lavages, et la manière de les administrer, décident, plus qu'on ne croit, des effets bons ou mauvais qu'ils doivent produire. Combien d'esprits prévenus auroient approuvé cette méthode, si, dans elle, on ne leur eût montré que les fruits de l'art, concertés sur les opérations de la nature !

21. Selon l'axiome, que tout changement subit

est dangereux, les lavages froids ne conviennent point au frêle enfant qui vient de naître. Si l'on m'oppose les succès de celui qu'on a lavé dès le lendemain qu'il a vu le jour (1), je me contenterai d'admirer ce téméraire exemple; mais quel motif aurai-je d'en donner un nouveau? N'est-ce point assez que la première impression de l'air décide, dans le nouveau né, des révolutions plus ou moins fortes, sans aller, par les lavages froids, sur ajouter à la crise qui commence son existence? On sait d'ailleurs que les enfans de naissance exposés au froid, deviennent asthéniques, et sont aisément affectés de (2) squirrosasque. M. Alphonse le Roy (3) va jusqu'à vouloir que les impressions du froid sur les extrémités des enfans, décident de leur mauvaise santé, même pendant tout le cours de leur vie. Je suis donc fondé à recommander qu'au sortir du sein de sa mère, l'enfant soit lavé avec une eau tiède, autant pour décrasser sa peau des sucs onctueux accumulés pendant la durée de l'incu-

---

(1) Le fils de M. de Fourcroy. Voyez l'ouvrage de cet auteur : *les Enfans élevés dans l'ordre de la nature.*

(2) Endurcissement du tissu cellulaire : voyez *mes Fondemens de la Science méthodique des Maladies*, tome 1, page 285.

(3) Médecine maternelle, page 40.

bation, que pour assouplir cet organe, pour remédier à la faculté desséchante (1) de l'air. Je veux que ces lavages chauds soient continués chaque jour, avec l'attention de diminuer graduellement la chaleur de l'eau, jusqu'au point de s'en servir à l'âge de six semaines ou deux mois, au degré ordinaire de la température. Cette gradation lente détruit tout inconvénient; elle achemine d'une manière insensible l'enfant vers l'autre extrême; et la nature, qu'on n'a point violentée, se prête au succès d'une méthode tou-

(1) Pour donner une idée de la faculté convulsive de cette cause, je rapporterai une observation frappante, consignée dans le *Catéchisme sur les morts apparentes*. Un enfant depuis vingt-un jours ne respiroit que par la bouche de cinq en cinq minutes, et avoit des convulsions vives, pendant lesquelles la mâchoire inférieure s'appliquoit fortement contre la supérieure, et qui finissoient par l'asphyxie. Les liquides, qu'on vouloit lui faire boire de force, augmentoient les convulsions et leurs suites. On essaya vainement plusieurs moyens, lorsqu'après avoir recherché la cause de ces convulsions, M. *Gardanne* vit qu'elle provenoit de la sécheresse de la bouche, occasionnée par l'air, qui n'étoit aspiré que par la bouche, parce que les narines étoient bouchées par une mucosité fort épaisse. On prévint les convulsions, et on sauva l'enfant, par la seule précaution d'humecter sans cesse les lèvres avec un linge ou une éponge, trempés dans de l'eau d'orge.

jours salubre, quand elle est dirigée par une main prudente.

22. L'exercice forme le second ordre des moyens (§. 16) propres à préserver des convulsions. Pour prouver clairement cette assertion, on a les raisons qui expliquent pourquoi les maux nerveux sont endémiques chez le sexe trop sédentaire. Mais lorsqu'on est généralement d'accord sur les bienfaits de l'exercice, pourquoi chercher à les démontrer? Qu'il me suffise de rappeler qu'un exercice bien dirigé, est un des moyens les plus prompts, les plus sûrs, les moins dangereux de fortifier le genre nerveux, et d'en détruire la convulsibilité; qu'un mouvement sagement répété dans les jeunes animaux, sert au développement de leurs forces et de leurs organes; et qu'à tout âge les hommes foibles peuvent accroître beaucoup leurs forces par un exercice gradué, qu'ils répètent assidument. N'observe-t-on pas que chaque artisan a plus d'énergie et d'épaisseur dans les muscles dont il fait usage?

Le propre de l'exercice étant de mettre les fibres musculaires en action, il faut, pour apprécier les succès qu'on peut en attendre, moins en juger par les effets qui en proviennent, que par la grandeur de l'effort des muscles. A ce compte, l'enfant de naissance qui pourra étendre ses membres frêles et délicats, les plier, les con-

tourner, les agiter, gagnera autant à cette douce action, que l'adulte qui s'occupera de divers objets de gymnastique.

Mères asservies au pouvoir de l'habitude, quand reconnoîtrez-vous les vices de l'emmaillottement? La nature veut que l'action de toute la machine prévienne, dans l'enfance, les maux auxquels l'inaction la laisseroit en butte ; et vous vous opposez à cette fin si salutaire. Oui, le maillot (1) donne à coup sûr naissance aux convulsions, et il en est une cause soit prochaine, en produisant une polyæmie raréfactive (2), ou multipliant les points d'irritation ; soit éloignée, en apportant des obstacles à l'exercice des fonctions, ou en débilitant le corps par la continuité du repos, et en décidant ainsi ce concours de circonstances qui occasionnent une excessive mobilité. S'il reste une ressource contre les maux que procurent des fibres lâches et foibles, on la trouve dans le mouvement. Les douces contractions qu'il détermine, expriment l'humidité qui relâche le tissu poreux des solides ; et en donnant l'impul-

(1) Le maillot sera considéré dans le cours de cet ouvrage comme cause de convulsion, sous un aspect très-différent.

(2) Fausse pléthore.

sion

sion aux liquides, elles animent la circulation, et vivifient l'être.

23. En considérant l'exercice sous son vrai point de vue, il faut que tout ce qui réveillera les oscillations des fibres, puisse en tenir lieu; et tel est l'effet des frictions, qui, à cette faculté de faire osciller les muscles, réunissent celle de préserver les enfans des convulsions. Le docteur Armstrong en a donné les raisons suivantes. La plupart des maladies des enfans, dit-il, dépendent d'une cause commune, c'est-à-dire, d'un amas de mucosités qui surcharge leurs entrailles délicates, et qui doit son origine aux sécrétions des glandes, si copieuses à cet âge. Comme ces petits êtres sont privés du pouvoir d'exercer les parties de leur corps; qu'outre cela, les nourrices négligent d'y suppléer par les frictions, les matières contenues à l'intérieur contractent, par leur séjour, des qualités délétères. D'abord, il n'en provient que des convulsions internes; mais si l'on n'y remédie au plutôt, elles dégénèrent ordinairement en un assoupissement léthargique, suivi de fièvre et d'aphtes, ou elles se terminent par des vomissemens, par des selles acides et vertes, par des coliques, des convulsions de toute espèce, et la mort. Tous ces accidens, qui proviennent de la même cause, et qu'on peut regarder comme les différentes périodes de

la même maladie, seroient prévenus par l'habitude des douces frictions, faites principalement sur l'épine du dos et sur l'épigastre.

Il me resteroit beaucoup à dire, si, jaloux d'exposer la nécessité et les effets de l'exercice, je voulois montrer et les dangers de l'inaction pour les enfans, et les succès de la gymnastique. D'une part, je dirois que le repos étant l'ennemi mortel du premier âge, il est aussi absurde d'emmaillotter les enfans, de les comprimer dans des corps, et de gêner leur turbulence, qu'il est inconséquent de faire consister la bonne éducation dans la précocité des études, et dans le régime mal entendu des écoles; de l'autre, je soutiendrois que puisque l'exercice est utile et salutaire à tout âge, il est aussi sensé de seconder les penchans insurmontables de l'enfance vers les ris, les jeux, et une continuelle agitation, qu'il est essentiel pour le bien commun que l'éducation soit dirigée par l'intérêt de la santé, et dans la vue d'étouffer les germes d'une dégénération qui semble faire des progrès. On s'est bien convaincu que le ris est une espèce d'exercice très-salubre dans l'enfance.

24. Les mêmes raisons qui portent à conseiller les lavages froids pour préserver les enfans des convulsions, indiquent que les bains tièdes doivent quelquefois être nécessaires à ces petits êtres,

pour conserver à leurs membres délicats un certain degré de souplesse. Si on s'appercevoit en effet que les lavages froids, ou les immersions dans l'eau froide, altérassent l'état physique des enfans, sans abandonner ces moyens, réputés utiles, on en tempéreroit les légers inconvéniens, en ayant recours de temps en temps à un bain tiède. Nous verrons dans la suite qu'on en fait un usage très-utile contre les convulsions. La durée du bain doit être suivant l'âge. Depuis cinq mois jusqu'à huit, on fait durer le bain depuis six minutes jusqu'à douze, et on le répète trois ou quatre fois par jour. Depuis un an jusqu'à trois, on prolonge le bain du double, du triple ou du quadruple (1). La température de l'eau doit être à 30 degrés.

25. La nourriture des enfans constitue le troisième moyen de fortifier leur corps, et de détruire une trop forte aptitude aux convulsions. Cette nourriture doit être composée de substances animales et toniques. Eh ! combien le préjugé ne reproduira-t-il pas des raisons pour la rejeter. Cependant les alimens influent directement sur le corps ; ils donnent les principes d'accroissement et de réparation, et ils établissent

---

(1) Ancien Journal de Médec. tom. LXIV, pag. 218.

des états physiques, auxquels se lient essentiellement la santé et la maladie.

Sans doute les enfans forts et bien constitués ont peu besoin de ces attentions et de ces soins, dont on ne peut se dispenser à l'égard des enfans foibles et disposés aux convulsions. Ceux-ci sont quelquefois volumineux, leur corps paroît suffisamment développé; ils paroissent, à leur masse, d'assez beaux enfans. Mais examinés de près, leurs membres sont mous, leurs tissus organiques semblent pâteux, leur peau est mal colorée; leurs cris, loin d'être forts ou perçans, sont foibles; ils exhalent une odeur de pâte aigrie, et leurs excrémens varient beaucoup en couleur, en odeur et en consistance.

Comment modifiera-t-on une semblable constitution à l'aide de la nourriture? Sera-ce avec le lait seul, aliment qui, quoique animalisé, ne paroît pas encore doué d'une assez grande énergie. M. Ballexserd et le docteur Undervood, ayant plus de confiance dans les effets d'une nourriture animale, ont signalé les inconvéniens d'un régime trop fluide, trop végétal, et propre à occasionner des crudités acides, et à renforcer la foiblesse des enfans. Le professeur Alphonse le Roy, s'est fortement prononcé en faveur d'une nourriture animale et tonique, dont j'ai fait moi-même sentir les avantages et la nécessité, dans

un temps sur-tout, où l'autorité de Jean-Jacques n'étoit favorable qu'à une diète composée de lait et de végétaux. Cette diète tend plus qu'on ne croit à développer, dans le corps des enfans, l'acide oxalique, provenant du radical hydro-carboneux, qu'accumulent dans l'économie vivante, les alimens exclusivement tirés des végétaux ; tandis que le seul moyen de prévenir cet inconvénient, est d'introduire une certaine quantité d'azote ou de sucs azotés, les meilleurs correctifs de la disposition à la production des saburres, ou crudités acescentes.

En conséquence, on ne sauroit contracter de meilleure habitude, à l'égard de ces enfans, que de leur donner, même dès la naissance, un peu de bouillon de viande. On a coutume de sucrer, plus ou moins, tous les alimens étrangers qu'on donne aux nourrissons; aussi lorsqu'il faut dans la suite leur faire prendre du bouillon, ils y répugnent, le rejettent, et même leur estomac s'en accommode mal. On obvie à cet inconvénient en s'y prenant de bonne heure; et les mères, ainsi que les nourrices, auront toujours à s'en louer.

26. Il paroîtra encore plus extraordinaire de vouloir faire entrer le vin vieux dans le régime des enfans dont la foible constitution fait craindre des convulsions. Cependant l'autorité d'Hippo-

crate est expresse sur ce point. Ce grand homme propose de faire usage du vin pour les enfans, afin de les rendre moins sujets aux convulsions, de favoriser leur accroissement, et de leur donner une meilleure carnation. D'autres auteurs ont vu que le vin rendoit ces foibles créatures plus fortes, moins exposées aux vers et aux maladies qui tiennent aux excès de la constitution muqueuse et lymphatique. On peut en dire autant des aromates; et Rosen a sur-tout expressément remarqué que les enfans pouvoient supporter des doses très-fortes des remèdes toniques et nervins.

27. Ce n'est point qu'on puisse impunément se permettre des excès avec les enfans, avec ceux sur-tout de la première enfance. Le bouillon de viande doit leur être donné affoibli avec un peu d'eau; le vin leur sera accordé, seulement par intervalles, coupé avec de l'eau, et même adouci avec du sucre. Ces substances alimentaires pourront être successivement augmentées, et avec de la prudence et un esprit éclairé par l'observation, on se servira du régime pour combattre les moindres dispositions que les enfans apportent aux convulsions.

SECTION III.

Des vices acquis, qui rendent les convulsions plus familières à l'enfance.

28. Quand on a suivi avec attention les effets des révolutions spontanées de l'âge, on reste convaincu que les époques de la vie, dans lesquelles il se fait de grands développemens de la machine, sont marquées par un excès de mobilité. Aussi, tous les observateurs reconnoissent un accroissement accidentel de la convulsibilité des enfans pendant la durée de la dentition, à l'âge d'environ sept ans, ainsi qu'aux approches de la puberté.

Devant revenir ailleurs sur le travail de la pousse des dents, et sur les révolutions des pubères, je parlerai seulement ici de cette augmentation de mobilité, qui se déclare dans la septième année.

29. Pour prouver que cette époque est celle d'une augmentation de mobilité, il faut seulement considérer que l'âge de sept ans est marqué, dans la constitution, par une action forte et générale. C'est par une suite de cette action, que le pouls ne prend un rithme régulier qu'à l'âge de sept ans; que cette septième année est très-critique pour les enfans en chartre, comme

l'a dit Rosen ; que les maladies sont plus dangereuses à cette période, suivant l'observation de Celse ; enfin, que la plupart des maladies de l'enfance se terminent alors, ou deviennent presque incurables. Peut-être que la seconde dentition, qui tombe communément dans la septième année, influe autant sur la convulsibilité de cette époque, que les progrès de la crue, qui sont beaucoup plus rapides alors, et ce changement radical dans le tempérament, qui fait que l'âge de sept ans est la crise de la seconde enfance.

L'augmentation de mobilité, qui est naturelle à la septième année, doit donc être un état qui dispose plus fortement aux convulsions, par la raison qu'il n'y a qu'un pas de l'excessive sensibilité des nerfs due aux grands développemens du corps, à l'irrégularité de l'action nerveuse. M. Tissot a vérifié que plusieurs enfans n'ont commencé d'être épileptiques qu'à l'âge de sept ans ; et voulant fixer la plus ou moins grande aptitude à l'épilepsie pour les deux sexes, il assure s'être convaincu que la différence entre le nombre des malades épileptiques de l'un et de l'autre sexe, se trouve dès l'âge de sept ans.

3o. On trouve des causes plus puissantes, ou du moins plus permanentes, de ce vice d'acquisition, qui rend les convulsions plus familières à l'enfance, dans la foible santé des parens, dans

les erreurs des femmes grosses, dans les souffrances de l'accouchement, et les abus de l'éducation physique.

31. Celui qui provient d'une source impure, qui naît avec un principe de maladie confondu avec ses membres et avec ses viscères, toujours prêt à éclore et à se manifester dès qu'il peut prévaloir aux forces de la nature, ne peut être assez privilégié pour s'élever de lui-même au-dessus de son origine, et triompher des causes de dépérissement aussi anciennes que sa propre existence. Disposé, à raison de cette foiblesse radicale, aux maux de toute espèce, il sera la proie des convulsions, parce qu'elles sont la maladie la plus commune du premier âge, et si cette débilité (car quel individu pourroit se flatter de n'avoir pas une partie plus foible que toutes les autres?) se porte exclusivement sur le systême sensible, l'enfant sera d'une convulsibilité dont on a peine à se former une idée. C'est à un pareil vice d'acquisition native, qu'il faut rapporter l'observation d'un praticien, qui a vu des parens très-sains, et dont le genre nerveux étoit très-bon, donner le jour à quatre fils si disposés aux convulsions, que sans pouvoir soupçonner aucun embarras, aucun irritant dans l'estomac et dans le bas-ventre, ils furent, dès le moment de leur naissance, dans des convul-

sions presque continuelles, dont la mort fut le terme au bout de quelques semaines. Tous les auteurs rangent parmi les causes des maladies convulsives de l'enfance, l'inconvénient d'être issu d'un mariage précoce ou suranné, et la cruelle prérogative de devoir son être à des parens délicats et foibles.

32. L'existence parasite du fœtus prouve aussi décidément que l'excès de mobilité peut dépendre d'un vice acquis dans le sein de la mère. Plus d'un fait autorise à avancer que des maladies imprévues, d'une nature spasmodique ou autre, éprouvées par une femme grosse, ont communiqué à l'enfant une convulsibilité particulière. Mais ce n'est point de ces cas fortuits dont il doit être question ici ; on a principalement en vue cette aptitude aux convulsions qui, chez les enfans, provient des erreurs des femmes grosses. Selon le docteur Buchan, une femme délicate, qui reste enfermée dans ses appartemens, pour qui le bon air et l'exercice sont étrangers, et qui vit d'alimens de fantaisie ou de peu de consistance, peut bien accoucher ; mais une telle mère ne peut donner qu'un malheureux, susceptible de convulsions pour la moindre chose, et, s'il survit, incapable de se libérer jamais de la dette sociale. Tant d'abus, dit cet observateur, font dégénérer les humeurs

de la mère. Si elle n'a qu'un sang pauvre et gâté à fournir au placenta, celui-ci n'est plus qu'une mauvaise terre, imprégnée de sucs nuisibles, qui ne peuvent nourrir une belle plante. Ainsi l'enfant, incapable de vivre ou de se bien porter, naîtra foible, languissant, disposé à toutes les maladies.

33. Obligé, par le plan de ce Traité, de reprendre en détail les effets des agens hygiéniques sur la production des convulsions de l'enfance, je ne dois me permettre ici qu'une réflexion préliminaire, qui est que, de toutes les causes, celles qui sont fondées sur les abus de l'éducation physique, sont les plus générales et les plus fortes, je ne dis pas pour accroître la mortalité du premier âge, ce point est incontestable, mais pour multiplier ce vice acquis de mobilité, qui rend les convulsions si communes.

Lieutaud assure que les enfans qui sont élevés trop délicatement, ne peuvent ensuite marcher nu-pieds sans avoir la diarrhée ou des coliques. Raulin a observé que plusieurs d'entre eux tombent dans des accidens convulsifs; et le docteur Lange, qui a remarqué à Copenhague qu'en treize années il est mort, dans cette capitale, 12769 enfans épileptiques, nous apprend que ce nombre effroyable de victimes de l'épilepsie, n'est dû qu'à l'éducation trop délicate.

34. De quelque cause que naisse ce vice d'acquisition, qui rend les convulsions plus familières à l'enfance, voici les signes qui, en général, font reconnoître l'existence malheureuse de cette convulsibilité. L'enfant a une peau fine et blanche, les muscles grêles ; ses yeux ont quelque chose de hagard pour être trop vifs ; pendant le jour, il tressaille de peur pour la plus légère cause ; il dort peu, et son sommeil n'est ni long ni profond, troublé quelquefois par des cris subits ou des terreurs paniques. Il éprouve de fréquens changemens dans les selles eu égard à leur couleur et à leur consistance ; son visage subit des altérations très-fréquentes, étant tantôt pâle, tantôt rouge et animé, et souvent un côté étant pâle, tandis que l'autre est marqué d'un rouge très-vif. Enfin, le complément de ces indices est la grosseur respective de la tête, la constipation, et une excessive mobilité dans la physionomie.

35. Il semble, d'après tout ce que j'ai exposé, qu'il n'est plus de causes propres à augmenter les sources des maladies convulsives par un vice d'acquisition ; il en reste cependant une bien puissante à indiquer dans la sensibilité maladive de quelque partie. Une observation assez curieuse en ce genre, est celle de *Rondelet*, qui parle d'un sujet attaqué d'épilepsie, toutes les fois qu'un air froid lui pénétroit dans les oreilles.

Ici se rapporte toute irritation organique et partielle qui, établissant un centre d'excessive mobilité, fait naître des maux convulsifs très-graves. Cette disposition peut être ou native, ou l'effet d'une lésion accidentelle mais actuelle, ou l'effet d'une lésion ou impression passée. Je m'attacherai sur-tout à ce dernier principe, comme dérivant naturellement de ce qui forme l'objet de cette section.

36. Il suffit d'avoir vu des malades, ou consulté les ouvrages des Praticiens, pour se persuader avec quel fondement il faut placer les convulsions au rang des causes qui les reproduisent, ou du moins qui en favorisent le retour. Un cerveau bien organisé, des nerfs très-sains, éprouveront une forte secousse spasmodique par une cause accidentelle ; et ces parties conserveront une telle sensibilité, que des causes assez légères pour échapper à l'examen, seront capables de donner une rechute. Cette première attaque de convulsions a porté le désordre dans l'action du systême ; et par une convulsibilité acquise, le systême est fortement disposé à ces mouvemens pernicieux qui, fixant encore plus profondément le mode spasmodique, la rendent enfin ineffaçable. On verra, dans plusieurs endroits de ce Traité, qu'une attaque imprévue d'épilepsie, par exemple, a rendu à

jamais ou pour long-temps le malade épileptique.

37. Les moyens qui peuvent préserver des convulsions attachées à tout vice d'acquisition, sont simples, et n'en sont pas moins sûrs. Il faut se régler scrupuleusement d'après les conseils donnés dans la section précédente, et suivre, avec la même exactitude, les autres préceptes d'Hygiène que j'exposerai lorsqu'il en sera temps. Une bonne éducation, des soins assidus, peu de vrais remèdes, voilà ce qui détruit cette excessive mobilité qu'enfante indispensablement le parti contraire. Si l'art doit coopérer aux bienfaits de ce plan, que ce soit avec le plus de sagesse possible. Les médicamens sont dangereux, quand la cure des infirmités humaines est du ressort de la diététique. Un moyen bien recommandable est d'exposer souvent les enfans à la lumière d'un beau jour. Cette espèce d'insolation les fortifie réellement : la lumière, en se combinant, développe leurs organes et favorise le cours de leur transpiration.

38. A la tête de ceux auxquels une sage expérience permet de recourir, on doit placer l'oxide de zinc sublimé, et, selon Boerrhaave, le guy de chêne. Le professeur de Leyde donnoit effectivement la palme à cet antispasmodique dans les maladies convulsives, où il avoit à combattre

une grande mobilité des nerfs ; j'ai suivi cette pratique avec quelque succès, enhardi d'ailleurs par les faits publiés par M. Eberhard Rosen dans sa disertation : *De sanatione epilepsiæ per imminutum virium irritabilitatis et mobilitatis nervorum.*

39. Mais si les convulsions impriment au système une sensibilité vicieuse qui accroît l'aptitude à ces maux, on sent qu'une indication majeure, après une attaque de convulsion, c'est d'administrer un fortifiant antispasmodique, tels que le quinquina, le musc, le camphre. Ce dernier sur-tout a été employé avec beaucoup de succès, soit qu'il ait été administré sous forme de looch, suspendu dans une liqueur un peu mucilagineuse, soit qu'on l'ait donné en lavement après l'avoir dissous dans la quantité requise de quelque liquide spiritueux.

CHAPITRE II.

Des fâcheuses impressions de l'air.

40. L'ACTION de l'air sur le corps vivant, ne se fait jamais si vivement sentir qu'à l'instant de la naissance. Par un effet de son impression, l'enfant qui vient au monde éternue; son poumon se déploie, la circulation change; le diaphragme, cet organe important qui a une influence si forte sur toute l'économie animale, exécute son mécanisme essentiel; en un mot, avec la respiration, le nouveau-né commence à vivre d'une vie particulière; et cette admirable fonction dépendante de l'action de l'air, se perpétue par une suite de ses effets. Ce n'est pas tout, la peau de ce frêle individu se gonfle, elle est irritée, elle rougit et devient quelquefois comme érysipélateuse. Chez d'autres sujets, il survient une ecchymose générale (1) qu'il faut bien distinguer de la jaunisse ordinaire, parce que celle-ci forme une maladie, tandis que

(1) Voyez mon Mémoire sur l'*ictère des nouveaux-nés*, qui a remporté le prix de la Faculté de Médecine de Paris, page 46.

l'ecchymose

l'ecchymose est un accident sans conséquence, qui n'est dû qu'au poids de l'air sur la surface du corps.

Si cet élément donne et entretient la vie, combien est-il important que ses qualités soient relatives au besoin de l'individu ; et si, lorsque l'air est salubre, son influence sur l'économie animale est aussi tumultueuse, quel sera son effet, lorsque, s'éloignant d'une température moyenne, il portera sur les solides et les fluides vivans une impression dangereuse ?

41. L'objet de ce chapitre étant de considérer ce que peut l'air sur la production des maladies convulsives, je le diviserai en trois sections. La première sera consacrée aux vices naturels de la température ; dans la seconde, j'examinerai les effets des vices factices de l'air ; et dans la troisième, j'éclaircirai une matière qui est une dépendance de ce qui précède, savoir : comment l'abus des vêtemens peut coopérer à déterminer des convulsions.

SECTION PREMIÈRE.

Des vices naturels de la température.

42. En examinant les maux qui dépendent évidemment des changemens de l'air dans ses degrés de pesanteur et de légèreté, c'est-à-dire, des variations indiquées par le baromètre,

M. Retz a vu que les saisons marquées par un excès de légèreté dans l'air se trouvent accompagnées ou immédiatement suivies d'épilepsies. Cette observation doit nécessairement faire mettre en question si l'on n'a pas trop mis sur le compte des variations du chaud au froid, quelques causes de convulsions qui, au fond, n'étoient déterminées que par l'inégalité du poids de l'air (1); et tandis que l'état de la peau, modifié par des impressions alternatives, peut prévenir des états morbides, au moyen de quelques évacuations qui suppléent l'excrétion cutanée, ou de toute autre manière, il paroît que rien ne peut obvier aux effets d'une grande variation dans la pesanteur respective de l'atmosphère, parce que les loix de l'économie animale exigent une proportion d'équilibre entre l'air extérieur et celui

---

(1) Le défaut des bonnes observations météorologiques, ou, pour mieux dire, cette espèce de convenance tacite de laisser aux Physiciens le soin de vérifier l'état de l'air par le baromètre, et aux Médecins celui de traiter les maladies régnantes sous toutes sortes de températures, est cause du peu de progrès que la Médecine a fait dans le rapport des maladies aux vices de l'air. Il a fallu s'en tenir aux vicissitudes apparentes de cet élément : ainsi se sont perdus les résultats lumineux des expériences barométriques, comparées avec les phénomènes de physique médicale.

que nos corps renferment. C'est en ayant égard aux différens poids de l'atmosphère, qui varient sous les différens aspects des astres, qu'on se rend raison de ces convulsions de l'enfant cité par Mead, dont les paroxismes étoient réglés sur le flux et le reflux de la mer, et de celles qui, suivant quelques observateurs, ont été conformes aux différentes phases de la lune.

43. Ce n'est pas néanmoins que la fraîcheur des nuits d'été et le serein qu'elles produisent en plusieurs contrées, ne puissent occasionner des convulsions aux enfans. On a, pour confirmer cette assertion, les faits publiés par M. de Tournefort, et observés en Arménie; ceux que rappelle Cartheuser comme familiers au Malabar; ceux que Bontius a vu se répéter très-souvent dans l'île de Java; ceux que le docteur Lionels-Chalmers accuse comme fort fréquens dans la Caroline; ceux que M. Paris a remarqués en Turquie; ceux que M. Lorry a vus comme endémiques à Paris parmi les cureurs de puits; et plusieurs autres analogues. Ils établissent incontestablement que la suppression de la transpiration, rendue plus âcre que de coutume par les vives chaleurs, porte une impression assez forte sur le systême sensible, pour donner à l'individu des convulsions très-redoutables. Hippocrate et M. Tissot ont vu des épilepsies

paroître pour la première fois pendant la nuit d'un jour très-chaud.

44. Cette dégénération spontanée de nos humeurs, jointe au relâchement temporaire des tissus organiques, pendant une saison ardente, explique les observations de ceux qui constatent que, pendant les étés très-chauds, les maladies convulsives ont été augmentées, ou sont devenues endémiques. Hippocrate a vérifié qu'en été, les frayeurs nocturnes étoient plus fréquentes parmi les enfans. Le docteur Stegman a observé qu'il régna à Mansfeld, en juin, juillet et août de 1698, des maladies nerveuses épidémiques. On lit, dans l'ancien Journal de Médecine (1), que les épilepsies furent communes dans le mois de juillet de 17.... M. Graullau a vu plusieurs enfans à la mamelle mourir subitement dans les convulsions, dans le mois de juin 1776, qui fut fort chaud; et le docteur Harris nous apprend que, chaque année, les tranchées épidémiques des enfans augmentent depuis la mi-juillet jusqu'à la mi-septembre.

45. Soit que la chaleur de l'atmosphère pèche par un excès d'humidité ou de sécheresse, il est reconnu que ces extrêmes déterminent dans les êtres vivans des effets d'où résulte une aptitude

---

(1) Volume XXIX.

aux convulsions, ou les produisent d'une manière directe.

46. Le relâchement des tissus organiques, procuré par l'humidité de la température, jette l'individu dans cet état de la constitution qui, ainsi que je l'ai déjà prouvé, favorise, dans l'enfance, le plus haut degré de mobilité; et la chaleur qui s'y joint par une combinaison dangereuse, porte une impression d'autant plus stimulante sur des nerfs plus propres à être affectés en ce qu'ils sont plus à nu, qu'on est convaincu que les particules aqueuses, disséminées dans l'air, étant un véhicule naturel très-propre à imprimer les causes du chaud et du froid sur le corps, le chaud se trouve d'autant plus incommode, et le froid d'autant plus cuisant, que le sol est extrêmement humide, et qu'il renvoie dans l'air beaucoup d'exhalaisons. Ainsi les habitans des climats chauds ont une disposition générale et très-forte aux maladies convulsives; et chez eux, sur-tout chez les enfans, l'estomac et les intestins sont continuellement relâchés et plus irritables; ainsi les Antilles ont été de tout temps la patrie des convulsions toniques les plus cruelles. Le trisme (mal de mâchoire), endémique dans ces îles, y immole plusieurs enfans de naissance. Une preuve que la chaleur unie à l'humidité en est

une des principales causes, c'est que, suivant M. Barrère, ce tétanos étoit beaucoup plus commun à la Guiane, avant que les plantations et la culture eussent rendu l'air moins pluvieux et plus salubre. Dans celles de nos contrées qui se rapprochent un peu de cette température, on voit régner des convulsions non moins funestes. M. Lepecq de la Clôture avance qu'à Rouen les enfans sont sujets aux convulsions avec une sorte d'étouffement qu'on prend souvent pour des attaques d'épilepsie.

47. On a beaucoup moins à se plaindre des étés chauds et secs, quoique cette température soit la cause éloignée des spasmes qui se multiplient en automne. Par un relevé de quelques observations météorologiques de l'année 1777, je trouve que les mouvemens convulsifs furent très-fréquens en septembre parmi les enfans. Les nécrologes d'Evreux, publiés par M. Gosseaume, m'apprennent que l'automne est la saison la plus funeste pour ces frêles individus; tandis que ceux de Marseille, dressés par M. Raymond, indiquent que les convulsions et l'épilepsie ont été plus meurtrières dans la même saison, du moins depuis 1751 jusqu'en 1778. J'ai vu, en 1779, la constitution convulsive si renforcée, que je suis presque tenté de regarder comme épidémiques, les éclampsies dont furent

attaqués nos enfans à la mamelle : parmi ceux qui furent livrés à mes soins, le plus âgé n'alloit pas au-delà d'onze mois. Je combattis avec succès ces accidens formidables par les lavemens émolliens, par les bains tièdes ou les fomentations émollientes sur tout le corps. Les nourrices coopéroient à leur guérison, en observant une diète végétale et délayante.

48. Le froid est beaucoup plus analogue à la nature des enfans ; et l'observation démontre qu'ils en supportent volontiers un degré plus fort que les adultes. Cependant le froid rigoureux (1) est moins mortel pour ceux-ci que pour les autres ; et ils doivent d'autant plus en être affectés, qu'il est attaché à l'impression du

---

(1) Les tables de mortalité pour Evreux, dressées et comparées par M. Gosseaume, manifestent assez clairement que les enfans souffrent davantage dans les années les plus rigoureuses. L'hiver de 1740 porta sur-tout la chose jusqu'à la démonstration. L'épidémie de 1767, décrite par M. de Loisy, et qui fut générale sur les enfans après un froid excessif, forme un surcroît de preuves, au complément desquelles servent les résultats des observations des MM. Robert-Bland et d'Alberg : ils ont vérifié, sur un très-grand nombre de sujets, et pendant plusieurs années, que la mortalité des enfans est partiellement en raison du défaut des vêtemens convenables.

froid de porter une sorte de *stimulus* dans le genre nerveux, un érétisme général dans toutes les parties du corps, d'où s'ensuivent une foule d'accidens. De ce nombre sont le vomissement des enfans à la mamelle, qui dépend quelquefois, d'après une opinion vulgaire mais vraie, d'un refroidissement de l'épigastre, ou d'un froid des pieds ; le spasme de la mâchoire et autres convulsions toniques que M. Marx a vu dériver d'un froid aigu ; l'épilepsie que Benivenius et Wedel ont cru devoir rapporter au même principe, &c. J'ai été consulté pour un enfant de trois semaines, qui avoit des attaques d'éclampsie assez graves, et qu'on n'avoit pu arrêter par une infinité de secours administrés. Ayant appris que le nez étoit toujours gelé, je me crus fondé, autorisé d'ailleurs par la rigueur de la saison, à accuser l'impression du froid sur le cerveau. Cette idée m'ayant porté à faire défendre l'endroit de la fontanelle avec un double morceau d'étoffe de laine, je vis cesser, sans autres secours, des convulsions opiniâtres. Est-ce sur des cas analogues, qu'Avicenne avoit été porté à conseiller de n'élever les enfans de naissance que dans des chambres fermées du côté du septentrion ? Si je dois déférer au témoignage de plusieurs nourrices, sur-tout de celles qui sont peu aisées, je puis du moins avancer que les enfans

ne sont jamais plus inquiets, et même plus exposés à une espèce de catarrhe convulsif, que durant une température boréale. M. Raymond a vérifié que les convulsions et l'épilepsie ont été beaucoup plus fréquentes à Marseille en hiver, depuis 1751 jusqu'en 1778. Le nombre respectif passoit de 14. En outre, quelques circonstances rendent les effets du froid plus décidément spasmodiques. On en trouvera ailleurs des exemples.

49. J'ai dit que l'humidité rendoit, pour l'ordinaire, le froid et le chaud plus incommodes, et j'ai prouvé que les intempéries chaudes et humides étoient très-favorables aux convulsions. Fondé sur les mêmes raisons, et d'ailleurs appuyé sur des faits, on peut en dire autant des intempéries humides et froides.

50. Hippocrate et Galien ont écrit qu'un grand nombre d'enfans furent attaqués de convulsions très-fortes dans une constitution de l'air froide et humide. Ce fut, pendant une température pareille, que M. de la Polinière vit se multiplier à Vire des affections de même nature, et que le père Cotte classe des convulsions parmi les enfans dans les maladies dominantes de Montmorency en janvier 1778. Je finirai par dire, avec M. Zetzzell, qu'un temps froid pluvieux soutenu, cause l'asthme, l'épilepsie, &c.; maladies que le vieillard de Cos range parmi les

produits des années pluvieuses. Il est à remarquer que ces maladies surviennent principalement dès les premiers jours de pluie après une saison sèche.

51. Telle est la part que l'air prend à la génération des affections convulsives. On sent trop bien qu'influant diversement sur l'économie animale, à raison de la diversité de sa température, les moyens employés pour guérir les maux qu'il décide, doivent toujours être choisis d'après la considération de la constitution actuelle, ou de celle qui a immédiatement précédé; et sur-tout d'après les effets constans et bien appréciés que les constitutions ou intempéries des saisons produisent dans les corps des enfans. Tous les auteurs d'Hygiène ont tracé les règles d'après lesquelles il faut se conduire dans ces circonstances. Je ferai observer seulement que, de tous les antispasmodiques applicables aux convulsions chroniques qui dépendent de l'état de l'air, il semble que l'électricité positive ou négative, selon les circonstances, est celui qui doit être le plus approprié. Mais, quelque succès que puisse présenter ce remède, il ne peut pas l'emporter sur le plan d'éducation physique, que j'ai indiqué pour la cure de la mobilité: en le suivant, on roidit les enfans contre les atteintes de l'atmosphère; on les préserve con-

séquemment des convulsions qui découlent de cette source. Tous les extrêmes nuisent principalement aux enfans, et c'est contre ces extrêmes qu'il est prudent de les garantir.

SECTION II.

Des vices factices de l'air.

52. Toutes les fois que l'air atmosphérique sera combiné avec ces substances hétérogènes connues sous le nom de gaz ou fluides aériformes, au point de produire, du plus ou moins, des effets dangereux, l'air acquerra des vices factices dans le sens que j'attache ici à cette définition. Ces vices sont opposés à ceux dont j'ai parlé dans la section précédente.

53. Celui qui n'a point vu cette espèce de respiration convulsive et ces angoisses spasmodiques qu'éprouvent les enfans qui naissent et qu'on tient dans des appartemens fermés et trop échauffés, ce qui n'est pas rare parmi les gens riches quelquefois outrés dans leur manière de se conduire, aura peine à croire que cette cause soit aussi propre à exciter des convulsions. J'ai vu quelques cas de cette espèce ; et parmi les exemples que je pourrois citer, je rappellerai seulement celui d'un enfant nouveau-né bien constitué, et vigoureux, qui ne pouvoit téter

qu'avec des angoisses inexprimables. Appelé pour remédier à cet état, je m'apperçus, par une dyspnée qui me saisit en entrant dans la chambre remplie de gens à visite, que la perte du ressort de l'air étoit le principe des anxiétés de ce jeune enfant ; anxiéte dont la mère n'étoit pas exempte. Je fis retirer tout le monde, ouvrir avec prudence les fenêtres et les portes de l'appartement, et modérer le feu de la cheminée. Une douce sérénité se répandit bientôt sur le visage de cette innocente créature ; les inquiétudes de la mère, qu'on n'attribuoit qu'aux suites de l'accouchement ou à la formation du lait, se dissipèrent ; l'enfant téta avec aisance : ainsi disparurent les obstacles de la succion avec le recouvrement d'un air élastique et pur.

On voit si fréquemment les enfans à la mamelle, que les nourrices ont la fureur de porter à l'église sur-tout les jours de grande festivité où le nombre des fidèles est plus considérable, éprouver de vives angoisses, des vomissemens et même des attaques d'éclampsie, qu'il n'est plus permis de se refuser à mettre la chaleur factice des appartemens et des églises, au rang des causes occasionnelles de l'épilepsie. M. Ballexserd nous apprend à nous tenir en garde contre ce principe de plusieurs sortes d'affections ; et ce qui prouve que ce conseil est très-

sage, c'est le détail qu'on a donné, dans le troisième volume des *Transactions philosophiques*, des convulsions violentes dont furent attaqués quelques enfans pauvres, entretenus aux frais de la paroisse de Saint-Jacques à Westminster, pour avoir passé la nuit dans une chambre très-soigneusement fermée.

54. En effet, les appartemens et les habillemens chauds, l'habitude d'avoir la tête fort couverte (sur-tout, si à ces causes se joignent la grande quantité d'alimens, les alimens nourrissans, gras, pâteux, le peu d'action), donnent aux enfans une mollesse des fibres, qui paroît d'abord réussir à merveille; ils grossissent, prennent de l'embonpoint, ont de belles couleurs, et paroissent on ne peut mieux : mais toute cette structure peu consistante est sans durée; la nutrition a été abondante, mais peu ferme; les nerfs sont la partie qui a le plus souffert, et souvent à l'âge de sept ou huit ans ces enfans tombent dans des maladies affreuses combinées de putridité et de convulsions qui paroissent particulières à ce genre d'éducation. S'ils survivent, ces malheureux individus sont excessivement mobiles (1).

55. Puisque les lieux dont l'atmosphère est

---

(1) Voyez M. Tissot, *Traité des nerfs et de leurs maladies*, tom. II, part. I, pag. 22.

peu renouvelée, est échauffée ou altérée, donnent si aisément naissance aux convulsions, on peut, sous ce dernier point de vue, ranger parmi les causes éloignées de ces maladies, le séjour dans les grandes cités. Les abus sans nombre qui en pervertissent l'atmosphère sont connus. Aussi, Arbuthnot et Short, ont vérifié que l'air des grandes villes (semblables à ces mères, dont le lait ne vaut rien pour leurs enfans), ne devient supportable aux enfans qui y naissent, qu'après qu'ils y sont habitués. Raulin a fait la même remarque; et s'il faut en croire M. Withers, il n'y a pas de plus puissante cause de l'abattement chronique, ou des maladies nerveuses.

56. Contre les convulsions qui ne demandent qu'un air pur et salubre, les meilleurs antispasmodiques doivent être sans effet; ou du moins ils ne doivent en avoir qu'un très-précaire. Aussi, je n'ajouterai plus rien sur ce point. D'ailleurs, avoir nommé les causes des convulsions qui sont l'objet de cette section, c'est avoir montré ce qui peut les prévenir, et les conditions qui seules peuvent coopérer aux succès des remèdes.

SECTION III.

Des vêtemens considérés comme causes des convulsions.

57. Quelque origine qu'aient les maillots, les béguins et les corps, on peut dire que ces vêtemens consacrés à la première enfance, sont, du moins lorsqu'on en abuse, une des causes des convulsions, soit idiopathiques, soit symptomatiques.

Et d'abord, quant aux convulsions symptomatiques, on ne sauroit douter que la période, qui suit la naissance, ne soit la circonstance de toute la vie, pendant laquelle la compression faite au moyen des vêtemens, puisse devenir funeste ou convulsive. Par une suite de l'action de l'air (§. 40), ou du travail de l'accouchement, toute l'habitude du corps est quelquefois dans un état de souffrance qui exclut rigoureusement la gêne et la compression. Aussi en affublant le nouveau né de maillots qui le forcent à la même attitude, et qui serrent toutes ses parties, on les irrite, on les échauffe, on dérange leur transpiration, et l'enfant finit par être en proie aux convulsions. Cependant, ce premier résultat des maillots (§. 22), qui d'abord semble le seul qu'on ait à craindre, donne lieu à d'au-

tres effets qui, quoique secondaires, n'en produisent pas moins des affections spasmodiques. Ces effets se dérivent naturellement des compressions exercées sur l'abdomen. Suivant la remarque très-juste de M. Alphonse Le Roy, le ventre, chez les enfans, est le principe de l'accroissement et le siége essentiel des convulsions si fréquentes à cet âge; donc le resserrement produit par les maillots, doit préjudicier d'une manière notable au mécanisme de la nutrition et aux fonctions des nerfs, et amener nécessairement, par la dégénération de quelques liqueurs animales, l'épuisement et les convulsions les plus graves. Moriceau, après plusieurs autres accoucheurs, avoit déjà observé que la grande facilité à vomir, qui paroît naturelle aux enfans, ne provient que des ligatures qui, comprimant leur estomac, et l'empêchant de se remplir, le forcent à se dégorger, et lui donnent une habitude dangereuse.

J'ai dit que les convulsions idiopathiques étoient une autre suite des maillots, et voici comment on peut démontrer cette opinion.

On croira, sans de fortes preuves, que, la compression de tout le corps mettant obstacle à la distribution des liquides, ceux-ci doivent être refoulés vers la tête avec d'autant plus de facilité, que cette partie n'est pas comprimée, et que le

cerveau

cerveau est un organe mou et pulpeux. De là naît une polyæmie locale, et les résultats ordinaires de celle-ci seront une tension extrême du cerveau, une compression dangereuse de cet organe, ou la crue respectivement excessive de la tête. La grande tension du cerveau donne lieu à cette forte mobilité, qui constitue l'aptitude aux convulsions; on l'a prouvé ailleurs (§. 14). La compression de cet organe sera dans l'enfant si mobile, une cause déterminante de spasme; ce point doit être expliqué ci-dessous (§. 59-62). Et la crue respectivement excessive de la tête, qui est un des produits de la surabondance des humeurs animales, deviendra un nouveau principe de convulsion : l'expérience décideroit la vérité de ce pronostic, s'il n'étoit étayé par la théorie, qui range la polyæmie et la compression du cerveau parmi les causes des maladies convulsives.

58. Moriceau a mis au rang de ses aphorismes, que les femmes qui font des enfans dont la tête est trop grosse, les voient ordinairement mourir des convulsions à la sortie de leurs dents; et Levret, dans le commentaire sur ce passage, affirmant la justesse de cette observation, même pour les enfans qui ont la tête petite en naissant, mais qui grossit trop par la suite, déclare, dans un autre endroit de ses ouvrages, qu'il est aussi

rare que les enfans qui ont la tête petite soient sujets aux convulsions, qu'il est commun qu'il en arrive à ceux qui l'ont grosse; et que de ceux-ci, il en périt beaucoup dans l'allaitement, surtout si on leur a donné de la bouillie. A ces remarques, M. des Essarts ajoute, que non-seulement les enfans qui ont la tête plus grosse qu'elle ne doit être, proportion gardée avec les autres parties du corps, sont plus sujets aux convulsions pendant le travail des dents, et plus exposés au délire, et même à ce qu'on appelle vulgairement transport, quand ils sont attaqués d'une fièvre un peu forte; mais encore que ce précepte, vérifié d'après une expérience de vingt années, sur ce qui concerne les enfans, est d'une si grande considération, qu'il n'hésite pas à le mettre au rang des aphorismes qui doivent faire loi. Aussi il a souvent prédit, à l'aspect des nouveaux nés, les convulsions dont ils ont été tourmentés cinq ou six semaines après; et appelé auprès d'enfans malades, il a annoncé l'agitation, le jabotage et le transport, à raison de l'intensité de la fièvre. Tous les praticiens ont été à portée de vérifier une pareille observation. Ainsi, sous une infinité de rapports, les maillots (§. 57) occasionnent des convulsions. Je ne les considère point dans l'ordre des causes éloignées et indirectes de ces maux, parce qu'il faudroit

faire une analyse très-exacte de leurs effets. C'est après les avoir pesés, que le docteur Buchan annonce qu'on ne sauroit y avoir donné une attention sérieuse, et être étonné qu'une si grande quantité d'enfans périsse dans les convulsions peu après la naissance.

59. Le même raisonnement qui fait dériver les maladies convulsives, de la polyæmie locale de la tête explique comment l'usage des béguins peut les produire ou les favoriser.

Que la compression du cerveau vienne intérieurement de la distension procurée par une trop grande quantité respective des liquides, ou qu'au-dehors elle soit l'effet d'une espèce de casque peu extensible, le résultat ne doit pas en être différent. De part et d'autre les nerfs, à leur origine, ont à supporter un poids qui les irrite ; de là des convulsions, et d'autant plus inévitablement que, dans l'état de mollesse et de compressibilité où sont tous les os du crâne, surtout à l'endroit de leurs sutures, la pression uniforme ou partielle de cette boîte osseuse, doit facilement altérer le viscère qui est l'origine commune des nerfs. Ce point est d'ailleurs étayé par l'observation de Borétius, qui a vu un enfant de dix semaines, qu'un pli grossier de son béguin, serré par une mère imprudente, jeta dans des accès d'épilepsie.

Les béguins ont un autre côté défavorable; dans le cordon qu'on passe sous le cou de l'enfant, à dessein d'affermir sa coiffure. Si, comme on l'a remarqué, toutes les maladies convulsives, l'épilepsie et autres, ne viennent souvent que de congestions, il est impossible que la compression faite habituellement par les ligatures du béguin, sur les veines jugulaires, gênant le retour du sang de la tête, n'augmente pas, ou ne facilite pas toutes les convulsions qui découlent de cette source. Tous ces effets sont manifestes; cependant, comme pour déraciner des abus, et combattre victorieusement des pratiques accréditées, on ne pourroit entasser des argumens assez démonstratifs, je donnerai un nouveau degré de certitude à tout ce qui précède, en rappelant les effets convulsifs de la compression du cerveau, décidée par le travail de l'accouchement, par l'*enfonçure* (1) des os du crâne, et par les épanchemens intérieurs de la tête.

60. En parlant de l'accouchement, je n'ai point en vue ce degré moyen de compression que son mécanisme procure pour l'avantage de l'enfant, ainsi que l'a prouvé M. Thouret dans un *Mémoire sur la conformation des os du crâne*

(1) Les Grecs l'appellent *thlasis* ou *phlasis*.

dans le nouveau né; mais je considère ce degré violent de compression qu'amènent les accouchemens plus ou moins laborieux, et par lequel l'enfant contracte une disposition marquée aux maladies qui dépendent d'engorgement vers la tête, et devient sur-tout sujet aux convulsions: remarque qui n'a point échappé à M. Thouret lui-même. Smellie a très-bien observé que lorsque l'enclavement a duré long-temps, l'enfant, à l'instant de sa sortie, est dans un état convulsif qui s'étend à tous ses membres, aux yeux, au visage, à l'épine, et dont il ne revient que quelques momens après. Cet habile accoucheur a de même vérifié que lorsque le travail est long, et que la tête de l'enfant a séjourné long temps dans la cavité du bassin, où elle a été si gênée que les os du crâne se sont déjetés les uns sur les autres, et que la figure de la tête en a été extraordinairement alongée, le cerveau est le plus souvent si fortement comprimé, que l'enfant tombe dans de violentes convulsions auparavant, ou bientôt après la naissance.

61. Ces preuves du dérangement dans l'organisation du cerveau, et de quelqu'altération dans le principe des nerfs, se retrouvent encore dans les effets de l'*enfonçure* des os du crâne, et les épanchemens intérieurs de la tête: quelques exemples vont appuyer ces deux assertions. Un

enfant (1) dont la sage-femme s'étoit appliquée à arrondir la tête de son mieux, tomba dans un assoupissement profond, et fut agité de mouvemens convulsifs qui, s'étant rapprochés de plus en plus, l'enlevèrent en peu de jours. A l'examen de la tête, après avoir disséqué les tégumens, on trouva, à la partie moyenne latérale droite de l'occiput, une sorte d'ecchymose au péricrâne, et les deux portions d'os engagées l'une sur l'autre. La dure mère, en cet endroit, faisoit un pli d'une ligne d'épaisseur, et il y avoit du sang épanché en partie coagulé, en partie encore fluide, avec une dépression de la substance du cerveau, de la largeur d'un pouce et de deux pouces de long. Dans les *miscellanées des curieux de la nature* (2), il est fait mention d'un enfant de distinction, âgé de sept mois, qu'une nourrice mi-endormie, ou presque ivrogne, prit dans la nuit pour l'allaiter. Mais voulant le recoucher, elle lui heurta rudement la tête contre un des bords du berceau. Cet infortuné mourut, en quatorze jours, épileptique. A l'ouverture de son cadavre, on trouva un peu au-dessus de la tempe gauche, que la table interne de l'os s'étoit séparée, formoit une tumeur

---

(1) Gazette salutaire, année 1780, n° XI.

(2) Decur. I, année 4, observ. 35.

qui pressoit le cerveau, et avoit produit de grands désordres. Baillou rapporte un exemple analogue. Boretius cite l'observation d'un jeune homme que les mauvais traitemens d'un précepteur avoient rendu épileptique, et dont il trouva que la cause du mal étoit une intropression du crâne, produite apparemment par les coups de bâton qu'il avoit reçus sur la tête dans son enfance. Whytt parle d'un jeune garçon qui, ensuite d'une violente chute sur la tête, eut pendant plusieurs mois une succession d'accidens presque tous nerveux, et même de fortes convulsions qui ne cessèrent qu'après des évacuations de pus par les narines et par l'oreille; et M. de la Roche a été témoin qu'une chute sur la tête dans un enfant de dix mois, fut suivie d'une forte attaque de convulsions.

62. On voit actuellement que la compression du crâne, de quelque cause qu'elle provienne, aboutit à la production des mouvemens convulsifs, ordinairement accompagnés d'un état léthargique; ce qui établit irrévocablement que l'usage des maillots (§. 22-57) et des béguins (§. 59), décide, avec la différence qu'apporte la violence de la cause, les mêmes inconvéniens qu'on a vus dériver des accouchemens laborieux (§. 60), de la dépression accidentelle de quelqu'os du crâne et du chevauchement (§. 61) des pièces d'os si

multipliées dans cette boîte osseuse chez l'enfant de naissance. Il est essentiel d'y ajouter l'épanchement que ces accidens ne font naître que trop souvent.

63. Quoiqu'on puisse appliquer à la gêne des corps, une partie des raisons alléguées, au sujet de la mauvaise habitude des maillots, je dirai néanmoins que cette cause a ceci de particulier, qu'elle agit plus directement sur les organes de la poitrine. Aussi la respiration des enfans assujettis à ce vêtement, est souvent gênée ; et chez des enfans très-sensibles, il peut en provenir des spasmes et des convulsions.

64. Après avoir considéré (§. 57 à 60) les vêtemens sous le rapport de leur forme, je dois examiner ce qu'ils peuvent produire à raison de leur nombre.

Les accoucheurs ont observé que s'ils laissent quelque temps un enfant qui vient de naître sans lui couvrir la tête, il s'enrhume, les convulsions surviennent, et tout à coup la jaunisse arrive. Ce fait, à l'appui duquel vient l'observation que j'ai détaillée (§. 48), contredit formellement ce parti outré, que conseillent sans raison quelques auteurs qui, de nos jours, se sont occupés de l'éducation physique.

Mais l'épaisseur des maillots qui, en toute saison, sont quasi les mêmes, forme un autre

abus d'autant plus mauvais, qu'il est plus généralement commis ; ces vêtemens multipliés qui composent le maillot, sont si disproportionnés au besoin physique de l'individu, et à la chaleur ou au froid qui règne dans l'atmosphère, qu'on a presque toujours remarqué que les maillots des enfans sont très-humides, à cause de l'excès de leur transpiration ; or, cette sécrétion trop abondante, qui se trouve ici en raison du relâchement des pores cutanés, excité par une chaleur soutenue, devient un principe de coliques, de convulsions ou de toux catarrheuses, parce qu'en déshabillant l'enfant pour le changer, on l'expose à l'air ; et tout-à-coup il se fait une constriction qui cause tous ces désordres.

65. Entre les succès des moyens curatifs et ceux des secours prophylactiques propres à triompher des causes convulsives exposées dans cette section, l'expérience n'admet point de balance. En élevant les enfans sans maillots, sans corps, sans disproportion dans les vêtemens, on est aussi assuré de les affranchir de plusieurs maladies, qu'on l'est de les rendre sains, bons et robustes. Mais en s'abandonnant à ces dangereuses habitudes, non-seulement on multiplie ce qui rend l'existence de ces enfans frêle et malheureuse, mais encore on aggrave assez les lésions organiques, pour qu'elles éludent ensuite

les ressources de l'art. Ainsi, des abus qui paroissent d'abord de peu d'importance, influent sur la santé des enfans, comme sur la dégénération de l'espèce humaine.

66. Quant aux moyens curatifs, il ne faut quelquefois pour les trouver, si les convulsions n'ont pas de profondes ni de trop fortes racines, que faire cesser la cause pour en détourner subitement l'effet. Ainsi, dans l'observation de Borétius (§. 59), les accès épileptiques disparurent après avoir déplié le béguin mal arrangé. Ainsi, le docteur Buchan annonce, qu'ayant vu un enfant à qui il prit un accès de convulsions aussitôt après que la sage-femme l'eut emmailloté, il le fit déshabiller, et ses maux cessèrent sur-le-champ sans retour. Dans le cas contraire, une évacuation de sang est le meilleur anti-spasmodique, en ce qu'on a à combattre une congestion sanguine pour cause convulsive. Tous les accoucheurs savent qu'il n'y a pas de remède plus sûr, après un accouchement laborieux, de prévenir ou de guérir les convulsions, que de laisser couler deux onces de sang, plus ou moins, par le cordon ombilical, avant que d'en serrer la ligature. Cette pratique, sur-tout répandue en Allemagne, a été célébrée par Rœdérer.

67. Cependant, et c'est une réflexion qu'en finissant cette section, je ne puis passer sous

silence, le maillot, que nous avons vu être une cause décidée de convulsions, peut en être le remède dans quelques circonstances rares. Ces circonstances se bornent à ces maladies convulsives, où il suffit, pour les guérir, de donner plus de tension aux muscles qui en sont le siége. Van Swieten raconte un cas de cette nature, qui est des plus frappans ; c'est celui d'un sujet qui étoit d'une mobilité si excessive, que les mouvemens les plus ordinaires suffisoient pour le jeter dans des convulsions générales ; Van Swieten lui fit serrer tout le corps avec des bandes, et mit fin de cette manière à tous ces accidens.

CHAPITRE III.

De l'abus des alimens et des boissons.

68. Le rapport du régime avec les maladies convulsives est si marqué dans l'enfance, que pour examiner cette source féconde avec l'attention qu'elle mérite, je séparerai les vices et les abus du lait, des erreurs commises à l'égard des autres alimens et des boissons.

SECTION PREMIÈRE.

Du lait.

69. Si les qualités naturelles du lait nous apprennent que la première nourriture des enfans doit être douce et balsamique, elles nous indiquent de même quels ravages feront alors des alimens âcres ou insalubres. L'état presque tout nerveux de ces individus ne souffre point d'alternative; et avec un mauvais lait, la convulsibilité fera des progrès rapides, ou les convulsions se déclareront à bonne heure.

70. L'âcreté est la qualité la plus stimulante du lait. Un aliment de cette espèce tient les nerfs, à cet âge tendre, dans un état d'irritation con-

tinuelle qui nuit à leurs forces, qu'un rien peut ébranler considérablement, et qui devient incurable si l'on n'y remédie d'abord, pourvu qu'il en soit temps encore, par un lait frais et bien choisi. On voit sans doute qu'il est ici seulement question d'une âcreté constante et naturelle du lait, qui, si elle n'est pas reconnoissable au goût et à l'impression qu'elle fait sur l'œil, l'est du moins à ce qu'on observe sur le nourrisson. Sa peau est sèche et rude, son sommeil léger, son inquiétude continuelle: on lui remarque en outre peu d'avidité pour le sein, beaucoup de dépit en tétant, qui lui fait quitter et reprendre en pleurant la mamelle, une éruption fugace de quelques boutons sans caractère, une fébricule presqu'habituelle, ou une grande disposition aux bouffées fébriles. On peut tirer d'autres indices du tempérament de la nourrice, de son régime, de ses mœurs et de ses usages. La fille de M. T** dépérissoit depuis quelque temps, ne dormoit point, et éprouvoit des tranchées qui lui arrachoient des cris perçans, subits, et que suivoit une diarrhée verte. Il s'y joignit des attaques rapprochées d'éclampsie. Je fus consulté, et d'après l'examen des symptômes, ayant été fondé à accuser le lait de la nourrice, qui se nourrissoit mal, avoit les yeux un peu échauffés, et des boutons sur l'habitude du corps; je la fis rem-

placer par une autre. Ce changement seul rappela le sommeil, et fit cesser les souffrances avec assez de promptitude. Les résultats d'une meilleure nourriture furent marqués, et nous dûmes au bout d'environ un mois, aux seuls effets de l'action organique, l'éruption salutaire d'une croûte de lait fort épaisse.

L'acrimonie est une qualité du lait, qui répugne tellement aux lois de l'économie animale, que, si elle est particulière à la mère propre de l'enfant, celle-ci doit se dispenser de nourrir. Parmi les observations rares de ce genre, on en a une singulière du docteur Heintcke. Il a vu des enfans bien constitués en naissant, quoiqu'issus de mères cacochymes, qui ne pouvoient point ensuite supporter le lait de leurs mères, sans souffrir de vives tranchées, pousser des cris continuels, tomber dans le dépérissement, dans les convulsions, et autres accidens qui cessoient en leur donnant une autre nourriture.

Ce fait semble d'abord présenter cette induction, que l'aliment du fœtus diffère de celui qu'il trouve dans les mamelles après la naissance. Mais n'est-il pas plus simple d'attribuer ce phénomène aux changemens dans le physique et dans le moral, que la grossesse décide dans quelques sujets, en y surajoutant ceux qui s'opèrent par les erreurs diététiques, les douleurs de l'en-

fantement, et les suites de couche dans un tempérament susceptible d'impressions? Est-ce à des circonstances de cette espèce, mais passagères ou modifiées par l'idiosyncrasie, qu'on doit les observations consignées dans une thèse soutenue en 1638, aux écoles de Paris, sous ce titre: *Matris lac non nihil vitiosum quolibet, altero infanti salubrius?*

71. Quoi qu'il en soit, la nourriture ayant une influence décidée sur l'état de l'enfant, le lait doit lui causer des convulsions, dès que cet aliment aura été altéré d'une manière particulière. Un jeûne trop long, des travaux violens, entre plusieurs autres causes que j'analyserai successivement, communiquent au lait cette altération qui peut produire des affections convulsives. On peut le prouver avec des faits analogues à ceux dont je vais parler. M. Gilibert avance qu'on a vu expirer, en deux jours, un enfant dans les convulsions les plus horribles, pour avoir tété un lait tout fumant encore par un travail de trois heures sous un soleil ardent. Suivant M. Duplanil, ces petits enfans, qui partent de Paris, entassés sur des charrettes, pour suivre des mères étrangères, qui les accompagnent à pied : n'ayant à sucer qu'un lait échauffé, séché, corrompu par la fatigue et par l'abstinence, ne

résistent pas pour la plupart aux fièvres, aux convulsions, à l'épilepsie, &c.

72. Tels sont encore à-peu-près les ravages qu'excite un lait allumé par une passion véhémente. Il paroît toutefois très-problématique, qu'un accès de colère, qui ne semble produire aucune altération sensible dans la nourrice, puisse affecter assez son lait, pour donner de violentes convulsions à l'enfant qui vient de s'en nourrir; cependant l'observation a démontré que ce lait est aussi virulent que le poison de la ciguë, pour emprunter les expressions d'un auteur. Heintcke parle d'une femme qui, après une vive colère, pour que son lait ne nuisît pas à son enfant, se fit téter par un petit chien qui, tout de suite, fut attaqué de convulsions épileptiques. Boerrhaave rapporte qu'un accès de colère rendit le lait d'une nourrice venimeux pour son nourrisson, qui, l'ayant tétée dans cet instant, eut aussitôt une attaque d'épilepsie, et fut sujet à cette convulsion le reste de sa vie. On lit dans Albinus qu'une cause pareille excita des convulsions mortelles après une hémorrhagie soudaine par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche et l'anus. Un de mes confrères m'a certifié qu'un de ses enfans, nourri dans un village voisin, expira à ses yeux dans les convulsions, et que sa mort, qui fut très-prompte, fut causée par le

lait

lait que sa nourrice lui avoit donné immédiatement après une forte colère.

73. Après ces histoires de convulsions décidées par la colère de la nourrice, on ne doutera pas que ces maux ne puissent survenir, lorsqu'ému lui-même par cette passion, l'enfant tetera avidement, sur-tout après avoir jeûné plusieurs heures. Si l'on se représente le réveil d'un enfant quitté pendant son sommeil, par une nourrice affairée, on jugera que tout le porte au plus violent dépit. Couché depuis plus ou moins de temps dans son berceau, étroitement assujetti, plongé dans ses ordures, quelquefois excorié par ses excrémens, dévoré par des insectes, l'enfant souffre et crie; la douleur dispose aux convulsions : en vain, à son retour, la nourrice croit appaiser l'orage avec son sein, des entrailles palpitantes ne peuvent s'accommoder de l'aliment; il est propre souvent à compléter le désordre.

74. Ce qui a été observé (§. 72), au sujet de la colère dont les nourrices sont maîtrisées, peut s'appliquer aux grands mouvemens de l'ame. Les *Ephémérides des curieux de la nature* (1) contiennent l'observation d'un enfant qui mourut dans les tranchées et les convulsions, pour avoir

(1) Decur. 1, ann. 11, observ. 41.

teté une mère qui venoit d'éprouver une forte frayeur. Ce fait, qui n'est point unique de son espèce, justifie l'opinion de ceux qui rangent la peur, la crainte et le chagrin parmi les causes des maladies convulsives, et parmi les obstacles d'un heureux allaitement. En effet, les passions tristes de l'ame portent très-souvent de l'âcreté dans les humeurs, ou en affoiblissant les digestions, ou en troublant les sécrétions et les excrétions, ou enfin en altérant l'action de tous les vaisseaux, dont l'action changée altère d'abord le caractère des fluides.

75. On croyoit autrefois que le lait d'une femme réglée étoit meurtrier et propre à donner des convulsions : graces aux lumières d'une saine philosophie, cette opinion est généralement démentie; et si je rappelle deux exemples propres à établir l'action pernicieuse du flux menstruel sur le lait, c'est moins pour faire revivre un préjugé que pour indiquer une exception à la loi générale. J'ai bien avéré qu'un enfant de cinq mois éprouvoit quelques attaques d'éclampsie aux approches ou durant l'écoulement des menstrues de sa nourrice. J'ai vu un autre enfant qui, dans le même temps, étoit intraitable et souffroit des mêmes coliques que sa mère. La preuve que ces accidens dépendoient véritablement des règles, est, qu'avec la cessation de ce flux, ils

disparoissoient pour revenir périodiquement aux autres époques menstruelles. Ces phénomènes s'expliquent très-bien par l'altération passagère des humeurs chez quelques sujets, ensuite d'une menstruation douloureuse, ou par la mobilité accidentellement accrue durant l'évacuation périodique, ou bien lorsqu'il s'agit des nourrices mercenaires, par les appréhensions dont sont agitées, à la vue de leurs règles, ces méres soudoyées, qui craignent d'être renvoyées.

76. Des auteurs assurent positivement qu'on a vu des enfans périr par les convulsions, pour avoir teté leurs nourrices après l'acte vénérien. Ces malheurs sont sans doute l'effet d'une passion outrée; car le coït réglé par l'aiguillon du besoin, au lieu d'être dangereux à la mère et à l'enfant, est au contraire avantageux et pour l'un et pour l'autre. On connoît l'exemple de cette dame, dont l'enfant dépérissoit, à cause de ses fréquentes approches; invitée à se modérer, l'enfant se trouva mieux; mais ayant adopté un parti extrême, cette dame en souffrit beaucoup elle-même. L'enfant et la mère ne se trouvèrent bien qu'après qu'on eut pris un milieu raisonnable. Ainsi, de la sévérité à laquelle on voudroit astreindre une nourrice, résultent pour elle des maux de nerfs, ou l'altération de sa

santé ; et pour le nourrisson, des douleurs, des tranchées et des convulsions.

77. Les auteurs sont assez d'accord sur le pouvoir convulsif du lait d'une femme grosse. Le cri général l'a d'ailleurs condamné. Mais cette opinion a-t-elle eu l'expérience pour base, ou bien est-elle le fruit de l'autorité quelquefois mensongère ou crédule ? Il est impossible de réfléchir sur cet objet, sans tomber dans l'incertitude. On a parlé de l'influence de la grossesse sur l'état du système ; on a dit que l'irritation permanente de l'utérus peut déranger l'économie ; que la polyæmie (pléthore), qui souvent suit l'interruption du flux menstruel, est capable de léser les fonctions ; que le développement de la matrice, en refoulant les viscères abdominaux, peut entraîner des inconvéniens ; que le vice des digestions, déterminé par les appétits dépravés, amène quelques dérangemens ; enfin, que la crainte de mourir dans le travail de l'enfantement est, pour quelques femmes enceintes, un sujet d'appréhension qui dispose à des affections graves. Il reste à savoir si ces faits constituent l'exception ou le précepte. J'ai consulté des chirurgiens éclairés, qui font la médecine dans les campagnes ; ils m'ont appris que la grossesse y est rarement un état morbide. J'ai vu nos femmes riches de la ville, qui m'ont convaincu que sou-

vent cet état est pour elles un temps de souffrances et d'incommodités ; et en tirant les corollaires que ces deux circonstances, si différentes au physique et au moral, peuvent fournir, on concluroit contre l'influence pernicieuse de la grossesse sur le lait, si l'observation n'avoit pas suffisamment établi cette vérité. Voici des faits sans réplique. Van-Swieten dit avoir vu une femme qui, dans les premières douleurs de l'accouchement, donnoit la mamelle à un enfant d'un an, tandis qu'avec un doux sourire, elle l'avertissoit de dire adieu au lait destiné pour celui qui alloit voir le jour. Ce tableau touchant de ce que peut la nature, étoit reproduit pour la sixième fois, par cette vertueuse mère, sans que sa santé ni celle de ses enfans eût éprouvé la moindre atteinte. Un chirurgien m'a assuré que la femme d'un bon métayer de sa connoissance, avoit été trois fois dans une circonstance semblable ; et si l'on joint à ces exemples ceux de tant d'heureux allaitemens continués pendant les trois, quatre à cinq mois d'une grossesse inconnue ; ceux de tant d'indigentes qui portent dans leur sein et nourrissent de leurs mamelles deux enfans sains à tous égards ; enfin ceux que nous retracent quelquefois les femelles des animaux, n'en découle-t-il pas de puissans motifs, ou d'absoudre le lait d'une femme grosse, ou

d'interroger de nouveau la nature, et d'attendre d'une observation ultérieure le soin de vérifier si ce lait, dont le danger peut être réduit à quelques cas, a essentiellement la propriété de produire des convulsions? En attendant ces résultats de l'expérience, on ne doit pas oublier que des médecins judicieux ont réclame contre l'opinion reçue; et M. Gaultier de Glaubry (1), chirurgien, a remarqué, à l'occasion des nourrices devenues enceintes, que les mères peuvent continuer d'allaiter leurs enfans; mais que les nourrices mercenaires doivent s'en abstenir. Cette opinion est peut-être hasardée?

78. Par le degré connu d'altération que les maladies produisent dans les humeurs, on sent que le lait altéré par une maladie accidentelle, peut encore exciter des convulsions. J'ai vu, en 1778, une nourrice attaquée d'une fièvre putride, bilieuse, suppléer à son nourrisson par un petit chien qui, après avoir teté, essuya pendant trois fois des convulsions véhémentes. Rebuté du sein, on eut recours à un second animal, qui s'acquitta de son emploi sans accidens. Est ce parce que la fougue du mal fut modérée par de grandes doses de boissons acidules et par un régime végétal? Si cette conjecture est vraie, elle

(1) Nouvel avis aux mères qui veulent nourrir.

détruit les craintes de ces praticiens, qui augurent *que les acides donnés aux femmes en couche, ou aux nourrices malades, ne coagulent ou ne dépravent leur lait.* Quoi qu'il en soit, toute espèce de maladie décidée, lorsqu'elle intéresse tout le systême, et affecte fortement les humeurs animales, peut détériorer ce fluide, et j'ai observé de pareils effets de la part des fièvres d'accès et de la fièvre de lait. Le fils de M. D***, étoit heureusement allaité par sa mère, lorsqu'elle fut attaquée des fièvres quartes. Après le premier accès, l'enfant teta et souffrit des coliques qui se propagèrent plus ou moins pendant les deux jours intercalaires. Après le second accès, les tranchées redoublèrent; au troisième il survint des convulsions éclamptiques, qui furent combattues après avoir changé de nourrice. Quant à la fièvre de lait, j'ai quelquefois remarqué que lorsqu'elle avoit été considérable et compliquée, elle avoit influé assez sur le lait, pour exciter, chez les enfans qui l'avoient tiré, des tranchées et d'autres incommodités plus ou moins fâcheuses.

79. Jusqu'ici l'âcreté du lait n'a point été le produit des erreurs diététiques de la nourrice. Cependant c'est de même là, une source réelle de convulsions, et plusieurs faits le démontrent. MM. Raulin et Gilibert ont vu survenir de vio-

lentes coliques et des convulsions à des enfans dont les nourrices avoient mangé des raves, des raiforts, des fruits aigres ou âpres. Rosen assure que ces maux sont fort communs parmi les enfans de la campagne, pendant l'été, lorsque la nourriture de la mère est du lait aigre. Rousseau et Linné avoient observé ou connu de pareils événemens, puisqu'ils se sont récriés sur le danger de donner aux paysannes devenues nourrices des gens riches, du bon potage, et beaucoup de viande, dans la vue de leur procurer un meilleur chyle et une plus grande quantité de lait, à la place de ce régime presque tout végétal qu'elles étoient habituées à suivre. Qui ne voit pas, en effet, qu'en violant les lois de l'habitude, on tombe dans de grands écueils? Un exemple passé sous mes yeux rendra la chose plus sensible. Un riche particulier voulut voir un enfant unique, qu'il avoit en nourrice dans un village voisin. A peine goûtoit-il les douceurs de cette jouissance, que cet enfant tomba malade. Des cris continuels témoignoient sa douleur, et les selles vertes, l'insomnie, la chaleur du corps montroient que les convulsions n'étoient pas loin. Les parens désolés alloient recourir aux remèdes, la nourrice demanda qu'on lui permît de retourner dans ses foyers, sûre d'y retrouver la santé de son nourrisson. J'insistai sur

ce parti, et le succès ne se fit pas long-temps attendre.

80. Les alimens de mauvaise qualité ne sont pas les seules choses qui influent pernicieusement sur le lait; le vin et les liqueurs spiritueuses, dont beaucoup de femmes font aujourd'hui un certain abus, lui transmettent une acrimonie particulière. M. Tissot a vu que des nourrices adonnées au vin, avoient procuré aux enfans qu'elles allaitoient une mobilité dont la force sembloit approcher de l'état phrénétique. M. le Febvre de Villebrune détaille une observation dans laquelle l'enfant étoit incommodé tous les dimanches, jour où la nourrice prenoit régulièrement un petit verre d'eau-de-vie; en quittant cette habitude, le nourrisson perdit ses tourmens. Enfin Boerhaave a observé que les mères qui usent des liqueurs, donnent à leurs enfans des convulsions qui les tuent rapidement; et Linné, réfléchissant sur ces malheurs, n'a pu s'empêcher de dire qu'en voyant des enfans vigoureux périr subitement entre les bras de leurs nourrices, on en seroit moins surpris, si l'on connoissoit les erreurs qu'elles ont commises dans cette partie du régime.

81. Ainsi les causes propres à imprimer au lait une âcreté *convulsifique* sont très-multipliées. Mais de ce que cette humeur animale est altérée

par les alimens et par les fortes impressions que reçoit la nourrice, peut-on en conclure que les maladies spasmodiques de celle-ci se communiquent avec son lait? A ne consulter que les livres de médecine, la question ne reste pas indéterminée. Aece a vu des nourrices épileptiques, communiquer cette maladie à leurs nourrissons, et, d'après Etmuller, ces petits êtres sont susceptibles de tous les maux dont sont affligées celles qui les allaitent.

82. Quoi qu'il en soit, en supposant au lait toutes les qualités requises, il me reste à examiner si, dans le choix ou dans l'abus qu'on en fait, on n'y découvre pas d'autres principes de convulsions. Avec l'habitude où depuis long-temps sont les mères de se décharger du soin de nourrir leurs enfans, il est à croire que, dans le plus grand nombre des cas, le lait des nourrices mercenaires est ou trop ou point assez consistant. Dans l'un et l'autre fait, le nourrisson court les risques de l'inanition, parce qu'ici il ne trouve point la somme d'aliment qui lui est nécessaire, et que là il ne peut tirer qu'un très-foible parti des sucs nourriciers, puisque ces sucs, pour être extraits, exigent une force supérieure à celle qu'il peut déployer. On verra dans un autre endroit, que l'inanition est une cause principale des convulsions. Mais l'usage d'un lait trop

consistant, accélère la génération de ces maladies, en obstruant les principaux viscères du bas-ventre. Une dame dont je dirigeois les couches, mit au monde une fille saine et bien constituée. On lui donna, malgré mes avis, pour nourrice une paysanne vigoureuse, dont le lait avoit huit mois. A peine cet enfant avoit trois mois, qu'on réclama mes soins pour l'état le plus déplorable. Tout secours fut infructueux, et cette malade qu'on m'assura n'avoir été nourrie qu'avec le lait seul, périt dans les convulsions, avec tous les indices d'obstructions au foie et au mésentère (1). Cette observation est conforme à celles dont Levret a publié les résultats : suivant cet auteur, rien n'est si rare que de voir survenir la jaunisse à un enfant nouveau né, lorsqu'il est allaité par sa mère supposée jouissante d'une bonne santé. Au contraire, cet accident est très-familier aux enfans qui ont des nourrices étrangères, quoiqu'elles se portent bien, mais principalement si leur lait est vieux, ou qu'il ait seulement trop de consistance. Cette diversité d'effets semble prouver que le foie de ces enfans ne s'engorge qu'en conséquence des qualités vicieuses du lait. A l'ouverture de ces sujets morts après des convulsions universelles, on

(1) Voyez mon Mémoire *sur le carreau*, page 89.

trouve assez généralement un dépôt purulent au foie.

83. Il est inutile actuellement de chercher à apprécier le danger de ce préjugé vulgaire, qui, regardant le premier lait qui monte au sein après l'accouchement, comme très-insalubre, admet, pour premier aliment du nouveau né, une nourriture étrangère, dans le cas même de l'allaitement maternel. Cette nourriture étrangère, qui communément est le vieux lait d'une voisine ou d'une bonne amie, substituée au *collostre* dans un temps où l'enfant n'a évacué ni méconium ni glaires mousseuses, devient l'origine de plusieurs maux. On a vu l'irritation déterminée par cet aliment indigeste, produire le hoquet, la toux, des tranchées vives, des vomissemens opiniâtres, auxquels ont succédé l'éclampsie ou le tetanos.

84. Ce n'est pas tout. Persuadées, avec raison, qu'un enfant doit avoir ses repas d'autant plus multipliés qu'il approche des premiers instans de sa vie, parce que la nutrition est alors plus rapide, les femmes donnent à teter avec une profusion dangereuse. Si l'estomac fatigué ou irrité se débarrasse par le vomissement, celui-ci est regardé comme un tort fait à toutes les parties qui ont besoin de croître, et le sein est de nouveau présenté, pour que l'enfant y

puise la cause des mêmes accidens. Ainsi se débilitent les organes de la digestion ; ainsi commencent les convulsions que suscite l'irritation des saburres qui engouent les premières voies. On a remarqué que les spasmes qui dérivent de cette source sont très-souvent mortels à l'époque de la dentition.

85. Si le lait est susceptible de tant d'altérations, s'il peut causer la mort ou des convulsions aux enfans qui s'en nourrissent, n'est-il pas étonnant qu'on ait tant tardé à envisager l'allaitement comme l'affaire la plus délicate et la plus importante ? Heureusement les mères ont pesé les considérations physiques, morales et politiques (1), qui leur imposent l'obligation de nourrir ! Mais quoiqu'il y ait très-peu de femmes qui en soient réellement dispensées, on ne sauroit se déguiser qu'il y en a, qui malheureusement sont dans ce cas. Que la nourrice soit alors choisie avec discernement. Le lait le plus jeune est le plus convenable, et si l'on peut lui soup-

---

(1) La Faculté de Médecine de Paris a proposé cette question pour le sujet d'un de ses prix ; et la Société Royale de Médecine a demandé, par un autre programme, *quelles sont les femmes qui sont dispensées de nourrir leurs enfans ?* Ces deux questions intéressantes pour l'éducation physique, ont été discutées par M. Landais, qui a obtenu les deux prix.

çonner un peu d'épaississement, il est utile d'asservir cette mère soudoyée, du moins au début de l'allaitement, à l'usage des boissons délayantes et incisives. De ce nombre sont les décoctions ou infusions aqueuses des racines de chiendent, de scorsonère, de réglisse; des feuilles de véronique; des semences de fenouil, &c. : en outre, on laissera à la nourrice son régime habituel, ayant soin de le corriger s'il s'éloigne trop des règles que nous donne l'hygiène. L'abstinence du coït ne doit pas être exigée, sur-tout si le tempérament de la nourrice ne s'accommode pas volontiers d'une pareille privation. Une nourrice réglée n'en est pas moins bonne; mais il faudroit la renvoyer, si son lait dérangeoit la santé de l'enfant, à plus forte raison si cet aliment le menaçoit de quelque espèce de convulsions.

Quant au lait d'une femme grosse, les doutes qui s'élèvent sur sa qualité (§. 77), paroissent assez raisonnables pour faire suspendre son jugement, et desirer qu'on veuille suivre avec sagacité ce genre délicat d'observation. Enfin, comme les grands mouvemens de l'ame sont le plus souvent les effets de quelque violente impression accidentelle et passagère, il est inutile de donner pour conseil aux nourrices de ne pas s'y livrer; mais puisque ce lait, après ces pas-

sions vives (§. 72 et 73), devient une espèce de poisson, les nourrices ne doivent jamais le donner à teter à leurs enfans ; elles le feront sucer par quelque personne, tirer par un petit chien, ou bien elles s'en débarrasseront à l'aide d'une ventouse à suçoir ; il ne leur est permis de présenter la mamelle à leur nourrisson, que lorsqu'elles seront parfaitement calmes. Du reste, si la tristesse, cette passion qui mine et détruit sourdement, occupe la nourrice, elle n'est plus digne de remplir ses fonctions, à moins que, par une dissipation constante, elle n'oublie promptement le sujet de ses maux. On a vu (§. 78) qu'il y avoit du danger pour un enfant d'être allaité par une mère malade ; pour parer à cet inconvénient, la mère doit être traitée avec promptitude et circonspection, la boisson copieuse lui est sur-tout nécessaire pour adoucir son lait et prévenir sa dégénération, et ce n'est jamais que pendant la rémission du mal, qu'elle doit donner le teton. Je ferai observer que le jeûne et les travaux violens décidant une altération pareille à celle de la fièvre, un nourrisson ne doit alors être allaité qu'après les précautions requises.

86. Le précepte le plus essentiel à remplir dans les cas de l'allaitement mercenaire, est d'imposer à la mère propre de l'enfant l'obligation de

lui donner son premier lait, ce lait séreux et un peu âcre, doué de toutes les qualités requises, pour remplir les deux indications qui s'offrent à la naissance, celles de nourrir et de purger. Par cette pratique, les mères éviteront les ravages du lait, et les enfans seront préservés d'une partie des causes des convulsions. Mais si ce projet salutaire ne peut point être exécuté, on fera d'abord jeûner le nouveau né pendant vingt-quatre à trente heures ; et pour première nourriture, qui dans ce cas doit être artificielle, on se servira du petit-lait miellé, du lait d'ânesse, ou d'un peu de lait de vache, coupé avec deux fois autant de lait d'amandes ; le tout adouci avec un peu de miel, et aromatisé avec quelques gouttes d'eau de fleurs d'orange, d'anis ou de fenouil. Peu à peu la mère soudoyée substituera son lait à ce lait factice : on se gardera bien, sur toutes choses, de faire teter au nouveau né le vieux lait de qui que ce soit.

87. En vain le début de l'allaitement auroit été sagement réglé, si les suites n'étoient pas bien dirigées. A cet effet, les nourrices devroient s'imposer la loi de ne faire teter le nouveau-né que de deux en deux heures les premières semaines de la vie, de mettre après ce temps trois heures d'intervalle, ensuite quatre, et enfin cinq, selon les progrès de l'âge et les forces de l'individu.

l'individu. Avec ce plan, non-seulement elles éleveroient un plus grand nombre d'enfans, mais encore elles les affranchiroient des convulsions qui les tourmentent si dangereusement. Puissent de si sages conseils frapper les oreilles des mères tendres; et puissent nos vœux s'accomplir pour le bonheur de l'espèce humaine!

88. Les convulsions produites par les causes que j'ai énumérées dans cette section, dépendent de l'impression faite par une matière âcre, par une cause morale, ou par des saburres. Devant revenir sur tous ces points, j'exposerai pour lors quels sont les remèdes qui y conviennent. Il me suffit d'avoir montré ici comment on pouvoit s'en préserver. J'ajouterai seulement que, dans le plus grand nombre de cas, du moins dans ceux où la mauvaise digestion du lait est la cause des accidens morbides, on donne très-avantageusement quelques grains de carbonate de potasse dans un verre d'infusion de fleurs de camomille.

Je n'ai point parlé de l'allaitement artificiel, parce que, dans cette manière de nourrir l'enfant, rien ne le dédommage des principes volatils du lait, qui sont toujours perdus quand ce petit être ne le prend pas lui-même au teton. Aussi on ne doit se décider pour ce genre d'allaitement, que quand il ne reste pas d'autre ressource.

SECTION II.

Des alimens.

89. De tous les alimens qu'une coutume vicieuse a fait entrer dans quelques pays, dans le régime du premier âge, le plus dangereux ou le plus capable d'amener des accidens convulsifs est cette indigeste préparation, appelée *bouillie*, lorsqu'elle est mal faite, et qu'on la donne sans règle et sans mesure. Suivant Levret, cet aliment a peut-être plus fait périr d'enfans en bas âge, que tous les maux ensemble qui peuvent les attaquer durant l'allaitement; et parmi ceux qui ont la tête respectivement très-grosse, il en périt un grand nombre par les convulsions, si on leur donne cette nourriture. M. le Camus s'est élevé contre cette cause des maladies convulsives, et Zimmerman assure que la mortalité des enfans frappés de convulsions ou de cardialgie, étoit relative, dans un canton de sa connoissance, à l'usage qu'on y faisoit de la bouillie. Mais cet aliment, déjà dangereux par sa qualité, le devient davantage s'il est donné en trop grande quantité, ce qui arrive d'ordinaire; parce que, après avoir été bien repus, les enfans dorment d'un profond sommeil, ou du moins passent plusieurs heures dans un état de tranquillité

apparente, et que les nourrices prennent ce calme trompeur pour un des bienfaits de leur nourriture. Tous les médecins, dit l'auteur (1) qui vient d'être cité, voyent et décrivent les maladies des enfans, et aucun ne peut les prévenir, par rapport à l'aveuglement opiniâtre des femmes et du peuple; d'où vient que sur 25,000 morts, il se trouve maintenant à Londres, tous les ans, 8,000 enfans qui meurent de convulsions, si ce n'est parce qu'on leur farcit l'estomac et les intestins d'un aliment qui les empoisonne? &c.

90. La panade (crême de pain) dont on se sert dans quelques cantons, est une nourriture saine; mais elle nuit, par l'abus assez général qu'on en fait, les femmes n'ayant en vue que la prompte crue de leurs enfans. J'ai eu des occasions de traiter des maux provenans d'un excès de panade; et j'ai vu plus d'une fois des accidens convulsifs qui dérivoient de cette source. Entre autres cas de ce genre, je citerai la fille d'un apothicaire, laquelle grasse, jouflue, vigoureuse en apparence, fut attaquée, en avril 1780, des plus fortes convulsions que j'aie jamais vues dans un enfant de cet âge (cinq mois). Ses bras et ses jambes étoient pris, par intervalles, de mouvemens spasmodiques assez violens, pour

---

(1) Traité de l'Expérience, tome III, page 36.

que la main pût à peine les contenir. Ses cris étoient aigus et suivis d'un état comateux. Le ventre étoit constipé. Les deux mâchoires frappoient si rudement l'une contre l'autre, que le bruit de cette collision égaloit un fort claquement de dents. Cet état critique, qui dura cinq jours, fut terminé par des selles copieuses, décidées par des purgatifs donnés à doses répetées. Les antispasmodiques qui parurent avoir le plus d'effet, furent l'oxide de zinc (fleurs de zinc) et les frictions d'huile d'olives chaude sur l'épine du dos.

91. D'après ce tableau, il est aisé de juger si les femmes, sous prétexte de faire un bon estomac à leurs enfans, sont fondées à les gorger, sitôt qu'ils ont percé leurs dents incisives, de pain, de viande; en un mot, de tout ce qu'on fait servir aux besoins vrais ou factices de la vie. Ici, c'est du gros pain, de la soupe mal trempée, des truffes, des châtaignes, et tous ces mets vils et grossiers que le peu de fortune des gens du peuple leur fait choisir; là, ce sont des coulis, et ces ragoûts succulens qui paroissent sur la table des riches. Si les résultats d'une conduite opposée sont identiques, c'est que la convulsibilité des enfans une fois établie, il est fort indifférent que les nerfs soient mécaniquement irrités par des obstructions et le vice humoral

qui les accompagne, ou qu'ils soient agacés par des sucs âcres et dégénérés, que secondent les effets de la polyæmie.

92. Comme les enfans ne savent pas mâcher, la nourriture mal préparée qu'on leur donne ne peut que leur nuire, parce que le passage d'alimens trop gros et presque entiers, dispose les fibres du cardia à l'irritation ; le contact de ces morceaux accumulés dans l'estomac, achève de les mettre en éréthisme, et produit une cardialgie spasmodique, qui s'annonce par le hoquet, et dégénère en vomissemens, en mouvemens convulsifs; suite ordinaire des indigestions dans l'enfance. J'ai vu un très-joli enfant de dix-huit mois, prêt à succomber de cette manière, et par cette cause.

93. Le plus fâcheux effet de ce mauvais régime, est de donner lieu à des amas de saburres putrides ou glaireuses, qui, sans s'être manifestées par des symptômes évidens, jettent, comme par explosion, dans des convulsions foudroyantes. J'ai de cette vérité une preuve, dont le souvenir affecte encore ma sensibilité. Mon fils a été l'objet de cette observation ; il éprouva, le 12 mai 1781, une attaque imprévue de tétanos, dont la crise fut un vomissement spontané, qui me découvrit les imprudences secrètes de sa mère, et des gens destinés à le servir. Je pense encore

avec étonnement aux amas de glaires et de mucosités que ces organes recéloient. Il fallut en faciliter l'expulsion par un doux émétique (le syrop de Glauber), et par de légers évacuans (le syrop de fleurs de pêcher). Je le repurgeai plus complètement après l'orage, et pour effacer du système nerveux l'impression des secousses convulsives, je revins aux lavages froids, auxquels j'associai l'oxide de zinc. Je me suis en général assez bien trouvé de ce remède.

94. Ayant observé (§. 92) que le défaut de mastication étoit la première cause du danger des alimens trop solides, il ne seroit quasi plus besoin de mettre en question si la précocité du sevrage influe sur le nombre des enfans attaqués de convulsions. Avec de très-légères exceptions, on peut adopter l'affirmative. M. D***, que j'ai déjà cité (§. 78), a vérifié que sur cinq enfans qu'il a eus, nés bien portans, et également bien constitués, les trois aînés n'ayant pas teté audelà d'un an, étoient morts de maladies, après de fortes attaques de convulsions, peu après le sevrage; tandis que les deux derniers, allaités le double de temps, jouissent d'une santé parfaite, et ont heureusement franchi les obstacles de cette époque. A la vérité, la manière commune de sevrer les enfans rend une raison presque suffisante des dangers du sevrage. Les prive-

t-on du lait, on les en dédommage par toute sorte d'alimens. Le goût piquant des uns, la douceur dangereuse des autres, excitent sans cesse l'appétit. Accoutumé à l'intempérance, l'enfant mange plus qu'il ne veut, plus qu'il ne doit; et la méprise n'est apperçue, que lorsqu'une fièvre putride vient, au milieu des convulsions, moissonner la victime de l'imprudence, ou lorsqu'il se déclare, après avoir jeté de profondes racines, quelque affection convulsive chronique. Trop heureux lorsqu'on en est quitte pour quelques vices de caractère. On lit dans l'ancien *Journal de Médecine* (1), l'observation d'un enfant qui ne fut frappé d'épilepsie, sans cause manifeste, que depuis qu'il fut sevré.

M. Tissot a très-bien dit qu'on voit souvent des enfans, sur-tout d'un bas ordre, qui ont des accès de convulsions épileptiques plus ou moins fréquens, plus ou moins forts, avec un visage pâle, bouffi, des yeux cassés, de l'abattement, de la tristesse, de très-gros ventres, quelquefois une légère atteinte de rachitis; et qui, sans chute, sans frayeur, sans avoir eu des maladies, sont tombés dans ces maux affligeans vers leur cinquième ou leur sixième année, ensuite des embarras du ventre, sur-tout des intestins et du

(1) Tome XXVIII, page 514.

mésentère. J'ai guéri le fils d'un boulanger d'un état semblable, qu'il devoit à des erreurs continuelles de régime, par l'usage répété des purgatifs et des fondans, en me servant de préférence de la poudre cornachine, de l'acétate de soude (terre foliée minérale), de l'oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge (kermès minéral), ou de l'oxide d'antimoine sulfuré orangé (soufre doré d'antimoine) (1).

95. J'ai déjà dit que la grande quantité d'alimens, que les substances nourrissantes, grasses, pâteuses, formoient les germes des maladies mêlées de putridité et de convulsions. En se rappelant quelle est la manière d'agir de ces substances, on verra que de pareils effets sont inévitables. Les alimens gras augmentent le relâchement des fibres de l'estomac, émoussent l'action déjà trop foible de la salive, des sucs digestifs, de la bile, des liqueurs intestinales ; occasionnent, par la lenteur de leur digestion, un mal-aise sur l'estomac, et venant à s'y corrompre, deviennent ou acides, ou rances, quelquefois successivement l'un et l'autre, et produisent dans ces parties des symptômes d'irritation violente. Les graisses végétales (telles que les huiles, le chocolat, le beurre, la crême) s'aigrissent ordinairement

(1) Voyez mon Mémoire *sur le carreau*, page 78.

avant que de rancir ; les graisses animales se rancissent sans aigrir. Tous les alimens visqueux, pâteux, glaireux, opèrent à-peu-près comme les graisses, les viandes naturellement dures, ou durcies par la fumaison, sur lesquelles les forces digestives foibles agissent trop lentement, qui restent long-temps sur l'estomac, irritent d'abord par leur poids et par leur âcreté, se corrompent en séjournant, et irritent ensuite par cette corruption (1).

96. Ainsi naissent des convulsions qui peuvent être occasionnées par un régime contraire. On lit dans Skenkius l'observation de deux enfans épileptiques, dont la maladie étoit causée par le trop grand et trop long usage des poireaux, dont ils avoient presqu'entièrement vécu. Si de pareils cas sont rares, on voit du moins fort souvent que la mauvaise nourriture, pendant l'enfance, donne à l'estomac et au canal intestinal une sensibilité vicieuse, qui devient une cause des maladies nerveuses chez les adultes, après avoir été pour l'enfant un principe de toute espèce de convulsions.

97. Avec cette sensibilité, une glaire acide qui flotte dans le ventricule, un ver qui rampe in-

---

(1) Conférez M. Tissot : *De la santé des gens de lettres*, pages 157, 158, quatrième édition.

sensiblement, une dose plus forte d'alimens, bouleversent toute la machine. Avec cette sensibilité, il n'y a qu'un très-petit nombre d'alimens qui puissent être supportés; tous les autres incommodent, et en général ceux qui sont ou flatueux, ou acides, sont les plus dangereux. En se souvenant de ce qui a été dit (§. 70) sur l'âcreté du lait, on voudra bien observer que cette cause est majeure, pour produire cette excessive sensibilité.

98. Quelque salubres que puissent être les alimens, ils auront souvent des effets spasmodiques, lorsqu'indiscrètement prodigués, les enfans pourront en faire des excès toujours nuisibles au moral ou au physique. Hildeshein a vu une attaque d'épilepsie par un excès de fruits et de lait, et Welsch a été témoin, après un abus de fraises, de ces mêmes accidens, qui se renouveloient toutes les années durant la floraison de ces fruits. A plus juste titre, ces convulsions seront occasionnées par des alimens indigestes. Ainsi Sennert a vu l'usage des champignons produire l'épilepsie. La Forest (*Forestus*) a attribué la même maladie à des anguilles; et Dolée rapporte l'exemple d'un cas où l'excès d'une compote de choux amena des convulsions épileptiques mortelles. Est-ce par l'horreur qu'inspire le souvenir du mal qu'a fait un aliment, ou par

une de ces bizarreries de tempérament, qui ne sont que trop communes, qu'on explique les observations pareilles à celles de Skenkius, qui a vu un épileptique, qui ne pouvoit manger des lentilles sans avoir un accès de son mal? J'ai été témoin des convulsions très-variées dans un adolescent qui, soit complaisance, soit timidité, venoit de manger du ris, dont il n'avoit jamais pu se nourrir impunément.

99. Élever les enfans dans l'ordre de la nature, c'est les préserver des convulsions qui sont causées par les erreurs dans la diététique. Pour parvenir à ces deux fins, il conviendroit que les enfans ne vécussent que du lait de leurs nourrices pendant les premières semaines de leur vie. A cette époque, l'expérience ayant démontré que, par un état quelconque des organes digestifs, le lait a plus d'aptitude à s'aigrir dans l'estomac de ces tendres individus, on fera usage du bouillon à la viande, comme d'une nourriture mieux animalisée, et propre à corriger, par son alcalescence, la tournure acide du régime laiteux. Pour l'ordinaire, on voit réussir alors, à titre de surcroît ou de correctif de la nourriture habituelle, un usage modéré des crêmes de pain, de ris ou d'amidon des pommes de terre cuites au bouillon gras léger, en y ajoutant un petit nouet de graine d'anis. De bons observateurs ont donné des éloges

à la bouillie faite avec la farine de froment torréfiée. Ce régime simple aide on ne peut mieux au travail de la pousse des dents. C'est celui qui convient par excellence à la cure de la mobilité. C'est à-peu-près celui qui a été jugé le plus capable de remplacer le lait de femme (1) pour les enfans trouvés. De la soupe bien mitonnée, quelque peu de pain sec, des fruits de la saison, sont des substances qu'il est utile d'accorder dans le progrès de l'âge; et si l'on y joint des légumes tendres et simplement apprêtés, de la bonne viande salubrement préparée, on aura tout ce qu'il faut pour sevrer les enfans, les fortifier, et les exempter des maladies convulsives. Les sucreries, ces alimens dangereux dans le cas de mobilité, leur sont pernicieuses. Ainsi, on aura d'autant moins à se repentir que, sur ce point comme pour tout autre, on n'aura point de ces fausses complaisances, qui peuvent avoir des effets fâcheux.

L'adoption du bouillon à la viande et des soupes grasses ne peut point être faite sans quel-

---

(1) Voyez le rapport sur les moyens d'élever les enfans-trouvés, inséré dans la *Séance publique de la Faculté de Médecine de Paris*, du 9 décembre 1779, page 49, et la consultation sur le même sujet, qui se trouve à sa suite; consultation imprimée deux fois dans la *Gazette de santé*, année 1775 et 1781.

que répugnance. Le préjugé est là pour arrêter les pratiques les plus salutaires; mais qu'on expérimente, qu'on écoute la raison et les vrais praticiens, et ce régime animal n'aura plus d'antagonistes.

100. Quant au temps du sevrage, il est, sur cette époque, une distinction essentielle à faire. On a observé qu'un allaitement trop continué pouvoit influer sur la constitution et sur les facultés de l'esprit. Il est, en effet, certain que l'habitude excessive du laitage, rend pesant, empâté, et émousse même la finesse de la perception. Témoin le caractère des montagnards, qui ne vivent que de lait, d'alimens gras, farineux. D'un autre côté, on a fort bien vu que la guérison d'un excès de mobilité dépend d'un régime dans lequel entrent beaucoup de lait, des farineux, des végétaux, &c. Or, en partant de ces deux points de vue, il faut conclure qu'un enfant gras, jouflu, bien constitué, muni d'une partie de ses dents, et habitant une contrée humide ou boréale, doit être sevré à bonne heure, comme à l'âge de douze, quinze à dix-huit mois; tandis qu'un enfant malingre, fluet, languissant, qui a souffert au début de l'allaitement, ou qui est trop mobile, d'une constitution chaude, vive, sèche, et de plus, qui vit sous une latitude méridionale, doit teter plus long-temps,

même jusqu'à l'âge de deux à trois ans, sans nul égard à l'éruption des dents primitives. Ces différences majeures établissent encore quelques particularités diététiques, qu'il faut observer après le sevrage. Dans le premier cas, il convient d'insister sur une diète animale, sur les doux aromates, sur l'usage du vin, du café très-sobrement dispensés : dans le second, il vaut mieux appuyer sur un régime végétal, sur beaucoup de laitage, de farineux, de fruits fondans, sur l'eau pure pour boisson. Par cette conduite, on animalise davantage les liquides des uns, et l'on atténue leurs humeurs visqueuses; tandis que dans les autres, on diminue plus sûrement la tension des solides, on calme l'irritation générale du système, et on tempère la chaleur vitale.

Dans les cas ordinaires, on donne un mélange de substances animales et végétales. On craint les premières pour les enfans; et c'est une fausse opinion, contre laquelle les médecins doivent s'élever.

101. Une réflexion qu'il convient de ne pas oublier de faire, c'est qu'une nourrice réglée ayant, pendant chaque période, beaucoup moins de consistance dans son lait, doit alors admettre pour son nourrisson un surcroît de saine nourriture. Cette observation, qui est très-vraie, autorise à choisir une femme réglée, lorsqu'on ne

trouve qu'un vieux lait à donner à un enfant jeune ou trop mobile.

102. Si les erreurs diététiques sont si communes dans le premier âge, on sent que la plupart des convulsions des enfans doivent être causées, ou du moins entretenues par une surcharge d'entrailles, et dès-lors que les évacuans sont les principaux remèdes ou les seuls qui puissent les guérir. En effet, ce seroit vainement qu'on auroit recours aux antispasmodiques les plus vantés dans les cas où il ne faut que chasser des hétérogénéités qui engouent les premières voies. Aussi les auteurs qui se sont occupés des maladies de l'enfance, insistent-ils beaucoup sur la nécessité des évacuans. On se sert, pour les enfans très-jeunes, du sirop de chicorée composé; des sirops de fleurs de pêcher, de roses pâles, de pommes; du sirop de Calabre, qu'on étend dans un véhicule approprié; et, pour les autres, des fleurs de pêcher, de la rhubarbe, du jalap, de la poudre cornachine et de l'aloès, &c.; et quand les indications sont pour le vomissement, on emploie le tartrite de potasse antimonié (tartre stibié ou émétique), l'oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge, le vin émétique, l'ipécacuanha, le sirop émétique (sirop de Glauber). C'est sur-tout chez les enfans d'un bas ordre que les convulsions sont consécutives, et dépendent d'un embarras

dans les entrailles. Aussi plusieurs médecins ont tourné leurs vues de ce côté là, et l'on trouve par-tout des faits qui démontrent que les convulsions les plus opiniâtres ont entièrement cédé à l'action des évacuans. Baglivi recommande beaucoup l'infusion de rhubarbe, parce qu'il étoit convaincu que les convulsions des enfans dépendent presque toujours d'un vice de l'estomac. Kinneir guérissoit les enfans épileptiques, en les purgeant tous les jours avec une infusion de rhubarbe, et en leur donnant dans le même temps une poudre absorbante avec le sel d'étain, et une infusion de valériane sauvage. Mangolt parle d'une épilepsie rébelle, qui céda radicalement à l'usage seul de la teinture de rhubarbe. M. de Mann et le docteur Zanetti ont guéri avec des évacuans, des convulsions causées par une frayeur et par l'usage des mercuriaux. Enfin, Wichman a opéré plusieurs cures avec le tartre-émétique; et suivant le docteur Armstrong, il n'y a pas de méthode plus sûre pour emporter certaines convulsions qui dépendent de la dentition

SECTION III.

Des boissons.

103. Si les fibres musculaires de l'enfant n'étoient que lâches et foibles, il ne seroit pas de constitution, pour laquelle l'usage des boissons fermentées

fermentées et spiritueuses fût plus approprié. Mais comme la mobilité surpasse alors toutes les autres qualités défavorables de la fibre, et que ces boissons ont des propriétés stimulantes, il ne doit en provenir que de mauvais effets, qu'on pourroit d'ailleurs présumer à la douleur que produit l'application de la simple eau-de-vie sur les coupures. Plusieurs exemples ont démontré que l'abus du vin et l'usage des liqueurs sont des boissons trop irritantes, pour ne pas exciter des convulsions aux enfans, et peut-être pis. Un observateur rapporte qu'ayant établi une distillerie d'eau-de-vie de grains, il avoit observé trois fois que les hommes les plus robustes devenoient épileptiques, s'ils buvoient en grande quantité cette eau-de-vie récente. Je n'ai point été étonné, ajoute-t-il (1), qu'à Copenhague, où le peuple n'use que de cette eau-de-vie, le nombre des enfans qui périssent de convulsions ou d'épilepsie fût immense. J'ai vu un enfant auquel une nourrice coupable avoit procuré un tremblement et une stupidité marquée, après l'avoir souvent gorgé de vin, dans la vue de le faire dormir. On a vu des gens qui, pour s'être livrés tout-à-coup à l'excès de cette liqueur, ont été atteints d'épilepsie, de manie, de convulsions de toute

(1) Alph. le Roi, médec. matern. pag. 72.

espèce; et d'expérience certaine, dans les constitutions très-mobiles, l'abus du vin est, de tous ces maux, une des causes occasionnelles les plus ordinaires et les plus sûres, parce que le vin, pris sur-tout sans ménagement, nuit principalement au cerveau, aux nerfs et à l'estomac; qu'il détermine dans les vaisseaux du cerveau un certain degré de tension, dont les inconvéniens sont connus; qu'il agace les nerfs par sa partie spiritueuse et racornissante; qu'il ruine l'estomac par l'impression destructive qu'il lui fait, les nerfs étant d'ailleurs très-nombreux dans ce viscère; enfin, parce que le vin tournant à l'acide dans des estomacs foibles, il doit augmenter nécessairement le pouvoir qu'on reconnoît à cette cause, de produire des maux très-graves chez les enfans. On trouve d'autres raisons qui tendent à condamner cette liqueur, dans une thèse soutenue aux Écoles de Paris, sous ce titre: *Vinum vitæ et staturæ detrahit.* 1667.

104. Le thé et le café, ces boissons à la mode qui tyrannise tous les âges, doivent être rangés parmi les causes convulsifiques, avec d'autant plus de fondement, que l'un abolit les forces digestives, et porte au comble la mobilité du système, tandis que l'autre affoiblit la constitution, en agaçant par son âcreté les solides encore

tendres, en dissolvant le mucus et en portant trop aux urines. Tous les deux enfin, à titre de boissons chaudes, peuvent aggraver les convulsions après les avoir décidées. Dans un cas rapporté par M. de Meza, on voit une épilepsie qui devint mortelle par un usage immodéré du café.

105. Ces observations autorisent sans doute à regarder l'usage de l'eau comme la boisson exclusive des enfans, et conséquemment comme un des moyens qui coopèrent à préserver des convulsions. Ce n'est pas qu'à titre de remède le vin, dans certaines circonstances, ne soit puissamment indiqué chez les enfans; les rédacteurs de la consultation faite en faveur des enfans trouvés dans l'hôpital d'Aix en Provence, recommandoient expressément, comme un moyen de rendre les digestions moins laborieuses, de donner dans la journée à ces petits êtres quelques cuillerées d'eau de chiendent avec un quart de bon vin. Hippocrate conseille de donner aux enfans du premier âge, quelque peu de vin avec de l'eau tiède, pour les garantir des convulsions; j'en ai déjà fait (§. 26) la remarque; les nourrices des montagnes et des cantons septentrionaux de la France, témoignent que le pain trempé dans le vin rend les enfans plus robustes; et, d'après l'expérience, Bordeu assure que les enfans disposés aux scrophules se trouvent très-

bien d'un peu de vin, qu'on ajoute à leurs panades faites avec de la pâte cuite et fermentée.

106. Mais qu'il y a loin de ce sage emploi du vin à un usage inconsidéré, que dis-je, à un excès de cette liqueur! Dès que les convulsions en sont le produit, et qu'on a lieu de craindre de leur violence, il faut, sans tarder davantage, pratiquer une légère saignée ou purger très-doucement, afin d'éviter les résultats d'une raréfaction portée à l'extrême (1).

---

(1) Conférez de Haen, *prælectiones in Boerhaave institut. Pathol.* tome 1, page 269, *in*-4°.

CHAPITRE IV.

Des erreurs commises à l'égard de la veille et de l'exercice, du repos et du sommeil.

107. Je montrerai en deux sections tout ce qui est relatif à ce chapitre. L'exercice ne sera point séparé de la veille dans la première, parce qu'on n'est en action que lorsqu'on est éveillé ; j'y traiterai de la pratique de bercer les enfans : et le sommeil étant le complément du repos, je réunirai, dans la seconde section, tout ce qui a rapport à ces deux objets, en y joignant quelques considérations sur l'habitude des narcotiques.

SECTION PREMIÈRE.

De la veille et de l'exercice.

108. Enfermé dans le sein de sa mère, l'enfant est à l'abri des sensations que les objets extérieurs font sur nous, et il n'en devient susceptible, que lorsque l'accouchement le rend à notre forme d'existence. Alors, sur-tout à sa naissance, si les agens qui nous environnent, par quelque faute dans l'éducation physique, frappent ses sens avec trop d'intensité, ils causent à coup sûr

des convulsions, ou d'autres maux non moins redoutables; car un caractère commun des nerfs de tous les sens, c'est d'éprouver de la douleur, quand les impressions sont trop fortes. Cette douleur, dans les enfans, excite souvent des convulsions, avant d'affoiblir ou d'éteindre la sensibilité de l'organe; et les grandes sensations chez les nouveaux-nés, peuvent produire ces résultats avec beaucoup de promptitude sur un nerf, dont l'extrémité est à nu et fort près de l'origine commune. Ainsi les accouchemens faits dans des appartemens très-éclairés, la curiosité de juger au grand jour de la physionomie du nouveau-né, les objets éblouissans présentés à l'enfant dont la vue se développe, les bruits de fête ou les acclamations de joie qui se font autour du berceau de celui qui vient de naître, les odeurs fortes ou suaves dont on aime à l'entourer, toutes ces causes, dis-je, sont si capables d'émouvoir pernicieusement les enfans naissans, que Moschion recommande avec ardeur de les mettre à leur naissance dans un lieu modérément chaud et point trop éclairé, tandis que Van-Swieten, dont la tâche délicate étoit de surveiller l'éducation des enfans du sang impérial, plaignoit ces nobles individus, de ce que le faste et la grandeur royale les placent, en venant au monde, dans des appartemens fort éclairés, et auprès desquels

le canon tire à coups redoublés. Varandé avoit déjà conseillé de ne jamais présenter aux enfans, lorsque leur vue commence à se développer, des objets qui puissent les effrayer ou les surprendre, parce qu'ils deviennent autant de principes de terreur ou de passions, qui, en affectant les nerfs, déterminent des épilepsies souvent mortelles. On peut en juger par ces exemples. Le docteur Hannes rapporte l'observation d'un enfant, à qui tout objet rouge donnoit certainement un accès d'épilepsie; et M. Tissot observe que, de tous les sens, la vue est celui dont l'état influe le plus sur le cerveau, puisque le travail des yeux peut donner des vertiges, des maux de cœur, des foiblesses et même des convulsions. Skenkius nous apprend qu'un enfant fut si effrayé par le bruit inopiné des trompettes, qu'il tomba dans un accès d'épilepsie qui le tua en dix heures de temps; et j'ai vu moi-même une fille de trois mois éprouver six accès consécutifs d'éclampsie, pour avoir été frappée par le bruit du canon. On connoît des observations où des odeurs, quoique douces, mais respirées long-temps dans un lieu clos, ont opéré les mêmes catastrophes. Est-ce parce que les nerfs n'étant nulle part aussi à nu que dans les narines, et les nerfs olfactifs ayant des rapports avec les yeux et la respiration, certains stimulus portés au nez

affectent tout le cerveau et le genre nerveux désagréablement, et peuvent produire des maux de tête, des vertiges et des convulsions; ou bien, est-ce indépendamment de tout effet que peuvent produire sur les nerfs les parties odorantes, par une suite de l'altération de l'air, occasionnée par les émanations *méphitiques* des fleurs, suivant les expériences d'Ingenshouz! Quoi qu'il en soit, nous trouvons, dans la nature, les preuves des ménagemens qu'il faut garder envers les nouveaux-nés, puisque cette mère sage a eu la précaution de rider la cornée (1), de voiler le conduit auditif interne, et d'embarrasser les nerfs olfactifs par un mucus épais. C'est par une suite de ces vues, que les convulsions ont lieu dans quelques cas de stimulus trop vif, parce que, sans ce symptôme, le principe stimulant pourroit agir sourdement jusqu'à la destruction de l'être.

109. Faire de douces impressions sur les organes des sens, c'est les exercer d'une manière

(1) Plusieurs personnes sont dans la croyance que les rayons lumineux ne frappent point la rétine des enfans dans les premiers temps de leur naissance, tant par rapport à ces rides de la cornée, que parce que les enfans ne fixent déterminément aucun objet. Mais M. Levret a très-bien remarqué qu'ils clignotent leurs yeux, et qu'ils crient lorsqu'on en approche trop la lumière.

très-utile. L'exercice proportionné fait toujours du bien aux enfans; mais le repos est préférable à un exercice disproportionné. Je mets dans la classe de ces exercices dangereux l'action de bercer, selon la méthode vulgaire. Le vertige, cette introduction à l'épilepsie, est un effet des plus communs et très-fréquens de cette pratique. Le traducteur de Rosen a vu des enfans devenir tout bouffis et avoir les yeux prominens, après avoir été long-temps bercés sans s'endormir; tandis que d'autres agitoient les bras par secousses pendant la première heure de leur sommeil, et faisoient des grimaces, préludes ordinaires d'un état qui fait la nuance entre l'apoplexie et l'épilepsie. L'enfant bercé veille malgré ce roulement, ou s'endort : l'alternative n'est pas douteuse. Si l'enfant ne s'endort point, ces roulemens lui nuisent, et peuvent lui causer des convulsions. S'endort-il? Son sommeil devient dangereux, parce qu'il est léthargique et convulsif; tel à-peu-près que celui qu'on procure à un animal, en faisant des pressions sur son cerveau. Ainsi, dans l'un et l'autre cas, cette pratique a des effets spasmodiques. Berce-t-on l'enfant parce qu'il crie? Mais soit qu'alors on l'endorme ou qu'on l'engourdisse (1), la cause

(1) Conférez M. Barthez : *Nouveaux Elémens de la*

de sa douleur n'est que suspendue, cette cause, qui pour lors jette de plus profondes racines, et qui doit faire craindre des convulsions, exigeoit d'autres soins. Dans plusieurs circonstances, on procure aux enfans qu'on berce des vomissemens, le hoquet, et autres accidens remarquables. Ce n'est pas cependant que l'action de bercer ne soit favorable, et ne puisse tenir lieu en quelque sorte de l'exercice ; mais les impressions n'étant utiles qu'autant qu'elles sont douces et bien ménagées, il faut que le balancement du berceau soit régulier et doux ; qu'on le procure à dessein d'exercer l'enfant, et seulement lorsque son estomac n'est point occupé de l'œuvre importante de la digestion.

SECTION II.

Du repos et du sommeil.

110. Les enfans de naissance doivent beaucoup dormir, et l'insomnie dont ils sont tourmentés est toujours du plus mauvais augure ; mais si au lieu de rechercher attentivement quelles sont les causes qui privent l'enfant du repos ; si au lieu

---

Science de l'Homme, tome 1, page 242, où cet auteur ingénieux et savant annonce que le bercer endort les enfans, parce qu'il irrite d'abord les organes extérieurs, les fatigue ensuite et les rend comme calleux.

d'évacuer les matières âcres qui séjournent dans ses entrailles par les laxatifs appropriés ; si au lieu de lui faire rendre ses vents en lui frottant doucement l'épigastre ; en un mot, si au lieu de remédier directement aux accidens morbides, on a aussitôt recours aux narcotiques, l'enfant n'échappera pas aux convulsions, et même aux maladies les plus graves.

111. L'abus de l'opium peut être fondé sur les connoissances qu'on a de sa manière d'agir ; mais s'il est des cas où l'influence d'une théorie générale sur la pratique puisse faire beaucoup de mal, c'est lorsqu'il s'agit des narcotiques chez les enfans. On sait qu'une sensibilité excessive forme l'apanage de l'enfance, et l'on est convaincu que l'opium émousse le sentiment, et détruit la myotilité (irritabilité musculaire) ; il reste donc à conclure que les opiatiques auront de grands succès dans le premier âge. Ce raisonnement seroit concluant, si l'opium ne possédoit à un très-haut degré deux qualités diamétralement opposées, et très-exactement vérifiées, qui sont la narcotique et l'irritante. Ces deux qualités combinées dans l'opium, rendent les effets de ce remède précaires et opposés. Il calmera les spasmes, ou les excitera, selon que des circonstances particulières feront prédominer le principe soporifique, ou le principe âcre et irritant.

Mais quelles sont ces circonstances qui peuvent détourner la vertu narcotique de l'opium, et seconder la faculté qu'a cette substance d'exciter des convulsions ? M. Barthez a très-bien vu que ce sont les cas de grande mobilité, telle qu'on la retrouve chez les enfans. M. Lorry nous assure qu'on doit d'autant plus s'attendre aux effets convulsifs de l'opium, que le système nerveux est débile; et, selon Baillou, que les sujets sont épuisés. M. Godard a sagement remarqué que les narcotiques sont très-déplacés chez ceux qui n'ont les fibres trop sensibles, ne sont attaqués de spasmes que par débilité, comme sont les enfans, les convalescens, certains hypochondriaques. J'ajoute que l'opium produira des accidens convulsifs d'autant plus inévitablement, qu'il y aura dans l'estomac et les intestins un foyer permanent d'irritation ; que les humeurs auront une grande aptitude à se porter à la tête, et qu'il y aura dans l'économie animale une cacochylie plus ou moins considérable. Telle est la position dans laquelle les enfans se trouvent fort fréquemment; aussi les narcotiques leur conviennent d'autant moins, que ces remèdes renferment en eux-mêmes un principe d'irritation, qu'ils décident le transport des humeurs vers le cerveau ; enfin, qu'ils opèrent rapidement la dégénération putride des humeurs animales.

Voici les faits particuliers à cet ouvrage, qui doivent appuyer ce raisonnement. Hoffmann a vu l'usage trop fréquent du sirop diacode causer à un enfant une épilepsie mortelle. M. Barthez en a traité un autre, chez qui l'abus du même remède dans les premiers temps de sa vie, avoit causé une palpitation qui duroit depuis neuf ans. Dans les *Actes de Copenhague*, il est fait mention d'un enfant à qui deux scrupules d'un narcotique produisirent une espèce de coma, et successivement des mouvemens épileptiques, qui firent craindre pour ses jours. Les médecins de Breslaw ont rapporté le malheureux exemple d'un enfant à qui une simple décoction de semences de pavot procura un profond sommeil, tandis qu'à son réveil il essuya des convulsions violentes. J'ai moi-même guéri avec le sirop d'ipécacuanha, et la proscription de tout opiatique, des mouvemens spasmodiques très-graves dont étoit attaquée une fille de deux mois et demi, pour avoir usé pendant dix jours du sirop diacode.

112. Aux convulsions qui sont occasionnées par l'opium, on oppose avec succès les acides végétaux, notamment le vinaigre. On a vanté le castoréum, qui lui-même est un puissant antispasmodique; et l'ipécacuanha a été célébré comme jouissant d'une vertu supérieure, non-

seulement contre les mauvais effets de l'opium, mais encore toutes les fois que la force vitale, affectée directement, perd sa vigueur et son activité.

113. Sans doute il est des cas où l'opium peut ou prévenir, ou guérir les convulsions des enfans; mais si ce remède n'est point donné avec une parfaite connoissance de cause, on peut dire qu'il nuit aux neuf dixièmes de ceux auxquels on le donne. Si l'opium calme quelquefois les convulsions auxquelles il ne convient pas, c'est au détriment du principe qui, en subsistant, les réveille ensuite avec d'autant plus de force, que l'activité de ce principe s'est accrue successivement, et que la foiblesse de l'individu s'est aggravée par les suites du mal et les effets des narcotiques. Pour bien diriger l'application de ces remèdes, on se souviendra qu'ils sont utiles, 1°. quand les convulsions subsistent encore, après qu'on a détruit ce qui les procuroit; 2°. quand elles sont si violentes, qu'elles menacent d'un danger très-pressant, et qu'elles sont un obstacle aux remèdes destinés à détruire leur cause; 3°. quand cette cause même est de nature à céder aux anodins, comme quand elles sont la suite immédiate d'une peur. Mais l'insomnie n'est point une raison suffisante pour avoir recours à l'opium. La veille, chez les enfans, est d'un sinistre pré-

sage; néanmoins provenant de quelques erreurs commises dans la diète, c'est de ce côté seul qu'il faut diriger ses vues; quelquefois il convient de porter son attention jusques sur le régime de la nourrice. Il n'y a cependant pas d'inconvénient à administrer aux enfans de petites doses de camphre, combiné avec le nitrate de potásse, ou à user des bains tièdes.

114. La chaleur du lit, lorsqu'elle est trop forte, produit des effets presque analogues à ceux des narcotiques. On lit dans les continuateurs de la matière médicale de Geoffroy, d'après les *Ephémérides d'Allemagne*, qu'une dame ayant fait remplir une espèce de couvre-pied, ou de petit matelas, de plume de moineau, pour que son fils fût couché plus mollement et plus chaudement, cet enfant avoit été quelque temps après attaqué de convulsions épileptiques, qui avoient résisté à tous les remèdes ordinaires; et qu'enfin, quelqu'un ayant attribué ces accidens aux plumes de moineau, on avoit rejeté le matelas; ce qui avoit été bientôt suivi d'une guérison parfaite. Ce fait, auquel des esprits faux peuvent trouver du singulier, présente une explication naturelle; et, sans doute, que les plumes de moineau n'eurent d'autre effet malfaisant que de trop échauffer ce jeune individu, de raréfier son sang, et de déterminer, par cela seul, cet accident épi-

leptique, qui se renouvela par l'action de la cause qu'on laissoit persister. On sait, d'ailleurs, que ceux qui se sont occupés de l'éducation physique, ont mis les lits trop mous et trop chauds au rang de ce qui produit le plus sûrement un excès de mobilité; et que plusieurs observateurs ont vu que les attaques d'épilepsie sont beaucoup plus fréquentes la nuit que le jour.

La manière de coucher les enfans peut encore être considérée comme cause de convulsions; et ces accidens ne manquent pas de survenir, du moins pour l'ordinaire, lorsque les nourrices mal-avisées arrangent leurs enfans de façon qu'ils ont habituellement la tête plus basse que le reste du corps; par-là on tend le cou, on comprime les veines, on empêche le retour du sang vers la poitrine, les cellules du cerveau s'agrandissent, les convulsions et autres maladies comateuses surviennent. Winslow et M. Alphonse Le Roi ont fait cette remarque.

115. Ayant fait valoir ailleurs (§. 22) l'utilité de l'exercice, que dirai-je ici du repos, dans lequel des parens mal-avisés veulent tenir leurs enfans pendant la veille. On a vu que la vie sédentaire étoit une des causes d'une excessive mobilité. Cette seule réflexion suffit pour indiquer que le repos doit être admis au rang des principes éloignés des convulsions.

Toute

Toute l'hygiène des petits enfans, relative à cet objet, peut être comprise dans ces deux préceptes : tenez les enfans assez chaudement dans des lits un peu durs.

Malheureusement, les mères ne savent pas apprécier l'avantage qu'il y a de coucher les enfans d'une manière un peu dure, lorsqu'on a soin de les préserver de tout refroidissement. Cette chaleur procurée par les couvertures, pourvu qu'elle soit modérée et suffisante, est nécessaire pour l'exercice journalier des fonctions, et contribue à un sommeil doux et paisible. Tandis que, d'un autre côté, la vie un peu rude, et notamment l'habitude de coucher durement, donne à la peau, au tissu cellulaire, au système musculaire en général, le degré d'énergie le plus propre à corriger le vice de constitution fondé sur le relâchement et la foiblesse.

CHAPITRE V.

Des excrétions et des rétentions.

116. L'ORDRE des fonctions de l'économie animale exige une juste proportion entre les excrétions et les rétentions. Si les matières qui doivent être retenues sont évacuées, la machine fait des pertes qui, étant poussées jusqu'à un certain point, donnent lieu à une dangereuse inanition. D'autre part, si les matières qui doivent être évacuées sont retenues, le corps souffre de cette surabondance qui, à raison de la nature de l'humeur, est appelée *polyœmie* ou *pléthore*, *cacochylie*, *cacochymie*.

Ces différentes sources étant fécondes en convulsions, j'en suivrai l'examen dans deux sections particulières, dont l'une sera consacrée aux vices des rétentions, tandis que ceux des excrétions seront traités dans la suivante.

SECTION PREMIÈRE.

Vices des rétentions.

117. Je parlerai dans cette section du méconium retenu, de la constipation, de la suppression de l'humeur de la transpiration et de la po-

lyæmie ; et comme il est essentiel de montrer le danger des remèdes dont on abuse en soignant les enfans, j'examinerai, quand il sera question du méconium et de la constipation, si les huileux et les purgatifs peuvent être admis au rang des causes qui produisent des convulsions.

§. I.

Du méconium.

118. Tout le monde sait que par méconium on entend cette masse d'excrément, partie épaisse, poisseuse, et d'un verd noirâtre foncé ; partie plus ou moins fluide, plus ou moins visqueuse et colorée, qui se trouve dans les intestins d'un enfant de naissance, et dont l'expulsion est nécessaire pour le bien respectif des fonctions animales. Si cet excrément n'est point évacué, il irrite et nuit par son propre poids, ou par le degré de corruption qu'il peut acquérir, ou par les vents qui en sortent, ou bien par le repompement qui se fait d'une portion de cette matière excrémentielle.

119. Toute erreur d'éducation mise à part, on peut réduire les circonstances morbifiques qui s'opposent à l'évacuation du méconium, 1°. à la foiblesse de l'enfant ; 2°. à la trop grande dureté ou à la trop forte ténacité de la matière ;

3°. au défaut d'anus ou à tout autre obstacle mécanique analogue; 4°. enfin, au spasme du sphincter de l'anus.

120. Si le nouveau né a essuyé dans le sein de sa mère, l'action de quelques causes propres à affoiblir radicalement la constitution ; s'il a considérablement souffert en venant au monde ; s'il a éprouvé une perte de sang par les vaisseaux ombilicaux, et s'il a été délaissé à sa naissance, comme le sont plusieurs enfans trouvés, il se trouve pour lors dans une foiblesse ou dans une inertie qui le met hors d'état d'expulser le méconium, dont le repompement donne quelquefois à la peau la teinte foncée qui distingue ces enfans (1). Or, les convulsions qui naîtront de cette cause seront d'autant plus graves, qu'on aura à y réunir les dangers de l'inanition préexistante ; et l'on ne pourra bien les combattre dans l'enfant qui les éprouvera, ou qui en sera menacé, que par tout ce qui est propre à ranimer l'énergie des forces vitales. On emploiera dès-lors avec succès les frictions aromatiques légères sur l'épine du dos et sur l'épigastre ; un mélange d'eau de fleurs d'orange, de bon vin et de sirop de chicorée composé ; quelques grains de mu-

(1) Voyez mon Mémoire sur l'*ictère des nouveaux-nés*, page 35.

riate de soude, fondus dans une eau légèrement cordiale; les ablutions sur tout le corps avec du vin rouge chaud; enfin, l'odeur du fort vinaigre, qui sert à frotter les tempes. Je n'hésite pas, quand il faut avoir recours aux antispasmodiques directs, à donner la préférence aux nervins stimulans, tels que le castoréum, l'assa-foetida, le musc, l'éther phosphoré, &c.

121. Lorsque la trop grande dureté ou la trop forte ténacité de cet excrément est le seul obstacle à son évacuation, ce qu'on connoît spécialement à la vigueur du sujet, et aux vains efforts qu'il fait pour se délivrer, les issues intestinales étant bien conformées, l'indication curative se borne à inciser, sans irriter, cette matière tenace, ou à lubrifier les voies d'excrétion. A cet effet, on donne heureusement des petits bols faits avec le sucre, le beurre frais et le miel (1), une eau de mouton (2), une forte décoction de racine de chiendent, aiguisée avec le miel ou la manne, des lavemens avec une eau de savon miellée, le *colostrum* ou premier lait purgatif de la mère; enfin une dose de sirop de fleurs de cassier (3) ou de celles de pêcher, de

(1) Alph. Le Roi, médec. matern. pag. 30.

(2) Voyez *Médecine-Pratique de Londres*, pag. 168.

(3) Le cassier est l'arbre qui donne la casse : naturalisé

celui de pommes ou de roses solutif. J'ai vu quelques sages-femmes éclairées faire alors sucer à l'enfant des morceaux de manne en larme, ou du miel enfermé dans un nouet de mousseline très-claire. L'huile d'amandes douces, tirée sans feu, dont l'application inconsidérée est si préjudiciable, réussit encore ici.

122. Toutes les fois que le rectum est imperforé, ce dont on peut s'assurer par un examen plus ou moins réfléchi, le méconium est retenu, et l'on doit s'attendre à la plus terrible catastrophe. M. le professeur Wrisberg a discuté, dans une dissertation particulière (1), le fait rare d'un enfant qui mourut au huitième jour de sa naissance, après avoir été attaqué de mouvemens convulsifs et d'un vomissement de matière fécale, sans aucune évacuation par l'anus, et dans le cadavre duquel on trouva que le rectum alloit s'implanter et aboutir dans la cavité de la vessie. En annonçant l'incurabilité de ce cas et de leurs analogues, il n'est quasi pas besoin

---

en Amérique, on s'y sert des fleurs, des feuilles et du fruit. Le sirop de fleurs de cassier ou caneficier, équivaudroit à celui de fleurs de pêcher ou de roses pâles, dont on se sert en Europe.

(1) *Dissertatio de præternaturali et raro intestini recti cum vesicâ urinariâ coalitu, et indè pendente ani defectu*: 1779. Gotting.

d'indiquer seulement comme curables, ceux où l'obstacle ne consiste qu'en une simple membrane placée à la portée de l'opération, ou dans le simple défaut d'anus, sans autre vice de conformation. Cette cure, qui est toute chirurgicale, est exposée dans tous les livres relatifs aux opérations de chirurgie, ou aux maladies des petits enfans. On trouve de très-bons détails sur ce point dans une dissertation de M. Oehme: *De morbis recens natorum chirurgicis.* Leipsick, 1777.

123. Ainsi des rétrécissemens morbifiques du rectum, ou d'autres portions intestinales. De Bordeu, qui, dans son analyse médicinale du sang, a donné celle du méconium, rapporte le cas d'un enfant qui, n'ayant pas rendu cet excrément par les voies ordinaires, le rejeta par la bouche, et mourut de ce vomissement, sans que rien passât par l'extrémité du rectum, qui n'étoit pourtant pas imperforée. Le petit cadavre étant ouvert, on trouva une partie du colon, vers le côté gauche, précisément comme une corde, et avec si peu de cavité, qu'on y passoit à peine un stylet. On peut voir des faits et des discussions du même genre, dans une dissertation qui a pour titre : *De intestini recti morbosis angustiis*, par M. Duchadoz.

124. La quatrième cause qu'il me reste à con-

sidérer, plus commune peut-être que peu soupçonnée, est la constriction spasmodique du sphincter de l'anus, accident qui, suivant M. Tissot, n'est pas rare chez les enfans. Sharp a vu quatre cas où le rectum étoit contracté près de l'anus, et il l'étoit à tel point dans l'un d'eux, qu'il n'excédoit pas le diamètre d'une plume à écrire; en conséquence, le malade étoit souvent à l'extrémité, à cause de la rétention des matières, quoiqu'on employât tous les moyens possibles pour prévenir cet accident. L'irritation de la peau est un des principes de cette affection locale chez les nouveaux nés, et je m'en suis convaincu par l'expérience. Les purgatifs sont très-contraires à cet état; ils porteroient les accidens au comble. On doit leur préférer les fomentations émollientes sur toute l'habitude du corps, et, s'il le faut, les bains tièdes. Je fus appelé à la mi-janvier 1778, pour voir un enfant de vingt-deux heures, qui n'avoit encore rendu qu'une très-petite quantité de méconium. On lui avoit donné, à diverses reprises, du vin sucré, de l'huile d'olives; mais sans effet. L'enfant avoit de vraies attaques d'éclampsie, quoique courtes. Pesant attentivement les circonstances qui pouvoient m'éclairer, j'augurai que l'éréthisme de la peau, que je trouvai sèche et ridée, opéroit un resserrement du sphincter de l'anus (il étoit si

serré qu'on ne put point y introduire un suppositoire). Pour y remédier, je mis en usage les fomentations émollientes, et la sortie du méconium suivit la détente générale du corps. Ainsi par la force de l'instinct, les mères des jeunes animaux s'occupent à les lécher, à les remuer, à les échauffer et à les nettoyer avec leur salive. M. Brouzet a vu que de petits chiens ne se vidoient qu'à mesure qu'ils étoient léchés par leurs mères.

125. J'ai dit (§. 82-3) que l'usage établi en plusieurs endroits, de donner, pour premier lait, à l'enfant de naissance le vieux lait d'une autre nourrice, étoit une cause des convulsions ; je ferai observer ici, que cet usage peut produire les mêmes maux sous le rapport de la rétention du méconium ; et les raisons qui prouvent cet énoncé sont aisées à déduire. Cet abus me conduit à parler d'une autre pratique trop répandue, qui consiste à donner des huiles fixes liquides, pour favoriser la sortie de cet excrément.

126. L'huile d'amandes douces est le remède des femmes dans toutes les souffrances des nouveaux nés, et dans beaucoup d'endroits on est dans l'usage de donner à ces petits individus, un mélange de cette même huile et de sirop de chicorée, pour leur tenir lieu du lait purgatif de la nouvelle accouchée. Cependant l'estomac de

l'enfant nouveau né a besoin d'être mis en jeu pour exciter l'oscillation de ses fibres, et certainement un relâchant et un emplastique ne produira point cet effet. Aussi, a-t-on observé que le mélange d'huile et de sirop qu'on force l'enfant d'avaler, relâche les fibres de son estomac, l'accable par son poids, tandis que l'huile venant à se rancir, cause des coliques, des tranchées, rend les excrémens verds, et produit des souffrances inouies. Si l'enfant n'y succombe pas, son tempérament, quoique sain et robuste, peut en ressentir de profondes atteintes.

Les tranchées étant occasionnées par l'huile, il seroit bien difficile que ce remède pût les guérir. A la vérité l'huile appaise quelquefois d'abord les douleurs, en enveloppant les acides et en émoussant la sensibilité des nerfs; mais c'est un remède palliatif, qui, loin d'enlever la cause, l'augmente, puisqu'il s'aigrit lui-même : aussi le mal revient bientôt, et plus on donne d'huile, plus l'enfant devient sujet aux tranchées et court risque de périr dans les convulsions. Harder assure qu'un enfant à qui l'on avoit continué de donner, depuis sa naissance de l'huile d'amandes douces avec du sucre, fut attaqué de tranchées presque continuelles et d'accès épileptiques, dont il mourut au bout de quelques semaines : l'ouverture du cadavre offrit les intestins remplis

d'excrémens verds, pareils à ceux qu'il rendoit pendant sa vie, et la partie inférieure de l'iléum affectée de gangrène. Weiss rapporte un exemple presque tout semblable. J'ai vu moi-même une fille de huit semaines, dont la mort fut l'effet d'une pareille imprudence, après avoir essuyé les tranchées les plus vives et quelques fortes attaques d'éclampsie. Ces faits justifient l'opinion de ceux qui disent, avec trop d'extension, que l'huile d'amandes douces, même la plus récente, se rancit dans nos entrailles dans l'espace de quelques heures, et que pour lors ses fonctions ne sont plus d'être anodines, mais corrosives. Cela doit être jusqu'à un certain point, puisqu'on sait que la rancidité des huiles n'est que le développement de leur acide. Les huiles sont effectivement des corps inflammables composés d'hydrogène, de carbone et d'oxigène, dans des proportions diverses; plus elles contiennent de mucilage, et plus promptement elles sont altérables, par rapport au degré d'attraction qu'elles ont pour l'oxigène; et dans cet état, elles réunissent à une odeur désagréable, une qualité stimulante très-manifeste.

127. Ce n'est point que les huileux ne soient d'excellens médicamens, capables même des plus grands succès dans quelques maladies convulsives dépendantes d'une humeur âcre subtile. M. Tissot

a vu des épileptiques avec une faim dévorante, dont il soupçonnoit la cause *dans une espèce d'âcreté des esprits animaux*, et pour lesquels les huileux et les aqueux avoient une efficacité marquée. Mais cette circonstance est si rare dans les enfans du premier âge ; et l'application des huileux est d'ailleurs si délicate, qu'on est presque tenté de l'abandonner aux praticiens consommés. M. Godard les exclut absolument dans tous les cas où le solide a un tissu foible et lâche, et M. Vivenzio se sert de cette raison pour les proscrire aux nouveaux nés. Du reste, il est certain que l'abus de l'huile cause beaucoup de convulsions, soit que par sa propriété emplastique, il obstrue et constipe, soit que par sa vertu trop relâchante, il nuise d'une manière décidée à l'exercice de la digestion.

128. Le traitement approprié aux maux produits par les huileux est fondé sur la nature de leurs dégénérations : l'acide ou l'obstruante. Une eau légèrement alcaline, l'eau de chaux et le savon, paroissent ce qu'il y a de mieux pour les corriger et les détruire. Les premiers attaquent fortement l'acide en perçant le foyer muqueux qui le contient ; le second sert d'intermède à l'union de l'huile avec les liquides aqueux, sur-tout si l'on se sert du moyen indiqué par

M. Desaive, pour rendre le savon (1) miscible aux mixtures et potions médicamenteuses.

129. En indiquant les inconvéniens des huileux, il me reste à désigner les moyens qui peuvent les remplacer. J'ai souvent vu qu'une gelée de corne de cerf suffisamment délayée, donnoit un médicament mucilagineux et anti-acide propre à remplir ces vues. On peut encore préférer aux huileux, les dissolutions laiteuses des amandes, dans les liqueurs aqueuses, parce que ces émulsions contiennent l'huile de ces fruits, et participent jusqu'à un certain degré de leurs vertus adoucissante et relâchante, sans avoir les inconvéniens de devenir rances ni âcres par la chaleur, comme il arrive en très-peu de temps à toutes les huiles de cette nature.

(1) On ratisse en rubans fort minces ce qu'on veut de savon, et on y verse dessus la moitié de son poids de bonne eau-de-vie de vin : on remue le tout avec une spatule d'ivoire dans un vaisseau de verre ou de faïence, à une douce chaleur, jusqu'à ce que le mélange ait pris la consistance d'une gelée claire, et qu'on n'y apperçoive plus de grumeaux de savon. L'on passe cette gelée à travers un linge clair, et on la conserve dans un vaisseau de verre ou de faïence ; si elle étoit trop épaisse, on la délayeroit avec un peu d'eau-de-vie. *Gazette salutaire*, année 1781, n° XLI.

§. II.

De la constipation.

130. Les adultes sont fort incommodés par la constipation, et la liberté du ventre est la règle de la santé des enfans du premier âge, de ceux sur-tout qui sont dans la période de la dentition. Aussi, les praticiens savent que les enfans qui restent deux ou trois jours sans venir du ventre, sont exposés à des inquiétudes très-vives, que leur abdomen se gonfle, et qu'ils ont des insomnies, des attaques de cochemar ou des convulsions. Néanmoins les nourrices sont assez entêtées, pour présumer que cette redoutable constipation est l'effet d'une forte constitution. Levret, qui a combattu ce préjugé avec beaucoup de courage, déclare qu'il est si fatal, qu'il n'arrive que trop souvent que l'enfant qui paroît le plus robuste et le plus fort, tombe tout-à-coup dans des convulsions qui le tuent comme s'il étoit foudroyé. Ce malheur est d'autant plus imminent, qu'avec la constipation, il se trouve que l'enfant a la tête respectivement plus grosse.

En général on peut dire qu'une constipation opiniâtre et habituelle conduit sûrement les enfans aux convulsions.

131. Les causes ordinaires de la constipation

tiennent à la mère ou à l'enfant; à la mère, lorsqu'elle donne un lait échauffé et trop épais; à l'enfant toutes les fois qu'il y a, dans les premières voies, une disposition particulière aux congestions stercorales. Dans le premier cas, on change de nourrice, si les précautions préliminaires ont été sans succès; et pour réussir, il faut beaucoup moins médicamenter l'enfant, que porter une attention rigoureuse sur la manière de le gouverner. Peu de remèdes, beaucoup de régime et des soins ramèneront la nature à ses fonctions. Il suffit de prescrire à la nourrice une boisson délayante, telle qu'une décoction de chiendent miellée dans laquelle on laisse infuser des fleurs de tilleul, soutenue d'un régime approprié. On tâche d'amuser l'enfant en lui faisant sucer des morceaux de manne en larmes; les clystères tempérans, les suppositoires et les sucs des plantes savonneuses, telles que la pariétaire qui purge les enfans à la mamelle, lui conviennent. Le petit-lait dans lequel on a fait bouillir des feuilles de violette, un mélange de sirop violat et d'huile d'amandes douces, sur-tout d'huile douce de ricin réussissent encore souvent. Mais un des points essentiels est de tenir les extrémités inférieures dans une chaleur constante, comme un moyen qui influe avantageusement sur l'exercice général des fonctions. Il faut encore aban-

donner les maillots, qui, plus souvent qu'on ne pense, nuisent au cours des selles. Dans le second cas, on doit avoir recours aux toniques, et donner la préférence à un mélange de fer, d'aloës et de magnésie ou de sirop de chicorée et de savon, quand on a échoué avec les préparations de rhubarbe. Un remède qui peut être très-utile est une combinaison de carbonate de potasse et d'aloës : remède qu'on unit très-bien sous le pilon, et qu'on enveloppe avec un sirop quelconque.

132. Il est assez ordinaire de voir que la constipation habituelle des enfans autorise un abus bien propre à faire naître des convulsions : je veux parler de celui des purgatifs. Frédéric Hoffmann et M. Tissot se sont fortement élevés contre cette cause de convulsions chez les enfans, et j'ai vu beaucoup de maux convulsifs découler de cette source. Ceux qui croient éviter ces accidens par l'usage des purgatifs pris dans la classe des toniques, ne font sans doute pas attention que l'action purgative est une irritation qui augmente la foiblesse des viscères, et qu'ainsi, quoique ces remèdes resserrent le tissu des fibres, ils ne le font qu'après l'avoir plus ou moins relâché; d'où il peut arriver que le premier de ces effets l'emportant sur l'autre, on ne débarrasse les viscères de leurs mucosités surabondantes, qu'en les

les rendant propres à en amasser de nouvelles. C'est dans la vue de parer à ces inconvéniens, que Van-Swieten recommande la rhubarbe mêlée avec les yeux d'écrevisses, et quelque peu de cannelle, comme le purgatif antispasmodique le plus capable de réussir chez les enfans.

133. Quand la constipation est rebelle à l'usage de la rhubarbe, et même des laxatifs, s'ils ont été jugés nécessaires, il y a un moyen bien simple de la faire cesser, c'est de baigner l'enfant; le bain tiéde procure presque toujours des selles aux enfans qui y sont plongés, et l'action du bain dans ce cas est une preuve de la disposition spasmodique, qui causoit la constipation. Il en est une espèce qui n'est due qu'à l'abus des échauffans, et qu'on fait cesser en abandonnant entièrement l'usage de ces substances.

§. III.

De la transpiration.

134. Nageant dans la liqueur de l'amnios, le fœtus s'imbibe d'une humidité muqueuse qui nuiroit au mécanisme de ses fonctions, si, dès qu'il a vu le jour, la nature et l'art n'en favorisoient successivement l'expulsion. M. Alphonse Le Roi rapporte l'observation d'un enfant qui, au second jour de sa naissance, fut attaqué de

convulsions si terribles, qu'il devenoit tout violet; M. Le Roi le débarrassa de ses maillots, le laissa s'agiter en liberté, et lui fit de douces frictions avec une eau légèrement salée : par ces moyens simples et faciles les sécrétions se rétablirent, et les convulsions disparurent.

Cet exemple annonce assez les accidens fâcheux que peuvent produire les viscosités qui enduisent la peau des nouveaux-nés. On sait que les crinons, cette maladie toute convulsive qui a la plus grande analogie avec le tétane maxillaire, cède quelquefois à la sortie par la peau d'une humeur très-épaisse, figurée en petits cylindres, et procurée par les frictions sèches, ou des cataplasmes irritans; ce qui annonce que le défaut de sécrétion de la peau, et l'irritation des glandes cutanées en est la cause prochaine. M. Thomas Percival a très-bien remarqué, que si les amas d'humeurs, qui sont très-grands dans le premier âge, n'étoient promptement dissipés par la sécrétion des glandes, plus abondante aussi, il en résulteroit une interception qui, donnant lieu à des maladies de réplétion, exposeroit l'enfant à la fièvre, au coma, à l'atonie de l'estomac, aux vents, à la constipation, enfin aux convulsions les plus graves.

Est-ce la conviction de ces faits, ou la connoissance des maux qui suivent la malpropreté,

qui, dans les temps reculés, fit, du décrassement de la peau des enfans, un objet de considération majeure ? En consultant les auteurs, on se convainc qu'on a mis en usage le sel, les poudres aromatiques, l'huile, le savon, le miel, le beurre, l'eau-de-vie, l'eau vulnéraire, l'alkool, le vin, le lait, la bière, l'urine qu'on employoit séparément, ou dont on faisoit de bizarres mixtures pour s'en servir sous la forme de bains froids, tiédes ou chauds, des douches, des frictions, des lotions avec une éponge ou des linges.

Ne voulant pas relever le ridicule, l'inutilité ou le danger de la plupart de ces mélanges, je me contenterai de dire, qu'une eau de savon tiéde doit remplir toutes les vues ordinaires ; que l'eau salée convient mieux lorsqu'il faut agacer la peau dont l'excrétion suspendue cause des ravages ; que le vin uni à l'eau de savon ou l'eau salée, est utile en cas d'atonie des forces vitales ; enfin, que l'huile est un préliminaire indispensable, lorsque l'enfant vient au monde avec plus ou moins d'étendue de peau privée d'épiderme, ce qui n'est pas commun, ou lorsque sa peau est sèche, ridée, tannée, telle que l'ont plusieurs de ces infortunés qu'on trouve exposés dans les rues ou sur les chemins.

135. Quelqu'utile qu'il soit de réitérer ces lo-

tions appropriées, et d'y joindre des frictions douces pour opérer des contractions évacuatives, les continuer trop de temps, seroit vouloir exciter des convulsions et l'épilepsie, comme l'a dit Mackensie. On trouve (aux §. 20 et 21) les préceptes relatifs à l'administration de ces instrumens de propreté si nécessaire au premier âge, que, suivant M. Ballexserd, rien ne facilite mieux une douce transpiration, et n'entretient mieux chez les nouveaux-nés le plaisir et la gaîté.

136. Il est bien difficile que, dans ses maillots, l'enfant puisse transpirer librement; mais aux accidens qu'on a déjà vu que causoient ces entraves, se joignent ceux que produit la malpropreté. Macérée, pour ainsi dire, par le contact de l'urine et des excrémens que le maillot retient, comment la peau n'en seroit-elle pas irritée? Cette irritation contracte les vaisseaux exhalans, et la suppression de l'humeur transpirable qui en provient, naît d'une pratique dont tout retrace l'inhumanité.

137. Cette suppression de transpiration est, plus souvent qu'on ne pense, causée par l'imprudence des nourrices qui, non contentes d'avoir affublé de couvertures les enfans qu'elles ont livrés au sommeil, ont encore la manie de les lever précipitamment de leur berceau, lorsque les langes sont pénétrés de la sueur dont ils

sont baignés. Cet air frais supprime la transpiration ; de là le catarrhe, la coqueluche et autres espèces de convulsions qui sont d'autant plus graves, que le principe qui les a produites échappe quelquefois à l'examen le plus réfléchi. M. Lorry a très-bien observé, dans ses commentaires sur *Sanctorius*, qu'un léger vent frais qui frappe au sortir du lit, supprime plus sûrement la transpiration que le plus fort vent du nord, auquel on pourroit s'exposer dans le courant de la journée; et, suivant M. Lieutaud, le seul froid aux pieds est une cause puissante de suppression de la transpiration.

138. En rétablissant, sans délai, le cours de cette excrétion, on arrête à coup sûr les effets convulsifs que sa suppression avoit déterminés. Pour remplir cette indication, on a recours aux frictions sur toute l'habitude du corps, aux bains tiédes et aux boissons diapnotiques. Les antispasmodiques étant devenus nécessaires, on fera usage du camphre uni à l'opium, parce que cette combinaison, suivant le docteur Glass, doit être mise à la tête des sudorifiques, dont l'action est la moins incertaine.

§. IV.

De la polyœmie (1).

139. La polyæmie (pléthore), tendant les fibres par son volume, gênant la circulation du sang par sa masse, rendant le travail sécrétoire inégal par l'inertie de son poids, doit produire des affections spasmodiques de toute espèce. Si elle est générale ou particulière, les convulsions n'en sont pas moins une suite, parce que, dans le premier cas, la compression permanente faite sur les rameaux des nerfs, est très-propre à les agacer et à en troubler les fonctions; tandis que, dans le second, les engorgemens douloureux, formés par la polyæmie, deviennent un foyer d'irritation, qui ne peut que bouleverser une machine aussi mobile que celle de l'enfant.

140. A tous les âges, les organes mous et pulpeux, souffrent le plus de la polyæmie; d'après cela, quand elle existe, c'est le cerveau, et par-là même les nerfs qui reçoivent la plus forte lésion. Cette assertion est prouvée par les maux qui dérivent communément de cette cause: ces maux sont les affections comateuses et convul-

---

(1) Voyez mes *Fondemens de la Science méthodique des Maladies*, tome 1, page 219.

sives. L'expérience et l'autorité n'ont rien laissé à établir sur ce point, et tous les observateurs ont vérifié le dogme d'Hippocrate, relatif à l'état polyæmique, comme une des causes générales des convulsions.

On trouve dans la *Gazette de santé*, l'exemple d'un enfant qui, après avoir échappé aux périls de la polyæmie, les premiers jours de sa naissance, expira à l'âge de cinq mois, après trente-six heures des plus violentes convulsions, dues à cette même cause. M. le Camus cite un enfant, rejeton unique et chéri d'une famille opulente, pour lequel on avoit abusé de tout ce qui peut former une forte polyæmie, et qui, tombé malade à l'âge de dix-huit mois, n'avoit pas une seule partie de son corps qui ne fût en convulsion. Une saignée écarta le danger; mais livré aux mêmes erreurs, l'enfant périt trois ou quatre jours après dans les convulsions. Rhodius parle d'un enfant de huit ans, dont les mouvemens épileptiques ne cédèrent qu'à la saignée, parce qu'elles dépendoient uniquement d'une surabondance de sang. On trouve dans les écrits de Rivière, des cas à-peu-près semblables. Et j'ai vu le fils d'un honnête bourgeois qui, après avoir été robuste jusqu'à l'âge de quatre ans, se fit pesant, avec une respiration difficile, et dans peu tomba en convulsions assez violentes pour pa-

roître très-dangereuses. Tout indiquoit le besoin de saigner, qu'on ne put jamais obtenir des parens; l'enfant dut son salut à une forte hémorragie du nez, qui parut spontanément après quarante-huit heures de convulsions.

141. Quand ces exemples ne prouveroient pas assez l'aptitude des enfans à la polyæmie, on se convaincroit qu'ils sont très-susceptibles de cette cause de convulsions, en considérant la laxité de leurs parties, et l'intempérance qui leur est naturelle, et que seconde si bien l'aveuglement des mères. Quelle que soit néanmoins l'influence de ces causes, on sait que la dentition est une cause accessoire très-forte de cet état polyæmique. Aussi les convulsions surviennent alors très-facilement, sur-tout lorsque la nature ne peut point se soulager par la diarrhée.

142. Parmi les autres causes propres à favoriser les effets convulsifs de la polyæmie, surtout en produisant l'engorgement local de la tête, les maillots ne doivent pas être oubliés. On trouvera tout-à-coup la raison de ce fait, si l'on examine ce que peuvent, d'un côté, le resserrement égal de toute l'habitude du corps, et de l'autre, la disposition et le calibre des artères qui conduisent le sang au cerveau, où il aborde un peu plus de la cinquième partie du liquide que le cœur distribue.

143. La suppression des hémorragies habituelles, celle du nez, par exemple, qui est assez familière aux enfans, peut être encore une occasion de polyæmie et d'affection convulsive. On lit, dans le traité de l'épilepsie par M. Tissot, l'exemple d'un enfant épileptique, pour avoir éprouvé la suppression d'une pareille hémorragie.

144. Les signes qui décèlent la polyæmie sont, indépendamment des notions que fournissent les circonstances qui ont précédé, une belle carnation, la couleur rouge-violette du visage, la prominence et la vivacité des yeux, le gonflement du cou, la plénitude de ses vaisseaux, ainsi que des artères temporales, une constipation légère, la pente à l'inaction, une certaine gêne dans la respiration, des rougeurs fugaces des joues, la disposition aux bouffées fébriles, &c.

145. Lorsque ces indices ont paru, c'est le cas, l'enfant étant jeune, d'observer un régime bien ordonné, de proscrire absolument le maillot, de l'entretenir dans une propreté extrême, et de l'habiller légèrement, de lui tenir les extrémités inférieures constamment chaudes, et de mettre en usage les bains de pieds, si l'enfant est susceptible de les prendre; enfin, de lui procurer la liberté du ventre, à l'aide des moyens indiqués en traitant de la constipation (130).

146. Mais si la polyæmie est au point de mettre, en quelque sorte, la vie en danger par des spasmes continuels, ou par des convulsions réitérées et fréquentes, il n'est pas possible de différer : il faut à l'instant un remède décisif, et tout délai seroit préjudiciable. Une certaine quantité de sang répandue, détruit avec promptitude l'engorgement, et rétablit l'équilibre.

147. Pour saigner ces individus, qui réclament tant de circonspection dans l'emploi et dans la forme de l'opération, on choisira, de préférence, les vaisseaux ombilicaux pour les enfans de naissance; on réglera, avec sagacité, la quantité de sang nécessaire à tirer, par l'urgence du cas; plein une cuiller à bouche équivaut, pour ces petits enfans, à une palette pour les adultes, c'est-à-dire, comme un est à seize ou environ. Quant aux enfans plus âgés, naturellement rebelles à l'opération de la saignée, l'application des sangsues aux tempes, derrière les oreilles, aux vaisseaux hémorrhoïdaux, ou à la saphène (1), fournit un moyen très-doux de leur tirer la quantité de sang requise.

---

(1) Suivant M. Hamilton, une saignée faite à propos est, en général, suivie des plus heureux effets dans la plupart des maladies de l'enfance, sur-tout si elles sont aiguës. Une sangsue suffit pour un enfant au-dessous de

148. Quelqu'important qu'il soit de prévenir, par ce secours, les convulsions par polyæmie, il n'est pas indifférent de venir trop légèrement à la saignée. Un précepte, au contraire, très-essentiel en pratique, est de laisser, sur-tout dans la jeunesse, souffrir quelque temps les fibres de plénitude, pour les accoutumer à l'extension; parce que, si l'on saigne aux moindres symptômes de la tension, les fibres perdent leur ductilité, et l'on tombe dans la triste nécessité de le faire trop fréquemment. On a des exemples où l'habitude de la saignée pratiquée tous les mois, même tous les jours, n'a pu être violée sans occasionner les spasmes, les convulsions, et les agitations les plus cruelles.

149. Si la polyæmie n'est que raréfactive (fausse pléthore), c'est-à-dire, si tous les désordres proviennent uniquement de la raréfaction du sang, on a recours, et pour l'ordinaire avec succès, aux boissons froides, au nitrate de po-

---

trois mois; deux peuvent être nécessaires depuis trois jusqu'à six ou huit mois. Le pied, la jambe sont les parties les plus convenables pour les appliquer: car il peut arriver que le sang ne vienne pas assez largement; alors on emploie l'eau chaude pour favoriser la saignée; s'il venoit trop fort, on seroit à portée de l'arrêter avec une bande. *Traité des maladies des enfans*, par M. Undervood, page 106, note.

tasse, aux acides, et au sulfate de fer (vitriol de mars), auquel M. Barth attribue une propriété singulière.

150. Quant aux secours prophylactiques, ils se tirent ordinairement de la diète, de laquelle on doit rejeter avec soin toutes les substances riches en sucs nourriciers, et propres à réparer promptement les pertes de la partie rouge. On donne la préférence à tout ce qui est capable de nourrir médiocrement, et de tempérer l'orgasme. Un pareil régime n'admet que les viandes blanches, les poissons de rivière, les légumes aqueux, les farineux très-digestibles, les fruits mûrs et l'eau pure. Les frictions dont on a recommandé ailleurs l'usage habituel, auroient pour ces enfans des effets spasmodiques.

Telle est la conduite qu'il faut tenir après avoir essuyé une attaque de convulsions par polyæmie; et il est d'autant moins permis de s'en écarter, qu'il est connu qu'un fort état polyæmique peut irriter assez le cerveau le plus sain, pour produire un accès d'épilepsie, et déterminer une disposition épileptique qui fait, qu'étant une fois formée, la maladie se renouvelle par une cause analogue, mais bien moins considérable.

SECTION II.

Des vices des excrétions.

151. Sans doute qu'un des usages du sang et des autres fluides contenus dans les vaisseaux, est de maintenir leur tension, et par-là celle de tout le systême; que cette tension est nécessaire pour le libre exercice des fonctions; et que tout ce qui diminue cette tension, non-seulement, quoique cause affoiblissante, dispose cependant aux mouvemens convulsifs, mais encore cause des convulsions très-graves. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne saigne jamais un animal jusqu'à la mort, qu'il ne soit avant d'expirer agité de violentes convulsions; c'est qu'on ne débarrasse pas tout d'un coup, par la ponction, les malades attaqués d'hydropisie ascite et foibles, du volume des eaux renfermées dans leur capacité abdominale, sans qu'ils n'éprouvent des accidens; enfin, c'est que, dans plusieurs cas d'épilepsie, il est aisé de reconnoître pour cause déterminante, la diminution de la tension du cerveau, par toutes les circonstances qui ont précédé. On sait d'ailleurs que des guerriers intrépides, qui pouvoient contempler d'un œil serein les horreurs du champ de Mars, sont devenus très-pusillanimes, sont tombés dans une mobilité excessive, et ont

éprouvé des convulsions par l'impression des causes légères, lorsqu'ils ont été épuisés par des blessures qui leur ont fait verser une grande quantité de sang.

152. Ainsi, l'inanition est une cause décidée des convulsions; les anciens en étoient si convaincus, qu'ils n'avoient admis au rang de ce qui pouvoit exciter ces maux, que ces deux causes: la réplétion ou l'inanition. J'ai parlé aux §. 139 à 152 de la polyæmie ou de la réplétion sanguine, il me reste donc à faire quelques réflexions, dans les deux paragraphes suivans, sur les causes les plus communes de l'inanition chez les enfans. Dans le premier paragraphe, il s'agira du défaut de nourriture; dans le second, j'examinerai l'excès de diverses excrétions.

§. I.

Du défaut de nourriture.

153. L'enfant peut venir au monde dans cette inanition qui, pour l'ordinaire, produit des convulsions fâcheuses, si pendant son séjour dans la matrice il a considérablement souffert, soit de son chef, soit de celui de sa mère. Les causes qui proviennent de la mère, sont une maladie longue, une constitution très-délicate et mal

saine, un dégoût invincible ou le défaut de réparation par une suite d'un vomissement obstiné, etc. Celles qui dépendent du fœtus, sont un vice de conformation dans le placenta ou les vaisseaux ombilicaux, comme je sais qu'il en existe des exemples.

154. L'état du nouveau-né dépose évidemment contre ce principe de convulsions. L'enfant est maigre, sa peau est ridée, sa couleur est terreuse, le visage porte les traits de la décrépitude. Si l'art a des ressources contre cet état, on les trouve dans les analeptiques et les cordiaux, plutôt que dans les antispasmodiques; s'il s'agit d'un enfant qui vient au monde, il faut, suivant le conseil d'Hippocrate, retarder, autant qu'on le peut, le moment qui doit interrompre la communication qu'il avoit avec sa mère.

155. Après sa naissance, l'enfant est encore exposé à tomber dans le dépérissement, par une suite de plusieurs causes qui lui sont ou propres ou étrangeres. Parmi celles qui lui sont propres et qui tendent toutes à l'empêcher de teter, je nommerai le filet, la soubre-langue, le bec de lievre simple ou compliqué de l'ouverture du palais (1), la luxation de la mâchoire procurée

(1) J'en ai vu tout récemment un exemple remarquable.

par le travail de l'accouchement, l'étroitesse des narines dans les parties supérieures, qui fait que très-peu de chose les bouchant entièrement, l'enfant est forcé d'abandonner le mamelon à tout moment, pour pouvoir respirer; la langue collée au palais, comme l'a vu M. Lapie; l'existence du bourrelet charnu, dont a parlé M. Faure; les brides de la langue, dont a fait mention M. Levret; la perte du ressort de l'air, dont on trouve un exemple au §. 53, enfin, la maladie des crinons, dont je parle dans cet ouvrage. On peut ajouter, après M. Pouteau, l'action du maillot, et cette dernière cause n'est point rare.

156. Quant aux obstacles qui viennent, soit de la mère, soit des nourrices, je désignerai le mamelon mal façonné, trop petit ou trop dur, les canaux laiteux trop engoués pour résister à la force de la succion de l'enfant, le manque de lait dans la femme qui s'obstine à nourrir, le défaut de consistance du lait de quelques mères; enfin, la privation du lait à laquelle quelques infortunés sont astreints par de criminelles nourrices qui se chargent de plusieurs enfans à la fois, pour gagner davantage à ce commerce infâme.

157. Je ne décrirai point ici les ressources que la chirurgie doit employer pour détruire les causes dont je viens de parler; on les trouve exposées

exposées dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie* et dans les ouvrages des chirurgiens-accoucheurs; mais je ferai une réflexion sur l'inhumanité de ces nourrices mercenaires qui partagent leur lait entre plusieurs enfans, ou qui osent se charger d'un enfant, quoique les sources de la vie soient presque ou tout-à-fait taries. M. *Gilibert* a dévoilé cet odieux trafic dans sa *dissertation sur la dépopulation causée par les nourrices mercenaires.* Par une suite inévitable de leurs positions, elles suppléent au défaut de lait par des nourritures indigestes, telles que la bouillie, les châtaignes, le gros pain mâché, la soupe mal trempée, etc. Ces alimens grossiers ne font que surcharger les organes digestifs de l'enfant, sans le nourrir ; et dans la fausse sécurité où l'on est, que cette tendre créature ne doit éprouver aucun besoin, parce qu'il a bien repu, il tombe réellement dans l'inanition, avec tous les symptômes d'empâtement et d'obstructions du bas-ventre.

158. S'il est temps de remédier aux convulsions dues à cette cause, on sent qu'un préalable à remplir, c'est de donner une bonne nourrice à l'enfant. Les apéritifs, qui sont ensuite indiqués par les lésions organiques, doivent être d'abord d'autant plus doux, qu'on les emploie sur des corps affoiblis et tourmentés de convul-

sions par inanition. C'est ainsi qu'on peut mettre successivement en usage la décoction de racine de chiendent miellée, le suc des plantes chicoracées, l'acétite de potasse, l'acétate de soude, l'extrait de suie, celui de rhubarbe, l'oxide d'antimoine sulfuré orangé, etc.

159. A quelqu'époque du premier âge que ce soit, eu égard à la nécessité de croître, les enfans ont besoin d'une plus grande quantité d'alimens que les hommes faits; ils supporteront en conséquence plus difficilement une longue abstinence, qui, répétée, peut produire à la longue des convulsions par inanition, ou même très-promptement, en rendant les humeurs très-âcres. *Galien* a vu un jeune homme qui fut saisi d'épilepsie, pour avoir essuyé une diète un peu trop longue; et guéri de ce cruel mal, il éprouvoit une courte attaque de convulsions dès qu'il étoit obligé de rester trop de temps sans manger. Le docteur *Wainwrigt* a fait une observation analogue; et *De Haen* assure en avoir vu quelques exemples.

160. Est-ce cette inanition, maintenue cependant dans de certaines limites, qui, dans les enfans des paysans, qu'on force à des travaux précoces, tandis que leurs corps ne sont qu'imparfaitement réparés par la nourriture grossière qu'on leur donne, fait que la saignée em-

ployée même au début de leurs maladies, procure quelquefois de fortes convulsions? Ce malheur n'est que trop commun dans les campagnes, où la plupart des chirurgiens, qui y sont chargés des maladies, abusent trop souvent de la saignée.

§. II.

De l'excès de diverses excrétions.

161. Indépendamment de toute maladie accidentelle, dont l'effet est d'exciter vicieusement les excrétions, il est d'expérience que, à l'époque de la dentition, et par la seule influence de ce travail organique, on voit quelquefois le vomissement, la diarrhée, la salivation et le flux d'urine se combiner ou se succéder, comme pour opérer à l'envi l'inanition du malade.

162. Le vomissement, qui est lui-même une convulsion, dispose aux maladies convulsives, non-seulement lorsqu'il est opiniâtre, par l'affoiblissement qu'il procure, mais encore par l'irritation générale qu'occasionne le travail convulsif du viscère affecté. Les observations sur cette matière sont assez multipliées, pour que je ne me croie pas dispensé de les rapporter; et devant revenir ailleurs sur cet article, il me suffit de remarquer que deux ou trois grains de

musc, bien mêlés avec un peu de sucre, et pris dans une demi-cuillerée d'eau de menthe, sont un bon remède contre le vomissement nerveux de la dentition.

163. Une diarrhée excessive, ou une diarrhée lymphatico-albumineuse (1), sur-ajoutée au travail des dents, renforce si cruellement la convulsibilité des enfans, qu'il arrive souvent que ce n'est qu'en conséquence de la grande mobilité que détermine un cours de ventre, et à la fin d'une dentition trop prolongée, trop pénible, pendant laquelle une diarrhée énervante a fait dépérir l'individu d'une manière extraordinaire, que surviennent les affections spasmodiques (2); et ces maux sont alors la suite naturelle du relâchement général et de l'épuisement dans lequel on tombe. Une diarrhée très-forte a les mêmes dangers qu'une hémorragie; et elle nuit aussi, en dépouillant les intestins de leur mucosité, qui est souvent très-long-temps à se réparer, ou ne se répare jamais; les nerfs de ces parties restent par-là même dans un état de sen-

---

(1) Cette diarrhée constitue le dévoiement blanc du professeur Alphonse Le Roi, *Médecine maternelle*, p. 361.

(2) C'est peut-être la raison pour laquelle les accidens d'une dentition laborieuse sont plus multipliés lors de la pousse des dents canines; accidens que plusieurs auteurs ont attribués à la pousse elle-même de ces dents.

sibilité habituelle, qui influe sur celle de tous les autres. Aussi M. Tissot remarque qu'on voit souvent, après une diarrhée abondante, une mobilité si grande, que le jour, le bruit, les odeurs sont intolérables; l'estomac ne supporte plus rien, et les intestins acquièrent une telle sensibilité, que tout ce qui y passe fait souffrir des douleurs vives, et occasionne des convulsions (1); d'ailleurs, l'état de langueur des nerfs de l'estomac et des intestins, entraîne celui de ceux de tout le corps; le dégoût, les maux de cœur qui accompagnent souvent cette maladie, l'insomnie qui en est une suite, contribuent à jeter les nerfs dans un dérangement total, qui détermine les convulsions les plus cruelles. On trouvera dans la suite de cet ouvrage les secours qu'on peut opposer à cette cause particulière de convulsions. Arrêter le cours de cette excrétion immodérée (2), c'est mettre fin aux symptômes

(1) N'est-ce point l'apperçu de ces phénomènes, qui avoit fait écrire à Aetius que le dévoiement, si ordinaire aux enfans, pendant la dentition, est produit par la phlogose de l'estomac?

(2) Le traitement de cette espèce de diarrhée est aussi diversifié, que les circonstances sont différentes entre elles. C'est au praticien à juger des cas qui demandent les évacuans, les absorbans, les astringens ou les mucilagineux. Je parlerai de la préférence qu'il faut donner

convulsifs qu'elle avoit fait naître ; car on songeroit en vain à ranimer l'action languissante de la vie, lorsque les causes de dépérissement subsistent encore dans toute leur énergie.

164. Quant à la salivation, on peût dire qu'elle est une des excrétions qui ne manque jamais, et ce symptôme, qui est le premier phénomène et un des plus sensibles de l'irritation locale, est quelquefois très-considérable ; mais il est très-rare que l'inanition, qui peut en être une suite, vienne au point de produire des convulsions, parce que la violence de l'irritation, ainsi que l'a fort bien vu M. Thomas Percival, excite plus promptement l'éclampsie.

165. Il en est de même du flux d'urine excessif, qui n'est pas une excrétion aussi étrangère

---

à tel ou tel remède de vertu analogue, lorsque l'occasion s'en présentera : j'observerai seulement que le salep est réputé comme extrêmement utile pour combattre la diarrhée qui naît de la dentition, dans le 33e vol. des *Actes de l'Académie royale des Sciences de Stockolm.* Voyez *Médecine de Londres* article de la *Colique méconiale.* La diarrhée spasmodique exige des adoucissans ; mais si on avoit à combattre la diarrhée, ou plutôt la lienterie albumineuse de M. Alphonse Le Roi, il ne faudroit pas balancer à employer, d'après l'expérience de ce professeur, le vin de Malaga, les viandes succulentes, et même celles qui passent pour être d'une digestion difficile.

à la pousse des dents, qu'on pourroit bien le présumer. Le docteur Whytt et M. Tissot ont vu ce diabètes symptomatique; je l'ai observé quelquefois, et il n'est guère de nourrices, pour peu qu'elles soient intelligentes, qui n'aient trouvé que les langes de leurs enfans sont beaucoup plus mouillés durant la dentition, qu'en toute autre circonstance. A la vérité on n'a pas d'exemple de convulsions occasionnées par l'inanition, provenant de cette espèce de diabètes; cependant on peut croire qu'il doit y avoir quelque part, parce que plus les évacuations seront multipliées, et plus on courra les risques de l'inanition et de ses effets. Il y a un autre principe bien peu soupçonné d'urines et de selles abondantes; je veux parler des vêtemens trop serrés, qui, selon MM. Lavoisier et Seguin, s'opposent à l'insensible transpiration, aux dépens de laquelle et au préjudice de la santé, s'augmentent les autres excrétions.

166. Il n'entre pas dans le plan de ce Traité, d'insister sur les causes nombreuses de ces diverses excrétions et de leurs excès. Mon but est rempli, dès que j'ai lié leurs principaux résultats à l'objet de cet ouvrage. C'est avec la même réserve que je parlerai, en terminant ce paragraphe, de l'inanition par hémorragie et par la perte de la liqueur séminale.

167. Il est d'expérience que les enfans qui sont sujets aux hémorragies, sont disposés par la suite aux maladies de la poitrine et aux affections convulsives; mais tout le monde ne sait pas, quoique M. Lieutaud en ait fait la remarque, que la pratique de saigner très-souvent pour guérir ces pertes de sang habituelles, est si éloignée d'être exempte de danger, qu'elle contribue pour beaucoup à accélérer les convulsions, et, selon M Zimmermann, à les entretenir. On sent qu'il n'est pas ici question de ces fortes hémorragies accidentelles, telles qu'on les voit arriver quelquefois à l'occasion de la déchirure des vaisseaux ombilicaux (1), ou par l'ouverture des veines ranines, blessées dans l'opération du filet. La mort est ordinairement l'effet des convulsions déterminées par une cause pareille ; ainsi celles qui surviennent à un animal qu'on saigne jusqu'à la mort, arrivent peu avant la destruction totale du principe de la vie.

168. La dissertation de M. Tissot, sur les maladies produites par le vice de la masturbation,

(1) Il est incontestable que les maillots sont une cause puissante de ces hémorragies; plusieurs auteurs s'en sont convaincus, entr'autres, M. Alphonse Le Roy, M. Baudelocque, et M. Fischer, dans sa dissertation : *An deligatio funiculi ombilicalis in neonatis absolutè necessaria sit?* A *Ingolstadt.*

est entre les mains de tout le monde ; et il n'est pas de praticien qui n'ait quelques faits propres à faire connoître les dangers attachés à l'excrétion précoce des glandes séminales (1) ? M. Lorry a très-bien observé que le coït étant une courte épilepsie, rien ne dispose plus violemment aux mouvemens spasmodiques que son usage immodéré ; et M. l'abbé Teissier auroit mis le dernier sceau à cette vérité, si, en nous apprenant qu'en Sologne, les garçons même de sept à huit ans, ont commerce avec des filles de leur âge, il nous eût instruits de l'influence que pouvoient avoir les convulsions sur la mortalité des enfans de cette contrée. Personne ne contestera néanmoins qu'un enfant qui, aux approches de la puberté, souffre des pertes de liqueur séminale, ne soit exposé à tomber dans des maladies spasmodiques, avec inanition, qu'on ne combat qu'à l'aide du lait, du quinquina, des martiaux, et sur-tout d'une renonciation absolue à l'une des plus dangereuses habitudes.

---

(1) On en trouve dans le *Journal de Médecine militaire*, tome 2, page 346 ; dans la *Gazette de Santé*, ann. 1783, n° 4, page 13, 76, ann. 1784, page 169.

CHAPITRE VI.

Des irritans physiques et mécaniques.

169. DANS ce chapitre, divisé en neuf sections, je dois traiter, 1°. de la cacochylie acide, et occasionnellement de l'abus des absorbans; 2°. des glaires; 3°. des saburres putrides; 4°. des humeurs âcres; 5°. des gaz intestinaux; 6°. de la dentition; 7°. des vers; 8°. de la pierre; 9°. des poisons et des remèdes qui, par leur action, doivent être considérés tels pour des enfans.

SECTION PREMIÈRE.

De la cacochylie acide.

170. L'expérience a paru décider non-seulement que le caractère des acides est d'irriter les nerfs, et de donner des convulsions, tout comme le propre des alkalis est de produire plus déterminément la fièvre, mais encore que les acides irritent plus la sensibilité des nerfs, que l'irritabilité des muscles.

171. Ces assertions sont vérifiées en partie par les maux de toute espèce, dont les matières intestinales acides sont l'unique cause chez les en-

fans, et en partie aussi par les observations de la nature de celles qu'a faites M. Graullau : il a vu dans une fièvre épidémique, dont les premières influences portoient sur les nerfs, sur-tout ceux de l'estomac, que les boissons acidules, comme la limonade, l'eau de framboises, de groseilles, de tamarins, que les aigres en général disposoient aux convulsions, et augmentoient la sécheresse de la peau.

172. Si les écrits de plusieurs praticiens ne prouvoient que la cacochylie acide est une cause majeure des affections du premier âge, n'auroit-on pas, pour s'en convaincre, les trois considérations suivantes ? 1°. La qualité des alimens dont se nourrissent les enfans, et dont la tournure à l'aigre est si naturelle. 2°. La foiblesse de la constitution, et en particulier celle des organes digestifs ; foiblesse qui est propre à ces frêles individus, et qui favorise la dégénération particulière des substances alimentaires. 3°. L'inertie, reconnue dans ces petits êtres, des humeurs digestives qui coopèrent à cette transmutation singulière, d'où résulte un chyle parfaitement conditionné ; fonctions qui n'appartiennent qu'à des viscères qui jouissent de leur énergie vitale.

173. Mais pour voir la vérité toute nue, approchons du berceau de l'enfant malade, fatigué

d'accidens spasmodiques; et si la transpiration, l'haleine frappent l'odorat d'une odeur acide, et les yeux d'une vapeur subtile âcre; si les déjections sentent l'aigre, sont vertes ou verdissent promptement sur les linges, et si mêlées avec des alkalis ou avec des terreux, elles font effervescence; s'il y a des rots acides et des vomissemens d'une matière de même qualité; si les hypocondres sont un peu prominens; si le visage est décoloré sur-tout aux lèvres et aux caroncules lacrymales; si la peau est gâtée par des éruptions dont l'odeur est acido-fétide; si l'abattement est considérable; si la situation verticale donne plus de tranquillité que l'horizontale; si la faim est irrégulière, la toux véhémente, la rougeur et la pâleur des joues successives; si les signes des tranchées subsistent, etc., douterions-nous que les convulsions ne soient l'effet d'un acide, qui, en se développant plus ou moins fortement dans les premières voies, borne son action à stimuler les membranes et les nerfs trop sensibles de l'estomac et des intestins; ou bien, en communiquant à la lymphe son acrimonie particulière, répand un âcre dans tout le corps, et porte un irritant dans toutes les parties?

174. A la vérité, une âcreté généralement répandue, et agissant sur presque tous les organes ne produit pas d'effets aussi frappans

d'irritation que quand elle n'agit que sur un seul organe, dont l'état comparé à celui des autres, rend les symptômes d'irritation plus marqués. Mais cette âcreté générale tient le système nerveux dans cette sensibilité exquise qui est une des conditions de l'extrême convulsibilité, et si l'on veut adopter l'opinion d'Hippocrate, que chaque individu a une partie respectivement plus débile, on verra que, même dans le cas d'affection générale, l'irritation locale doit toujours porter plus haut l'intensité de la cause stimulante.

175. Je ne m'attacherai point à prouver qu'un foyer acide placé dans les premières voies peut exciter toutes sortes de convulsions, soit par le moyen des directions particulières des nerfs, dont on sait que l'estomac abonde comme pour communiquer étroitement avec toutes les parties du corps, soit par une suite nécessaire d'une irritation qui se propage et se répète. Est-il de praticien qui méconnoisse les effets alarmans d'un amas de bile croupissant dans les premières voies, au début des maladies aiguës, qu'on dissipe à l'aide d'un émétique approprié? Je ferai observer seulement que les diverses modifications des organes expliquent pourquoi la même cause d'irritation donnée, les uns sont plus sujets aux spasmes, d'autres à la douleur,

de troisièmes à la fièvre; et quoique le même stimulus, chez le même individu, puisse produire successivement ces trois effets, les phénomènes de la douleur nous indiquent pourquoi l'alternative entre celle-ci et le spasme est beaucoup plus fréquente.

176. Il est probable qu'il y a deux sortes d'aigres ou d'acides dans les premières voies; savoir, 1°. des acides en liqueur, provenant d'une digestion trop foible pour combiner ou amortir les acides qui se développent dans la première décomposition de la plupart de nos alimens, et sur-tout de ceux qui contiennent beaucoup d'acide facile à se dégager : et 2°. un acide gazeux émané de la fermentation que paroissent éprouver les alimens, sur-tout dans les estomacs foibles. On verra que cette distinction a de grands avantages dans la pratique. Il est bon de dire, en attendant, que les signes de cet acide dans l'agrégation aérienne sont à-peu-près les mêmes que ceux des acides en liqueur, avec cette particularité toutefois, que ces douleurs fixes et vives, qu'on appelle *soda* ou *fer chaud*, que les aphtes, les pustules aux lèvres, le changement rapide dans la couleur du visage, et que des vents dont l'éruption par la bouche laisse au fond du gosier une âcreté brûlante, sont ici plus familiers et caractéristiques.

177. Un effet secondaire des acides, qui devient cause secondaire aussi des convulsions, est la propriété qu'ils ont de hâter la dégénération des alimens acescens dont l'enfant fait sa nourriture. Plusieurs Auteurs ont dit encore que la coagulation trop forte du lait dans l'estomac des enfans étoit le produit du même principe, et que cette coagulation étoit, pour ces êtres mobiles, une cause puissante de convulsions.

178. Quoi qu'il en soit, pour combattre avec avantage les convulsions causées par une cacochylie acide, il n'y a qu'à faire choix d'une substance qui, par affinité, s'unisse avec elles et les neutralise : tels sont les absorbans. Ils remplissent si sûrement l'indication, qu'on n'a pas hésité à regarder ces remèdes comme les calmans de l'enfance. Plusieurs circonstances varient leur administration et leur choix. Le carbonate calcaire (craie), le carbonate de magnésie (magnésie blanche), les yeux d'écrevisse et les écailles préparées de divers testacées pris sans distinction d'espèces, suffisent lorsque l'indication est uniquement d'absorber l'acide, et qu'il y a sur-tout une trop grande liberté du ventre, et plutôt relâchement que sensibilité trop vive des premières voies. Ces absorbans terreux détruisent en effet la cause excitante, et de leur

mélange avec les acides, il résulte des sels carbonatés ou oxalatés, qui quelquefois constipent et raffermissent les fibres trop lâches. C'est à cette classe de remèdes absorbans qu'il faut rapporter la poudre de guttète, trop fameuse peut-être, et dont les effets antispasmodiques, assez souvent incertains, sont beaucoup moins équivoques dans les convulsions des enfans, et dans quelques autres cas de maladies dépendantes d'acidités. Quelques médecins préfèrent le corail, s'il s'agit en même temps d'absorber et de fortifier; et le zinc oxidé (pierre calaminaire), si, avec la nécessité de fortifier, ils ont à combattre une diarrhée énervante, et que n'ont pu arrêter les moyens ordinaires. La magnésie pure (magnésie d'*epsom*) est une substance sub-alcaline, dont les vertus absorbantes sont éprouvées, et qui fait aussi l'office d'un absorbant laxatif. M. *Thomas Henry*, apothicaire de *Londres*, assure sur-tout, après beaucoup d'essais, que telle est la propriété de cette magnésie, tant par sa nature, que par le sel qui en résulte toutes les fois qu'elle rencontre de l'acide dans l'estomac.

(1) La poudre de guttète, selon la formule ordinaire, n'a que les qualités générales des absorbans; mais la poudre de guttète de rivière, où entre le musc, est plus efficace.

179. J'ai trop souvent remarqué une augmentation décidée des souffrances, après l'administration des absorbans, autres que la magnésie pure, même dans les cas où ils étoient les mieux indiqués, pour ne pas faire observer ici que la quantité de gaz (acide carbonique), qui se dégage pendant l'union des absorbans, même de la magnésie carbonatée et des acides, doit rendre ces médicamens d'un usage moins sûr que celui des substances alcalines dont il sera parlé dans peu. Pour obvier à ces inconvéniens, quelques praticiens ont proposé de n'administrer que la magnésie pure calcinée : cette terre acquiert, en effet, par une légère calcination, une qualité très-apéritive ; son usage est sûr, quoi qu'en ait dit M. *Mœnch* : ce qu'on ne peut pas dire des terres simplement calcaires, auxquelles la calcination donne un degré de causticité.

180. Mais quelle que soit la vertu des terres ou substances absorbantes, elles sont contre-indiquées, dans le cas où l'acide a pour base un foyer glaireux. M. *de Brieude* a fort bien observé que les digestions chez les enfans, étant toujours imparfaites, parce qu'elles sont trop précipitées, et que les alimens dont on les nourrit, ayant une disposition à la fermentation acide, il est évident, par ces deux raisons, que

le chyle sera rarement assez animalisé dans leurs premières voies, et qu'on trouvera le plus ordinairement, dans leurs maladies, des foyers glaireux et acides que leur respiration, leurs digestions et autres symptômes indiquent. Ces symptômes toujours plus intenses lorsque l'acide a pour base une matrice glaireuse, parce que ces glaires acides acquièrent une fixité étonnante, sont, indépendamment des indices affectés aux saburres acides et de ceux qui décèlent les glaires, la soif plus ou moins forte, l'appétit des choses fraîches, et une sensation d'âcreté au fond de la gorge et dans la bouche, fort analogue à celle qu'y produiroit le poivre.

D'après les principes constitutifs des absorbans terreux, et leur manière d'agir, il est manifeste qu'ils ne peuvent point attaquer les glaires pour les fondre, les diviser et les disposer à l'expulsion. Il est bien plus présumable que, augmentant la disposition qu'ils ont à s'endurcir et à prendre une forme solide dans l'estomac, ces remèdes deviendront d'un côté très-nuisibles, en ce qu'ils composeront, avec les saburres glaireuses, une masse dure ou plus glutineuse encore: d'autre part, l'acide qui a pour base un foyer glaireux, n'étant pas assez libre pour attaquer l'absorbant, tout au plus ce médicament auroit des suites indifférentes, s'il pouvoit y en avoir

lorsque, en maladie, on perd, à employer un remède inutile, un temps qu'on devroit faire servir à combattre utilement des symptômes morbides.

181. Les anti-acides salins ou savonneux n'inspirent point de pareilles appréhensions : ces drogues fondent les humeurs glaireuses, détruisent puissamment l'acide, même au-delà des premières voies, et forment ensuite un composé, dont les qualités apéritives ne sont point imaginaires. Le carbonate de potasse (sel fixe de tartre), dissous dans un véhicule approprié, l'eau de chaux, la magnésie pure mélangée d'un peu de tartrite de potasse antimonié (1), sont des secours précieux. Une infusion légère de cendres de genêt, vantée par M. Grunwald, la potasse en liqueur (huile de tartre par défaillance), proposée par Hoffmann, le savon dont on fait trop peu d'usage, la soude qui est un alkali plus analogue à l'espèce humaine, sont encore ici des excellens antispasmodiques. Il faut y joindre le muriate de mercure doux (la panacée), que M. Tissot a vu si bien réussir à des épileptiques, qui avoient un appétit prodigieux presque vorace, causé par une humeur acide qui irritoit l'estomac.

---

(1) M. Fothergill avoit adopté un mélange d'yeux d'écrevisses et de tartre émétique. *Medical Observations and inquiries*, &c. tome III.

182. Comme il ne suffit point de guérir les convulsions occasionnées par des saburres acides, mais qu'il faut encore obvier à cette disposition acescente, qu'on découvre à un si haut degré dans quelques enfans, il convient d'insister sur l'usage diététique du bouillon de viande. Les tisannes consisteront en eau de tripes, ou celle de ventre de veau, qui est un mucilagineux et un alkalescent très-doux; on peut adopter, dans les mêmes vues, une légère décoction de corne de cerf. Rosen vouloit que la nourrice prît habituellement des absorbans, ou qu'on en donnât quelques grains à l'enfant, avant de lui donner à teter; ces remèdes considérés comme prophylactiques, réussissent mieux lorsqu'on les allie avec quelque tonique doux. M. Hundertmarck, professeur de chimie à Leipsick, employoit très-souvent, et avec grand succès, une poudre composée de magnésie et de petites oranges vertes séchées.

SECTION II.

Des glaires.

183. A sa naissance, l'enfant regorge des matières excrémenteuses, dont l'expulsion est conséquemment nécessaire. Cet amas est l'effet inévitable de l'exercice des fonctions organiques du

fœtus, et de la rétention de toutes ses excrétions. Or, l'emploi des glandes muqueuses (et leur action est très-forte dans l'enfance, ainsi que l'a très-bien vu (1) M. Undervood), disséminées dans les membranes de la bouche, de la trachée-artère, de l'œsophage, &c. étant de séparer une mucosité propre à enduire ces voies, celles-ci doivent être farcies, et elles le sont en effet, par une humeur visqueuse qui produiroit à coup sûr quelque accident, et pis encore, si l'action tonique des parties n'en sollicitoit peu à peu l'expulsion. Quand celle-ci n'a pu avoir lieu, on a vu survenir des toux convulsives, des nausées, des vomissemens, des tranchées, le hoquet et autres espèces de convulsions, dont quelques enfans ont été les victimes.

184. Pour des machines aussi mobiles que les nouveaux nés, la méthode préservative ayant un succès beaucoup plus marqué que la curative, il est essentiel de faciliter de toutes ses forces la sortie de ces mucosités. Pour y réussir, il suffit ordinairement de coucher l'enfant sur l'un ou sur l'autre côté, quoiqu'on se voie quelquefois dans la nécessité de l'observer, afin de lui tirer du fond de la bouche, avec le doigt indice, des phlegmes qui pourroient l'étouffer, s'il n'étoit

(1) *Maladies des Enfans*, page 9.

secouru ; on le connoît à ce que le visage de l'enfant devient violet. Cette manœuvre est plus heureuse en tenant la face en-dessous, sans qu'elle appuie sur rien. Un moyen d'aider les nouveaux-nés à rendre les matières glutineuses qui se sont accumulées dans leur poumon, pendant les derniers mois de leur accroissement, est de faire des boulettes de bon beurre frais, mêlé à parties égales avec du sucre en poudre très-fine, et d'en mettre de temps en temps dans la bouche de l'enfant. On peut substituer à ce remède quelques gouttes de sirop de scille, de velar, ou de l'hydromel, lorsqu'il faut obtenir plus d'effet.

185. Les mucosités dont il vient d'être question, diffèrent des matières glaireuses qui proviennent des digestions imparfaites, si fréquentes dans la première enfance. Ces glaires irritent par leur poids, par leur volume, par une espèce de titillation semblable à celle de quelque matière huileuse, qui est désagréable aux nerfs; enfin, par les divers caractères qu'elles peuvent acquérir, au nombre desquels le plus commun, peut-être, est le caractère acide. M. le Pecq de la Clôture range le vomissement de matière verdâtre et glaireuse parmi les symptômes qui caractérisèrent les catarrhes épidémiques sur les enfans, en 1763, à Caen; et M. de Sauvages

rapporte l'exemple d'un enfant de six ans, qui dès la pointe du jour étoit attaqué d'une convulsion continue dans tout le corps, sans autre symptôme préliminaire, mais accompagnée d'abattement considérable des forces, de pâleur, de maigreur. On lui donna d'abord une potion cordiale et anthelmintique, animée d'un grain de tartrite de potasse antimonié, et bientôt après six gouttes de sirop émétique; le petit malade rendit par haut et par bas quantité de mucosités verdâtres, et la convulsion cessa sur le champ.

186. Les amas glaireux dans les premières voies, qui sont les causes les plus ordinaires d'une infinité de maladies des enfans, entre autres d'une espèce de coqueluche et du catarrhe suffocant, se reconnoissent communément aux indices qui suivent. L'enfant est oppressé, boit rarement, aime l'inaction, est triste, dégoûté, du moins pour l'ordinaire; car il y a des malades dont l'appétit est considérablement augmenté, parce que le foyer glaireux a sans doute pour base une âcreté acide; il ressent des pesanteurs dans l'épigastre, a le bas-ventre gonflé et paresseux; le visage est pâle et défait, ou plombé (ce qui s'appelle en Amérique *de couleur de patate*); le pouls est variable et lent. Quand il a bu, il sent un gonflement insolite dans les premières voies, la boisson passe très-lentement, ou excite

des nausées laborieuses (1). Si le petit malade vomit, ce sont des glaires qu'on retrouve aussi quelquefois dans la matière des selles. Enfin, et la cause morbifique produisant des altérations plus graves, il se déclare une fièvre aiguë, avec assoupissement, mouvemens convulsifs, chaleur âcre, constipation, &c.; d'autres fois il naît des attaques épileptiques, et autres convulsions de toute espèce, dont les vrais remèdes sont les évacuans et les incisifs (2).

187. La nécessité des évacuans a été constatée par des faits qui ne sont point équivoques. Dans sa thèse *an convulsionibus recens-natorum vomitoria*, M. Lepreux cite, d'après M. Petit, l'exemple d'un enfant de quatre mois, qui avoit, depuis trente-six heures, des convulsions qui l'empêchoient d'avaler, et l'auroient bientôt fait périr. Mais un lavement avec un gros et demi de vin émétique, ayant procuré un grand mouvement dans les intestins, le petit malade évacua par haut et par bas au bout d'une heure; et les convulsions disparurent. Le second volume des *nouveaux Mémoires de l'Académie*

---

(1) Ce signe est excellent, et j'en fais beaucoup de cas au début des maladies : il me guide dans l'administration de l'émétique, et je ne m'en suis jamais mal trouvé.

(2) Conférez de Haen, *Prælectiones in Herm. Boerrh. Institut. pathol.*

Impériale des Curieux de la nature, art. 81, offre l'observation d'une fille de six ans, qui avoit une toux humide, les organes de la respiration relâchés, et un râle qui menaçoit de suffocation. Au moment où le médecin prescrivoit un remède, cet enfant tomba dans de fortes convulsions; dès que l'accès fut un peu rallenti, on lui donna de l'oxide d'antimoine sulfuré orangé, qui ayant excité un vomissement de quantité de matière visqueuse, emporta le catarrhe et les convulsions. La santé suivit de près une évacuation aussi heureuse. Ainsi l'observation démontre que le plus souvent les coliques et les convulsions des petits enfans ne viennent que du mauvais état des premières voies.

188. De là viennent les éloges que divers observateurs ont donnés aux vomitifs. M. Mellin, dans sa *matière médicale pratique*, a prôné le tartrite de potasse antimonié, comme un remède supérieur dans les dérangemens d'estomac chez les enfans, et comme produisant réellement des effets surprenans chez ces petits êtres, soit qu'on le donne dans l'intention de procurer les évacuations, soit que, noyé dans de l'eau sucrée, on l'ordonne en qualité de fondant et d'apéritif. Armstrong a célébré les vertus du vin antimonié, comme MM. Leroi et Undervood l'ont fait de l'ipécacuanha. Dans quelques provinces,

l'usage a consacré au traitement des maladies des enfans le sirop émétique connu sous le nom de sirop de Glauber, qui est une préparation particulière d'antimoine. Du reste, les glaires formant un foyer très-tenace, il faut les attaquer par un émétique bien dosé, et de préférence avec un mélange d'ipécacuanha et de tartrite de potasse antimonié. Le sirop de Glauber est un remède infidèle ; j'en ai donné seize gouttes en trois fois dans l'espace d'une heure et demie, à un enfant de dix-neuf mois, dont les convulsions étoient produites par des saburres glaireuses, sans procurer aucune évacuation. Le tartrite de potasse antimonié opéra sur lui d'une manière prompte et fructueuse. L'ipécacuanha est un remède plus sûr; cependant j'ai prescrit à un enfant de vingt-deux mois six grains de cette racine en substance, sans l'ébranler; mais je n'ai jamais manqué de réussir quand j'ai ajouté à une quantité requise de cette drogue, une dose proportionnée de tartrite de potasse antimonié. Cette combinaison forme contre les glaires un vomitif qui agit avec d'autant plus de succès, qu'il n'agace pas long-temps en vain les fibres délicates de l'estomac des enfans ; considération majeure dans l'administration des émétiques ; qu'on doit donner à dose suffisante pour procurer au plutôt une évacuation jugée indispen-

sable, afin que l'estomac de ces petits individus, moins long-temps stimulé, ne conserve pas trop de sensibilité ou une disposition au vomissement. C'est dans le cas de glaires, si l'on est timide dans la dose des médicamens, que se vérifient le sentiment de M. Whytt, qui dit que les vomitifs et les purgatifs agissent peu chez les enfans, et l'opinion de M. Leroi, qui avance que dans ces foibles machines les vomitifs agissent aussi souvent par haut que par bas. Autant que les enfans sont susceptibles de boire, il faut seconder l'action de l'émétique avec un lavage approprié; tels sont l'infusion théiforme de feuilles de mélisse, de fleurs de camomille, et mieux encore une décoction de feuilles de passe-rage ou de velar.

189. Lorsque l'état du pouls et la fièvre n'y mettent aucun obstacle, et l'indication de purger étant décisive, on préfère, dans la classe des cathartiques, le séné, le sirop de nerprun, le muriate de mercure doux, le jalap dans du lait d'amandes, le suc gommo-résineux de la liane (1)

(1). Il y a plusieurs espèces de liane dans tout l'archipel de l'Amérique; l'action de la liane purgative est analogue à celle du jalap, et est un purgatif excellent. La liane peut être comparée à notre lierre en arbre (*hedera arborea*) qui environne les arbres auxquels il s'attache et nuit.

purgative, combiné avec un sel fixe ou le sucre, la gomme-gutte (1) dans une solution de manne. Quelques praticiens estiment beaucoup la poudre cornachine, et l'on peut dire que des purgatifs moins forts seroient sans effet.

190. Quant aux incisifs, j'ai vu les jaunes d'œufs crus, pris selon la méthode de M. Withe, chirurgien anglais, faire pousser des selles filandreuses, fondre un gros ventre, et raffermir une santé dans un enfant sujet à des mouvemens épileptiques. On a des remèdes plus héroïques dans quelques préparations antimoniales, telles que l'oxide d'antimoine sulfuré orangé, l'oxide d'antimoine hidro-sulfuré rouge, qui lui est préférable. Ce remède, qui réussit si bien dans les convulsions chroniques pour les enfans au-dessous de l'âge de dix ans, détruit en effet les matières glaireuses, il désobstrue, il ouvre tous les couloirs, enfin il fortifie réellement les nerfs : ce qui remplit toutes les indications qui se présentent le plus ordinairement dans plusieurs cas. L'usage de l'iris de Florence rend encore des services. Les eaux minérales chaudes, soit salines (2), soit sulfureuses, réussissent aussi

(1) Ce remède réussit assez bien donné avec la manne; je m'en suis servi avec succès après M. Deshayes. Voyez ses *Observations de Médecine-pratique*, page 172.

(2) J'ai souvent vu réussir, et j'emploie quelquefois

dans ces circonstances; mais, pour l'ordinaire, on ne les donne qu'aux enfans qui ont passé l'âge d'environ sept à huit ans. L'eau de mer, et simplement l'eau saturée de muriate de soude, ont de même quelques propriétés. M. Wilhelm, médecin du collége clinique de Wurzbourg, rapporte dans une *collection d'observations médico-électriques*, qu'une personne en qui l'on soupçonnoit un amas de glaires et des vers, ayant pris peu à peu cinq livres et demie de sel commun, vomit plus de deux cents livres de glaires, sans compter celles qui furent évacuées par le fondement. Enfin, le muriate calcaire, qui jouit d'une efficacité singulière, est d'un usage très-sûr, et à portée du peuple.

191. Il est déjà facile de s'appercevoir que les antispasmodiques les plus efficaces, sont toujours ce qui attaque directement la cause qui produit des convulsions. Les émétiques ont été célébrés sous ce dernier (§. 187) rapport; mais ils méritent de l'être encore sous celui de leurs propriétés anti-convulsives, puisqu'elles ont été constatées par d'excellens observateurs, et qu'on ne

---

intérieurement l'eau de Balaruc, même dans les cas de la plus grande irritabilité. J'ai la précaution pour lors de couper à moitié, au tiers ou au quart, l'eau minérale avec de l'eau commune, et j'en fais continuer longtemps l'usage.

peut les méconnoître, quand on a bien apprécié les effets de la détente que ces médicamens amènent par l'action secondaire qu'ils exercent sur l'économie animale. J'ai déjà manifesté mon sentiment sur cette manière d'agir des vomitifs, dans un *Mémoire* imprimé sur la *constitution épidémique des années* 1778, 1779 et 1780 (1).

192. Quand on a à combattre des convulsions causées par des saburres glaireuses, soit que les évacuans aient été jugés nécessaires ou non, l'assa fœtida est d'autant plus recommandable, qu'il est directement opposé à la cause et à l'effet. Il subjugue les maux des nerfs, qui reconnoissent pour cause première l'atonie des premières voies, la viscosité, les engorgemens glaireux, les constipations qui viennent de l'une ou de l'autre cause. L'iris de Florence, qu'on peut combiner avec fruit avec le safran, le sucre et la graine de fenouil, réussit encore; mais le fiel de bœuf (2), ce remède trop peu employé, est

(1) Ancien *Journ. de Méd.*, t. 55, pag. 37 et 110.

(2) On lit dans le vingt-sixième volume des *Mémoires de l'Académie de Suède*, que M. Hoffberg a souvent employé avec succès, contre l'épilepsie sympathique, un gros de fiel de bœuf, épaissi en consistance d'extrait, et dissous dans une once de vin de Florence, et qu'il a vu cette dose, qu'on prend matin et soir, exciter une espèce de salivation et plusieurs selles muqueuses, mê-

de la plus grande efficacité, sur-tout lorsqu'il s'agit des digestions glaireuses et du vice muqueux de la masse humorale.

193. Un bon régime prévient efficacement la formation et la reproduction des glaires. On a vu dans la section précédente (§. 180) ce qui concerne l'acide, qui a pour foyer des matières acido-glaireuses.

SECTION III.

Des saburres putrides.

194. Les enfans sont peu sujets aux maladies putrides; maladies que le vulgaire des médecins ne distingue pas des affections gastriques. C'est qu'en effet la chair des jeunes animaux fournit moins d'azote par l'acide nitrique, que celle des adultes; qu'il se sépare plus vîte de celle des

---

lées de quelques portions de membranes. Le remède que M. de Werneberg a communiqué contre l'épilepsie, et qui lui mérita une pension annuelle de la part des Etats de Suède, est composé de fiel d'ours et de fleurs de muguet. La *Gazette de Santé*, année 1774, page 137, donne une recette pour l'épilepsie, qui n'est autre chose que le fiel d'un jeune bouc, incorporé dans du miel. On peut voir, du reste, les observations de MM. Bloch, de Beauchene, et sur-tout la thèse de M. Schulze, *de Bile medicina*.

animaux carnivores que des animaux herbivores ou frugivores ; et que le sang, dans le fœtus, contient très-peu de fibrine, au point que ce qui s'y coagule par le refroidissement et le repos, semble se rapprocher plutôt de la gélatine (1). Cependant ces maladies putrides sont quelquefois observées chez les enfans.

195. D'autre part, quoique les humeurs dépravées qu'on trouve dans les premières voies des enfans, soient le plus ordinairement de nature acide ou glaireuse, il n'en est pas moins vrai que, dans quelques circonstances, ces matières altérées ont une qualité véritablement putride. Je ne puis mieux prouver cette assertion, qu'en donnant ici l'histoire d'une fièvre putride bilieuse, qui fut épidémique en 1781, mais qui constitue la fièvre automnale des enfans, et qu'on voit par conséquent régner tous les ans, quoiqu'avec moins d'universalité, et un caractère moins féroce.

Fièvre automnale des enfans ; sa description et son traitement.

196. L'hiver de 1780 très-pluvieux et très-doux dans son commencement fut aussi propice

(1) Voyez mon *Essai d'un Système chimique de la science de l'Homme*, page 79.

à

à la végétation, que favorable à la multiplicité des fièvres intermittentes, qui furent la maladie la plus commune de cette constitution. Le milieu de l'hiver parut sec et froid, et les vents du midi qui régnèrent sur la fin de cette saison, la firent tempérée. Le printemps de 1781 débuta par deux journées de pluie avec orage. Pendant sa durée, remarquable par de grandes variations, puisque par une étrange vicissitude, on vit quelquefois un seul jour montrer la rigueur des temps propres aux quatre saisons de l'année: la sécheresse domina, malgré que les vents soufflassent pour l'ordinaire du côté du midi; mais les brouillards furent fréquens et le serein copieux. L'été fut sec et chaud; les vents gardèrent avec assez de constance la même direction du sud; aussi les nuits étoient obscurcies par des brouillards plus ou moins épais, dont on appercevoit parfois les traces bien avant dans la matinée, et qui influèrent assez sur la végétation, pour rendre la récolte des blés très-médiocre, on peut même dire mauvaise. Telle fut l'intempérie qui décida, pendant cet été, une épidémie de fièvres bilieuses sur les adultes; j'en ai publié la description dans un mémoire particulier (1). Ce fut pendant la même constitution, que les

(1) Ce Mémoire remporta un des prix d'émulation distribués par la Société royale de Médecine de Paris.

enfans, depuis l'âge de deux ou trois mois jusqu'à celui d'environ trois ans et demi, furent affligés d'une fièvre ardente épidémique, d'un caractère putride-bilieux, dont l'analogie avec la maladie des adultes, sembloit prouver l'existence d'une fièvre intercurrente, qui ressent avec force les influences funestes de l'affection épidémique.

197. Les préludes de cette fièvre, qui commença sur la fin du mois de juin, fut dans toute sa vigueur sur la fin de juillet et au commencement d'août; et qui se termina dans les derniers jours de septembre, marquoient déjà les événemens qui la suivoient. Les enfans perdoient cette joie naïve qui est l'apanage de l'innocence de leur âge; ils paroissoient taciturnes, dans l'insouciance de toute chose, même du lait, sans cependant en être plus pleureurs: on vit au contraire qu'ils étoient plus traitables, et pour ainsi dire moins mobiles. Aux approches de la nuit, l'habitude du corps qui, pendant le jour, avoit joui de sa température ordinaire, prenoit un degré de chaleur âcre, avec lequel commençoit une soif pressante, que ces petits malades ne vouloient assouvir qu'avec de l'eau fraîche. Cette chaleur tomboit avec les ténèbres de la nuit, et l'astre du jour ramenoit le calme avec la liberté des fonctions naturelles.

198. Cet état duroit de trois à huit jours ; pour lors la première période commençoit par des nausées et un vomissement opiniâtre, qui, se répétant de cinq à quinze ou vingt fois en vingt-quatre heures, sur-tout pendant les exacerbations marquées en double tierce, évacuoit des matières aqueuses, jaunâtres, rarement vertes, quelquefois muqueuses ou glaireuses, entremêlées du résidu des digestions laiteuses. La sensation du chaud, infiniment plus forte sur les hypocondres, qui, à l'instar d'un redoublement, ne se faisoit d'abord sentir que la nuit, devenoit continue ; mais en se prolongeant dans la journée, on y trouvoit des nuances remarquables toujours relatives aux paroxismes, dont le début, par un refroidissement court et presque insensible, avoit inégalement lieu dans l'après-midi. En général le matin étoit le temps de l'apyrexie, dont la durée ne contribuoit pas peu à régler le pronostic. La rareté des urines claires et d'un jaune ardent ; la constipation, la rougeur des yeux jointe au larmoyement ; la phlogose des bords des paupières ; la couleur rose incarnat des joues, soutenue de la sécheresse et comme du rissolement des lèvres, tout annonçoit un grand éréthisme et le mouvement des humeurs. Les enfans qui se trouvoient en dentition n'éprouvoient pas de ptyalisme ; leurs

gencives étoient aussi arides que sensibles. Ceux qui avoient des dents les présentoient sèches et d'un blanc terne. Qu'on juge des angoisses et des anxiétés de ces petits malades! Leurs desirs et leurs mal-aises diminuoient à peine par une large boisson d'eau fraîche. Le lait qu'on leur présentoit ne remplissoit pas ce but; quelques enfans à la mamelle ne vouloient pas prendre la peine de le téter.

199. La seconde période étoit désignée par la suspension du vomissement, auquel succédoit un cours de ventre de matières bilieuses, plus ou moins fétides, si âcres que l'anus en étoit phlogosé, quelquefois même réellement excorié. Rarement étoient-elles verdâtres, mais plus souvent diversement nuancées. J'ai vu plusieurs enfans qui, pendant deux jours, ont eu un cours de ventre de matières aqueuses, brunes, remplacées par des excrémens liquides d'un jaune safrané. La chaleur et la soif se soutenoient au même degré; le vomissement paroissoit à peine pendant cette époque; les urines présentoient les mêmes variétés; les nuits étoient sans sommeil, inquiètes, quoiqu'avec assoupissement, à peine les malades reposoient un peu sur le matin.

200. Dans la troisième période, qui étoit la plus courte, lorsque la maladie devoit aboutir

à la mort, la diarrhée s'arrêtoit, le ventre se météorisoit, le coma se mettoit de la partie, de même que les convulsions, par où cette scène affreuse étoit terminée. Peu d'heures avant la mort, ou dès avoir rendu l'ame, il sortoit des taches de pourpre. Le plus grand nombre essuyoit alors des hémorragies par le nez, d'un sang dissous; mais lorsque le mal devoit être dompté par les forces de la vie, la matière des selles devenoit plus consistante, les redoublemens diminuoient d'intensité et de longueur, les urines se chargeoient, le nez et la peau s'humectoient, et l'enfant s'approchoit de la santé, en reprenant ses goûts et ses habitudes.

201. Pour montrer le rapport de cette épidémie avec les apperçus météorologiques qui en ont précédé le tableau, il est essentiel de remarquer que cette ville (1), assise dans une vaste plaine, bornée au nord par une chaîne de collines, et plus haut par un cordon de montagnes, est limitée du côté du sud par une grande étendue d'étangs et de marais, qui précèdent la Méditerranée; et qu'indépendamment de cette situation, il s'étoit fait des dessèchemens particuliers et de grands remuemens de terre, à l'occasion d'un canal de navigation creusé dans la partie

(1) Lunel, ma patrie, où je faisois alors ma résidence.

de l'ouest à l'est au midi de la ville. Or, les exhalaisons qui s'élèvent des marais et des terrains en dessication, et dont les qualités dangereuses sont reconnues (1), se portèrent constamment sur la ville, par l'effet des vents méridionaux qui dominèrent; et cette cause réunie aux résultats météorologiques déjà mentionnés, donne une raison suffisante de cette dégénération des humeurs vivantes, et de cette modification dépravée du systême qui donne naissance aux fléaux les plus destructeurs.

202. Il ne fut pas permis de vérifier sur les cadavres, jusqu'à quel point se portèrent ces altérations. Si le préjugé n'eût opposé une égide qu'il est souvent dangereux de vouloir briser, on eût sans doute trouvé des taches gangreneuses sur les tuniques des intestins; des traces d'inflammation incomplète sur l'estomac et le tube intestinal, une purulence ou une congestion de bile dans le foie, des abcès ou des dépôts dans le cerveau, &c.

203. Quoi qu'il en soit, cette maladie, presqu'essentiellement mortelle par les lésions radicales des viscères les plus importans, fut si désas-

---

(1) Voyez mon *Mémoire sur l'influence et les effets des émanations marécageuses sur l'économie vivante*, couronné par la Société royale de Médecine de Paris.

treuse, que sur trois cents enfans attaqués de l'épidémie, à peine il fut possible d'en sauver un tiers. La mort étoit leur partage quand les vomissemens étoient énormes et rebelles à tout secours, quand la diarrhée ayant été excessive, s'arrêtoit subitement; quand l'assoupissement, les convulsions et les taches de pourpre se mettoient de la partie. On pense bien que la maladie de ceux qui étoient dans la dentition, eut une marche rapide et funeste, et que l'impossibilité de téter ou le dégoût absolu du lait, ne laissoient que de foibles ressources. Il est difficile de s'imaginer que des enfans pussent résister quatorze jours aux symptômes de l'épidémie portés presqu'au plus haut degré d'intensité. Au milieu de tant de revers, on appercevoit quelques lueurs d'espoir, lorsque, dans les principes, le vomissement, quoique considérable, étoit aisé, lorsque la diarrhée de la seconde période n'étoit point colliquative, et se soutenoit dans la troisième, principalement quand la soif, qui formoit le symptôme dominant, n'étoit pas inextinguible. Les convulsions qu'on a vues dans toutes les périodes de la maladie, n'étoient mortelles que dans la troisième, lorsqu'elles survenoient avec l'assoupissement et le pourpre. Enfin, les enfans étoient d'autant moins en danger, que les apyrexies étoient longues, que ces petits ma-

lades tétoient facilement et avec plaisir : en général, on crut s'appercevoir qu'il y avoit des jours critiques. A cette époque, on voyoit avec joie que les enfans fussent inquiets et pleureurs. Harris a remarqué les avantages de ce signe.

204. Les secours curatifs, modifiés par les circonstances, durent être calqués sur la prédominance des symptômes qui formoient indication majeure dans chaque période.

D'après cela, le vomissement devant être regardé comme critique et comme symptomatique en même temps, l'arrêter inconsidérément pouvoit avancer avec rapidité la terminaison funeste de la troisième période. J'ai vu la mort précipitée être le terme de cette suppression ; la diarrhée devenoit colliquative, ou le ventre se météorisoit avec constipation, et le malade périssoit avec tous les signes d'inflammation aux entrailles. On évitoit un pareil dénouement en combattant ce symptôme par les boissons délayantes et antiseptiques, autant pour donner un véhicule à l'humeur délétère, que pour en corriger la qualité. Ces boissons consistoient en eaux panées ou en décoction des racines de guimauve, dans lesquelles on infusoit des sommités de millefeuille, des fleurs de tilleul ou de muguet, y délayant ensuite le jus d'une ou de deux

oranges douces, ou une certaine quantité de marmelade de coings, de gelée de groseille, de conserve d'épine-vinette, &c. Je préférois ces tisanes incrassantes et acidules à l'eau de poulet, à l'hydrogale et autres, parce que le caractère septique des humeurs animales excluoit ce qui étoit trop susceptible de dégénération putride. J'ai vu plusieurs fois que cette boisson copieuse modéroit le vomissement, supprimoit les nausées : il falloit l'aider avec les mixtures tempérantes, dans lesquelles entroient le suc d'oranges, les sirops de limon, de coings, de berberis, de grenade. Les potions salines, à moins qu'elles ne fussent associées aux narcotiques, convenoient si peu à des entrailles irritables et sensibles à l'excès, qu'on étoit sûr, en les administrant, d'occasionner des contractions spasmodiques plus rapprochées, et d'augmenter l'intensité des symptômes. Les opiatiques seuls ne réussissoient point, et donnés sans attention, ils alloient jusqu'à déterminer des convulsions et redoubler les vomissemens, qui accéleroient la perte des malades. Les absorbans terreux (1) étoient au moins inutiles, et l'emploi n'en étoit permis que lorsque la matière des vomissemens

(1) Je ne parle pas des absorbans alkalins, qui auroient été manifestement nuisibles.

étoit acide et la couleur des selles verdâtre : mais ces cas constituoient les exceptions au caractère des humeurs, dû au génie de la constitution générale.

Il ne seroit quasi pas besoin de dire que les pédiluves et les lavemens multipliés présentoient, dans cette période des secours très-utiles, et que les sangsues appliquées à la tête, réussissoient assez, lorsqu'elles étoient nécessitées par la véhémence du mal. Les potions avec les tamarins, les myrobolans citrins avoient le triple avantage, lorsqu'on pouvoit les placer, d'agir en qualité d'antiseptique, d'avoir un effet eccoprotique bien propre à détruire les mouvemens spasmodiques de l'estomac et des intestins; enfin, de resserrer légèrement le ventre dans leurs effets secondaires. Si le vomissement étoit assez fort pour exiger d'être réprimé, on le faisoit d'abord avec des écussons astringens et narcotiques, et, quant à l'usage interne, avec des juleps anodins, tels en premier lieu que la décoction des feuilles de nymphéa avec le sirop de la même plante, ou les extraits de laitue, de coquelicot dans les eaux de pourpier, de nénuphar et de menthe avec l'éther sulfurique alcoholisé (liqueur minérale anodine d'Hoffmann). L'inutilité de ces moyens doux, obligeoit à leur associer la conserve de rose, celle de kinorrodon,

le diascordium, ou de leur préférer la décoction d'une tête de pavot blanc adoucie avec le sirop de coings. Enfin, dans ces cas où il falloit ne s'occuper que du moment, on adoptoit le sirop diacode, le laudanum, l'alcohol sulfurique (eau de rabel), dans un véhicule antispasmodique ou mucilagineux. L'anti-émétique de Rivière, associé à l'opium gommeux, rendoit souvent de grands services. Je n'employai qu'une fois chez un enfant de onze mois, et ce fut avec succès, le médicament que M. Whytt recommande contre le vomissement nerveux. Je ne parle pas des vertus du columbo, parce que ce remède ne se trouvoit pas chez nos apothicaires.

205. La dépravation des humeurs étant encore plus marquée dans la seconde période que dans la première, et n'y ayant de particulier que le couloir par lequel s'évacuoient les sucs délétères, il est sensible que la méthode curative ne devoit pas essentiellement différer. Il falloit insister seulement sur des antiseptiques plus rafraîchissans, tels que les sucs d'oseille et de laitue, les poudres de camphre nitrées, les décoctions de quinquina acidulées, etc. Les pédiluves et les lavemens émolliens devoient être interdits, à moins de constipation qui même réclamoit les plus doux cathartiques (1).

(1) Je préfère aujourd'hui à tous les purgatifs, dans

J'ai vu dans cette seconde période les bains de pieds décider des grosses selles, suivies d'un anéantissement formidable, et le fils chéri d'un honnête commerçant faillit périr de cette manière. On n'avoit rien à craindre des fomentations émollientes sur le corps, lorsqu'on vouloit faire cesser l'éréthisme du tissu cutané, ou opérer un dégagement, en augmentant l'excrétion de l'humeur transpirable.

206. Quant à la troisième période, il falloit saisir le moment où la diarrhée s'arrêtoit et les humeurs se portoient à la tête. Les lavemens, les légers purgatifs, les suppositoires, les bains de pieds, ou les sinapismes à la plante de ces extrémités, étoient les moyens incertains que l'art offroit dans des circonstances où le stimulus des vésicatoires auroit eu de mauvais effets. Les sangsues aux tempes pouvoient être indiquées par le degré de congestion dans le cer-

---

le plus grand nombre des maladies des enfans, un mélange d'huile douce de ricin, de sirop de chicorée composé, d'eau de fleurs d'orange, et d'eau de tilleul. Voici ma formule générale : *Prenez* d'huile douce de ricin, une once et demie; de sirop d'althea, une once; d'eau de fleurs d'orange, deux gros; d'eau de tilleul, une once : mêlez, pour prendre par cuillerées. Cette espèce de looch se place dans tout temps et à toute heure; il évacue très-bien et adoucit.

veau ; et l'extrait de quinquina, l'élixir de vitriol de *Minsycht*, ou le julep de camphre acéteux de la *Pharmacopée de Londres*, remplissoit très-bien l'indication tirée de la dissolution des liquides. Je vis un cas où ce dernier remède parut arracher une victime au tombeau d'une manière sensible. A cette époque, si la nature prenoit le dessus, il falloit soutenir le cours des selles, dont la consistance annonçoit la coction, par quelques purgatifs toniques, et l'on abandonnoit l'usage des acides ; c'étoit le vrai moyen d'abréger la convalescence, pendant laquelle on devoit employer des stomachiques légers.

207. Le régime de ces petits malades fut analogue aux remèdes qui étoient appropriés à leurs maux. Les enfans à la mamelle firent peu usage du lait, et en donnant à l'alternative cette nourriture avec les acides, il n'en résulta pas d'inconvénient sensible. Les décoctions de pain, les crêmes de riz, d'épeautre, de gruau bien claires ou passées au tamis, formoient la base de la nourriture, qui même devoit être prolongée long-temps dans la convalescence, en y joignant les compotes de pommes, les oranges, la gelée de groseilles, etc.

Telle est l'épidémie que j'avois à décrire. J'en ai consigné ici le tableau d'autant plus volontiers, que je n'ai rien vu d'approchant dans les

auteurs (1), et qu'on ne s'est pas assez attaché à peindre les nuances des maux qui s'étendent épidémiquement sur l'enfance.

---

208. Il n'est pas aussi rare qu'on le pense, d'avoir à combattre des saburres putrides dans les enfans de tout âge, et principalement dans ceux qui sont sevrés. On sait même que cette espèce de saburres est la cause ordinaire d'une

---

(1) On trouve, dans la *Gazette de Santé*, année 1774, n° 24, page 93, la description d'une maladie épidémique des enfans, désignée sous le nom d'*hydromanie*. A travers le détail informe qu'on en a donné, on peut reconnoître que son caractère est identique avec l'épidémie dont on vient de lire le tableau. Je laisse aux observateurs et aux praticiens le soin de comparer notre méthode curative, avec celle que propose l'auteur du morceau qu'on lit dans la *Gazette de Santé*. Une maladie d'un autre genre, mais caractérisée par ce symptôme hydromane, dont il a été question, règne, dit-on, endémiquement sur les enfans dans le pays d'Auge : on peut consulter là-dessus ce qu'on a publié dans le n° 10 de la *Gazette salutaire*, année 1765; on y verra que le fond de cette maladie, qu'on désigne sous le nom de vapeurs convulsives, tient singulièrement de l'épilepsie : elle attaque particulièrement les enfans qui, après une petite-vérole ou une péripneumonie maligne, croient jouir d'une heureuse convalescence.

infinité de maladies, et de convulsions aiguës chez les enfans. Hippocrate fait mention des convulsions qui attaquoient singulièrement la tête, et dont le foyer étoit dans l'estomac, puisque des vomissemens bilieux les soulageoient sur le champ ; Galien cite un jeune garçon, dont les fortes convulsions ne disparurent qu'après qu'il eut vomi une bile très-âcre, etc. Les signes propres à décéler cette cause particulière, sont les mêmes que ceux qui indiquent des matières en orgasme dans les premières voies, et les évacuans en sont les vrais remèdes. J'ai parlé ailleurs de cette indication et des moyens connus pour la remplir ; je ferai seulement observer ici, que je préfère, dans les cas de bile acrimonieuse et de sucs putrides, un mélange de tartrite acidule de potasse (crême de tartre), de sucre et de jalap, celui-ci pouvant être remplacé par la rhubarbe ou par le muriate doux de mercure (calomelas), que je fais précéder d'un émétique. Baglivi qui croyoit que les convulsions des enfans sont presque toujours causées par le vice de l'estomac, ne voyoit rien au-dessus d'une infusion de rhubarbe. M. Whytt, ayant eu à traiter une maladie convulsive, produite par une saburre âcre, la guérit en se servant d'un mélange de rhubarbe et de calomelas. Personne n'ignore d'ailleurs que les correctifs

de la bile âcre sont les altérans acidules, à la tête desquels il faut placer le tartrite acidule de potasse.

SECTION IV.

Des humeurs âcres.

209. Les âcres jouent un très-grand rôle dans l'histoire des convulsions. Pour s'en convaincre, il ne faut que considérer les cas nombreux de convulsions produites par les éruptions cutanées, soit lorsque la nature travaille pour porter à la peau la matière qui doit les exciter, soit lorsque l'humeur de ces éruptions, déposée déjà sur l'habitude du corps, reflue par quelqu'accident sur les parties internes.

210. Nous avons tant d'observations qui constatent que des convulsions de toute espèce ont été terminées par une éruption à la peau, qu'il n'est pas permis de douter que cet âcre, à l'expulsion duquel la nature travailloit, ne fût la cause de ces mouvemens spasmodiques. La crise est encore attendue, et les convulsions tourmentent le malade; elle commence ou elle se complète, et le calme renaît. Parmi les faits que j'ai à citer en preuve de ces assertions, je parlerai d'abord d'un enfant cacochyme, dont M. Tissot fait mention, qui ayant essuyé

cinq

cinq attaques de convulsions, à différens intervalles, sans y avoir jamais été sujet, guérit par une éruption spontanée de boutons au visage. Tulpius donne aussi l'histoire de deux enfans qui ne purent être délivrés de leur épilepsie, que quand la nature produisit des ulcérations à la tête. J'ai vu un sujet de dix-sept mois, qui ayant éprouvé trois attaques épileptiques dans l'espace de vingt jours, en fut totalement délivré par des *achores*, qui formèrent une couche épaisse sur toute la partie chevelue de la tête. M. Bundell cite un cas de spasmes très-forts dans les doigts, par le retard d'une éruption qui avoit coutume de se faire habituellement. Zimmerman témoigne qu'une toux convulsive violente, suivie de marasme, de fièvre et de sueurs colliquatives, fut l'effet, dans un enfant de huit ans, de la matière de la gale ordinaire à ces petits êtres, qui s'étoit amassée en grande quantité autour de son cou, sans sortir cependant au-dehors; et M. Barailon nous apprend que plusieurs épileptiques ont été délivrés par des fièvres exanthématiques malignes.

211. Si de pareils exemples ne démontroient pas clairement que le miasme éruptif excite souvent des accidens spasmodiques, on n'auroit qu'à considérer ce qui se passe dans la première période des fièvres exanthématiques aiguës.

Foës et M. Lepecq de la Clôture ont consigné dans leurs Ecrits l'histoire d'une épidémie de fièvres bilieuses catarrhales, avec exanthèmes, qui s'étendit sur les seuls enfans même de la classe la plus jeune. Non-seulement la description de ce fléau présente, parmi les symptômes essentiels, de fréquens mouvemens spasmodiques, et différentes convulsions, mais encore elle nous apprend que plusieurs enfans furent délivrés des plus grands accidens de l'épidémie par une éruption galeuse plus ou moins générale, qui se faisoit quelquefois pendant les préludes de la maladie.

212. Les cas de convulsions avant l'éruption de la variole, de la rougeole, de la scarlatine, sont trop connus pour s'en occuper en détail. Mais est-il vrai, comme tous les Auteurs le répètent, que ces symptômes soient alors de bon augure? Je me suis plaint dans une observation publiée dans l'*ancien Journal de Médecine*, de la fausseté d'un pareil pronostic, en rapportant, en faveur des jeunes Médecins, un cas dans lequel on voit que les convulsions, au milieu d'autres signes rien moins que formidables, annoncèrent la mort au début d'une petite vérole. M. de la Roche a de même envisagé ce symptôme comme un des plus défavorables de cette époque; et M. Menuret avoit déjà com-

battu l'erreur de ceux qui mettent peu d'importance à ce phénomène morbide, ajoutant qu'il est un de ceux qui méritent la plus sérieuse attention. Tout cela confirme ce qu'avoient dit M. Monro sur les malheurs présagés par des convulsions dans des varioles inoculées, et l'immortel vieillard de Cos, dans la prédiction sur l'incertitude des signes qui servent au pronostic des maladies aiguës.

213. Pour trouver le remède des convulsions qui précèdent l'éruption variolique, il faut considérer la triple circonstance dans laquelle elles paroissent.

1°. La plus générale est l'inflammatoire, et c'est ce qu'a très-bien vu M. Vieusseux, en disant que la fièvre de la petite vérole ne tue que par l'excès de l'inflammation, et est rarement putride dans le commencement. Le meilleur antispasmodique qu'on puisse opposer aux mouvemens convulsifs, dans cet état phlogistique des humeurs, est donc la saignée, qu'il faut quelquefois réitérer, mais dont le succès n'est pour l'ordinaire ni lent, ni équivoque. L'effet de ce remède est fort bien secondé par les lavemens et les pédiluves; on peut même tirer un grand parti d'un mélange de musc, de sucre et de nitrate de potasse, dans une cuillerée d'eau de tilleul.

214. La seconde est la diathèse putride, qu'on doit combattre avec les évacuans et les acides. On sait que les saburres, en irritant les premières voies, s'opposent à l'éruption des exanthèmes et des pustules critiques. Aussi M. Tissot déclare expressément que les spasmes de ces parties sont une des causes qui troublent le plus ordinairement les maladies éruptives, et qui peuvent, au milieu des apparences les plus favorables, les rendre quelquefois mortelles en peu d'heures. Je puis confirmer ces assertions par ce que j'ai observé dans une épidémie de variole, compliquée de fièvre putride maligne, dont j'ai publié l'histoire (1). L'émétique, dont je fis un grand usage avant l'éruption, favorisoit non-seulement la sortie des boutons, mais encore constituoit le vrai moyen de faire cesser les convulsions qui paroissoient quelquefois à cette époque. Les antispasmodiques directs, qui parurent ensuite nécessités par le génie de la maladie, furent une combinaison de camphre et d'opium (2) et de safran et de camphre. Il est bon de remarquer, en passant, que je

---

(1) *Ancien Journal de Médecine*, tome LV, page 37.

(2) Ce mélange me paroît d'autant plus heureux, que, suivant les observations de M. Storck, le camphre châtre la vertu soporifère de l'opium.

confirmois alors, sans en être instruit, les vertus sédatives du safran contre le spasme douloureux de la gorge, qui se fait sentir dans la variole ; vertus préconisées par MM. de l'Epine et Desessarts, médecins de la Faculté de Paris.

215. A cette seconde circonstance, il faut ajouter celle des saburres vermineuses. On a vu avec étonnement l'éruption d'une petite vérole inoculée, suspendue et traversée par un seul gros ver ; évacué dans l'action d'une tisane émétisée, la maladie poussa à la peau, et les accidens spasmodiques disparurent. M. Graullau parle d'un enfant qui mourut en quarante-huit heures des premiers accidens de la variole. L'ouverture du cadavre fit voir cent quatre-vingt-onze vers, nageant dans une matière noire et très-fétide. Ils étoient si entrelacés les uns dans les autres, qu'en plusieurs endroits ils bouchoient les intestins grêles, qui étoient percés et marqués de stries gangréneuses. En de pareils cas, les médicamens les plus utiles sont les évacuans et les anthelmintiques.

216. L'affection purement nerveuse forme la troisième circonstance. Elle n'est pas rare chez les enfans, si les preuves apportées dans le chapitre premier sont démonstratives. Ici triomphe l'oxide de zinc sublimé (fleurs de zinc), suivant le témoignage de M. de la Roche ; une

pratique heureuse l'ayant convaincu que ce remède arrête infailliblement alors les convulsions, pourvu qu'il soit donné à dose suffisante. Mais les bains tièdes, les fomentations ou les évaporations chaudes (1), les vésicatoires ou les ventouses sèches à la nuque, ou aux épaules, ne sont pas des secours moins précieux et moins recommandables; ceux qui rendent raison à leur manière de l'effet de ces topiques, disent qu'ils rompent les spasmes internes, par un effet de la sympathie si marquée de la peau avec presque tous les organes; et, en faisant cesser l'éréthisme de son tissu, qu'ils favorisent la formation des petits spasmes cutanés partiels, d'où dépend l'établissement des boutons et des exanthèmes.

217. Je condamne exprès au silence une quatrième circonstance, parce qu'elle est rare, la vraie foiblesse. La polyæmie, les saburres, le spasme, forment le plus grand nombre des cas de prostration des forces. Si, par une méprise absurde, on applique alors des cordiaux, non-seulement on excite des convulsions ou on aggrave celles qui ont déjà lieu, mais encore on

(1) Une façon aussi commode que salutaire d'administrer ces secours curatifs, est de tenir sous la plante des pieds, une brique chaude, enveloppée d'une flanelle, et trempée au préalable dans de l'eau chaude. On évite par-là quelques inconvéniens inévitables des bains.

occasionne des lésions organiques, dont le trépas est trop souvent le terme, ou des suites de maladies plus affreuses quelquefois que la mort elle-même.

218. Ces suites, qu'il faut considérer sous un rapport particulier à ce traité, sont une toux convulsive, menaçant de dégénérer en pulmonie, comme je l'ai prouvé dans un ouvrage (1) que j'ai donné sur la phthisie pulmonaire, ou d'autres convulsions chroniques, dues autant à l'état d'extrême sensibilité dans lequel restent les nerfs après la variole, la rougeole, la miliaire, la scarlatine, qu'à la crise imparfaite de l'âcre fiévreux irritant.

219. La méthode curative de ces maux (§. 212) roule entièrement sur les bains tièdes, sur le lait, et préférablement celui d'ânesse, sur un régime végétal et farineux le plus tempérant possible, quelquefois enfin sur l'établissement d'un ou de plusieurs égouts, pour évacuer lentement l'humeur âcre qui cause les convulsions. Dans ces circonstances M. Sutton donne de grands éloges à l'usage du muriate de mercure doux (calomelas), et l'on peut quelquefois tirer parti de ce remède.

---

(1) *Traité de la Phthisie pulmonaire*, seconde édition, tome II, page 1.

Combien ces effets de la variole, la plus redoutable des fièvres exanthématiques, doivent faire bénir la découverte de la vaccine, affection morbide si simple, qui n'en est presque pas une, qui n'expose à aucun danger, et qui préserve efficacement de la variole! Les convulsions ne précèdent point l'éruption vaccinique, et nul mauvais symptôme ne prévient contre l'adoption d'une méthode salutaire qui honorera le dix-huitième siècle, et dont les extrêmes bienfaits sont réservés pour les âges futurs.

220. Je passe actuellement aux causes de convulsions dépendantes d'un âcre répercuté; et pour ne plus revenir sur l'article des maladies exanthématiques, je vais insister de suite sur tout ce qui les concerne. 1°. Si le virus acrimonieux de ces maladies éruptives rentre après avoir été fixé à la peau, il s'ensuit des convulsions aussi graves que dangereuses. Pour prouver ce fait, je citerai seulement M. Monro, qui vit un jeune sujet attaqué d'une fièvre éruptive épidémique à Edimbourg; l'éruption disparut tout d'un coup, et le malade eut des spasmes dans les entrailles et des convulsions dans tout le corps, avec une douleur aiguë au doigt du pied gauche: la mort arriva en trois heures. 2°. Si l'humeur âcre des pustules varioliques est

absorbée (1) pendant la fièvre de suppuration, il en provient encore des troubles analogues. Je n'appuierai point cette vérité par des exemples, parce qu'elle est confirmée par une foule de faits. 3°. Enfin, si une saburre putride ou des vers irritent fortement les premières voies, dans le cours ou même sur le déclin de ces maladies, il en naît aussi de ces accidens spasmodiques. Parmi les cas qui le démontrent, j'indiquerai ceux dont M. Lefebvre de Villebrune a été témoin. Cet observateur a vu périr, dans les convulsions, des enfans au moment même de la dessiccation des boutons varioliques, quoique tout eût été très-bien jusques-là, et les vers trouvés à l'ouverture du cadavre avoient réellement causé ces catastrophes.

Dans le premier de ces exemples, on adopte, en qualité d'antispasmodique indirect, les boissons délayantes et diapnotiques, la saignée, le bain tiède (2) et l'opium, quand il y a un état

---

(1) Des auteurs recommandables ne croient pas que les symptômes qui se déclarent alors, viennent de la matière absorbée ; ils pensent qu'ils dépendent d'un violent éréthisme de la peau, occasionné par une sérosité ou *ichor* très-âcre, qui n'a pu subir la coction purulente. Cette cause est en effet très-puissante, mais rien ne détruit la réalité de l'absorption.

(2) On lit dans la *Gazette de Santé*, année 1774,

inflammatoire ou spasmodique ; et les vésicatoires, soutenus par l'usage du camphre et du musc, quand il y a affaissement. Dans le second cas, on voit encore réussir les bains tièdes, les purgatifs et le quinquina ; les contre-vers sont le spécifique du troisième. Je ferai observer au sujet de cette dernière indication, que les vésicatoires doivent paroître précieux, si la vertu anthelmintique que leur a attribuée M. de Villiers est confirmée.

221. On sait que parmi les reliquats de la variole, de la rougeole, etc., se trouvent des dépôts, des ophtalmies, et autres maux provenans d'un reste de levain exanthématique, dont la métastase est très-dangereuse. J'ai guéri en 1780 une fille de huit ans attaquée de convulsions presque continues, excitées par la rentrée d'une humeur de rougeole, qui depuis six mois affectoit les deux yeux, avec quatre sangsues appliquées jusqu'à trois fois aux tempes, avec un cautère pratiqué derrière chaque oreille, vingt bains domestiques, et deux mois et demi d'usage du lait d'ânesse, et d'un mélange des sucs de cresson et de chicorée. Ce traitement fit dispa-

---

page 121, un exemple où le bain tiède combattit avec avantage les convulsions, et fit reparoître l'éruption répercutée de la petite vérole dans un enfant de six ans.

roître une tache blanche qui s'étoit formée sur la pupille de l'œil gauche. Quant aux dépôts varioliques, la délitescence en est si à craindre avec des convulsions subséquentes, qu'on doit se hâter de les ouvrir. Appuyé sur des observations malheureuses, M. Miollis a très-sagement développé cette nécessité dans le vingtième tome de l'*ancien Journal de Médecine*.

222. Il n'est point de période de la vie humaine, qui soit plus exposée que la première enfance aux éruptions cutanées, et sur-tout aux éruptions critiques. Les uns sont sujets à avoir le derrière des oreilles humide, rouge, comme érysipélateux, ou ressemblant à des dartres vives, d'où il exsude une humeur gluante et fétide, qui, en s'épaississant, forme des gales dont les croûtes se gercent et s'écaillent lorsqu'elles sèchent : on est dans l'usage de nommer cette incommodité oreillons. D'autres, au lieu d'avoir cette éruption dans le cours de l'allaitement, ont plus ou moins de chassie aux yeux. Ceux-ci ont la face couverte de croûtes laiteuses, le cuir chevelu de la tête tapissé d'*achores*. Ceux-là sont pleins de feu volage, souffrent des gerçures aux plis des cuisses, des jarrets, etc. Tous ces maux, produits par une humeur âcre de nature à-peu-près identique, sont aisément suivis de convulsions, pour peu que

cette humeur reflue sur les parties internes. Les observations sont très-multipliées sur cette partie. Le docteur Aaskou a rapporté, dans le premier volume des *Mémoires de la Société Royale de Médecine de Copenhague*, plusieurs exemples de jeunes enfans, dont les convulsions et la mort avoient été produites par la rentrée ou la dessication des croûtes de lait. M. de Villiers, D. R. P., parle d'un enfant qui éprouva plus de trente attaques d'épilepsie par jour, après qu'on lui eut desséché, avec des poudres astringentes, l'humeur qui suintoit de quelques gerçures aux cuisses et aux fesses. M. Villar rapporte que, dans le Champsaur, la suppression des éruptions qui se font à la tête, occasionnée ou par le froid auquel on expose la tête des enfans, ou même par le régime échauffant, est, entr'autres maux, souvent suivie de convulsions, et même d'épilepsie. Cartheuser avoit déjà dit que le mauvais usage établi en Suède de répercuter la teigne par l'application d'eau froide, y rend l'épilepsie fréquente, et M. Lorry a vu un jeune enfant cruellement attaqué d'une angine spasmodique qui paroissoit à l'alternative, avec des suffocations alarmantes, et qui dépendoit de la dessication des croûtes par un froid rigoureux.

Est-ce par quelqu'imprudence de ce genre,

ou par l'abondance de l'âcre éruptif, dont le foyer pouvoit également fournir à une éruption cutanée et à une métastase funeste, qu'il faut expliquer l'observation de cet enfant dont parle Hippocrate, 7e épid. *Il lui sortit des exanthèmes sans fièvre; mais les convulsions survinrent bientôt, et il mourut.* Ce n'est pas tout, et les livres sont pleins de faits qui indiquent que les convulsions sont survenues à la rentrée de l'humeur âcre d'une maladie cutanée quelconque. M. Dufour a vu une jeune épileptique, fatiguée d'ailleurs par d'autres convulsions, dont la maladie avoit commencé à l'âge de cinq ans, après la suppression d'une gale invétérée. Skenkius a cité un fait tout semblable, et M. Bruchmann nous apprend que la chorée (danse de Saint-Gui) et les convulsions les plus violentes, ont reconnu la même cause dans plusieurs sujets qu'il a traités avec fruit. Stahl parle d'une fille de neuf ans, épileptique depuis cinq, parce qu'on avoit résout un gonflement du cou, et qui ne fut guérie que lorsque la nature eut reproduit l'intumescence de cette partie. Diemerbroeck rapporte l'histoire d'une râche répercutée qui mit l'enfant au tombeau après plusieurs jours de convulsions continuelles, et M. Tissot cite une fille dont tout le corps fut couvert d'une ébullition simple,

qui rentra tout-à-coup, pour être suivie d'accidens spasmodiques singuliers.

Mais si les cas de répercussion sont agravés par l'absorption du remède qui répercute, et qui est dangereux par essence, on sent que le mal peut être porté au comble. Ainsi M. Sproegel assure qu'à Gottingue une pauvre femme ayant répandu de la poudre de cobalt sur la tête de sa fille, attaquée de la teigne, eut la douleur de la voir périr cruellement en peu d'heures; et M. Pibrac, chirurgien de Paris, fait mention d'une demoiselle de huit ans, qui mourut dans les mouvemens convulsifs les plus terribles, le cinquième jour de l'opération de deux loupes, pour l'entière destruction desquelles on avoit employé le muriate suroxigéné de mercure.

223. Dès que les convulsions sont occasionnées par le déplacement d'une humeur éruptive, la seule indication majeure est de rappeler à la peau l'âcre qui l'avoit abandonnée. On l'y attire lorsque le dessèchement des croûtes, par un air froid, est la seule cause répercussive, en fomentant les parties avec des décoctions chaudes et émollientes. Van-Swieten propose de le faire avec une eau de savon; comme plus propre à percer ces croûtes épaisses, qui, à l'instar d'un vernis cutané, bouchent les plus petits pores.

M. Lorry guérit l'enfant dont j'ai parlé au §. 222 dans l'espace de quelques heures, en faisant fomenter avec des décoctions émollientes tièdes la plante des pieds et le visage du petit malade. Pour peu que le calme se fasse attendre, on usera intérieurement de la poudre de Vogler (1) ou de la jacée (2), soit en infusion, soit en extrait, à laquelle on associe les fleurs de tilleul et l'oxide de zinc sublimé, ou le safran, selon qu'on a besoin d'insister davantage sur un anti-spasmodique décidé, ou sur un diaphorétique.

---

(1) Elle est composée de trois parties de sucre, de deux parties de fleurs de soufre, d'autant de racine de violette, et d'une partie de cachou (terre amère de l'auteur). (*Pharmaca selecta observationibus clinicis comprobata, denuò edita et aucta ;* in-8°.) M. Vogler prétend qu'il a guéri les croûtes de lait avec cette poudre, et cela plus sûrement qu'en y employant de la jacée.

(2) Voyez la *Dissertation* de M. Strack, *de crustâ lacteâ infantum*, page 33 et suiv., et celle de M. Haase, *viola tricolor*, &c. soutenue à Erlang. M. Haase a beaucoup travaillé sur la pensée ; il l'a examinée chimiquement et médicinalement. M. Strack donne une décoction dans du lait, de cette plante séchée et pulvérisée. M. Haase, sans rejeter cette manière de l'administrer, préfère la décoction aqueuse qu'il fait prendre tantôt chaude, tantôt froide : il emploie encore l'eau distillée, ou l'extrait dissous dans cette même eau ; il lui reconnoît sur-tout beaucoup de vertu dans la rentrée des *achores*, suivie d'accidens fâcheux.

Cette méthode seroit trop lente dans ces occasions, où les symptômes spasmodiques sont l'effet de la rentrée de l'âcre cutané, à la suite de quelque topique répercussif. Il est alors nécessaire de recourir à quelqu'irritant placé sur l'endroit même, ou du moins sur les endroits très-voisins des parties ci-devant occupées par l'éruption. J'ai réussi dans ces circonstances, en faisant brosser celles sur lesquelles je voulois réattirer l'éruption, en les faisant frictionner avec de la teinture de cantharides; dans d'autres cas, j'ai fait appliquer des sinapismes ou des vésicatoires. Tantôt je me suis servi des sangsues, des fumigations aqueuses, des topiques relâchans, secondés par l'administration intérieure des diapnotiques et des antispasmodiques; tantôt, enfin, j'ai trouvé le moment de faire une dérivation utile par les doux cathartiques ou les diurétiques rafraîchissans. Ainsi M. Tissot ayant eu à traiter un enfant qui avoit souvent, pendant six mois beaucoup de boutons sur tout le corps, avec des démangeaisons, et se portoit bien, quand les boutons disparoîssoient, il étoit dégoûté, foible, languissant, et avoit des accès épileptiques, obtint sa guérison par l'usage du muriate de mercure doux et celui des purgatifs. On trouve dans la *Gazette Salutaire*

taire (1) l'histoire d'une cure, à-peu-près semblable, d'un enfant de neuf mois, dont les croûtes laiteuses avoient été répercutées; avec la différence qu'on eut besoin d'insister sur quelques doses de laudanum liquide.

Quelqu'utiles que soient ces secours, il est à craindre de les voir inefficaces, si l'on s'endort sur les commencemens d'un mal, qui fait bientôt des progrès rapides.

224. Le point de pratique qui s'offre naturellement à discuter ici, est de savoir si l'inoculation de l'humeur qui produit la croûte laiteuse ou les *achores*, ne pourroit point guérir des convulsions chroniques, en fixant à la peau l'âcre qui devroit s'y porter, ou qui déjà l'a abandonnée? On est convaincu, par les faits, que des enfans vexés par les plus fortes convulsions, en ont été délivrés par une éruption spontanée. Les livres de médecine nous apprennent que plusieurs enfans n'ont été préservés de convulsions qu'à la faveur d'une croûte laiteuse, des *achores*, &c. Ces faits n'ont-ils pas une conséquence naturelle; et quand, dans l'impuissance de l'art, le médecin entrevoit une route salutaire, quelle fausse timidité arrêteroit sa résolution? N'a-t-il point les présomp-

(1) Année 1775, n° x.

tions de quelques médecins respectables? N'a-t-il point l'analogie de l'inoculation de la variole, de la rougeole, de la gale? Et si cette source d'induction ne l'éclairoit point, il lui resteroit l'analogie plus directe de l'utilité des *achores* spontanés: utilité d'autant plus grande, qu'il semble qu'aucune évacuation ne paroît tenir lieu parfaitement des éruptions qui se forment sur la tête. Je connois un jeune homme (et cette observation peut être décisive) qui a été guéri, vers sa quatrième année, d'une épilepsie qu'il avoit contractée dès l'âge de six mois. Cette guérison fut l'effet d'une croûte laiteuse qui s'étendit sur le front, le cuir chevelu, et quelque peu sur le cou et la région lombaire. Cet enfant en avoit été infecté, pour avoir communiqué et été soigné avec les mêmes peignes d'un autre enfant rempli d'achores en suppuration.

Si cet exemple d'inoculation naturelle ne peut être d'aucun poids, je renvoie aux raisonnemens de M. Œttinger, professeur à Tubingue, qui nous a donné sur cette matière une dissertation (1), étayée par une bonne théorie médicale et d'ex-

---

(1) *Problema practicum, an achorum insitio, imitando variolarum insitionem, pro curandis pueritiæ morbis rebellibus, tutò tentari possit?* Tubing. 1762. Voyez surtout les pages 27 et 28, §. LXX et LXXI.

cellens préceptes. Je ferai observer seulement qu'avant de se décider à cette insertion, il convient d'avoir tenté l'usage de la pensée, ou de la poudre de Vogler, parce que ces remèdes favorisent l'éruption de plusieurs pustules chez les enfans même qui n'avoient auparavant aucune croûte.

225. L'histoire des humeurs âcres, à laquelle cette section est consacrée, seroit incomplète, si je n'y ajoutois quelques réflexions sur les effets convulsifs de quelques autres virus.

De Sauvages dit avoir vu une famille dont tous les enfans périssoient avant six ans dans les convulsions, qui ne reconnoïssoient autre cause qu'une humeur scrophuleuse répandue dans le cerveau. Willis rapporte une observation semblable. Zimmermann parle dans les *Mémoires de Zurich* d'une toux convulsive, aussi singulière que violente, qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la métastase de l'âcre scrophuleux. Je connois une dame affligée de la perte d'un enfant aimable, qui expira dans les convulsions après la guérison mal-adroite d'une opthalmie scrophuleuse (1).

---

(1) Voyez mon *Traité sur le vice scrophuleux et sur les différentes maladies qui en proviennent,* seconde édition. Paris, an XIII — 1805.

226. La consultation de la Faculté de Médecine de Paris, en faveur des enfans-trouvés de l'Hôpital d'Aix en Provence, porte que les enfans infectés du vice syphilitique, éprouvent, entr'autres symptômes, des vomissemens opiniâtres, des tranchées continuelles, mais ordinairement sans convulsions, &c. Cependant Vedel avance que les enfans nés d'une mère attaquée de métrorrhée (fleurs blanches) ou de blennorragie (gonorrhée), parmi d'autres maux, sont sujets aux convulsions. Rosen parle d'un enfant chez qui ce virus se borna à produire l'épilepsie; et il s'explique très-formellement ailleurs, en disant que le vice syphilitique caché, manifeste chez les enfans sa présence par des symptômes qui semblent n'avoir rien de commun avec les maux syphilitiques, tels que des convulsions, l'épilepsie, etc. Astruc, Sanchés et M. Swediaur ont dit à-peu-près la même chose.

227. Quant aux autres virus, M. Boucher a vu des accès épileptiques dans un jeune garçon, qui en mourut, être le produit d'une humeur scorbutique portée au cerveau. M. Tissot fait mention d'une fille de neuf ans, qui devoit à un principe de matière goutteuse une mobilité si excessive, que la plus petite cause lui donnoit des convulsions. M. Visoni cite des convulsions produites par l'humeur cancéreuse, lesquelles

étoient si violentes, que les articulations se luxoient; et M. Godar impute des désordres semblables à l'humeur âcre du rhumatisme.

228. Le plan de cet ouvrage me défend de faire une digression sur le tableau des symptômes, et sur la nature du traitement qui convient à ces différentes maladies; tout ce qu'il m'est permis de faire observer, c'est que les convulsions qui en dérivent, n'ont d'autres remèdes que ceux qui peuvent détruire leurs causes. Dans l'épilepsie chronique, dépendante d'une cause syphilitique, M. Vogel donne pour spécifique l'ammoniaque (esprit de sel ammoniac), saturé de sulfate de cuivre (vitriol de Chypre), qu'on a préalablement fait dissoudre dans de l'eau, dont on l'a retiré par filtration. On peut donner aux enfans quatre grains de sulfate en poudre et vingt gouttes de la liqueur.

SECTION V.

Des gaz intestinaux.

229. La distension que procurent les gaz intestinaux connus sous le nom de vents, de flatuosités, est une action irritante, réellement mécanique, d'autant plus propre à exciter des convulsions, que les vents, considérés sous le seul rapport morbifique, ne s'engendrent que

dans des entrailles foibles, susceptibles, en conséquence, des résultats de toute irritation.

Je viens de dire sous le *seul rapport morbifique*, car pendant le double travail dans lequel consiste la fonction de la digestion, il se dégage plusieurs fluides élastiques, qui se combinent ensuite par l'effet de cette force de tendance à la réunion, qu'on appelle attraction. Suivant les observations de M. Jurine, de Genève, ces fluides gazeux sont du gaz oxigène, qui va en diminuant de l'estomac aux gros intestins; du gaz azote qui augmente toujours progressivement de l'estomac aux gros intestins; du gaz hidrogène qui augmente de l'estomac aux intestins grêles, et diminue de ceux-ci aux gros intestins; enfin du gaz acide carbonique dont la proportion varie le plus, mais qui paroît être très-forte dans l'estomac et plus foible dans le canal intestinal (1). Ainsi les gaz se trouvent toujours dans le foyer de la digestion, lorsque cette fonction s'exerce; il s'agit seulement qu'ils ne se ramassent point trop tumultueusement pour déterminer ces accidens, pour l'ordinaire douloureux, que l'on connoît sous le nom de vents. Pechin avoit si bien apperçu le pouvoir

---

(1) Voyez mon *Essai d'un système chimique de la science de l'homme*, page 30.

de cette cause, qu'il n'a pas hésité d'assurer que l'irritation produite par le gonflement flatueux des intestins, est suffisante pour produire l'épilepsie chez les enfans : il s'en étoit convaincu par trois cas, suivis de l'ouverture du cadavre. Tout le monde est instruit, et Nenter en a fait la remarque, que les vents sont la cause d'une maladie très-douloureuse pour les enfans de naissance, qui est la cardialgie ; et le professeur Delius a vu les vents occasionner chez quelques sujets un sommeil inquiet, interrompu par des soubresauts et des rêves affreux, une espèce d'immobilité de la mâchoire inférieure au réveil; et chez d'autres, des douleurs aiguës dans les extrémités, et des convulsions qui dégénéroient bientôt en épilepsie.

230. Tous les mixtes dans la nature contiennent plus ou moins d'air ou de fluide aériforme dans leurs principes constitutifs ; mais les proportions de ce fluide varient à l'infini dans les diverses substances. Sans indiquer ici quelles sont celles qui peuvent en développer le plus, je ferai remarquer que les nouveaux-nés qu'on fait teter à discrétion ; que ceux pour qui on se hâte de mettre en usage les panades, et sur-tout la bouillie ; que ceux qui, par des circonstances particulières, sont élevés artificiellement, et pour qui on emploie de préférence le biberon

sur la cuiller ; que ceux, en un mot, auxquels on permet l'usage précoce des fruits, des légumes, de certaines boissons fermentatives, doivent être et sont en effet très-sujets aux vents. Il est naturel que de foibles organes fassent des digestions imparfaites ; que dans ces mauvaises digestions le fluide gazeux ne soit point maîtrisé, et que, par l'explosion de ce gaz, la fibre, aussi irritable que mobile, de l'estomac, recevant une impression trop vive, se contracte et retienne une substance raréfactive, et propre par-là à multiplier les phénomènes d'irritation.

231. J'ai dit (§. 179) sous quel point de vue l'usage des absorbans dans les maladies de l'enfance pouvoit être compris au rang des causes morbides. Il est à remarquer qu'en même temps que ces remèdes s'unissent aux acides en liqueur, l'acide gazeux dont ils abondent ne peut manquer de se dégager, et d'occasionner par-là des gonflemens, des vents, et même l'espèce de douleur que produit l'action des acides libres dans les premières voies ; car, quoique ces acides gazeux soient très-foibles, et les plus foibles de tous, leur état de gaz les rend capables d'agir avec encore plus de promptitude et d'efficacité, que des acides en liqueur beaucoup plus forts ; ce qui fait que lors même que les absorbans détruisent la saburre acide, on n'est délivré d'une

incommodité que pour retomber dans une autre, qui, si elle n'est pas plus fâcheuse, est du moins plus souffrante.

232. En connoissant les erreurs de régime, qui ont précédé, on est en état de voir si les gaz intestinaux sont la cause du mal. Il en résulte des coliques ; la douleur prend et quitte subitement ; le ventre est distendu, les hypocondres et la région épigastrique sont gonflés, sur-tout il y a une espèce de tuméfaction circonscrite presque dans une direction perpendiculaire, depuis la région épigastrique jusqu'à l'ombilic, un peu plus néanmoins à gauche qu'à droite, parce que, ainsi que l'anatomie le démontre, telle est la direction de l'estomac dans les petits enfans. Les autres signes des vents sont la fréquence des éructations, la disposition particulière du malade, et, suivant plusieurs auteurs, l'intermittence du pouls, avec une gêne très-marquée dans les mouvemens de la poitrine. Schroeder veut que les vents soient souvent la cause de l'asthme convulsif ; et suivant lui, cette maladie est pour l'ordinaire reconnoissable à une sorte particulière de serrement de la poitrine, qui est comme garrottée avec des cordes ; au battement du cœur qui l'accompagne, à l'extrême difficulté de respirer, et même quelquefois à une interruption totale, pendant quelque temps, de cette

fonction de la poitrine; au soulèvement du thorax, et à un pouls très-irrégulier, qui est tantôt dur, tantôt extrêmement foible.

233. La manière de préserver les enfans de naissance, qui sont sujets aux vents, d'une partie des tourmens que cette cause leur donne, est très-simple; il s'agit de ne pas les coucher, de ne pas les laisser dormir peu de temps après qu'ils ont teté; au contraire, de différer leur sommeil jusqu'à ce qu'ils aient rendu des vents par la bouche ou par le fondement. On les provoque, on en facilite l'expulsion, en faisant avec la main de légères frictions sur l'épigastre, sur le dos, et principalement sur les vertèbres lombaires. On réussit également en les tenant un moment nus devant un feu clair.

234. Le traitement des maux produits par des ventosités, renferme deux points principaux. Le premier consiste à éviter ce qui peut régénérer les vents; le second, à mettre en usage ce qui doit les détruire, pour que leurs effets disparoissent.

235. On prévient de pareilles régénérations par un régime très-frugal, par le choix des mets salubrement apprêtés, donnés avec mesure, et répétés d'après les besoins naturels. Une crême de pain légère et fluide, animée par quelqu'aromate et un peu de sucre, mérite d'être pré-

férée à tout autre aliment, pour un enfant qui ne sauroit se contenter du lait de sa nourrice. Cet aromate sera quelques gouttes d'eau de fleurs d'orange, de cannelle, d'anis ou de fenouil ; observant que, comme ces carminatifs échauffent, il faut en modérer ou en suspendre l'usage, si l'enfant éprouve de la constipation. On a déjà vu (§. 105) les avantages que pouvoient retirer les enfans à la mamelle de quelques cuillerées d'eau de chiendent, avec un quart de bon vin, pour faciliter les digestions laborieuses.

336. Les meilleurs carminatifs sont les vrais correctifs des foyers morbifiques, d'où les vents se dégagent. Sous ce point de vue, les doux purgatifs sont indiqués lorsqu'il faut évacuer une saburre putride ou bilieuse. Les rafraîchissans et les condensans seront à leur tour préférables, quand il s'agira de réprimer un excès de chaleur intestinale, qui raréfie l'air intérieur. C'est ici que prévaudra la pratique de Septale de Milan, qui guérissoit les coliques venteuses par la boisson d'eau froide, et par les fomentations de même qualité. Les stomachiques incisifs remédieront à l'atonie des viscères empâtés par des humeurs glaireuses ; et tels sont les cas où réussissent les semences carminatives, dont on a parlé avec trop d'enthousiasme. Ces remèdes rompent les spasmes des intestins, en attaquant les glaires

qui les surchargent, et donnent indirectement lieu à un cours de ventre salutaire. C'est ce qu'a vu Heurnius ; mais il en a tiré une conclusion vicieuse, lorsqu'il a dit qu'un scrupule de graines d'anis en poudre, que l'on fait prendre aux petits enfans, les purge aussi fortement que feroit la rhubarbe chez les enfans plus âgés.

On a proposé divers remèdes, comme jouissant d'une propriété spécifique pour la destruction des vents ; mais on compteroit en vain sur leurs grandes vertus, si, en les adoptant, on n'avoit égard à la circonstance de leurs applications. Ces remèdes sont, entr'autres, l'éther sulfurique, l'éther sulfurique alcoholisé (liqueur minérale anodine d'Hoffmann), l'alcohol nitrique (esprit de nitre dulcifié, liqueur minérale anodine nitreuse), la mixture contre les vents de Godart (1), l'alcohol ou esprit carminatif de Silvius ; le savon combiné avec la rhubarbe, suivant la méthode de M. Delius, ou associé à l'oxide d'antimoine par le nitre (antimoine diaphorétique) et à la magnésie, selon le procédé de M. Hoehnel ; la magnésie pure, combinée

(1) Prenez de noix de galle en poudre, une drachme ; de sirop d'althéa de Fernel, trois onces ; d'eau de fenouil, six onces ; mêlez. On donne toutes les heures une cuillerée de ce remède que l'auteur regarde comme un spécifique. *Ancien Journal de Médecine*, tom. XLIX, pag. 253.

avec le succin ou avec la poudre de petites oranges vertes séchées, comme le veut le professeur Hundertmarck, &c. M. Wilhelm avance que les commotions électriques chassent beaucoup de vents. Whytt s'est beaucoup loué dans ces occasions de l'*assa-fœtida* et du *castoreum*, M. Maumery de la mille-feuille, et M. de la Roche a fait utilement servir l'oxide de zinc sublimé ; tant il est vrai que, dans quelques circonstances de tourmens ventueux, l'existence du spasme, pris abstractivement, doit former une considération majeure.

237. S'il est difficile de remédier aux vents, il ne l'est pas moins de prévenir leur reproduction. Schroeder a essayé inutilement toutes sortes de remèdes, même le quinquina ; enfin, il a trouvé que l'acier est spécifique dans ces cas, pourvu qu'on le prenne en substance, à la dose d'une demi-once par jour, et d'une demi-drachme pour les enfans à la mamelle, et que l'on en continue l'usage pendant quelque temps. Ce médicament peut être remplacé par de l'eau commune, rendue plus ou moins martiale par la dissolution de la boule de mars (1).

---

(1) Les boules de mars sont du tartrite de fer et de potasse, avec excès d'oxide noir de fer, liés ou unis par l'extractif de l'eau-de-vie. (Morelot.)

SECTION VI.

Des dents.

238. La dentition, qui, selon une expression métaphorique de M. Lorry, est une maladie toute nerveuse, fait époque dans l'histoire de l'enfance, et doit être considérée comme une puissante cause de convulsions, parce que la dentition porte toujours à l'excès la mobilité naturelle du premier âge, et que les convulsions en proviennent, lorsque la dentition est pénible, tant en vertu de l'influence qu'a sur la mobilité une irritation habituelle dans quelque partie, que par rapport à l'effet d'une longue irritation sur les mouvemens harmoniques du système (1). En effet, ceux qui ont éprouvé ou qui ont bien observé ce qui se passe dans la migraine, dans la goutte, dans une douleur quelconque, savent combien alors on est irascible, impatient du bruit, du jour, de la variété des objets; combien les nerfs, devenus trop sensibles, ont peine à soutenir les impressions les plus ordinaires. Telle seroit l'image de la dentition, si

(1) M. de Fourcroy a dit là-dessus d'assez excellentes choses. Voyez *les Enfans élevés dans l'ordre de la nature*, page 222.

nous ne savions pas que ce qui est mobilité chez l'adulte, est convulsibilité chez l'enfant, et que tandis que le premier est seulement fatigué par le spasme, l'autre éprouve tout ce que les convulsions ont d'effrayant.

239. J'ai dit (§. 28), qu'une excessive mobilité marche toujours avec les grands développemens de la machine. Cette vérité doit paroître incontestable, dès que l'on voudra réfléchir sur les conditions nécessaires à ces développemens. La première est une augmentation de masse dans la somme des liquides ; la seconde une concentration d'action dans la partie du développement ; la troisième un travail quelconque supporté par le systême général des parties ; la quatrième, enfin, une réaction puissante de celui qui devient le terme des mouvemens organiques.

Dès que les fluides sont en plus grande proportion chez les enfans que chez les adultes, on doit penser que l'accroissement du corps est secondé par ce défaut même d'équilibre. Mais étant reconnu que toutes choses étant égales d'ailleurs, le ton des muscles augmente ou diminue, suivant la plus ou moins grande quantité de sucs qui se trouvent dans les voies de la circulation, il doit résulter de l'état dans lequel se trouve l'enfance, une tension (§. 144) facile à déranger, et une source d'augmentation de mobilité.

On a vu dans la section seconde du chapitre premier, que c'est sur-tout à cette cause qu'il faut attribuer la grande disposition qu'ont les enfans et les jeunes gens aux maladies spasmodiques. Indépendamment de cette circonstance, quand il s'opère quelque part un développement organique, il faut une action et une accumulation des substances, sans lesquelles ce développement ne sauroit avoir lieu. Or, ces substances ne peuvent point s'accumuler dans le foyer vers lequel elles sont dirigées, sans produire dans cet endroit une tension remarquable, et sans que les effets de cette tension ayent successivement lieu. Les tendons, jusqu'alors insensibles, ne cessent-ils pas de l'être, lorsque, par un accident morbide, leur tissu a été comme macéré par la congestion des liquides? Les os mêmes en se ramollissant, acquièrent de la sensibilité.

Cet effet est d'autant plus naturel, que tout se lie dans l'économie animale, et que tandis que l'action paroît se concentrer sur un point, il se manifeste ailleurs des mouvemens qui contrebalancent les résultats de cette action : telle est la diarrhée qui, lorsqu'elle est modérée, influe très-heureusement sur la dentition. Mais les mouvemens dont il vient d'être question, produits de la réaction de l'organe qui les suscite, n'entraînent pas moins un effort général, qui

monte

monte le ton de la machine au point le plus voisin de l'état morbide. M. Tissot avoit si bien adopté ces vues, qu'il recommande d'être très-attentif, durant les différentes dentitions, à ne pas attribuer à d'autres causes, ce qui dépend de cette mobilité accidentelle et passagère, et des efforts de la nature pour opérer quelque développement.

240. Ainsi la dentition, même dans l'état ordinaire, donne une très-grande aptitude à être affecté, et même à être pris de convulsions, puisque la plupart des enfans dont les dents poussent, ont quelquefois dans le sommeil la figure riante. Que sera-ce, lorsque les erreurs de l'éducation ou d'autres circonstances auront établi des foyers morbifiques ou d'autres centres d'irritation, capables de partager ou d'affecter pernicieusement l'action de la vie? Si l'explication de ces causes d'une pénible dentition étoit du ressort de cet ouvrage, je montrerois que tout ce qui peut augmenter, perpétuer ou aggraver le temps de l'irritation et de la douleur, non-seulement contrarie le travail des dents, mais encore doit amener des convulsions.

De Haen et Wasserberg, en discutant quels sont les effets de la douleur, ont prouvé que les convulsions en étoient un des plus naturels. Je crois avoir répandu quelque jour sur cette intéres-

sante matière dans un traité que je vais donner sur l'odaxisme ou dentition difficile (1), et dans ce que j'ai eu occasion de rapporter ci-devant au §. 161 à 165. J'ajouterai seulement ici, qu'en général les convulsions sont communes à deux époques particulières de la dentition : 1°. quand le germe des dents se développe ; 2°. au moment où la dent va paroître. Dans le premier cas, les convulsions se masquent souvent sous l'apparence de fièvre catarrheuse ou de colique ; dans le second, elles sont accompagnées plus ou moins de chaleur, de toux, d'anxiété.

241. Par ce qui a été déjà (§. 238 à 240) exposé sur le concours des circonstances qui se rencontrent dans la dentition, il est aisé de pressentir que les antispasmodiques calmans peuvent rendre les services les plus signalés. Aussi, M. Tissot assure avoir vu très-souvent les narcotiques salutaires dans l'épilepsie des enfans, produite par l'irritation des dents qui veulent percer, et que tous les autres remèdes ne peuvent souvent pas appaiser. De Haen veut qu'on donne tous les soirs deux drachmes de sirop diacode (2) à un enfant de cinq à six mois, qui

(1) Cet ouvrage a remporté jadis le premier prix de la Société Royale de Médecine de Paris.

(2) Le sirop diacode de Vienne est plus foible que celui de Paris.

souffre de ses dents ; et Rosen y avoit tellement confiance, qu'il n'hésite pas à dire que lorsqu'on donne ces calmans dans le début du mal, n'y ayant pas de fièvre, on peut être sûr de prévenir l'éclampsie, sur-tout si on en réitère sagement l'application, lorsque les circonstances l'exigent.

242. Un médicament non moins précieux peut-être dans ce cas, parce qu'il paroît agir en diminuant la mobilité du systême nerveux d'une manière bien différente de celle des narcotiques, est l'oxide de zinc sublimé. Gaubius a parlé de ces succès dans les orages de la dentition ; et j'en ai fait moi-même assez souvent usage dans ces occasions, pour qu'il me soit permis d'avancer que ce remède doit être mis au rang des plus utiles. Dans les essais que j'ai faits de cet antispasmodique, et dont j'ai rendu compte dans un *mémoire que j'ai donné sur les vertus médicinales des fleurs de zinc* (1), il m'a paru que quoique héroïque dans toute irritation nerveuse, il étoit contre-indiqué par une irritabilité excessive des entrailles, principalement de l'estomac. On peut néanmoins s'en servir alors, en le combinant avec la thériaque, l'extrait des têtes de coquelicot et le sirop de nymphéa. On

(1) *Ancien Journal de Médecine*, tom. LXX, pag. 273.

le joint aussi avec beaucoup d'avantages avec la poudre de guttète.

243. Le camphre, le musc, et sur-tout les bains sont encore de très-bons remèdes. Suivant M. Whytt, le musc réussit, sur-tout dans le vomissement nerveux de la dentition, et l'on est fondé à le juger d'une application plus générale, par les observations qui constatent ses effets dans la violence des douleurs arthritiques. L'usage du safran, si recommandable contre le spasme douloureux de la gorge dans la variole, celui des alkalis volatils dont on a essayé les vertus antispasmodiques dans la rage, et dont on doit si bien présumer en raison de leur volatilité, méritent de n'être pas oubliés. M. Hartmann rapporte, qu'une seule goutte de phosphore délivra un enfant attaqué de convulsions, qui provenoient d'une dentition difficile. L'éther phosphoré mérite d'être employé dans tous les cas de névroses par asthénie.

244. Les gencives étant le foyer de l'irritation, on peut retirer quelque efficacité des topiques. On a beaucoup vanté l'usage du miel. De Haen donne de grands éloges à un liniment composé d'une once et demie de sirop de violat, mêlé à demi-once de suc de grande joubarbe. C'est ici le cas de rappeler le conseil d'Oribase, qui recommande de prévenir ou de calmer les convul-

sions qui accompagnent l'éruption des dents par des applications huileuses autour du cou et des mâchoires, même en versant de l'huile dans les conduits auditifs. M. Missa, D. R. P., a fait valoir les avantages de l'application de l'aimant dans les convulsions des enfans, que le travail de la dentition occasionne.

245. Quels que soient les moyens qu'on adopte, on peut en seconder les effets en faisant appliquer à la plante des pieds un mélange d'opium et de camphre, ou des fomentations avec une dissolution d'opium. Lind propose ce topique dans le tetanos de la mâchoire inférieure ; maladie qui survient souvent à une plaie faite aux pieds, à la meurtrissure et à la vive irritation des parties tendineuses et aponévrotiques. Dans la dentition, le spasme part de l'irritation maxillaire: on peut donc raisonnablement en inférer qu'on peut tirer parti du même remède.

246. Tels sont les antispasmodiques appropriés aux accidens nerveux de la dentition. On n'ignore pas que ce travail organique peut être compliqué de polyæmie, de cacochymie et autres circonstances morbifiques. Dans ce cas, il faut examiner avec soin quel est le caractère prédominant de la maladie, afin d'insister, pour combattre les convulsions qui en sont le symptôme

ou l'accessoire, sur les secours les plus capables de triompher du vice majeur. C'est ainsi qu'ayant envisagé le danger que courent les polyæmiques, Sydenham a cru que, dans les convulsions de la dentition, la saignée l'emportoit de beaucoup sur tous les spécifiques les plus vantés que l'on a connus jusqu'à présent : De Haen, dans ses préleçons (1) sur les institutions pathologiques de Boerrhaave, ne professe pas une autre doctrine. Les enfans, dit-il, qui sont dans le cours d'une dentition difficile, ont souvent aussi besoin de la saignée que les adultes qui souffrent de fortes douleurs inflammatoires. Dans l'enfant d'une forte complexion la masse à mouvoir est beaucoup supérieure au moteur qui finit ordinairement par en être suffoqué. Si la diarrhée ne peut point être provoquée par les lavemens, ou si, ayant lieu, elle ne soulage point, la plus grande faute que l'on peut faire en pratique, est de ne point saigner. Je ne puis dire combien j'ai sauvé d'enfans en prenant ce parti ; combien j'ai eu de témoins de cette méthode salutaire. Elle est effectivement fondée (2) sur l'ob-

---

(1) *Prælect. in Boerh. institut. patholog.* tom. 1, *in-4°.* pag. 622.

(2) La co-incidence de la clôture du trou ovale et du travail de la dentition, ne renforce-t-elle pas les raisons qui demandent l'effusion de sang ? Voyez Senac, *Traité*

servation. Cependant Rosen l'a restreinte aux cas de fièvre inflammatoire ; et l'on ne peut disconvenir qu'alors la saignée ne soit encore plus de rigueur. Plus le spasme prédomine seul, et moins l'indication de la saignée est prononcée, parce qu'à la chute du spasme, la foiblesse du systême peut prédominer. A plus forte raison s'il y a d'autres indications à saisir. Et comment ne pas appliquer une ou deux sangsues derrière l'oreille de l'enfant qui pousse des dents, et dont la tête est chaude, les hypocondres brûlans, les gencives gorgées, l'assoupissement marqué, etc. ? Il faut tirer du sang pour prévenir ce que font craindre ces symptômes orageux, et les effets de la plénitude sanguine de la tête qu'on ne sauroit méconnoître.

C'est ainsi que, attribuant les dangers qui accompagnent la dentition à la plénitude, et à la corruption des humeurs mises en mouvement par la douleur, Armstrong et M. Lombard avancent que la guérison dépend des évacuans, tels que le vin émétique, suivant l'un, et les eccoprotiques selon l'autre. C'est encore ainsi qu'après l'exemple d'un enfant qui périt après sept

---

du Cœur, tom. 1, page 314, *ibid.* page 288, d'après Cowper.

heures de convulsions, dans le travail de la pousse de quatre dents, commencé après huit jours de l'éruption de quatre autres dents, M. Robert semble proposer l'application des ventouses ou des cautères, pour faire une heureuse diversion du travail forcé qui s'opère dans les alvéoles, et retarder ainsi la dentition. Cette observation de M. Robert, en prouvant le pouvoir convulsif de la douleur, justifie de même ce que je disois, en commençant cette section, de l'influence de la dentition sur l'augmentation de la mobilité, et de l'action de cette mobilité accrue sur la production des convulsions les plus graves.

247. Comme dans la dentition les dents se font jour au travers des membranes sensibles, il faut voir si les convulsions qui précèdent leur sortie, ne seroient pas causées, le mal étant opiniâtre, par un vice des gencives elles-mêmes. En ce cas, comme l'a très-bien dit M. de Wasserberg, l'enfant périroit de convulsions, si l'on manquoit de faire une incision cruciale sur la gencive tuméfiée, parce qu'il n'existe point de remèdes qui puissent faire percer par la dent une peau coriace et dure. Tel étoit le sentiment du docteur Armstrong. Hunter ne put guérir un enfant attaqué de contractions des muscles fléchisseurs, aux doigts des mains et des pieds, si fortes, que

les doigts étoient constamment pliés, et si singulières, que les jointures paroissoient détraquées, après l'usage inutile de tous les antispasmodiques connus, qu'en scarifiant les gencives jusqu'aux dents, ce qui dissipa les convulsions en moins de demi-heure. De Haen a vu des convulsions calmer subitement par cette opération. Le vingt-huitième volume du *Journal de médecine* contient deux observations où une pareille incision sauva la vie à de petits convulsionnaires. J'ai vu moi-même un enfant à qui l'on fit la même opération, qui réussit à souhait. M. Brunner arracha à des convulsions qui paroissoient devoir être promptement mortelles, un enfant de la plus grande espérance, en lui faisant inciser les gencives, qui étoient très-tuméfiées. Son frère étoit mort dans des circonstances pareilles, pour n'avoir pas été opéré. Mais l'observation la plus frappante en ce genre est celle de M. le Monier, qui, dans l'idée de voir ce qui se passoit dans les alvéoles lors de cette opération de la nature, fit une grande incision sur les gencives d'un enfant abandonné depuis quelques heures pour mort, causée par le travail trop difficile des dents. Mais quelle surprise! l'enfant revint à la vie après que le spasme, qui, porté au plus haut degré, avoit pu suspendre toute action, eût été détruit par cette heureuse incision. Je m'abstiens

de présenter la conséquence d'un fait attesté par M. Robert (1), et si digne d'être connu.

Toutes les fois que deux dents déjetées l'une contre l'autre ne laissent pas un espace suffisant à la dent qui doit se placer entre elles, tout l'effort que celle-ci fait pour sortir, porte sur le périoste alvéolaire, suivant le système de M. Hebert, et sur les nerfs et les vaisseaux dentaires, qui, froissés, irrités de plus en plus, agacés, doivent donner lieu aux convulsions, et les produisent en effet ; le seul remède qu'il y ait à faire, est d'arracher l'une des deux dents qui sont la cause de l'orage.

248. Le dernier moyen, dont il me reste à faire mention, est le ptyalisme procuré par les mercuriaux. Lind parle des succès de ce moyen contre les affections spasmodiques de la mâchoire inférieure, et j'ai fait moi-même l'essai le plus heureux des fumigations de sulfure de mercure, pour un enfant de dix-sept mois, prêt à périr d'un trisme, lors de la pousse des deux secondes molaires. Cette observation sera détaillée dans mon Traité de l'odaxisme ou de la dentition difficile, que je suis sur le point de publier.

---

(1) *Traité des principaux objets de médecine*, tom. II, pag. 311.

249. Tout le monde est persuadé que la dentition est une époque très-orageuse pour l'enfance, et ce n'est pas sans raison. Mais si l'on vouloit approfondir quelles sont les causes de ce phénomène, on ne tarderoit pas à se convaincre qu'elles résident dans l'extrême mobilité des enfans, due, partie à leur organisation naturelle, partie aux nombreux abus de l'éducation physique. En général quand une dentition est précoce et tumultueuse, il faut faire beaucoup d'attention au lait et au régime de la nourrice. Une Dame, vaporeuse à l'excès, avoit perdu deux enfans dans les convulsions causées par le travail des dents ; inquiète sur le sort d'un troisième dont elle étoit enceinte, elle consulta un médecin éclairé, qui, fondé sur les maux que procure une excessive mobilité, fit entrer les lavages froids dans le plan d'éducation physique nécessaire pour cet individu ; et en suivant ces conseils, cette mère sensible non-seulement vit son enfant faire des dents sans être malade, mais encore elle lui forma un bon tempérament. Ce même succès a eu lieu dans un second essai. On voit donc par cet exemple que l'usage des lavages froids exécutés avec méthode et dans les cas qui les exigent, influe très-avantageusement sur la dentition et sur la force de la constitution. Au défaut de lavages

froids, il faut faire vivre l'enfant à l'air pur, libre et frais, pourvu qu'il soit vêtu en proportion.

On lit dans un ouvrage intitulé : *Les Enfans élevés dans l'ordre de la nature*, par M. de Fourcroy, que le fils même de l'auteur fut lavé à l'eau froide dès le lendemain de sa naissance. Cet enfant ne poussa la première dent qu'à onze mois; mais, ce qui est bien remarquable, à deux ans il avoit vingt-quatre dents, et il ne tarda guère à en avoir vingt-six, quoique des circonstances l'eussent fait sevrer à la fin de sa première année. D'après cela, si les lavages froids qui entrent dans l'hygiène des enfans trop mobiles, pouvoient retarder la dentition, on pourroit dire qu'ils en assurent le développement. Ne fissent-ils encore que déterminer un retard, que ce seroit un avantage réel dans quelques cas. On a vu des enfans faire des dents dès les premiers jours de leur naissance, et périr de convulsions dans ce travail prématuré.

250. Jusqu'ici, il n'a été question que de la première dentition; et tous les faits réunis démontrant que la difficulté de ce travail est en raison de l'âge, on ne s'attend guère à voir la seconde dentition accompagnée de ces accidens spasmodiques. Cet évènement en effet n'est pas commun, et les cas rares, tels que celui dont

M. Goeckel a parlé dans les *Ephémérides des curieux de la nature*, au sujet d'un enfant de dix ans, qu'on eut peine à guérir des convulsions et autres symptômes d'une dentition tardive, etc., qu'on pourroit recueillir, indiquent des circonstances dans lesquelles un vice acquis d'excessive mobilité, ou quelque maladie contraire à l'énergie des forces vitales, ont influé pernicieusement sur l'action de la sensibilité.

M. Lesurier pense qu'à l'âge de sept ans, on doit rapporter à la dentition la cause de la plupart des maladies graves; car alors les os maxillaires se développent, les sinus s'ouvrent, et il se fait un pénible effort de la nature. Mais un celèbre observateur (M. Desessarts), qui a étudié les phénomènes de l'accroissement des jeunes gens (1), objecte que de neuf cents enfans au moins, il n'en a vu périr que deux par la dentition à l'âge de sept ans, parce que, dans ceux-ci, les alvéoles trop étroites étoient la cause du mal, et que les serremens spasmodiques des mâchoires avoient empêché qu'on ne pût arracher la dent voisine.

---

(1) Extrait des *prima mensis* de la *Faculté de Médecine de Paris*, dans l'*ancien Journal de Médecine*, tome LVII, page 549.

251. On ne joindra pas ici les effets connus de l'odontalgie ; mais on rappellera, pour exemple, une observation de M. Tissot, au sujet d'un enfant de neuf ans qui éprouvoit, depuis sept à huit mois, des mouvemens convulsifs de la mâchoire inférieure, très-fréquens, très-forts, très-alarmans, pour lesquels on avoit inutilement employé tous les antispasmodiques. Une dent cariée étoit la cause du mal ; elle fut arrachée, et l'enfant guéri.

SECTION VII.

Des Vers.

252. Ces insectes, un des grands ennemis du premier âge, sont de plusieurs espèces ; on en compte trois principales d'affectées au corps humain : l'ascaride lombrical, l'ascaride vermiculaire, et le tænia. On verra, dans les paragraphes qui vont subdiviser cette section, jusqu'à quel point ces reptiles sont classés parmi les causes de convulsions.

§. I.

Des Ascarides lombricaux.

Ces vers sont connus par les praticiens sous le nom de strongles, de vers lombrics ou lombricaux, de vers des enfans (1). On les rencontre

(1) Voyez mes *Fondemens de la Science méthodique*

en effet très-fréquemment dans les maladies de ces jeunes individus. L'ascaride lombrical est une grande espèce du genre ascaride, *ascaris*, qui, de la famille des cylindracés, a la tête en trèfle avec trois petits tubercules, tandis que son corps est cylindrique et devient plus mince aux deux extrémités qui sont obtuses. Ce ver est glabre, ferme, même élastique. Quant à l'ascaride lombrical, *ascaris lombricoïdes*, c'est un ver ordinairement ovipare, qui vit en troupes dans les intestins grêles. Il est long de deux décimètres, et se distingue du ver de terre par le défaut de soies et l'absence du renflement annulaire. Il a peu de rides transversales; sa queue est obtuse, et son anus en forme de fente transverse.

253. Les observations sur les convulsions sont si multipliées, qu'on pourroit aisément consacrer plusieurs pages à transcrire les plus mémorables. Voici quelques-uns des faits qui peuvent prouver l'objet de ce paragraphe.

On lit dans la *Gazette salutaire*, ann. 1761, N°. III, qu'un enfant de onze ans, demeuré stupide dès son bas âge, à force d'être tourmenté

---

des Maladies, tome II, page 93. M. Calvet, neveu, a publié un Manuel théorique et pratique pour le traitement des maladies vénériennes, Paris, an 13, 1805, dans lequel il a confondu les caractères des *ascarides*.

par les convulsions, retrouva la santé et l'intelligence, dès qu'il eut évacué une grande quantité de vers, après s'être empoisonné avec une demi-pinte de couleur, composée d'oxide de plomb gris, d'huile de lin et de noir de fumée. Bonnet rapporte l'histoire d'un enfant de deux ans, qui mourut dans des convulsions horribles, et dans le cadavre duquel on trouva le duodenum percé par un strongle qui étoit encore vivant. Dans le le 26e volume des *Mémoires de l'Académie de Suède*, on trouve deux observations de M. Wahlbom concernant deux pauvres enfans, l'un de neuf ans, l'autre de onze, tous deux sujets à des convulsions si violentes, que se tenant debout, la tête fut entraînée postérieurement jusqu'à terre; ces convulsions, qui revenoient fort subitement et très-fréquemment, étoient occasionnées par des vers strongles et des ascarides. Les vermifuges réussirent; mais ce qu'il y a de singulier dans ces cas, c'est que les convulsions cessoient aussi-tôt que quelqu'un leur souffloit au visage. Watson, dans les *Transactions philosophiques*, parle d'un fille de sept ans, attaquée d'une maladie vermineuse, qui se termina par un tetanos universel, auquel on opposa victorieusement l'électricité; et Barrère cite un jeune Indien affecté d'un tetanos qu'il devoit à la même cause. M. Marchand a vu un enfant

enfant de douze ans attaqué subitement de lypothimie, de spasmes, de convulsions, et même de légère épilepsie : symptômes qu'excitoit la présence de deux vers. Pechlin parle d'une fille de onze ans épileptique par ces insectes ; Heister a vu le même cas. M. Van Den-Bosch cite un enfant de six ans, que les vers jetèrent dans une fièvre lente qui le tua, et qui étoit accompagnée de fréquens accès d'épilepsie ; et M. Tissot offre l'exemple d'un sujet du même âge, dont l'épilepsie étoit occasionnée par douze de ces reptiles. Skenkius, d'après Wechers, rapporte l'histoire d'un enfant de quatre ans, agité de tremblemens universels, dont la cause étoit vermineuse. On voit dans Rivière qu'un enfant de trois ans éprouvoit des nausées cruelles, et qu'un autre de quatre ans étoit tourmenté par de vives tranchées ; l'un et l'autre à l'occasion des vers. De Sauvages donne l'observation d'une catalepsie dans une fille de huit ans, qui ne céda qu'à un anthelmintique (le muriate de mercure doux) ; celle d'un cochemar vermineux, et plusieurs cas de cholérée (cholera-morbus) dépendans des vers ; observant que la matière vermineuse produisoit chez ces enfans le même effet du poison. Gaubius, Krammer et Présynger ont fourni des exemples de chorée (danse de Saint-Guy) causée par les vers ; et M. Woeltge a publié des faits semblables.

Les vers ne se bornent pas toujours à procurer des convulsions chroniques. Ils occasionnent souvent des fièvres aiguës, accompagnées de convulsions violentes. Une jeune fille de quinze ans, accablée d'une fièvre vermineuse, fut attaquée de mouvemens convulsifs les plus terribles ; elle perdit ensuite la vue pendant quatre jours. Au cinquième jour, un nouvel accès de convulsions la lui rendit. Elle dut sa guérison au muriate de mercure doux et au diagrède, qui évacua les vers, vraie cause de tous ces désordres. M. Lupieri, médecin italien, a vu la catalepsie être le symptôme d'une maladie aiguë, décidée par des vers lombricaux et ascarides ; et si l'on veut prendre la peine de consulter les détails que nous avons sur les épidémies vermineuses, on verra que les convulsions ne manquent guère de figurer dans l'histoire de leurs symptômes. Pour prendre une idée naturelle de tous les désordres que les vers peuvent occasionner dans l'espèce humaine, on n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur le genre helminthèse de mes *Fondemens de la science méthodique des maladies*, tom. II, pag. 89, et sur le *Traité des vers et des maladies vermineuses*, que je suis sur le point de publier.

254. Les convulsions occasionnées par les vers, étant les indices d'une cause qui produit

d'autres phénomènes plus ou moins pathognomoniques, on n'en saisira jamais bien le caractère vermineux, qu'autant que, examinés collectivement, les symptômes décéleront sûrement ces insectes. Il n'entre pas dans mon plan d'approfondir le diagnostic des maladies vermineuses ; je me contenterai des réflexions suivantes.

255. On croit avoir remarqué que le pouls petit, joint au hoquet, est presque un signe infaillible que les vers sont la cause de la maladie ; que la cardialgie est l'effet de ces insectes, lorsque la douleur est très-violente, subite, avec beaucoup d'anxiétés, sensation de picotement, palpitation, dureté et gonflement de l'épigastre qui n'est pas douloureux au tact ; que le vomissement reconnoît la même origine quand il est glaireux, qu'il arrive, disparoît et revient sans cause apparente ; que la colique n'a pas d'autre principe, si elle prend tout-à-coup sans circonstances antécédentes qui ayent pu l'occasionner : les douleurs étant poignantes, subites, passagères, avec soubresauts dans le bas-ventre, et quelquefois si cruelles, qu'on voit, selon Zimmermann, les malades tomber par terre, se rouler, et finir par expirer de douleur ; que la toux décèle ces petits animaux, quand elle est sèche et courte, quoique légère ou vive, et paroissant par quintes répétées ; que l'iléose (pas-

sion iliaque) et la cholérée sont vermineuses, lorsque les matières évacuées sont grises, glaireuses, argentées, d'une odeur acide et douceâtre; que le cochemar a vraiment ce caractère, si l'enfant songe aisément qu'il a dans l'épigastre quelque chose qui l'épouvante; que l'épilepsie annonce ouvertement les vers, lorsque dans l'attaque il n'y a point d'écume à la bouche; enfin, que dans l'éclampsie, dont ces reptiles sont la cause, le nombril promine toujours d'une manière très-manifeste. J'ai vu qu'un certain mouvement convulsif dans les mâchoires, réuni au sentiment d'érosion dans les entrailles, caractérisoit les convulsions vermineuses. De Bordeu assure que chez les enfans les attaques de vers bouffissent le visage.

256. On peut sans doute guérir les affections spasmodiques dépendantes des vers, par des remèdes simplement anthelmintiques; mais il est pour l'ordinaire plus utile de préférer, dans la classe des vermifuges, ceux qui sont doués d'une faculté antispasmodique, et tels sont la valériane, le camphre, l'oxide de zinc sublimé, la spigélia, les fleurs de cardamine, l'opium, l'huile animale de Dippel, le sel de succin, le quinquina, les feuilles d'oranger, le guy de chêne, l'assa-fœtida, le mercure et les vomitifs.

La valériane, suivant M. Bouteille, est un re-

mède précieux et doublement salutaire dans les convulsions procurées par les vers, puisque, comme antiépileptique, elle s'oppose aux convulsions, en suspendant et arrêtant l'action désordonnée du principe actif, et comme vermifuge, elle facilite et consolide la guérison, en expulsant la cause matérielle qui l'occasionnoit et l'entretenoit. M. Tissot pense aussi favorablement de ce remède, qui fit rendre des vers à la plupart des épileptiques, à qui M. Marchand l'ordonna avec succès. M. Meyer compte la valériane parmi les antispasmodiques vermifuges qu'on peut employer sans danger dans les orages vermineux, et M. Wœltge regarde comme spécifique, dans les cas des convulsions et des vers, un mélange de jalap et de valériane. En joignant à ces deux substances le sulfate de potasse et l'oximel scillitique on a l'électuaire anthelmintique de Storck.

La vertu du camphre contre les vers a été célébrée par M. Prange, qui a joint ses propres observations aux faits des auteurs, dont il a d'ailleurs recueilli les opinions dans une dissertation inaugurale : *De Camphoræ virtute anthelmintica*, Gotting. 1759 (1). Le camphre a

(1) Cette dissertation a été recueillie par M. Baldinger : *Sylloge selectiorum opusculorum*, &c. tome II, page 125.

effectivement une odeur pénétrante, une saveur vive et désagréable. A forte dose, il n'est pas exempt de dangers. Aussi doit-il affecter très-désagréablement les vers intestinaux, et avoir du succès par la bouche, en lavemens et même en liniment et en frictions. Ces deux derniers modes ne sont point à mépriser lorsqu'on traite des enfans. On dit que les ascarides lombricoïdes sont très-efficacement combattus par le camphre, et qu'il y a des praticiens qui emploient de préférence ce vermifuge, lorsqu'ils ont à combattre cette espèce de vers.

L'utilité de l'oxide de zinc sublimé est prouvée par des observations publiées par M. Martini, par le docteur Armbrecht et autres. Le cas rapporté par ce dernier est remarquable. Ayant été consulté pour une personne travaillée d'épilepsie, il lui fit prendre quatre grains d'oxide de zinc sublimé une fois par jour, et prescrivit une tisane de valériane et d'arnica; au bout de deux jours d'usage de ces remèdes, il administra du sulfate de soude qui fit évacuer au-delà de deux cents vers avec un soulagement marqué du malade, dont les accès épileptiques ne ressembloient plus qu'à un frisson fébrile. Conduit par cette circonstance, il ordonna la semence de cévadille et d'autres vermifuges, dont l'effet ne répondit point à son attente: il

revint à l'oxide de zinc sublimé, et par son moyen, le sujet épileptique rendit encore beaucoup de vers en même temps qu'il récupéra une santé parfaite.

La *spigelia anthelmia* et la *spigelia marylandica*, sont admises aujourd'hui parmi les vermifuges; Linné, les docteurs Home et Bergius les ont employées avec succès. Dahlberg, médecin suédois, et M. Brera, médecin de Créma, en Italie, leur ont donné des éloges. La spigelia jouit encore de quelque faculté soporifique. L'effet anthelmintique des fleurs de cardamine a été constaté par M. Tissot, comme de Haen a trouvé dans l'opium des qualités vermifuges à un très-haut degré. Krammer a vu que l'huile animale de Dippel agit principalement comme anthelmintique dans les convulsions des enfans auxquels il l'administra. Le sel de succin a réussi entre les mains de M. Ricquet contre les convulsions des fièvres putrides et vermineuses. Le quinquina a été loué par plusieurs observateurs, notamment par MM. Medicus, Van Doeveren et Heister, qui ne voyoit rien au-dessus d'un mélange de quinquina, de mercure et de conserves de roses. M. Hannes a consigné dans une dissertation particulière, recueillie par M. Sandifort, les vertus des feuilles d'oranger données à haute dose, et M. Meyer

les a confirmées. Jean Bauhin et le docteur Lange ont fait passer le guy de chêne comme un excellent vermifuge. On sait, d'après l'autorité de Musgrave, que l'assa-foetida n'est pas sans mérite, donné par pilules de quatre grains une ou deux fois par jour. M. Wanters a d'ailleurs beaucoup célébré cett gomme dans la chorée; et la teinture de Durieti, si recommandée par M. Meyer (1), d'après Rosen, emprunte d'elle presque ses vertus antispasmodiques et vermifuges. Tout le monde connoît le mercure comme ennemi des vers; on doit en dire autant des vomitifs, d'après les faits publiés par des observateurs très-respectables.

§. II.

Des Ascarides vermiculaires.

257. L'ascaride vermiculaire, long d'environ deux à trois centimètres, ayant trois renfle-

(1) Prenez deux drachmes d'*assa-fœtida*, demi-drachme d'opium, autant de carbonate d'ammoniaque (sel volatil de corne-de-cerf), trois onces d'alcohol de castoreum (essence de castor); mettez en digestion et coulez. La dose est de trente à quarante gouttes pour un adulte. *Dissertatio inauguralis medica sistens cautelas anthelminticorum in paroxismis verminosis*, &c. Gotting. 1783, pag. 8.

mens à sa tête, les côtés légèrement crénelés et la queue très-pointue, est un ver vivipare, qui se reproduit souvent et qui habite en très-grand nombre dans l'intestin rectum, dans le vagin et quelquefois dans la vessie urinaire. Les enfans, ou plutôt les jeunes gens qui approchent de l'âge de puberté, y sont beaucoup plus sujets que les adultes, et ces vers leur causent quelquefois des convulsions : c'est une observation qui a été faite par le docteur Van Phelse. MM. Ranch et Van Den-Bosch ont vu de même des convulsions occasionnées par les ascarides; et M. Camper a remarqué que ces vers avoient une aptitude singulière à occasionner chez les enfans des accidens analogues dans les cuisses et dans les jambes; mais ce ne sont pas là tous leurs effets. Bartholin rapporte l'histoire d'un jeune épileptique, dont la maladie étoit entretenue par les ascarides. Stahl, consulté pour un enfant de six ans attaqué d'épilepsie, dont l'accès, qui revenoit périodiquement tous les jours environ sur les six heures du soir, commençoit toujours par un sentiment douloureux dans le bas-ventre, reconnut que ces petits vers causoient tous les désordres, et ne put guérir le malade qu'après leur entière expulsion. Delius a publié deux exemples de maux nerveux causés par ces mêmes insectes; et j'ai vu, en 1781, la

fille d'un cafetier attaquée, à l'âge de neuf ans, de mouvemens spasmodiques très-forts dans tous les membres, pendant le cours d'une fièvre putride bilieuse. Sur un soupçon de vers, je donnai quelques doses d'helminthocorton, suivies d'un purgatif, qui entraîna des évacuations très-chargées d'ascarides. Les convulsions ne reparurent plus, quoique la fièvre ne se terminât qu'après ses révolutions ordinaires.

258. Un indice qui paroît lumineux dans l'ensemble des autres symptômes caractéristiques, est l'engorgement des glandes salivaires. M. Van Phelse l'a vérifié, d'après l'observation la plus exacte (1).

259. Quant aux remèdes qui méritent ici la palme, l'expérience n'a point encore bien prononcé. On lit cependant dans un ouvrage du docteur Lange (2) que les pepins du citron sont un spécifique contre les ascarides. M. Heberden a beaucoup vanté le sulfure de mercure (cinabre) combiné sur-tout avec la rhubarbe. Les praticiens connoissent d'ailleurs le parti qu'on tire, dans ces cas, des lavemens chargés de la vertu des drogues appropriées.

---

(1) *Historia physiologica ascaridum.* Leovardiæ, 1762.

(2) *Miscellæ varietates de rebus medicis, fasciculus primus*, pag. 85.

§. III.

Du Tænia.

260. Le tænia est un genre de vers de la famille des vers plats, distingué par des articulations dans toute sa longueur, par le corps alongé, ordinairement déprimé; par une tête à l'extrémité la plus étroite, armée de quatre suçoirs et quelquefois de crochets qui sont rétractiles.

Ainsi le tænia est nu ou sans crochets, ou armé et avec des crochets.

Le tænia nu comprend le tænia large et le tænia dentelé. Le tænia armé réunit le cucurbitain et le tænia court. J'ai donné les caractères de ces tænias qui habitent les entrailles de l'homme, dans le second volume de mes *Fondemens de la Science méthodique des maladies*, pag. 106.

261. Cet ennemi redoutable de l'espèce humaine, qui, selon Zimmermann, s'observe fréquemment chez les enfans en Espagne, en France, et dans la partie française de la Suisse, et que d'autres disent être commun en Saxe, en Hollande et en Russie, cause quelquefois des convulsions cruelles. Wepfer nous a conservé deux histoires qui méritent d'être rapportées.

La première, concernant une fille de trois ans, qui fut pendant plusieurs mois épileptique, avec des douleurs et des cris continuels, et qui fut guérie après avoir rendu trois aunes de ver solitaire. La seconde regarde une fille qui, à l'âge de sept ans, commença à être cataleptique pendant trois ans, ensuite épileptique, avec des paroxismes si fréquens, qu'elle tomba dans une imbécillité totale. Après l'expulsion du tænia, les convulsions cessèrent, et tout revint dans l'ordre naturel. De Melle cite un cas d'épilepsie produite par cette espèce de ver. Raulin dit expressément que le ver plat cause des convulsions, et M. Tissot a souvent vu tous les accidens nerveux occasionnés par le tænia. Enfin, on lit dans l'*ancien Journal de Médecine* (1) une observation frappante, communiquée par M. Odier, qui prouve combien le ver solitaire peut augmenter l'irritabilité des intestins et celle de tout le systême nerveux.

262. Heureusement le tænia ne reste pas longtemps dans le corps sans manifester sûrement sa présence. On sait que rien n'est plus commun, chez de pareils malades, que de les voir rendre par le fondement quelques anneaux ou quelques lambeaux de cet insecte. La plupart des sujets

---

(1) Tome XXIX, page 450.

affectés de ce ver, distinguent un mouvement obscur de reptation dans leurs entrailles, quelquefois même une succion plus ou moins forte, sur-tout sous les fausses côtes, lorsqu'ils sont à jeun. Un sentiment de tension fréquente du nez, passe pour un symptôme qui décèle assez sûrement la présence du tænia.

263. Dans le nombre des remèdes consacrés au traitement du ver solitaire, il ne m'a jamais paru indifférent de ne pas se guider d'après la nature du sujet malade ou d'après le genre de symptôme prédominant. Le remède de madame Nouffer et ses analogues, ont bien pour eux des observations favorables ; mais la préférence qu'on voudroit leur donner, quand il s'agit des enfans, ou d'accidens spasmodiques, n'est justifiée ni par le symptôme ni par l'âge, ni par le concours de bien d'autres circonstances. Ce reproche ne peut toutefois être fait à la combinaison de l'huile de noix et du vin d'alicante, que j'ai employé avec succès contre le tænia cucurbitain (1); à la méthode des médecins de Genève, qui consiste, en adoptant le remède de madame Nouffer, de suppléer au bol drastique par l'huile douce de ricin; à l'extrait de

---

(1) Voyez l'*ancien Journal de Médecine*, tome LVI, page 406.

noix dont Fischer a loué les vertus antitæniaires; enfin à la valériane que M. Lagene a donnée comme un remède assuré, et que M. Bouteille croit capable de succès, si on se décidoit à la donner à très-haute dose. L'oxide de zinc sublimé peut être encore efficace.

§. IV.

De quelques autres cas de vers.

264. Parmi les vers intestinaux capables de causer de vives convulsions, je dois compter encore le dragoneau (*Gordius* Linn.) d'après les observations de M. Martin, médecin suédois; les vers trichurides, suivant celles de Rœderer, Wagler et Werner; et peut-être même les sangsues, s'il faut en croire ceux qui pratiquent dans les pays marécageux. N'a-t-on pas encore des exemples de convulsions cessées après l'expulsion spontanée ou due à l'action des remèdes, de plusieurs espèces différentes d'animaux, de vers et d'insectes étrangers au corps de l'homme? Je rapporterai seulement en ce genre le cas que M. Goeckel a consigné dans les *Ephémérides des curieux de la Nature*, ann. X, obs. 166. Il s'agit d'un sujet affligé cruellement de convulsions épileptiques, qui ne cédèrent qu'après

qu'on eut chassé un animal semblable à un lézard.

265. Ce n'est pas tout, et les vers peuvent occasionner des convulsions même lorsqu'ils sont ailleurs que dans les intestins. M. Philip a rendu compte à la Faculté de Médecine de Paris, d'une maladie vermineuse et de tous les symptômes qu'elle avoit offerts. Le jeune homme qui en fut la victime ayant été ouvert, on trouva trois vers de l'espèce des ascarides lombricaux dans la capacité du ventre, sans qu'on pût découvrir aucune ouverture ni dans l'estomac, ni dans le canal intestinal (1). Saltzman a vu une migraine presque continuelle pendant un an, et un serrement spasmodique de la paupière, occasionnés par un ver dans le sinus frontal, cesser au moment même où il fut sorti. M. Farjon, médecin de l'hôpital Saint-Eloi à Montpellier, a fait insérer dans l'ancien Journal de médecine l'histoire d'un enfant de six ans, pris de mouvemens convulsifs à l'occasion de trois vers logés dans l'oreille; et M. Bertrand a vu une jeune fille agitée d'un spasme cynique et de convulsions universelles, dont cinq vers renfermés de

---

(1) M. Pellet, négociant de Lunel, mangeant des œufs en coque à son dîner, trouva un ascaride lombrical d'un pouce de long dans un de ces œufs.

même dans le conduit auditif interne étoient la cause.

266. Dans tous ces cas, les convulsions étant dues à une cause irritante, on ne peut espérer un calme durable que lorsqu'on aura pu la détruire. Des éternumens fréquens, une douleur rongeante à la base du front, un écoulement en forme de *coryza*, ou un flux d'humeurs purulentes et sanguinolentes par le nez, un larmoiement opiniâtre, annoncent des vers entrés dans les sinus frontaux. Pour les en expulser, on peut renifler ou injecter de l'huile d'amandes douces ou du lait, s'il y avoit tension et phlogose; et dans la circonstance contraire, du suc de poirée. La vapeur du vinaigre, du soufre, de quelqu'alkali volatil, est encore capable d'opérer une vive irritation dans ces reptiles, dont M. Murray a si bien prouvé la sensibilité; ce qui suffit pour les déplacer ou même opérer leur sortie.

267. Quant aux vers retirés dans l'oreille, ils sont ordinairement décélés par une otalgie cruelle, par un flux de sang ou de sanie par le conduit auditif, par un bourdonnement et quelquefois par la surdité et une toux vive. On travaille à leur extraction avec des pinces; et si l'on a réussi, on fait couler dans l'oreille de l'eau d'orge, de l'huile d'amandes douces ou du lait de femme; l'huile d'hypericum est très-bonne

si

si l'on appréhendoit les suites de la suppuration. Je ne dis rien des divers antispasmodiques qu'on pourroit trouver utiles si les convulsions étoient violentes, parce qu'on pense bien que les narcotiques seroient préférables ; ni de ceux qu'on pourroit continuer après la cure, pour effacer l'impression que le spasme auroit laissée dans le système sensible.

SECTION VIII.

Du calcul et autres causes d'irritation mécanique.

268. Les praticiens savent combien le calcul urinaire est une maladie (1) fréquente chez les enfans, et combien cette cause d'irritation, une des plus douloureuses que l'on connoisse, est capable de leur donner des convulsions. Brendel a vu deux enfans, l'un de deux jours, l'autre de huit, qui périrent dans des attaques de convulsions, en rendant de petits calculs. Le cadavre de l'un en fit voir plusieurs dans les reins; celui de l'autre, un dans l'uretère droit. J'ai vu l'expulsion d'un calcul anguleux de la grosseur d'un

(1) La Société Royale de Médecine de Paris a fait, de cette question intéressante, le sujet d'un de ses prix, qui a été accordé dans le temps à M. Jacquinelle.

demi-pois, chez un enfant de deux ans, être accompagnée de l'état le plus douloureux et des convulsions les plus fortes. La Motte détaille un cas d'opisthotone très-violent, dans une fille d'environ dix ans, lequel fut guéri après la sortie de deux pierres; et un autre cas d'épilepsie dans un sujet de douze ans, laquelle, s'étant terminée promptement par la mort, ne parut avoir pu être occasionnée que par un gros calcul triangulaire, situé dans le rein droit à l'entrée de l'uretère. Baglivi avoit déjà remarqué que ceux qui meurent du calcul des reins, périssent en convulsions et dans le délire.

269. Lorsque les enfans rendent quelques graviers ou de petits calculs, au milieu des souffrances et des convulsions, on ne sauroit méconnoître la cause de leurs maux; mais quand ces indices manquent, on est fondé à soupçonner ces calculs toutes les fois que les enfans rendent l'urine goutte à goutte avec des cris et des larmes; que ces urines charient un sédiment glaireux et sont sanguinolentes après une attaque de tranchées, pendant laquelle ces petits malades ont eu le corps plié en double. Les enfans d'un certain âge portent souvent leur main aux parties naturelles, et ce signe très-remarquable est un des plus sûrs. La constipation accompagne pour l'ordinaire cet état de souffrance. J'ai vu dans Louis

Castel, enfant de quinze jours, que la présence du calcul étoit désignée par un mouvement péristaltique très-marqué du scrotum, et une érection constante de la verge, lorsqu'il souffroit; il crioit en urinant, avoit des nausées et vomissoit; il témoignoit beaucoup plus d'anxiétés, couché sur le côté droit que sur le côté gauche; et les mouvemens convulsifs dont il étoit agité par intervalles, étoient quelquefois assez véhémens pour simuler une forte attaque d'épilepsie. J'ai observé chez d'autres sujets que l'irritation de la vessie, occasionnée par la présence du calcul, décide quelquefois un violent tenesme qui masque beaucoup la vraie cause de l'affection convulsive. On peut néanmoins s'en assurer ou par la sonde, ou par le doigt porté dans le rectum vers la vessie; il est difficile de se méprendre, lorsqu'on touche dans cette cavité quelque chose de dur et de mobile.

270. Dès qu'on a à traiter un enfant attaqué du calcul cystique, on doit se décider d'autant plus volontiers pour les relâchans, les mucilagineux, les huileux, les bains, les narcotiques, que la laxité des parties chez les enfans peut très-bien seconder la sortie de ces corps étrangers. L'enfant de Castel déjà cité, dut sa délivrance à un grain de laudanum, donné en trois fois à des distances rapprochées: il rendit, à la faveur de la

détente procurée par le narcotique, deux calculs moyens, partie anguleux et partie lisses, avec beaucoup de graviers. Il n'est pas venu à ma connoissance que cet enfant ait éprouvé de rechute.

271. Avant que la chimie eût éclairé la partie éthiologique de la médecine, par l'analyse des humeurs animales et celle des produits morbides, on n'avoit que des notions empyriques sur la nature du calcul, et sur les moyens possibles d'en opérer la dissolution dans les corps vivans. Mais aujourd'hui, la substance des calculs humains est connue, quoique les praticiens n'aient pas encore déterminé les indices qui annoncent la présence des calculs de telle ou de telle substance. En effet, et d'après les heureux travaux de MM. Fourcroy et Vauquelin, ces corps étrangers sont de diverses natures; néanmoins, l'acide urique et l'urate ammoniacal, sont les matériaux les plus fréquens des calculs, tandis que peut être ceux des enfans sont généralement plus composés par l'oxalate de chaux, substance difficile à dissoudre.

Les calculs d'acide urique et d'urate d'ammoniaque sont solubles par une lessive alcaline: la lessive de potasse ou de soude pure, suffisamment affoiblie par l'eau. Ceux de phosphate calcaire et ammoniaco-magnésiens, ne résistent point à une limonade d'acide nitrique ou d'a-

cide muriatique. Ceux d'oxalate calcaire peuvent céder à la limonade nitrique, ou à une lessive de carbonate de potasse ou de soude; mais pour employer ces dissolvans, il faut étudier attentivement la nature des urines, celle des produits qui s'y trouvent; il faut les soumettre à l'action des réactifs, et s'assurer de la nature des calculs et du progrès que l'on fait en les attaquant par la voie des injections, et même des boissons appropriées; mais peu de praticiens sont capables d'une semblable étude. On trouve plus commode de conseiller empyriquement l'opération de la taille, que de s'asservir à des procédés qui décèlent le génie et la patience de l'observateur. La médecine reste stationnaire, et les grandes infirmités de l'espèce humaine sont sans médicamens.

272. Je fus consulté, en avril 1781, pour le fils d'un marchand, qui touchoit à sa sixième année lorsqu'il fut affecté de mouvemens convulsifs dans tout le corps. Cette scène spasmodique avoit principalement lieu pendant la nuit. L'enfant se réveilloit en sursaut, et se trouvoit couché sur le côté droit. Ayant vérifié que les nouvelles attaques étoient caractérisées par des nausées et des vomissemens suivis de convulsions dans les membres, par une douleur fixe au creux de l'estomac, qui, se reproduisant

constamment à chaque accès avec une nouvelle force, n'avoit jamais cessé, dans l'entre-deux, de se faire plus ou moins sentir, je fus d'autant plus fondé à reconnoître des calculs biliaires pour principe de tous ces désordres, que le malade avoit eu des atteintes de jaunisse, qui s'étoient manifestées, et avoient disparu sans cause apparente; que les urines avoient eu, pour l'ordinaire, une teinte brune; que les selles avoient été grisâtres, comme dans le cas des vers : l'enfant avoit en effet rejeté quelques-uns de ces insectes; et les vermifuges et autres remèdes administrés n'avoient pas eu la moindre réussite. La maladie étant constatée, je crus devoir y appliquer le remède indiqué par M. Durande, médecin de Dijon; l'éther et l'huile de térébenthine qui le composent, dont les effets furent tempérés par le petit-lait, les lavemens et les tisannes émollientes, et aidés par les jaunes d'œufs cruds, délayés dans l'eau froide, opérèrent, en quatre mois, une cure que le temps n'a pas démentie, et qui fut terminée par un usage du lait.

273. MM. Maréchal et Moreau ont parlé des pierres formées dans les intestins même, de la matière fécale extrêmement durcie. On ne sauroit douter que ces pierres stercorales, ne puissent causer chez ceux qui les engendrent l'iléose

(passion iliaque), et tous les maux convulsifs qui résultent d'une constipation opiniâtre.

274. On connoît l'observation que Fabri de Hilden a publiée d'un enfant de dix mois, qui, avec un abdomen dur et inégal, comme s'il contenoit des pierres, souffroit de vives douleurs, des tranchées, des inquiétudes continuelles; avoit peine à sucer le mamelon, et n'étoit point allé à la selle depuis quinze jours. Les huileux et les émolliens, administrés sans relâche sous toutes les formes, évacuèrent des matières grasses, des excrémens durcis, des plumes, de petites pierres, du fil, des pailles, que l'enfant avoit mangés; ce qui, au bout de quelques jours, décida une santé parfaite.

275. M. Leclerc a rapporté l'observation d'un enfant qui, âgé de trois ans, souffrit pendant onze jours des accidens, dont l'assemblage ou la succession autorisoit à soupçonner des vers. Il avoit des convulsions, dont la cessation étoit suivie d'un vomissement de matières sanguinolentes; la fièvre s'alluma, accompagnée d'accablement, d'assoupissement, qu'interrompoient des cris aigus et des plaintes de douleurs vives au ventre. Le onzième jour, les selles, qui jusqu'alors avoient été vertes, entraînèrent une épingle, et avec elle, la cessation de tout accident.

276. J'ai vu moi-même un enfant d'environ quatre ans, dont les souffrances ayant commencé par une douleur sourde et profonde, un peu au-dessus du nombril, dégénérèrent bientôt en tranchées horribles. Le ventre étoit fermé depuis quelques jours, lorsqu'il se déclara une iléose, avec des tourmens inexprimables. La cause d'un état aussi funeste n'étoit encore que soupçonnée, lorsque les efforts du vomissement entraînèrent quelques noyaux de cerise, agglutinés avec une mucosité tenace. L'oximel en boisson et en lavemens, favorisèrent la dissolution de cet amas glaireux ; les selles emportèrent tous ces corps étrangers, et l'enfant fut rendu à la vie, pour laquelle on eut raison d'appréhender.

277. Quand les nerfs sont agacés par des tubercules qui leur sont adhérens, il survient pour l'ordinaire des convulsions très-cruelles. Tout le monde connoît la belle observation du docteur Short, qui guérit sur-le-champ une épilepsie invétérée, en disséquant un petit corps dur, de la grosseur d'un très-gros pois, situé sur le nerf tibial. M. Cappel a parlé d'une épilepsie terminée par la mort, et qui fut occasionnée par un tubercule de la grosseur d'une noisette, attaché à la dure-mère et au nerf vague. On a vu des convulsions au visage ne cesser qu'après avoir coupé ou cautérisé le nerf maxillaire.

278. Devant unir à cette section tous les cas d'irritation mécanique susceptible de causer des convulsions, je rapporterai successivement un précis des principaux faits en ce genre.

Le premier dont je dois faire mention, est celui que nous a laissé Fabri de Hilden, au sujet d'une fille de dix ans, qui s'étant mise en badinant une petite boule dans l'oreille gauche, éprouva d'abord des douleurs atroces, ensuite une atrophie des deux extrémités du côté affecté, et des convulsions épileptiques, qui durèrent six ans, et dont les attaques furent très-rapprochées. Tous ces désordres ne cédèrent qu'à l'extraction du corps étranger. On a vu les mêmes accidens, comme l'a démontré l'ouverture des cadavres, procurés par les sutures des os de la tête, sur-tout la coronale, qui, mal conformées, s'enfonçoient dans l'intérieur du crâne en manière de clou, par un corps osseux, placé dans le cervelet; par plusieurs lames d'os, qui étoient comme implantées dans cette partie de la dure-mère, qui se replie pour former la faulx; par une pierre ou concrétion calculeuse, située dans la partie postérieure de la tête, entre la dure-mère et la pie-mère; par une concrétion très-étendue, et comme cartilagineuse, qui s'étoit formée dans la partie inférieure du cerveau; par un squirre, qui occupoit une partie du co-

lon d'environ cinq doigts ; enfin, par une tumeur glanduleuse, et dans plusieurs de ses parties cartilagineuse, épaisse de deux pouces, large de cinq, et de toute la longueur des vertèbres lombaires, auxquelles elle étoit si adhérente, qu'on ne put la séparer qu'en la déchirant totalement, composée de différens tubercules durs et pointus ; elle irritoit les nerfs qui sortoient des lombes, et ceux des différens plexus du bas-ventre.

279. On peut joindre à toutes ces observations celle d'un enfant d'un an et demi, dont il est fait mention dans un ouvrage périodique (1), et dont les convulsions étoient causées par un amas de pus dans la poitrine. M. Raulin rapporte dans son Traité de la phthisie pulmonaire, qu'un enfant de quatre ans, qui paroissoit guéri d'une phthisie au premier degré, mourut de convulsions. On fit l'ouverture de son corps. Les poumons étoient remplis de tubercules ; les uns étoient purulens, les autres pleins d'une matière semblable à du fromage mou.

280. Voici quelques exemples d'effets analogues par des irritations extérieures. Un enfant, lit-on dans le Traité des maladies des enfans de M. Undervood, après des cris continuels, étoit tombé dans des convulsions, dont le méde-

---

(1) *Ancien Journal de Médecine*, tom. XLII, pag. 133.

cin ne put absolument rendre raison, et dont la cause ne fut connue qu'après la mort. En ôtant le bonnet qu'on avoit laissé à l'enfant, à cause de sa maladie, on découvrit une petite épingle fichée dans la grande fontanelle; et l'enfant fut victime d'une pareille négligence. De Haen cite un cas, où des convulsions très-vives étoient occasionnées, dans un enfant à la mamelle, par une épingle mal placée, dont la pointe étoit entrée dans la peau. Klein a vu mourir un enfant dans les convulsions causées par un déchirement considérable, qu'on avoit fait en voulant ouvrir de force une de ses paupières, qui s'étoit fortement collée contre l'autre dans la variole. Willis a vu la compression des glandes inguinales par un bandage qui gênoit et occasionnoit de la douleur, produire, au bout de quinze jours, chez une jeune fille de douze ans, qui se portoit à merveille, des vertiges, un engourdissement de tête et de fortes convulsions, qui revenoient fréquemment. Galien a parlé d'un enfant, dont les cris continuels et les agitations convulsives, que rien ne put calmer, cédèrent dès qu'on eut lavé l'enfant et qu'on lui eut donné du linge blanc, parce que tout le mal provenoit d'un excès de malpropreté (1).

---

(1) Cette observation a été faite par d'autres: conférez

Un enfant de huit jours étoit fatigué d'insomnie et d'anxiétés spasmodiques. Consulté pour trouver un remède à ses maux, il me vint en idée, après m'être convaincu de l'inutilité des moyens auxquels j'eus recours, de chercher dans les langes la cause de tant de tourmens. Je vis en effet qu'ils étoient de toile neuve, si mal préparée, qu'on trouvoit au goût la causticité du blanc de lait dont on se sert pour le blanchiment : la peau en étoit rougie, et comme érysipélateuse, excoriée en quelques endroits. Tout le mal cessa avec des lavages tiédes, suivis d'onctions huileuses, et l'usage des drapeaux, faits avec de vieux linge. On lit dans le premier volume des *Préleçons de* De Haen*, sur les institutions pathologiques de* Boerhaave, l'exemple d'un enfant qui souffroit des convulsions, dont on ne pouvoit découvrir la cause : ce symptôme étoit accompagné d'un ptyalisme continuel. Le médecin s'apperçut enfin que tout dépendoit d'un emplâtre de vigo avec le mercure, que la nourrice avoit appliqué aux pieds de cet enfant. L'orage fut dissipé dès qu'on eut écarté la cause irritante. Lorry a très-judicieusement observé que les poux, les punaises, ces compagnes insé-

---

sur-tout, sur cet objet, la dissertation de Platner : *De morbis ex immunditiis.*

parables de la malpropreté et de la misère, exposent quelquefois à toutes les impressions vives et durables. On m'a raconté qu'un garçon de quinze ans tomba tout-à-coup, au milieu de ses camarades, dans une syncope, avec convulsions dans les muscles de la face. Il ne sortit de cet état alarmant, qu'après qu'on se fut apperçu de la quantité de poux qu'il portoit sur la tête, et qu'après qu'on lui eut rasé et nétoyé cette partie.

M. Fouquet a fait mention, dans son ouvrage sur la petite vérole des enfans, d'une petite fille de cinq ans, qui étoit tombée dans des convulsions alarmantes au sortir des mains de son perruquier, qui lui avoit tiraillé les cheveux et cautérisé une partie de la tête durant plusieurs heures. Aussi réfléchissant sur cette excessive mobilité des enfans, ce praticien recommande à ceux qui font des frictions sur la peau des enfans, de les faire légères, parce que des frictions trop rudes sur des membres aussi tendres, aussi délicats que ceux des petits enfans, risquent d'amener des convulsions.

281. On doit rapporter ici les effets du chatouillement trop vif et prolongé, détaillés par plusieurs auteurs. Pour prouver tout le danger de cette cause, et tenir en garde ceux qui veulent inhumainement chatouiller les enfans, je citerai, après Van-Swieten, le cas d'une fille de dix ans,

très-saine, et née de parens fort sains, qui ayant été chatouillée vivement sous la plante des pieds par quelques-unes de ses compagnes, pendant que d'autres la tenoient, pour qu'elle ne pût pas se soustraire à ce badinage, prit sur le champ une véritable attaque d'épilepsie, qui se reproduisit ensuite très-aisément. M. Robinson, médecin anglais, avoit déja fait plus de vingt ans auparavant une observation semblable, mais plus fâcheuse, puisque la jeune personne mourut sur le champ dans le premier accès.

282. Il me reste à faire une réflexion sur l'abus des cautères employés dans l'enfance. Sans doute que ces égouts sont souvent utiles; mais il est une circonstance qui les contre-indique, et c'est une grande sensibilité, sur-tout dans la peau. Ils font alors beaucoup plus de mal que de bien, en affoiblissant en pure perte, et en devenant souvent un centre de douleur, un foyer d'irritation, qui, chez des individus aussi faciles et prompts à être affectés, produit quelquefois des spasmes fréquens dans la partie, et de légers mouvemens convulsifs toutes les fois qu'on les panse. M. Tissot en rapporte un exemple dans sa lettre à Haller.

SECTION IX.

Des Poisons et des remèdes qui ne conviennent pas aux enfans.

§. I.

Des Poisons.

283. Les enfans sont naturellement légers et imprudens; aussi courent-ils les risques de s'empoisonner avec une infinité de substances, dont ils méconnoissent les propriétés vénéneuses. On pourroit, sur ce point, recueillir dans les auteurs une foule d'exemples remarquables. Wepfer parle de huit enfans, dont deux étoient âgés de deux ans et demi, trois d'environ cinq ans, et les trois autres de six à huit ans, qui, ayant mangé de la racine de ciguë aquatique, pour celle de la carotte ou patenaille jaune, éprouvèrent tous les convulsions les plus terribles, dont les deux plus âgés moururent, à raison de la quantité de racine qu'ils avoient mangée; tandis que les autres ne durent leur salut qu'à des évacuations salutaires. Boerhaave a détaillé une histoire à-peu-près semblable dans ses *Préleçons* pour le §. 1138. On lit dans le *Journal de médecine de Londres* le cas d'un enfant âgé d'environ neuf ans, qui ayant mangé plusieurs racines de l'œnanthe à

feuilles de ciguë, qu'il prit pour des noix de terre, essuya des convulsions très-fréquentes et très-fortes, dont il périt en quelques heures.

Les fruits de *belladona* (1), les racines de jusquiame (2), l'avant-fruit du prunier, appelé corgnouls ou cornichons (3), les fleurs de genêt (4), les feuilles fraîches d'if (5), les baies de morelle (6), la racine de pavot cornu (7), la morille rouge (8), les moules de mauvaise qualité (9), et des cailles qui s'étoient nourries d'ivroie (10), ont encore produit des convulsions

---

(1) Voyez Sauvages, *Nosolog.* tom. IV, pag. 88. — Telinge, *Gazette de santé*, ann. 1775, pag. 136. — *Ibid.* an. 1777, pag. 200 — Bulliard, *Herbier de la France*, &c.

(2) Voyez Raulin, *Traité des vapeurs*, pag. 269.

(3) Voyez *ancien Journal de Médecine*, tom. LIV, pag. 132, et *Gazette de santé*, ann. 1781, pag. 57.

(4) Voyez *Gazette de santé*, ann. 1776, pag. 147.

(5) Voyez *Essais philosophiques, médicinaux et physiques* de Th. Percival, tom. III (en angl.)

(6) Voyez *ancien Journal de Médecine*, t. XI, p. 119.

(7) Voyez *Encyclopédie*, art. *Pavot cornu.*

(8) Voyez *Histoire de la Société royale de Médecine de Paris*, ann. 1776, pag. 344, hist.

(9) Voyez Lepecq de Laclôture, *Collect. d'observ. sur les maladies épidém.* pag. 7. — *Ephémérid. d'Allemagne*, ann. 1744, pag. 115, &c.

(10) Voyez *Ephémérides d'Allemagne*, centuries IX et X, pag. 146.

dans

dans des enfans qui en avoient mangé. A plus forte raison le cuivre, le plomb et l'acide arsénieux (l'arsenic) ont dû causer des accidens analogues. M. Missa les a observés chez des enfans qui avoient mangé des marrons bouillis dans des vaisseaux de cuivre (1). On les a vus causés par la boisson du vin nouveau, gardé dans des chaudrons de même métal (2), ou dans des écuelles d'étain; et M. Majault les a traités avec succès dans un enfant de cinq ans, qui s'étoit empoisonné avec de l'arsenic, mêlé avec du sucre (3).

Plus d'un fait pourroit attester ici que le plomb en topique a de même occasionné des convulsions graves ou mortelles. M. Percival les a remarquées chez les enfans à la mamelle, dont on avoit lavé les gerçures et les excoriations avec de l'eau végéto-minérale, ou qui avoient teté des nourrices qui employoient des préparations de plomb pour guérir les rougeurs ou les gerçures de leurs mamelons. Olaus Borrichius rapporte un exemple de convulsions horribles, avec des vomissemens continuels, et des syncopes

(1) Voyez *Gaz. de santé*, ann. 1777, pag. 174.

(2) *Ibid.* pag. 175.

(3) Voyez *Réflexions sur quelques préparations chimiques, appliquées à l'usage de la médecine*, par M. Majault, dans la séance publique de la Faculté de médecine de Paris, ann. 1778, pag. 63.

fréquentes dans un enfant de six ans, qui s'étoit amusé à souffler dans une de ces petites trompettes de bois peint, qu'on achète pour servir de jouet aux petits enfans, et qui avoit avalé les matières de la couleur, que la salive avoit détrempées. Enfin, on lit dans l'*ancien Journal de médecine* un cas de fièvre, avec des convulsions, pour avoir couché dans une chambre nouvellement peinte.

284. Les convulsions qui proviennent des causes développées dans ce paragraphe, exigent une méthode générale, qui est d'évacuer le plus promptement possible le poison qui les a déterminées, et de faire passer dans le corps, suivant la qualité du poison, un torrent de boissons délayantes, et chargées d'un doux mucilage; souvent l'eau distillée est ce qui réussit le mieux. 2°. Une méthode particulière, qui consiste à mettre en usage les remèdes les plus appropriés à tel genre de poison. C'est ainsi que le vinaigre et tous les acides végétaux méritent la préférence pour combattre les poisons narcotiques; que l'éther sulfurique, que l'ammoniaque, etc. agissent plus spécifiquement contre les champignons vénéneux; que l'eau rendue mucilagineuse, les sulfures, l'huile essentielle d'anis, agissent avantageusement contre l'acide arsénieux; que l'eau distillée bue en grande quan-

tité, la potasse ou les corps qui en contiennent, tels que les cendres et le savon, le tannin et les substances qui en contiennent, notamment le quinquina, les carbonates de potasse et de soude, même l'hydrosulfure d'ammoniaque, combattent très-bien les effets du muriate oxigéné de mercure; qu'avec les acides on arrête l'action des oxides antimoniaux : la décoction de quinquina étant également fort utile contre le tartrite de potasse antimonié; que le poison du cuivre admet l'eau froide, le sucre, les sulfures de potasse martial et de chaux, le soufre suivant les divers états du cuivre : comme l'onguent mercuriel en pilules, l'alun (sulfate d'alumine avec la potasse), le quinquina, le camphre s'emploient contre les poisons fournis par le plomb.

285. Aux acides minéraux l'expérience a fait opposer les boissons adoucissantes, l'eau de savon, et préférablement la magnésie délayée dans l'eau sucrée; et lorsqu'il s'agit de poisons alcalins, on préfère l'acide acéteux (le vinaigre) et les boissons acidulées. Peut-être l'acide fluorique conviendroit-il contre les effets du verre pilé et avalé.

286. On ne peut, dans cet ouvrage, approfondir la nature des correctifs qui peuvent être opposés aux différens poisons qui, introduits dans l'es-

tomac, exercent des ravages plus ou moins grands, je viens d'en indiquer une partie. On sait que les végétaux âcres ont été combattus par l'eau froide, par l'alcool; les poisons qui n'ont pas, dans leurs effets directs, des convulsions, ne concernent point l'ouvrage que je publie sur les convulsions dans l'enfance.

287. Une remarque très-importante pour régler l'administration de ces divers remèdes, est que les poisons qui produisent leur principal effet dans les premières voies, ne peuvent en être chassés que par le vomissement et par les selles, et sur-tout par le vomissement, entiers ou décomposés; tandis que les poisons qui sont passés dans le sang, ne peuvent être expulsés hors du corps que par des remèdes qui agissent immédiatement sur le sang, et qui poussent par les sueurs et la transpiration. On assure que l'ipécacuanha réussit mieux qu'aucun autre émétique, contre l'opium; il doit avoir le même avantage contre les autres poisons assoupissans.

288. On n'oubliera pas encore que, dans certains cas de convulsions violentes, il vaut mieux choisir les huileux, les laiteux, les mucilagineux, pour empâter les parties virulentes du poison, que d'avoir recours à l'émétique, qui doit augmenter les convulsions. Mais si l'indication d'évacuer est majeure, on peut faire

usage de l'huile douce de ricin, qui réunit le double avantage d'évacuer en même temps le poison par la voie des selles, et d'envelopper son âcreté.

289. Comme le poison est directement opposé aux forces de la vie, il n'importe par quelles voies il pénètre pour exciter des convulsions funestes. On connoît des observations où de pareils malheurs sont arrivés après avoir flairé des fleurs de napel. M. Clerc parle de deux enfans qui éprouvèrent des convulsions épileptiques, pour avoir dormi dans un champ de navette en fleurs; et Fabri de Hilden rapporte que des champignons vénéneux, gardés quelque temps dans les mains, produisirent des convulsions, et d'autres mauvais symptômes.

§. II.

Des remèdes qui ne conviennent pas aux enfans.

290. Un émétique ou un purgatif trop fort ou mal indiqué, sont de vrais poisons, surtout pour les enfans; en ont tous les effets, et nuisent aux nerfs de plusieurs façons: 1°. par l'irritation actuelle, ils produisent quelquefois des convulsions violentes; et une forte attaque de convulsions imprime aux nerfs un tel vice,

que dans la suite la plus légère cause reproduit les accès; 2°. l'évacuation prodigieuse qu'ils occasionnent, dispose aux accidens nerveux, comme toutes les causes affoiblissantes; 3°. en détruisant le mucus de la membrane muqueuse des intestins, ils laissent les nerfs de ces parties à nu, et par-là même excessivement sensibles; 4°. les autres désordres qu'ils peuvent déterminer dans l'économie animale, comme les dérangemens des digestions, conduisent aux mêmes fins. Ces divers effets sont trop apparens, pour avoir besoin de les appuyer par des exemples. Je rapporterai seulement, d'après Haller, que le sirop de roses pâles, avec le séné et l'agaric, causa à un enfant une superpurgation, suivie de convulsions. M. Vitet se plaint que ce sirop est trop employé pour ces frêles créatures.

291. J'ai discuté ailleurs les inconvéniens des narcotiques (§. 110 à 112), des huileux, (§. 125 à 129), des absorbans (§. 179 à 181), des purgatifs (§. 132), des cautères (§. 281); voyons, pour donner suite à ces réflexions, s'il est permis de donner aux enfans, sans examen, des remèdes plus ou moins actifs, plus ou moins âcres.

292. Morgagni vit des effets terribles du muriate de mercure doux (1), ordonné par un char-

(1) Ce remède causa-t-il ce malheur par l'effet des

latan à un enfant, qui, au bout de peu d'instans, perdit la vue, et tomba dans des convulsions, accompagnées d'accidens singuliers; et M. Lorry avoit été témoin de pareils malheurs, lorsqu'il a expressément recommandé les plus sages précautions dans l'administration de ce remède. On sait effectivement que le muriate de mercure doux est un sel mercuriel, composé d'acide muriatique et de mercure, d'une saveur légèrement âcre, puisqu'il purge et cause des coliques, des épreintes; de pareilles propriétés expliquent pourquoi le mercure peut causer des convulsions, et pourquoi les praticiens desirent que son application soit méthodique. Si l'on considère ce médicament du côté de son effet sialagogue, il seroit encore difficile de l'affranchir de toute imputation. Le docteur Simmons a remarqué que dans l'enfance, où l'irritabilité est si grande, les organes particuliers ne sont pas affectés si promptement, ni d'une manière

---

acides qui pouvoient abonder dans les premières voies des enfans? Voyez, à ce sujet, le *Mémoire dans lequel on examine si la mine d'antimoine, les éthiops antimoniaux, et les mercuriels pris intérieurement, peuvent être dangereux par leur décomposition dans les premières voies;* par M. Maret. Ce mémoire est imprimé dans le premier sémestre des nouveaux mémoires de l'Académie de Dijon, pour l'année 1785, page 161.

si indépendante du reste du systême, qu'ils le sont dans l'âge avancé, lorsque l'irritabilité générale est diminuée : ainsi la salivation causée par l'usage du mercure, a quelquefois été précédée, dans des sujets très-jeunes, par des convulsions, tandis que régulièrement dans des adultes, elle n'est accompagnée d'aucun autre symptôme que ceux qu'on doit attendre naturellement de l'état de la bouche et des souffrances qui en proviennent.

Quelque frappantes que soient ces observations, elles ne tendent point à bannir le mercure de la médecine des enfans ; elles indiquent seulement les précautions qu'exige ce remède, lorsqu'on veut l'appliquer à ces frêles machines. Car M. Gisler a employé fort heureusement le calomel pour des enfans affectés de convulsions, comme on peut s'en convaincre par les faits qu'il a insérés dans le vingt-neuvième volume des *Mémoires de l'Académie royale de Suède ;* et M. Bourru suspendit des accès épileptiques par l'usage du muriate suroxigéné de mercure nécessité pour un cas de vérole.

293. Les *Annonces littéraires de Gottingue* nous ont appris que le ver de mai, si recommandé à Berlin, comme un remède utile contre la morsure des chiens enragés, a causé à un garçon de six ans, qui avoit pris un de ces insectes,

des lipothymies, des angoisses, des coliques, des convulsions et autres symptômes, qui se terminèrent rapidement par la mort. Les effets de ce remède, qu'on ne peut donner impunément à fortes doses, constatés à l'ouverture du cadavre, furent analogues à ceux qu'excite l'usage inconsidéré des cantharides.

294. Fothergill a remarqué que l'extrait de ciguë ne convient point aux enfans chez lesquels il excite des mouvemens convulsifs. Les expériences que j'ai faites dans une épidémie de coqueluche, pendant laquelle j'ai employé ce remède, ne m'ont pas donné les mêmes résultats. J'ignore même si quelques autres médecins les ont confirmés. Mais, dès qu'on sait que la grande ciguë est irritante (ce qui la rend emménagogue, ou plutôt hématogogue, antiseptique, aphrodisiaque), fondante et légèrement anodine, il est facile de conjecturer que, donnée à trop haute dose, et sur-tout combinée avec quelque sel métallique (combinaison qui en augmente l'activité), elle doit produire les effets observés par Fothergill, principalement dans les circonstances d'une excessive irritabilité.

295. M. Tissot a très-bien vu que la plupart de ces prétendus spécifiques qu'on emploie indistinctement et aveuglément dans toutes les

convulsions, sont souvent inutiles, et le plus souvent nuisibles. De ce dernier genre sont; 1°. tous les remèdes, âcres et chauds, les liqueurs spiritueuses, l'huile d'ambre ou d'agathe, les autres essences (1), les sels volatils, et autres remèdes de cette espèce, qui, par la violence de leur action sur les organes sensibles des enfans, sont plus propres à produire des convulsions qu'à les calmer; 2°. les remèdes astringens qui nuisent toutes les fois que la cause des convulsions dépend de quelque matière âcre, qui doit sortir du corps par les selles, ou qu'elles sont l'effet d'un mouvement intérieur tendant à quelque crise; et comme elles dépendent presque toujours de l'une ou de l'autre de ces deux causes, on voit que les astringens ne conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfans sans un examen bien mûr, parce qu'ils leur causent souvent des obstructions. J'ai vu la poudre de corail anodine d'Helvétius, donner à un enfant à la mamelle des mouvemens convulsifs et une

(1) M. Darluc a vu périr, dans les convulsions, un enfant à qui l'on donna l'huile essentielle de lavande, comme vermifuge, à la dose d'une demi-cuiller à bouche, dans un peu d'eau de mélisse, après lui en avoir frotté le nombril, les narines et les tempes. *Hist. nat. de la Provence*, tom. II, pag. 370.

insomnie, qui ne cédèrent qu'à l'interruption de ce remède.

296. Boerhaave enseignoit à ses disciples que les eaux de Spa, si salutaires d'ailleurs dans l'épilepsie, bues en trop grande quantité à la fois, ou prises froides, l'avoient fréquemment occasionnée. Un de mes neveux, phthisique, éprouva, aux eaux de Bagnols qu'on lui fit boire en trop grande quantité à la fois, quelques mouvemens spasmodiques qui se terminèrent par une légère pneumorragie (hémoptysie).

297. Je ne parle point de l'abus des cordiaux dans le traitement de la variole, sur-tout pendant sa première période. Les maîtres de l'art n'ont que trop prouvé combien ces remèdes sont propres à faire périr les enfans dans des convulsions.

298. S'il faut en croire M. Duncan, contredit néanmoins sur cet objet par M. More, le corail dont on fait un si grand usage pour les enfans, peut causer des convulsions lorsqu'il est broyé dans un mortier de métal. Cet observateur se fonde sur ce que les particules métalliques se détachent pendant cette opération toujours longue et laborieuse, à cause de la difficulté de bien pulvériser le corail. D'après la préparation vulgaire du sirop de violette, M. Merk de Darmstadt laisse aux médecins à juger si un pareil

médicament peut être salutaire, sur-tout aux enfans.

299. Pour dissiper les convulsions qui procèdent des principes mentionnés dans ce paragraphe, 1°. il faut envelopper, par des remèdes aqueux, huileux, mucilagineux, les substances trop âcres, lorsqu'on en a de cette nature à combattre. Ces remèdes rendent encore à l'estomac et aux intestins le mucus dont ils ont été dépouillés. M. Majault guérit, avec la seule gomme arabique délayée dans l'eau, une personne très-fortement émétisée, et dont l'estomac avoit été si offensé, qu'il ne pouvoit pas recevoir seulement de l'eau pure, sans éprouver une espèce de cuisson qui donnoit lieu à des mouvemens convulsifs. Guidé par de pareils succès, M. Lefebvre de Villebrune recommande, pour calmer la superpurgation chez les petits enfans, l'eau de cannelle simple, la gomme adragant dans une émulsion avec les amandes douces.

2°. Il convient d'employer quelques correctifs particuliers, comme le sucre à forte dose, si l'on a pris trop de jalap; les acides, si l'on s'est servi de la gomme gutte, de l'ésule, de la scammonée, de la coloquinte, de l'élatérium, et même, selon quelques auteurs (1), des émé-

(1) Voyez ce qui a été dit plus haut sur les correctifs

tiques antimoniaux. Dans tous les cas d'opération laborieuse des remèdes résineux, les jaunes d'œufs, les laits d'amandes sont très-efficaces. Le camphre donné avec les semences froides corrige l'activité des cantharides et du méloé. Les fleurs de soufre ou les eaux sulfureuses sont utiles, lorsqu'on a usé de la scammonée. Quant au régime propre à ces circonstances, il doit être tel qu'il ne puisse ni surcharger les organes de la digestion; ni agacer des membranes trop sensibles, ni rien introduire dans les premières voies de ce qui pourroit stimuler les nerfs déjà trop irrités de ces parties.

---

des vomitifs antimoniaux, et ce qu'ont avancé contradictoirement à l'effet des acides, M. Lieutaud, *Matière médicinale*, tome I. M. White, *Avis aux femmes enceintes et en couche*, page 285. Lemery, *Cours de Chimie* par Baron, page 298, note *f*; 299, note *e*; 590, note *l*. De Haen, *Ratio medendi*, tome V, page 460. — Grant, *Recherches sur les fièvres*, tome II, page 180. — Barbeirac, *Formulæ medicamentorum*, seconde édition, tome I, page 230, note *o*, &c.

L'usage du lait est aussi extrêmement recommandable pour affoiblir et détruire les effets trop actifs de la gomme-gutte.

CHAPITRE VII.

Des maladies aiguës et des maladies chroniques.

300. Après avoir discuté, dans les chapitres antérieurs, la plupart des causes qui produisent des convulsions, soit aiguës, soit chroniques, il semble que j'aurois dû me dispenser de traiter séparément l'objet de ce chapitre. Cependant il m'eût été difficile de placer commodément ailleurs les réflexions qui font la matière des deux sections suivantes.

SECTION PREMIÈRE.

Des maladies aiguës.

301. Dans les deux paragraphes qui composent cette section, mon objet est d'examiner : 1°. ce qui est relatif à la fièvre, soit continue, soit rémittente ; 2°. ce qui concerne la fièvre d'accès ou fièvre intermittente.

§. I.

De la fièvre.

302. De quelque cause que provienne la fièvre, Hippocrate avertit que les convulsions arrivent facilement aux enfans, si l'orgasme fébrile

devient tant soit peu vif, tandis que le ventre est serré. Cette remarque juste, qui vérifie ce que j'ai dit en tant d'endroits sur la convulsibilité de ces foibles machines, indique qu'il faut se hâter, dans le traitement de leurs maladies, de remplir les deux indications essentielles d'évacuer et de rétablir les excrétions habituelles.

303. Galien a remarqué que certains individus sont, dès l'invasion de la fièvre, tout de suite attaqués de convulsions, quoiqu'il ne paroisse auparavant aucun indice qui les dénote, et que le vomissement bilieux en est bientôt la crise. Cette observation a été la base du précepte que nous a donné Zimmermann, savoir, que c'est sur-tout chez les enfans qu'il faut considérer les causes des fièvres dans les premières voies; que leurs fièvres continues simples cèdent aux évacuans en général; et que c'est à la promptitude à les employer, qu'on doit la terminaison des fièvres putrides les plus mauvaises.

304. Plusieurs enfans sont naturellement sujets à des écoulemens qui leur tiennent lieu de cautères. Or, l'expérience m'a démontré qu'il faut faire une extrême attention dans les fièvres aiguës de ces enfans, à ce que le spasme fébrile ne supprime point ces égouts, parce que l'âcre retenu forme toujours des épiphénomènes dangereux, tels que des convulsions fâcheuses. Les

purgatifs, et les diurétiques délayans opèrent bien une révulsion salutaire de ces humeurs impures; mais les vésicatoires appliqués, dès que les symptômes deviennent anomaux, sont le moyen le plus direct de détourner l'orage. J'ai vu, il y a quelques années, le fils d'un marchand de blé périr après de très-fortes convulsions, excitées, pendant le cours d'une rechûte de rougeole, par la suppression d'une humeur puriforme qui s'écouloit habituellement par le conduit de l'oreille gauche. L'application des vésicatoires fut rejetée par des parens timides qui eurent la douleur de se convaincre, par l'apparition d'une grosse tumeur, et par la quantité de pus qui sortit de l'oreille après la mort, jusqu'à quel point l'hétérogène retenu avoit eu part à la catastrophe.

305. N'est-ce point à la propriété qu'ont les vésicatoires, indépendamment de leur vertu antispasmodique décidée (1), de fournir une issue aux miasmes fiévreux, qui portent par-tout leur

(1) Les vésicatoires, les sinapismes, les rubéfians sont indirectement de très-bons antispasmodiques, parce qu'en excitant une douleur vive locale, ils changent l'état de rapport des organes, influent ainsi sur l'action des nerfs, et font cesser les convulsions. Hippocrate avoit bien vu ces phénomènes, lorsqu'il a dit qu'une vive douleur en fait disparoître une autre.

action stimulante, qu'on doit attribuer la grande efficacité de ces topiques, même dans les simples cas de convulsions fébriles? MM. Caze et Prévost de la Caussade, médecins de Montauban, ont observé que les vésicatoires calmèrent des convulsions générales dont sept personnes furent attaquées pendant une fièvre continue, et que les autres remèdes n'avoient fait qu'irriter. Ils ont encore vu que l'application successive de ces topiques, guérit en trois mois un tétanos presqu'universel, qui s'étoit déclaré sur un autre malade. Fondé sur des faits de cette nature, M. le Roy, professeur de Montpellier, avoit déjà fait un précepte de l'application précoce des vésicatoires dans les fièvres aiguës.

306. On sait que le plus grand nombre de malades, et sur-tout que les convalescens sont très-susceptibles d'impression, parce que l'influence des mouvemens fébriles sur l'augmentation de la mobilité est très-grande. On a vu des enfans indolens, stupides, acquérir une grande vivacité, beaucoup de jugement et une perception très-forte pendant une fièvre vive; ce qui démontre que la maladie, introduisant dans le corps un autre ordre de mouvemens, peut changer en mal, comme en bien, l'état de la constitution, selon des circonstances individuelles. Ce dernier point peut être prouvé, sans avoir recours aux

changemens heureux procurés dans l'économie animale par la variole, dont l'inoculation, selon M. Medicus, a été singulièrement utile contre l'épilepsie, par les faits qui décident que la fièvre elle-même a quelquefois combattu des convulsions chroniques, jusqu'alors incurables.

307. Il est dit, dans les *Mémoires de l'Académie des curieux de la nature*, qu'une fièvre épidémique très-grave guérit un enfant de dix ans, épileptique depuis trois, et dont les accès que rien n'avoit pu soulager, revenoient plusieurs fois par jour. M. Le Camus cite l'observation d'un jeune garçon, qui fut entièrement délivré d'une épilepsie héréditaire, après une fièvre maligne terminée par les seules forces de la nature ; et long-temps avant ces observateurs, Hippocrate avoit vu qu'il est avantageux que la fièvre survienne aux convulsions, parce qu'elle en est quelquefois la crise. Sans contester la vérité de ces exemples rares, il est bon néanmoins de remarquer que, si les mouvemens fébriles peuvent dissiper une affection convulsive, c'est ordinairement, suivant une réflexion d'Houllier, lorsqu'ils sont modérés, bénins, et qu'ils sont observés par un praticien habile ; et d'après Frédéric Hoffmann, lorsqu'ils surviennent à des convulsions dépendantes de la plénitude des humeurs ou d'une matière épaisse et visqueuse, et

non d'une âcreté particulière qui tienne tout le corps dans une excessive sensibilité. Cette distinction utile, sur laquelle je ne puis insister ici, décide entièrement de la nécessité d'agir ou d'attendre, dès que la fièvre saisit des convulsionnaires.

§. II.

Des fièvres intermittentes.

308. Il conste, par de très-judicieuses observations, que non-seulement les fièvres d'accès sont souvent accompagnées, chez les enfans, des plus violentes convulsions, mais encore que ces mêmes fièvres en ont quelquefois pris le masque. Il est facile d'en citer plusieurs exemples. Caldera, cité par Bonnet, parle d'une jeune fille qui, depuis quelque temps, éprouvoit régulièrement, à dix heures du matin, un accès de fièvre et d'épilepsie. On trouve, dans le *recueil d'Edimbourg*, l'observation d'une fièvre tierce dont l'accès commençoit par des convulsions qui devenoient générales, et dégénéroient en épilepsie; et Rosen a vu des enfans pris d'éclampsie, pendant les accès des fièvres intermittentes. Morton parle de trois enfans, l'un d'environ douze semaines, le second de trois mois, le dernier de trois ans, chez qui les accès de fièvre étoient marqués par des accidens spasmodiques. Le doc-

teur Lautter nous donne l'histoire d'une fille de six ans, qui, pendant une épidémie de fièvres intermittentes qui régna à Laschendorff et aux environs, fut saisie d'une vraie fièvre d'accès sous la forme de l'épilepsie; et M. Tissot ayant vu une épilepsie revenir périodiquement de deux jours l'un à une heure fixe, ajoute, que ces cas et leurs analogues doivent être regardés comme des fièvres d'accès masquées en épilepsies, et non comme de véritables épilepsies.

309. Pour juger ces cas obscurs, les praticiens savent qu'il faut considérer attentivement si les fièvres d'accès insidieuses sont épidémiques. Cet indice, un des moins équivoques, est ordinairement accompagné de quelques phénomènes remarquables, tels que le retour périodique des convulsions, le sédiment briqueté des urines à la fin des attaques, etc. Il est inutile d'observer que, tout préalable rempli, le quinquina et les substances qui peuvent le remplacer (1), l'emportent sur tous les autres remèdes. On a remarqué que la valériane formoit avec ces fébrifuges une combinaison précieuse.

---

(1) J'ai parlé de ces substituts dans mon ouvrage *sur l'administration du quinquina dans les fièvres rémittentes;* mémoire qui remporta le premier prix de la Société royale de Médecine de Paris.

310. Quelque victorieux que soient ces moyens, il est d'expérience que, placés mal-à-propos dans des fièvres intermittentes ordinaires, ils donnent naissance à des accidens nerveux d'autant plus cruels, que M. Senac s'étoit convaincu que l'humeur spéciale de ces fièvres, lorsqu'elle est retenue, stimule quelquefois les organes à l'instar d'un caustique, et que de-là proviennent de véritables convulsions. Morton nous a laissé l'exemple d'un fils unique, âgé de dix ans, qui périt au milieu des spasmes les plus forts, après la guérison déplacée d'une fièvre intermittente. Hoffmann ayant vu une fièvre tierce, arrêtée inconsidérément, dégénérer en hystérie atroce, avertit que, chez les enfans, on voit alors survenir toutes sortes de convulsions, et sur-tout l'épilepsie; et M. Boucher a publié l'histoire d'un sujet un peu cacochyme, qui mourut dans un tétanos survenu après quelques accès épileptiques, trois jours après la guérison déplacée d'une rechûte de fièvre intermittente.

311. De pareils faits sont d'autant plus propres à tenir en garde contre l'envie de guérir certains fébricitans, que, d'après quelques cas bien constatés, on trouve, dans les fièvres, une certaine aptitude à se transformer en convulsions. M. Massa, professeur de médecine à Rome, parle d'une jeune fille d'un tempérament bilieux, qui, après

plusieurs accès de fièvre quotidienne, tomba dans des accès d'épilepsie qui revenoient tous les jours. M. Metzger a cité un cas de fièvre intermittente irrégulière, changée de même en épilepsie; et M. Berchelmann rapporte qu'une fille de six ans fut guérie d'une fièvre intermittente par un accès violent d'épilepsie.

312. Il est donc incontestable que l'état antérieur de la constitution, ou, comme disoit Torti, que la nature corruptrice ou dépuratrice de la fièvre, peut seule décider de la salubrité ou du péril qui peut en résulter. Un précepte des anciens, que plusieurs médecins se sont plu à rappeler, à nier ou à confirmer, est que les fièvres intermittentes sont parfois le remède des convulsions. Mais en voyant sur ce point l'affirmative et la négative soutenues également par des auteurs d'un grand nom, on doit juger que, hors les circonstances qui nécessitent un grand mouvement, dont le but soit de dépurer les humeurs, et de remettre un juste équilibre entre la force des solides et les qualités ou l'abondance des fluides, la fièvre doit empirer la convulsibilité, ou du moins n'influer en rien sur la cure des convulsions antérieures. Ainsi, ces derniers effets ont servi de prétexte à M. Tissot, pour nier les heureux pronostics qu'on a portés de la fièvre quarte dans l'épilepsie. J'ajouterai, pour préve-

nir l'objection qu'on pourroit tirer de l'état propre aux enfans, que M. Senac a très-bien vu que les fièvres d'accès sont souvent funestes à ces frêles machines, par l'affoiblissement radical où les jettent les paroxismes répétés de ces fièvres, et par l'atteinte profonde qu'ils portent à toutes leurs fonctions organiques.

313. Parmi les remèdes qu'il convient d'administrer pour combattre les fièvres intermittentes chez les enfans, il faut compter les évacuans, le quinquina en teinture et en frictions, et l'acide arsénieux, dissous dans l'eau distillée.

SECTION II.

Des maladies chroniques.

314. Parmi les maladies chroniques, dans lesquelles les convulsions jouent un rôle remarquable, on doit compter principalement l'hydrocéphale, l'encéphalocèle, l'hydro-encéphalocèle et l'hydrorachis (spina bifida), qui sont des maladies congénères (1).

315. L'hydrocéphale est l'hydropisie des ventricules du cerveau; cette hydropisie peut se former avec plus ou moins de promptitude,

---

(1) Voyez mes *Fondemens de la Science méthodique des maladies*, tome 1, page 329.

ce qui constitue deux espèces d'hydrocéphale, l'une aiguë, l'autre chronique. Dans cette dernière espèce, les convulsions sont rares, et ne surviennent, comme la plupart des convulsions symptomatiques, que sur la fin de la maladie qui va se terminer par la mort; mais dans l'hydrocéphale aiguë, les convulsions sont presque inséparables des premiers effets de la maladie, ce qui prouve que les fonctions des organes peuvent subsister avec une lésion très-grave de leurs nerfs, lorsque cette lésion s'est établie peu à peu; tandis que ces fonctions eussent été détruites par une semblable lésion, si elle fût survenue tout-à-coup. J'ai vu l'enfant de M. Delon mourir d'une hydrocéphale aiguë, après avoir éprouvé pendant plusieurs jours des convulsions si terribles, qu'on étoit obligé de veiller sans cesse à ce que le petit malade ne tombât du lit en se roulant (1). Rivière a observé dans un cas pareil, chez un enfant de sept ans, des maux de tête et des accès épileptiques violens; et Fothergill a trouvé que les enfans sujets à l'épilepsie, étoient ceux qui, dans l'hydrocéphale

(1) Cette observation fut présentée, dans tous ses détails, dans un mémoire sur l'hydrocéphale interne que je présentai en 1782 à la Société royale des Sciences de Montpellier. (*Note ajoutée.*)

aiguë, éprouvoient pendant quelques jours les convulsions les plus cruelles et les plus soutenues.

316. L'encéphalocèle est une tumeur formée par la substance même du cerveau, ou du cervelet, ou de ces deux viscères ensemble, laquelle sort de la boîte osseuse qui la renferme aux endroits où l'ossification est tardive, ou par une ouverture faite aux os du crâne. Cette tumeur (1) ne se voit que sur la tête des enfans. Ledran en a observé une sur le pariétal droit; Reselius une autre derrière la nuque; Tresvius une pareille sur la suture lambdoïde; et M. le professeur Siebold parle d'une de ces hernies, qui de la suture lambdoïde où elle prenoit naissance, pendoit jusqu'aux vertèbres du cou. J'ai eu occasion de voir, sur un enfant de naissance, une encéphalocèle placée même dans la fontanelle.

---

(1) Il est des tumeurs qui paroissent sur la tête des enfans, après avoir reçu quelques coups violens, ou après avoir été tirés fortement par les cheveux; lesquels ont une fausse apparence d'encéphalocèle. Il seroit dangereux de s'y tromper. Celle-ci se distingue par un cercle osseux qu'on peut toucher à sa base qui borne la partie des os du crâne qui n'est point ossifiée. M. Ad. Fred. Vogel a détaillé une observation curieuse dans sa *Chirurgische wharnehmunger*, &c. Il s'agit d'un épanchement considérable de sang sous le périoste du crâne, dans un enfant qu'on avoit violemment soulevé par les cheveux.

317. Tous ces auteurs ont constamment remarqué (à moins que l'encéphalocèle ne fût petite et située sur le sommet de la tête), que la paralysie, les convulsions, la stupidité, etc. sont les funestes effets de cette hernie, et que ces symptômes surviennent d'autant plus promptement, que la tumeur est sur le derrière de la tête, ou qu'elle est considérable. Il faut observer que les convulsions de cette espèce sont, ainsi que celles qui surviennent à l'hydrocéphale, très-défavorables. Elles annoncent sur-tout une mort prochaine, si elles surviennent après l'opération de ces tumeurs.

318. L'hydro-encéphalocèle et l'hydrorachis, sont deux maladies de la même espèce, elles n'ont que leur siége de différent. La première est une tumeur lymphatique (1), qui communique avec le cerveau. La seconde est de la même nature, mais elle répond à la moelle épinière. Quelquefois l'une et l'autre de ces hernies con-

---

(1) Levret avertit très-sensément de ne pas confondre cette tumeur avec celles qui se forment quelquefois sur le sommet de la tête, et qui, sans doute, ne sont que l'effet de l'action de l'air sur la partie de la tête de l'enfant, qui se présente la première lorsqu'il vient au monde, ou de la meurtrissure d'un endroit du crâne. Il en donne les différences et la curation : l'*Art des accouchemens*, pag. 238, aph. 1248.

tiennent, outre la lymphe, l'une une portion du cerveau ou du cervelet, l'autre une partie de la moelle épinière. On connoît plusieurs observations sur cette maladie, à laquelle il faut appliquer tout ce qui a rapport à l'encéphalocèle. Burgius vit un enfant périr d'épilepsie, après l'ouverture d'une tumeur de cette espèce, et ce fait n'est pas unique dans son genre. M. Mathey, médecin de Paris, a cependant proposé l'évacuation de la sérosité, mais avec un séton, qui traversant la tumeur et remplissant presqu'entièrement l'ouverture faite par l'aiguille, puisse donner un écoulement gradué, et presque goutte à goutte.

319. L'hydrocéphale et les maladies congénères, éludent souvent toutes les ressources de l'art, ce qui fait que les convulsions qui en dépendent ne peuvent point être avantageusement combattues par les antispasmodiques. Rien n'empêche cependant qu'on n'éprouve l'oxide de zinc sublimé, qui a été recommandé par M. de la Roche; mais les secours sur lesquels on doit le plus compter, sont le mercure et les vésicatoires, qui sont des moyens directement appropriés au traitement de la maladie principale. Pour le prouver, je crois devoir consigner ici une observation importante sur un cas non équivoque d'hydrocéphale parfaitement guérie.

Observation (1) *sur l'hydrocéphale interne, lue à la Société de Médécine-pratique de Montpellier.*

Les maladies peu communes frappent ordinairement l'attention ; elles intéressent davantage, sur-tout lorsque la nature peut être mieux approfondie et que le traitement peut être confirmé ou épuré.

Le fils de M. G.***, négociant de Nismes, nourri dans un village voisin, présenta à l'âge d'environ six mois, les indices d'une maladie commençante. Il pleuroit avec plus de facilité, tetoit d'une manière plus irrégulière ; ses excrétions avoient plus d'odeur ; son sommeil n'étoit plus régulier et profond : en un mot sa morosité, sa physionomie, des soulèvemens d'estomac et sa manière d'être ne confirmoient que trop combien étoient fondées les craintes que l'on avoit conçues.

Cet enfant, unique de son sexe, étoit extrêmement chéri. Les parens furent informés de suite du dérangement de sa santé, et ils le firent

---

(1) La Société de Médecine-pratique de Montpellier ayant entendu la lecture que je venois de lui faire de cette observation, la jugea si importante qu'elle en ordonna l'insertion dans le premier numéro de ses *Annales*, pag. 15.

transporter à la ville. Je fus appelé, conjointement avec M. Montagnon, chirurgien très-instruit, et qui jouit à Nismes de la réputation que donnent les talens et la manière distinguée et délicate avec laquelle on en fait usage.

A notre examen, l'enfant ne présenta aucuns signes qui pussent nous porter à croire qu'il ne s'agissoit que des orages plus ou moins variés de la dentition. Les gencives soigneusement inspectées, l'état de la bouche comparé avec les symptômes qui caractérisoient la maladie, nous convainquirent au contraire que nous avions à traiter une fièvre continue à redoublemens anomaux, mais subordonnés à la nature même de la fièvre.

L'enfant étoit inquiet, privé de sommeil. Ses petites plaintes alternoient avec un repos d'accablement court. Son pouls étoit vif, sa chaleur s'augmentoit par bouffées. Le ventre étoit fermé, mais l'on n'appercevoit rien de bien sensible du côté des urines. On observoit des dispositions assez marquées au vomissement. Lorsqu'on retiroit le malade de son berceau, il paroissoit éprouver beaucoup plus de malaise et sur-tout n'avoir pas la force de porter sa tête droite. Néanmoins le brillant des yeux étoit remarquable, ainsi que la rougeur des lèvres, des bords de la langue et des pommettes.

Ces phénomènes, joints à la fièvre d'irritation qui avoit lieu, donnoient à penser que le jeune malade avoit reçu quelque coup, quelque commotion; qu'on lui avoit fait faire quelque chute. Les aveux de la nourrice furent contraires à cette opinion.

Les remèdes administrés à l'enfant consistoient en boissons délayantes, en laxatifs très-doux, en potions rafraîchissantes, camphrées ou nitrées et un peu anti-spasmodiques. Ils furent variés. Lorsque la chaleur et la sécheresse de la peau eurent diminué, on essaya la décoction de quinquina. Pendant le traitement on n'obtenoit pas de grands succès, quoiqu'on eût un égard particulier au régime de la nourrice. Cependant la maladie se prolongeoit; les convulsions que la mère redoutoit tant, n'eurent jamais lieu, et peu à peu les grands accidens avoient disparu. L'enfant faisoit de longs sommeils, mais on crut appercevoir qu'il n'y voyoit pas et que sa tête avoit beaucoup grossi. Le pouls avoit perdu de sa vivacité; nous étions alors à la cinquième semaine de la fièvre.

En cherchant à éclaircir le doute qui vient d'être énoncé, on se convainquit que la prunelle ne se contractoit pas. Mais lorsqu'on en vint à l'examen de la tête, on fut bientôt certain que son intérieur contenoit une assez grande quantité

d'eau. En effet toutes les sutures qui lient les os du crâne étoient écartées de trois lignes ; une bande bleuâtre rendoit cet écartement très-sensible à la vue. La fontanelle étoit large, mais rénitente. La tête ne pouvoit être soutenue par l'enfant, et toutes ses fonctions étoient languissantes. Quant au volume de la tête, il étoit d'un quart en sus.

L'hydrocéphale interne ne pouvoit être méconnue. Il n'y avoit au reste aucune infiltration dans les tégumens, et l'enfant ayant joui de toute sa santé jusqu'au moment qu'il tomba malade, il n'y a nul doute que l'épanchement ou la collection d'eau qui se trouvoit dans l'intérieur du cerveau, ne constituât une hydrocéphale interne aiguë avec écartement des sutures.

Les indications étoient tranchantes ; opérer le repompement des eaux ramassées dans les ventricules du cerveau étoit, parmi elles, ce qu'il y avoit de plus urgent à déterminer. Je proposai de suite deux vésicatoires, pour placer derrière les oreilles, qu'on devoit rafraîchir de temps en temps ; des frictions faites avec l'eau-de-vie sur la plus grande partie de la tête que l'on recouvroit ensuite avec des sachets d'herbes et de fleurs odorantes ; du vin d'Espagne à donner par cuillerées, et plusieurs fois dans la journée un grain de muriate de mercure doux.

Ces différens remèdes furent administrés avec constance durant un mois et demi, par une mère vigilante, et dont il falloit souvent soutenir l'espoir. Quelle ne fut point sa récompense ! Au bout de quinze jours la tête, dont la dimension étoit prise chaque jour avec soin, parut diminuer, la vue sembloit recouvrer une partie de sa sensibilité. Les mêmes secours sont continués et la guérison est décidée au bout de vingt-cinq ou trente autres jours.

Le diagnostic de la maladie qui fait le sujet de cette observation, et la succession des symptômes qui se développèrent, sont assez précis pour mettre en évidence un cas d'hydrocéphale interne. Whytt et Fothergill, médecins anglais, ont donné de bonnes descriptions de cette affection; mais on sait que le premier a tracé le caractère d'une maladie qui n'est point celle dont parle le second; aussi a-t-on distingué avec raison deux sortes d'hydrocéphale, l'une aiguë et l'autre chronique. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que la maladie hydrocéphalique dont il a été question, se range naturellement dans la première de ces deux sortes.

Mais peu d'auteurs ont reconnu le vrai caractère de l'hydrocéphale interne, et nul encore n'a bien éclairci son origine.

On ne sauroit contester que, dans cette affection,

tion, l'eau n'occupe que les ventricules du cerveau, notamment les ventricules antérieurs; que ce liquide les distend quelquefois considérablement, au point d'effacer peu à peu toutes les lames ou toute la substance de cet organe. Les observations anatomiques de M. Camper sont très-précises sur ce point; et le docteur Hooper, anglais, a de même rapporté un cas d'hydrocéphale, dans lequel la substance du cerveau étoit presque entièrement détruite par la compression.

Les diverses nuances sous lesquelles l'hydrocéphale interne s'est offerte, et l'incertitude dans laquelle on a été sur sa formation, ont fait considérer differemment cette maladie par divers auteurs. Les uns l'ont vue tout bonnement, comme une hydropisie, en la confondant, par l'effet d'une fausse analogie, avec l'hydrocéphale externe, ou mieux l'œdématie des tégumens de la tête.

Cullen l'a placée parmi les apoplexies, en ne faisant attention qu'au résultat de la compression de la masse aqueuse. Il a été suivi par Quin, qui a proposé de donner à l'hydrocéphale interne le nom d'apoplexie enfantile, et de laisser la dénomination d'hydrocéphale à l'hydrocéphale externe. Macbride a mieux aimé qu'on l'appelât fièvre hydrocéphalique. M. Pinel a substitué à ce titre, celui de fièvre cérébrale.

Les docteurs Withering, Quin et Rand, ré-

fléchissant sur la qualité des symptômes que la maladie présente, ont pensé que le caractère de l'hydrocéphale interne étoit véritablement inflammatoire. Mais ils ont méconnu la nature de cette inflammation et l'organe particulier qui en est le siége. C'est ce que j'ai pressenti le premier, dans un mémoire que j'ai offert, il y a environ vingt ans, à la Société des sciences et belles-lettres de Montpellier, idée reproduite dans un mémoire sur la constitution médicale des saisons, présenté à la ci-devant Société royale de médecine de Paris, et couronné par elle.

Il est aujourd'hui permis d'avancer que l'hydrocéphale interne tient à une affection inflammatoire, et peut-être spasmodique de l'arachnoïde, membrane que les observations de Bichat et celles de M. Laennec placent irrévocablement parmi les membranes séreuses; et que la nature particulière de cette inflammation se rapproche de l'érythème ou de l'érysipèle. Les fonctions majeures de l'arachnoïde, sont de repomper la lymphe qui se distribue dans le cerveau; l'inflammation ou le spasme de cette membrane suspend l'effet de cet usage important, et la collection d'eau dans les ventricules, phénomène essentiellement lié avec l'état morbide de l'arachnoïde, en est la conséquence naturelle.

Il y a toute apparence que, dans l'hydrocé-

phale interne aiguë, l'arachnoïde est frappé d'inflammation, et que, dans l'hydrocéphale interne chronique, le spasme seul occupe cette membrane ; ou s'il y a inflammation dans l'un et dans l'autre cas, elle est érysipélateuse dans la première sorte, et érythématique dans la seconde. Tout le monde connoît la différence qui existe entre l'érysipèle et l'érythème ; et que cette différence ne se trouve guère que dans le degré ou dans l'intensité de la maladie.

D'après cela, le traitement de l'hydrocéphale interne devient beaucoup plus méthodique.

L'hydrocéphale interne aiguë, reconnoissable à une fièvre vive, avec un œil brillant, visage allumé, rougeur des pommettes, anxiétés, insomnie, constipation, vomissemens, souvent des convulsions, &c. exige la saignée à l'aide des sangsues, les bains de pieds, les lavemens, les fomentations émollientes tièdes sur la tête, les poudres de camphre nitré. Tandis que l'hydrocéphale interne chronique, dans laquelle ces symptômes ont une intensité bien moins remarquable, demande, qu'on administre avec les délayans, des poudres de camphre et d'opium. Un ou deux grains de camphre trituré avec un quart de grain ou un cinquième de grain d'opium, forme un remède infiniment utile, principalement lorsque la maladie est accompagnée de

beaucoup d'anxiétés et de convulsions. En joignant à la poudre que je viens d'indiquer, un demi-grain ou un grain de muriate de mercure doux, on forme un composé très-précieux, lorsque la maladie est un peu avancée, et que les phénomènes qui appartiennent à la quantité des eaux, commençant à être plus prononcés, se font remarquer davantage.

Tel est le traitement de l'hydrocéphale interne soit aiguë, soit chronique. Quand ce traitement a été négligé, ou quand rien n'a pu s'opposer à la collection de l'eau, les symptômes changent. L'état de veille fait place à un assoupissement plus ou moins profond; les anxiétés, à l'apathie; la pupille (1) se paralyse, les prunelles se dilatent, l'insensibilité devient de plus en plus remarquable, elle conduit à la mort. Dès-lors la méthode curative de l'hydrocéphale interne change; elle roule sur les excitans, sur les moyens propres à rétablir les fonctions de l'arachnoïde. On a proposé de la composer de l'usage alternatif, combiné ou successif des purgatifs et des excitans. L'action de ces divers médicamens a été fort bien analysée par le docteur Odier, dans un travail sur l'hydrocéphale in-

---

(1) Voyez Jadelot, *de pupillæ diametri mutationibus*. Nancy, 1775.

terne, imprimé parmi les mémoires de la ci-devant Société royale de médecine, année 1779.

Le mercure a été reconnu comme un très-bon stimulant des vaisseaux lymphatiques; et je pense que ce remède, dirigé contre l'épanchement aqueux, est supérieur aux autres remèdes de vertu ou d'usage analogues. Les Anglais font le plus grand cas des frictions mercurielles soutenues par l'usage du calomelas. Des observations publiées par MM. d'Obson, Percival, Makie, Waren et autres, sont très-favorables à cette méthode, dans laquelle on a eu en vue d'exciter la salivation. Le docteur Odier soupçonne que le muriate de mercure doux a, dans l'hydrocéphale interne, quelque manière d'agir particulière indépendante de sa qualité purgative. Il cite deux cas dans lesquels ce remède parut contribuer à la guérison. Cependant si l'on se rappelle que la nature de l'hydrocéphale interne est inflammatoire ou spasmodique; que l'inflammation ou le spasme peuvent être dénaturés par les symptômes qui dépendent de la compression occasionnée par les eaux qui se ramassent, on sent que le mercure donné trop tôt peut nuire. Edouard Fort a publié des faits qui, par cette raison, ont été défavorables à l'action du mercure.

Les vésicatoires forment encore un moyen puissant. Le docteur Simmons, qui se déclare

aussi pour l'usage de l'opium, les met au premier rang dans la cure de cette maladie; et M. Odier compte tellement sur leur efficacité, que les ayant employés dans des menaces d'hydrocéphale, il a cru être fondé à dire que, par leur effet, la maladie a été extirpée dans son principe. M. Lettsom n'a rien vu au-dessus des vésicatoires et du calomel dans le traitement de l'hydrocéphale interne.

Le docteur Rush, au contraire, ne parle avantageusement que des toniques. Le vin, l'alcohol de castoreum, etc. ont été recommandés par les praticiens. Mais ne citer avec éloge qu'un genre de médicamens dans le traitement de l'hydrocéphale interne, c'est méconnoître les indications plus directes que cette maladie présente.

Une infusion plus ou moins forte de cendres de genêt et de baies de genièvre écrasées, mérite d'être employée dans l'hydrocéphale interne, sur-tout si on avoit lieu d'avoir quelque confiance dans l'effet des diurétiques; ou que la maladie se manifestât après une de ces maladies, telles que la scarlatine, dont la leucophlegmatie paroît être une crise.

J'ai vu quelques cas d'hydrocéphale interne; car cette maladie familière et presque propre aux enfans, n'est pas fort rare, et l'on peut dire qu'à mesure qu'on étudiera mieux les maladies

de l'enfance, on trouvera moins de fièvres vermineuses, de fièvres putrides, d'affections indéterminées, et beaucoup plus d'hydrocéphales internes. Mais je n'ai point vu de cas, dans lesquels cette affection fût moins méconnoissable et dans lesquels la méthode curative fût couronnée d'un plus entier succès.

Dans les enfans assez âgés pour rendre compte de leurs sensations, on se convaincra que la maladie détermine des douleurs de tête, des maux d'estomac. Chez eux, le pouls, ainsi que l'a remarqué Whytt, passe rapidement d'une extrême lenteur, accompagnée d'irrégularité, à une extrême foiblesse. Mais ces nuances du diagnostic tiennent beaucoup à l'âge ou à la manière dont les individus sont affectés.

---

320. Comme dans l'hydrocéphale, les convulsions sont souvent l'effet des épanchemens de sérosité, de sang ou de pus, qui se font quelquefois sur le cerveau des enfans, après des coups à la tête, des chutes violentes ou des métastases toujours fâcheuses, ces observations sont très-multipliées dans les auteurs. Du reste, le trépan est, dans ces cas, presque l'unique ressource, quand les symptômes augmentent d'une manière aggravante.

321. Les hernies de l'estomac, sur lesquelles M. Pipelet a donné un mémoire inséré parmi ceux de l'académie royale de chirurgie, et qui ne sont pas aussi rares qu'on le pense, peuvent être considérées comme une cause de convulsions. M. Pipelet a rapporté l'histoire d'une fille de treize ans, qui s'étant blessée deux fois, en tombant, à la région épigastrique, fut sujette, entr'autres accidens, à des vomissemens quelquefois accompagnés de convulsions. On réduisit la hernie, et tous ces symptômes disparurent.

322. J'ai connu un enfant de dix-neuf mois, qui, étant tombé sur la région de l'estomac contre le bord d'un escalier, fut fatigué pendant longtemps de vomissement qui fit craindre pour ses jours. A l'instant de la chute, il eut une attaque en forme d'épilepsie, et dans les cinq jours suivans, il eut deux nouveaux accès plus légers. Le malade guérit par les seuls efforts de la nature.

Cette observation me rappelle les accidens qu'on a vu suivre les coups sur l'épigastre. M. Andrée, médecin anglais, rapporte qu'un enfant de dix ans, fort et robuste, ayant reçu d'un autre enfant un coup du côté droit de l'épigastre, tomba à terre sans mouvement et sans sentiment, et que depuis lors, il eut tous les jours des convulsions très graves, avec perte de connoissance. Lancisi a vu une mort subite causée par un coup

de poing donné dans le creux de l'estomac, ce qu'il a expliqué par la convulsion qui fut excitée à la fois dans toutes les parties unies en cet endroit par un lien tendineux; savoir, de l'orifice gauche de l'estomac, du centre du diaphragme, de l'aorte, de la veine cave et du péricarde.

CHAPITRE VIII.

Des causes morales.

323. Personne n'a jamais douté de l'influence des causes morales sur l'économie animale : aussi, bien loin de répéter ici quelques vérités physiologiques qu'on trouve par-tout, il me suffira de ramasser dans la première section quelques cas des effets des passions dans l'enfance ; je traiterai dans la seconde, des révolutions de la puberté, comme un article dépendant de la matière qui fait l'objet de ce chapitre.

SECTION PREMIÈRE.

Des passions.

324. Le célèbre Tissot a publié des détails curieux sur les effets d'un coup de pistolet tiré par un homme ivre, aux oreilles d'un enfant de dix-huit mois ; on y reconnoît tous les symptômes qui caractérisent les accès épileptiques, les mouvemens convulsifs les plus variés, et, ce qu'il y a de plus singulier, le *scelotirbe festinans* de Sauvages. Ces convulsions le jetèrent enfin dans la fatuité. Van-Swieten parle d'un

autre enfant si fort effrayé par un gros chien qui lui sauta dessus, qu'il prit sur-le-champ un accès d'épilepsie, qui se renouveloit toutes les fois qu'il voyoit ou qu'il entendoit aboyer un gros chien. On a vu un enfant d'environ quatre ans et demi, qui ayant été épouvanté par des enfans masqués qui couroient les rues, éprouva d'abord plusieurs accidens convulsifs que suivirent des symptômes formidables. Boërhaave rapporte un cas plus malheureux, puisque la vue d'un masque affecta si violemment un enfant, qu'il fut frappé d'épilepsie, et mourut enfin dans un accès. Un habile observateur nous apprend qu'une jeune fille très-bien faite, d'un caractère aimable, et se portant bien, eut une frayeur à l'âge de huit ans, à la suite de laquelle la santé se perdit, le caractère se déprava, et il parut un véritable accès d'épilepsie, qui se renouvela dans la suite fréquemment.

325. Je rapporte aux effets de la peur les phénomènes suivans. Boërhaave a connu un enfant à qui des servantes avoient fait tant de peur des méchans hommes, qu'il ne pouvoit pas regarder les parois de sa chambre, sans éprouver un accès d'épilepsie. C'est quand l'imagination est frappée par des craintes aussi mal fondées, qu'on voit sans doute arriver ce dont ont parlé plusieurs auteurs, que des idées de fantôme dans un

songe, et même dans un état de veille, ont produit chez des enfans les tourmens spasmodiques les plus affreux.

326. Il est si facile de faire peur aux petits enfans, qu'on ne sauroit les surveiller avec trop de zèle. On a vu ailleurs (§. 108) qu'un bruit aigu et soudain, qu'une clarté trop vive avoient eu des effets très-fâcheux. Raulin blâme encore la coutume imprudente de certaines nourrices, qui font sauter leurs enfans sur leurs bras et sur leurs genoux, en les élevant en divers sens, et en les abaissant avec précipitation, assurant que d'aussi violentes agitations disposent ces petites créatures à prendre des peurs et des frayeurs pour des riens, quelquefois jusqu'à craindre leur ombre.

327. Est-ce à l'impression effrayante que laisse l'aspect d'un épileptique dans son accès, que sont dues les convulsions imitatives? M. de la Roche a très-bien dit que la vue d'une personne en convulsion a quelque chose d'effrayant, qui porte le trouble dans les fonctions du cerveau, et que ce désordre suffit réellement pour exciter des mouvemens irréguliers dans la machine; et M. Marteau avoit déjà soutenu que la vue d'un épileptique est le commencement d'un dérangement de santé. Ces assertions justifiées par les exemples de Ledel et de M. Buchhave,

qui ont vu des enfans devenir épileptiques, pour en avoir considéré d'autres dans leurs accès, nous montrent s'il est indifférent que des femmes grosses et des enfans contemplent à loisir des pauvres qui tombent épileptiques dans les rues, et ont leur accès au milieu des places publiques.

328. Quoi qu'il en soit, les convulsions qui proviennent de la peur, donnent un pronostic redoutable, et les meilleurs observateurs se sont assurés que l'épilepsie qui naît de cette passion, donne beaucoup à craindre et peu à espérer. Il est donc essentiel d'appliquer au plutôt les remèdes convenables, qui sont des paroles d'aménité et de consolation, jointes à quelques secours physiques, tels que les péliduves et même les bains entiers, des boissons diapnotiques, quelques calmans et des antispasmodiques doux. On a donné avec succès l'éther sulfurique alcoholisé, l'oxide de zinc sublimé, les fleurs d'arnica, etc.; dans d'autres cas, une grande tranquillité, et des frictions légères sur toute l'habitude du corps ont suffi pour dissiper l'orage.

329. Les effets de la colère ne sont pas aussi dangereux que ceux de la peur, dont il vient d'être question; cependant, il n'est que trop vrai que l'enfant qui se fâche violemment, peut prendre des convulsions qui se dissipent souvent sans suites fâcheuses, et qui d'autres fois en ont de funestes;

et malheureusement on ne voit que trop encore des enfans dans les premières années de leur vie, à qui chaque accès de forte colère donne un accès de convulsion. M. Tissot, qui a très-bien connu ces faits, rapporte qu'une colère violente procura un accès épileptique à un enfant de trois ans et quelques mois, et Sauvages vit un enfant qui se fâcha si fort après le refus d'un aliment dont il avoit envie, qu'il fut saisi sur-le-champ de convulsions épileptiques.

Les remèdes de cet état critique sont les humectans pris en abondance, les acides bien délayés, le parfait repos, une chambre peu éclairée, quelques lavemens et parfois une saignée, un eccoprotique, enfin quelques antispasmodiques.

330. La peur et la colère forment une passion mixte. Elle a lieu, lorsqu'on veut accoutumer quelqu'un sans précaution avec un objet qu'il abhorre par une espèce d'antipathie. Zimmermann nous fournit dans ce genre une observation frappante, où il s'agit d'un jeune homme, qui craignoit beaucoup les scorpions, et dont on voulut se divertir en lui en présentant un factice.

331. Quelque redoutables que soient les effets des passions dont je viens de parler, il est à remarquer qu'on a voulu les faire servir pour

la guérison des affections convulsives : ils ont même quelquefois réussi ; et M. Lieutaud en a rapporté un exemple mémorable. Mais les avantages de ce remède sont-ils assez certains, pour qu'on doive y avoir recours ? Le docteur Home s'est convaincu de ses dangers ; et M. Lieutaud lui-même ne put se les déguiser, lors même qu'il lui devoit une cure éclatante.

332. La tristesse n'est guère la passion des enfans ; et il n'y a qu'un mauvais traitement de la part des parens, et une sévérité condamnable, qui puissent la faire naître avec ses terribles suites. M. Tissot ayant vu une malade dans un état convulsif, attribué à l'émotion, à la crainte et aux chagrins continuels, dans lesquels une belle-mère l'avoit tenue pendant plusieurs années, n'a pu s'empêcher de dire qu'on ne sauroit blâmer avec trop de zèle la dureté avec les enfans, cette sécheresse, cette aigreur, ce ton d'autorité absolue qui ont présidé long-temps à l'éducation, qui n'y président encore que trop dans plusieurs maisons, où l'on croit qu'il est de la dignité paternelle de paroître froid et sec, et qui sont une des causes aussi fortes de l'affoiblissement du genre nerveux.

333. On peut rapprocher d'ici ce fait cité par Van-Swieten, d'un enfant de quatre ans qui entroit dans des convulsions violentes, toutes les

fois qu'on lui faisoit réciter l'oraison dominicale; parce que, malgré qu'on puisse dire que cet état convulsif étoit simulé, comme le pensoit Van-Swieten, il est également plausible qu'il dépendoit de la vive révolution que procure le ton de sévérité que quelques parens injustes mettent dans les ordres qu'ils donnent, sur-tout lorsqu'une rudesse mal entendue de ces mêmes parens, tient les foibles enfans dans des transes continuelles. Cela ne doit pas enhardir pour un vice contraire. Les excès en tout genre sont pernicieux. Zimmermann a vu un état convulsif très-violent, provenant d'une mauvaise éducation, d'une condescendance honteuse à tous les désirs de l'enfance.

334. Je ne connois qu'un exemple des effets d'une forte pitié, c'est celui de Dérau, dont il a été question dans plusieurs écrits périodiques. Cet enfant âgé de quatorze ans, éprouva une si vive révolution lors du supplice du fameux Desrues, qu'il tomba dans un état affreux, dont le caractère tout convulsif se termina par un tetane, qui céda à l'application des vésicatoires.

335. La honte produit encore des accidens spasmodiques marqués. MM. Lorry et Tissot nous en ont donné des preuves. Le premier a vu une fille qui, battue rudement par son père

ivre,

ivre, fut attaquée de violens tremblemens et de mouvemens convulsifs universels; le second a connu un enfant qui, honteux de n'avoir eu aucun prix au collége, tomba dans une suite d'accidens qui annonçoient le spasme le plus marqué et le mieux soutenu.

336. Les enfans connoissent l'envie; ils sentent les cruels effets de la jalousie. Les parens sont donc coupables, je ne dis pas d'avoir une prédilection sensible pour un de leurs enfans, mais du moins de la leur faire connoître.

337. Je dois dire, en finissant cette section, quelque chose sur les études précoces ou forcées. Van-Swieten a vu des enfans de la plus grande espérance, qu'on avoit ainsi conduits, devenir épileptiques (1), et enfin stupides. Zimmermann parle d'une toux convulsive, comme n'ayant pas d'autre origine; et d'après des faits multipliés, M. Tissot a dit qu'une fille qui, à l'âge de dix ans, lit quand elle devroit courir, est, à vingt, une femme à vapeurs, et non une bonne nourrice. Peu de maîtres connoissent cependant le danger d'un excès d'émulation; et j'ajoute, pour quelques sujets, le danger des châtimens. Il y a des enfans si sensibles, que

(1) Voyez un exemple dans l'*ancien Journal de Médecine*, tome XII, page 329.

l'appréhension même du châtiment peut jeter dans des accidens spasmodiques. On a vu une jeune fille à qui la peur d'une punition donna, la veille du jour où elle devoit la subir, des convulsions violentes, qui durèrent plusieurs jours. Je ne parle pas de ces maîtres assez cruels pour vouloir encore arrêter les pleurs qui sont la suite de leurs traitemens injustes. S'ils connoissoient l'état de la machine dans le moment qui précède les larmes, ils jugeroient des funestes effets de cette sévérité criminelle.

338. Il n'est pas besoin d'insister sur les funestes effets d'une mauvaise éducation ; il me suffira de dire que le genre nerveux est toujours la partie qui en ressent les impressions les plus fâcheuses. Témoin ce qu'a observé M. Lorry, que des filles, pour avoir été trop long-temps resserrées dans les cloîtres, ont, dans leur entrée dans le monde, une mobilité si grande, qu'un rien les frappe de convulsions.

SECTION II.

De la Puberté.

339. Les organes de la génération ont tant d'importance dans l'économie animale, qu'il n'est pas surprenant que, lorsqu'ils se déploient, toute la machine soit dans un effort d'action

très-voisin de l'irritation, et que l'aptitude aux effets de la mobilité accidentelle accrue, soit extrême. Cette observation est plus frappante à l'égard des filles qu'à l'égard des garçons. Les raisons en sont multipliées : on indique, dans la note correspondante (1), quelles sont les principales.

340. C'est par le concours de ces circonstances, qu'il faut expliquer pourquoi, à l'approche des règles, les jeunes personnes prennent souvent

---

(1) La première consiste dans cette extrême réserve, dans laquelle on tient les jeunes filles pendant le cours de l'enfance ; la seconde dépend de la lecture des livres obscènes, qui allume d'autant plus vivement l'imagination, et aiguise le feu des desirs, source de maux d'autant plus difficiles à guérir, qu'ils dépendent d'une cause morale ; la troisième, c'est qu'il y a un développement plus considérable à faire, une évacuation qui leur est particulière à amener, et que le développement des seins, qui quelquefois est douloureux, ajoute au travail de celui de l'uterus ; la quatrième, c'est qu'ayant naturellement le genre nerveux plus délicat, elles sont extrêmement travaillées par ces développemens qui sont peu sensibles chez les jeunes garçons, dont les nerfs n'ont pas la même mobilité ; la cinquième, c'est que leur genre de vie concourt à augmenter les accidens, au lieu que celui des jeunes gens de l'autre sexe, est un remède continuellement appliqué ; la sixième enfin, et qui toujours est la plus cruelle, existe dans la manière dont on s'y prend pour remédier à cette scène délicate.

des convulsions peu fâcheuses néanmoins, et qu'on guérit radicalement, pourvu qu'on ne se méprenne point sur leur caractère. J'ai peu vu, dit M. Tissot, des convulsions plus fortes que celles de deux personnes en âge de puberté, qui jusques-là avoient joui d'une santé parfaite, et qui, à cette époque, étoient tombées dans un état de foiblesse, de langueur, de sensibilité; chez l'une on avoit tout attribué à la polyæmie, et on l'avoit saignée, évacuée, mise au régime le plus foible; chez l'autre on avoit accusé la foiblesse de la nature, et on l'avoit aidée par les toniques, les spiritueux, les volatils; le résultat avoit été le même, une excessive mobilité et des convulsions qui ne s'adoucirent que par la cessation absolue des remèdes pendant quelque temps, et la reprise des remèdes très-doux dans la suite. J'ai vu moi-même un cas où l'administration d'un remède recommandé par M. Storck (1), et qui, quoiqu'excellent, exige une parfaite distinction des connoissances, procura des convulsions très-fortes, et un état nerveux qui se prolongea pendant plus de quinze jours.

341. L'expérience a constamment démontré que, quand les convulsions ne se déclarent pas durant l'âge critique, l'état où se trouve alors

---

(1) *Annus medicus*, tom. 1, pag. 30, édit. de M. Aubert.

la machine en est toujours si voisin, qu'on ne trouve guère, pendant la vie, d'époque marquée par une plus grande convulsibilité : aussi a-t-on dit, avec une apparence de raison, que la révolution de la puberté intéresse plus ou moins le cerveau et la moelle alongée. En effet, les pubères sont plus sensibles à toutes les impressions morales et physiques, plus susceptibles sur-tout de tristesse, de vivacité, d'ennui, de frayeur ; ils sont plus facilement affectés par la fatigue, le froid, la chaleur ; enfin leur estomac est aussi beaucoup plus délicat, et demande les plus grands ménagemens. Ne trouveroit-on pas, dans cette aptitude physique, les raisons de quelques convulsions survenues à cette époque pour des causes légères, telles qu'un chatouillement, un saisissement léger, etc. ? Van-Swieten avoit été si frappé de la facilité avec laquelle les pubères sont saisis de convulsions, qu'il croyoit que souvent la disposition épileptique reste cachée, pour ne se développer qu'à l'époque de la puberté.

342. Après de telles vérités, comment sera-t-il facile de justifier cette opinion des anciens, qui accorde aux révolutions de la puberté le pouvoir de raffermir le systême nerveux, et de guérir les maladies convulsives préexistantes ? Les anciens médecins avoient une idée si flatteuse des

heureux changemens de cet âge, que Paul d'Egine défend d'entreprendre le traitement des enfans épileptiques, persuadé que la maladie ne résisteroit pas aux mutations qui accompagnent la crise de l'enfance. Quelques modernes au contraire, n'ayant pas vu la même chose, ont cru que cette idée est plutôt le fruit d'une théorie générale, que fondée sur des faits particuliers. C'est à l'expérience seule qu'appartient la solution de ces opinions contradictoires. Si nous la consultons, nous verrons évidemment qu'il est une espèce d'épilepsie, et une disposition épileptique attachée à la crise dans laquelle la machine se trouve à l'époque de la puberté; c'est ce qui fait que souvent on est attaqué d'épilepsie à l'âge de douze ou treize ans, quelquefois sans cause apparente, d'autres fois pour la plus légère cause; mais ces convulsions accidentelles, qui sont l'ouvrage d'une révolution passagère, se dissipent aussi comme elle.

Voilà le fait d'observation, qui, trop généralisé, ou observé à demi, a fait donner trop d'extension à ce dogme, que la puberté guérit les épileptiques. On n'a pas assez senti que cet âge ne guérit que celles qu'il a produites; à quoi il faut ajouter, qu'il ne les guérit pas même toutes, ainsi que les praticiens s'en sont bien convaincus. Au contraire, on rencontre souvent

des sujets qui ayant été attaqués d'épilepsie environ à l'âge de sept à huit ans, en avoient été guéris parfaitement au bout de quelque temps, et chez qui elle s'est reproduite dans l'âge critique. Tant il est vrai que les âges à révolution sympathisent au point d'enfanter les mêmes phénomènes.

343. Quelqu'exacts que soient ces faits, il faut ne pas oublier que s'ils restreignent beaucoup, du moins ils ne contredisent pas ce précepte: que les grands changemens dans le corps, qui surviennent au temps de la puberté, guérissent quelquefois les maladies convulsives.

344. De pareils changemens ont donné lieu à des phénomènes remarquables. Bordeu a vu et suivi trois jeunes filles, toutes les trois devenues épileptiques à l'âge de la puberté, chaque attaque, pour ainsi dire, les engraissoit et les fortifioit, au point qu'elles devinrent colossales, *homasses*, si grasses, si pleines de sucs graisseux, qu'elles faisoient peur à voir.

345. Quand les convulsions ne paroissent dépendre que de la révolution de la puberté, elles demandent plus de ménagemens que de remèdes. Si au contraire les convulsions sont l'ouvrage d'une première menstruation très-douloureuse, il faut y joindre quelques médicamens placés avec le dernier discernement. Tels sont, dans

ce dernier cas, les bains tièdes, les délayans, les sucs des plantes nitreuses et tempérantes. C'est par ces moyens que je remis le calme dans le système nerveux de la jeune personne dont j'ai parlé (§. 340). Quelquefois on est obligé d'en venir à l'opium, qui, dans ces circonstances, une de celles qui réclament le plus justement son administration, calme singulièrement les spasmes utérins qui s'opposent à l'établissement de cette évacuation importante. Et si l'on voyoit que le flux menstruel ne pût point s'établir, s'il se présentoit des signes d'engouement ou d'opilation, il faudroit mettre en usage le safran combiné avec la garance, que des expériences répétées ont prouvé, selon M. Home, être l'emménagogue connu le plus puissant et le plus assuré dans la suppression des règles. A ces secours, on joindra un régime adoucissant, pendant lequel il faut suspendre toute vie active, ne se permettre qu'une application très-modérée, et s'il est possible, aller chercher à la campagne ce délassement et cette douce dissipation qui convient si fort à l'état d'excessive mobilité où se trouve alors la machine.

SECONDE PARTIE.

Des différentes espèces de convulsions observées chez les enfans.

346. Ayant traité, avec assez de détail, dans la première partie de cet ouvrage, de toutes les causes (§. 4 à 345) qui peuvent produire les convulsions en général, je dois exposer, dans cette seconde partie, ce qui peut avoir rapport au diagnostic et au traitement particulier des différentes espèces de convulsions. J'en ai assigné (§. 3.) onze espèces, et je vais m'en occuper successivement dans autant de chapitres séparés, faisant observer toutefois, que, dans leur classification, j'ai eu simplement égard aux époques de la vie pendant lesquelles chaque espèce est plus commune.

CHAPITRE PREMIER.

De la convulsion.

347. La convulsion (1) est un clonisme général ou particulier, l'exercice des sens restant libre; et le caractère du clonisme est une contraction et un relâchement alternatif et involontaire des muscles ou organes moteurs. Ainsi toute contraction violente, involontaire, rapide et successive ou isolée des parties faites pour exécuter quelque mouvement, constitue ce qu'on appelle convulsion, lorsque les attaques ne suspendent pas l'exercice des fonctions intellectuelles. Cette espèce, qu'on doit classer parmi les convulsions cloniques dont les membres sont le siége, s'observe très-fréquemment chez les enfans, qui y sont d'autant plus sujets, qu'ils sont plus jeunes. C'est tantôt un membre qui est affecté, tantôt deux ou plusieurs en même temps; quelquefois c'est un muscle ou une portion de muscle qui est agitée; car un seul paquet de fibres peut agir à part, tandis que le reste du muscle se repose. Enfin, dans d'autres circonstances, tous les

(1) Voyez mes *Fondemens de la Science méthodique des maladies*, tome II, page 367-371.

muscles du corps entrent successivement ou tous à la fois en convulsion : ce qui forme une espèce connue sous la dénomination d'*hiéranose*.

348. Le diagnostic de la convulsion n'est point obscur, parce que le symptôme de la maladie est une lésion sensible des organes destinés aux mouvemens animaux. D'ailleurs, l'altération manifeste de quelques fonctions accompagne toujours les mouvemens convulsifs, et ces indices suffisent pour lever toute équivoque.

349. Les enfans les plus sujets à la convulsion sont ceux dont la constitution est délicate, qui proviennent de parens agités par des passions violentes, qui ont été engendrés par des mères affligées de blennorrhée (fleurs blanches) d'une mauvaise espèce, ou adonnées au vin pendant leur grossesse; ceux qui ont beaucoup souffert pendant l'accouchement; ceux qui ont été délaissés après leur naissance; ceux qui ont considérablement souffert de l'aphte (millet); ceux qui sont trop gras, et dont la graisse est molle; ceux qui sont voraces, mais sans embonpoint ni fraîcheur; ceux dont la tête est trop grosse; enfin ceux qui sont fréquemment attaqués de toux, et dont l'éducation physique est mal dirigée.

350. Il est quelques signes auxquels on peut prévoir la convulsion, et les praticiens exercés ne s'y méprennent point. L'enfant qui est sur le

point d'en être frappé, dort peu; il a des frayeurs en dormant, s'éveille brusquement, crie, change de couleur soit éveillé soit endormi, s'assoupit dans le jour, agite les doigts dans cet assoupissement, les serre en les courbant, ou les écarte l'un de l'autre, retire les bras ou les jambes subitement quoique modérément. Cet enfant étend souvent ses membres et fait des efforts comme pour s'alonger; il soupire; sa respiration est inégale, elle paroît même très-grande et rare; il clignote fréquemment comme s'il avoit du gravier dans les yeux, qui paroissent en même temps dans un état de sécheresse et de constriction. Tantôt il a l'œil mal fermé, mal tourné ou retiré, et tantôt il l'agite d'une manière extraordinaire; ses muscles petits susmaxillo-labials (canins) sont dans un mouvement fréquent et continu, ses muscles petit et grand zigomato-labials (zygomatiques) éprouvent des saccades répétées: cet enfant tette avec ardeur, mais sans continuité; sa bouche est saine ou brûlante; enfin il semble rire en dormant, ou bien il a un sommeil pénible et inquiet. Ce sommeil, dans lequel on remarque la face agitée, les membres tendus, est souvent déjà un commencement de convulsion dont on ne s'apperçoit pas, parce que les yeux qui sont l'organe où se peint principalement la convulsion, sont ordinairement fer-

més. On juge de cet état en faisant ouvrir les paupières avec le doigt, et en remarquant, pendant ce prétendu sommeil, les yeux agités, comme ils le sont chez les épileptiques. Cependant, il n'est pas rare que l'enfant qui commence à éprouver de la convulsion, ouvre, par intervalles, les paupières, et montre alors des yeux brillans, fixes, saillans, avec les pupilles bien dilatées. La convulsion est très-décidée, lorsque l'enfant ferme ses mains, les pouces en dedans, qu'on a beaucoup de peine à les lui étendre, ainsi que les autres doigts, et dès qu'on les abandonne à eux-mêmes, qu'ils se contractent subitement.

351. Le pouls est d'une foible ressource pour estimer le désordre du système; mais la chaleur du corps et sur-tout celle de la tête, sert beaucoup au praticien. Il faut donc qu'il détermine, par l'intensité de la chaleur, non-seulement les organes qui souffrent le plus, mais encore le degré d'aptitude que le petit malade présente pour être affecté de convulsion.

352. Les enfans des villes sont en général beaucoup plus exposés à la convulsion, que ceux qui habitent les campagnes; mais aussi le danger est beaucoup moindre pour les premiers, et il est assez rare qu'un enfant de la campagne, qui n'a pris d'autre nourriture que le sein de la nourrice,

échappe à cette maladie lorsqu'il en est fortement attaqué.

353. Le mouvement trop brusque de la tête dans la pratique de l'emmaillottement chez l'enfant de naissance, le méconium (§. 118 à 125), la constipation (§. 130 à 133), les vers (§. 252 à 267), le vin (§. 103) qu'on leur donne trop jeunes, les linges passés à l'eau, subitement desséchés et employés, sur-tout si le temps est à la glace, en sont les principales causes. J'ai donné d'autres détails sur les causes de la convulsion qui afflige ces tendres individus, dans la première partie de cet ouvrage, et j'ai souvent eu occasion d'y remarquer que le mauvais état des premières voies (§. 175) produisoit souvent cette affection convulsive; aussi M. Klein a-t-il remarqué qu'une diarrhée muqueuse en est souvent la crise naturelle.

354. C'est d'après la considération d'une partie des causes qui viennent d'être assignées que le professeur Baudelocque (1) a dit qu'on ne sauroit trop recommander aux femmes chargées d'emmailloter l'enfant, et de le changer de lange dans les premiers temps, de le faire avec les plus grands ménagemens, et de prévenir le ballotte-

---

(1) *Principes sur l'Art des accouchemens*, &c. nouv. édit. pag. 290, note *a*.

ment et les secousses de la tête. Après de pareilles secousses, ajoute-t-il, nous avons vu la face devenir livide, et l'enfant périr de convulsions avant qu'il ne fût emmaillotté : il étoit né bien portant et sans aucun symptôme de l'engorgement du cerveau.

355. La convulsion occasionnée par un principe accidentel et passager, ne présage pas ordinairement un danger réel ; et il faudroit être bien étranger à la pratique de la médecine, pour s'effrayer, parce qu'un enfant, dans le cours d'une maladie simple, ou pendant la dentition, en éprouvera quelque attaque. On distinguera celle qui paroît dans l'invasion ou dans l'état du mal, qui a des intervalles très-longs et lucides, qui assaille de bons tempéramens, etc. d'avec la convulsion qui survient pendant l'augment d'une maladie, accompagnée de symptômes fâcheux, qui ne laisse pas de relâche, qui attaque des sujets sensibles ; enfin, qui provient d'une cause grave et irremédiable. Si la convulsion se déclare inopinément, et de loin en loin, et que l'enfant reste gai après l'accès, le péril n'est pas grand, sur-tout si le ventre est libre ; mais celle qui a été précédée d'urines vertes (1), pâles ou très-

(1) Depuis Avicenne, plusieurs observateurs ont répété que l'urine verte dans l'enfance est souvent l'avant-coureur d'une maladie convulsive.

blanches, qui est accompagnée d'une grande agitation, de prostration des forces, de selles blanchâtres ou grisâtres, et qui est suivie d'affaissement, d'assoupissement, de météorisme, exprime le plus grand péril, et souvent une mort prochaine. En général, la convulsion des membres inférieurs est plus dangereuse que celle du visage, parce que, suivant une remarque très-vraie de Willis, lorsque l'organisme vivant est ému avec violence chez les enfans, il s'ensuit fréquemment la convulsion des muscles de la face, et rarement celle des extrémités du corps. Quant aux mouvemens convulsifs qui constituent chez les enfans la face riante pendant qu'ils dorment, ils sont indifférens pour ceux chez lesquels les dents poussent; mais ils sont formidables pour les enfans qui sont travaillés d'une fièvre lente, comme Vossius l'a observé.

556. On a vu, par l'effet d'une violente convulsion, les dents se casser, les yeux sortir de leurs orbites, le sang s'écouler par l'oreille, ou se répandre dans le tissu cutané, et former ainsi une ecchymose générale ou une couleur noire très-foncée sur toute l'habitude du corps; on a vu les membres se luxer, se fracturer, et lorsque la mort ou l'asphyxie (1) n'ont point été la

(1) Un exemple rapporté dans la quatrième partie du

suite

suite d'une forte convulsion, les enfans en sont restés imbécilles, paralytiques; quelques-uns sont tombés dans l'hydropisie, dans une excessive mobilité; tandis que d'autres en sont restés si foibles, et en ont été d'ailleurs si fort affectés, qu'ils s'en sont ressentis tout le reste de leur vie. On a vu les parties long-temps fatiguées par la convulsion, s'atrophier ou se gangréner, et l'ouverture des cadavres a démontré que l'engorge-

---

détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des *noyés*, &c. année 1775, prouvera le danger d'un défaut d'attention à cet égard; il s'agit d'un enfant de six mois qui, étant couché sur les genoux de sa mère, après avoir pris le téton, fut attaqué d'un accès de convulsion le plus violent, qui dura long-temps, et finit par une privation si générale de mouvemens dans le cœur, le poumon et le pouls, qu'on le crut décidément mort. On le mit au cercueil : une voisine touchée d'une mort aussi prompte, et curieuse de voir cet enfant, crut y trouver quelque signe de vie; elle le prit sur ses genoux, s'assit devant le feu, le frotta, et le tint dans une douce agitation : au bout d'un quart-d'heure, elle sentit le cœur battre foiblement; elle lui insinua pour lors un peu de lait de la mère dans la bouche, continua de lui frotter la paume des mains et la plante des pieds, et trouva que l'enfant faisoit quelques mouvemens, et que le lait étoit avalé. Bientôt l'enfant fut parfaitement rétabli; il se porte on ne peut mieux, est devenu grand, et est encore en vie. Voy. *Gazette salutaire*, ann. 1776, n° 16.

ment de la moelle épinière en a été quelquefois un effet naturel.

Cependant cette maladie a eu des résultats salutaires, et quelques hydropiques (1) ont été radicalement guéris par des convulsions violentes et universelles. Ce n'est pas tout; chez les personnes sujettes à cette affection morbide, et à qui différentes causes peuvent l'occasionner, si quelqu'une de ces causes a agi sur elles et les a dérangées considérablement, elles ne peuvent ordinairement se remettre qu'après avoir été frappées de convulsion. Selon la comparaison de M. Camper, c'est l'état d'un ciel nébuleux, qui ne peut s'épurer sans orage. Ainsi la convulsion est, dans ces circonstances, ce que les crises sont dans les maladies aiguës.

357. Pour traiter méthodiquement la convulsion, il faut, au préalable, s'assurer si elle est idiopathique, ou si elle est symptomatique; dans le premier cas, si elle dépend de congestion vers la tête ou d'éréthisme, parce que la curation n'en est pas la même.

358. Lorsqu'il y a congestion sanguine vers la tête, les yeux prominent, sont rouges et fuyent

(1) On trouve des observations de ce genre dans M. Storck, *Annus medicus*, tom. 1, pag. 180, édit. de M. Aubert; Bordeu, *Recherches sur les maladies chroniques*, pag. 466; *ancien Journal de Médecine*, tom. XLIII.

la lumière; les vaisseaux artériels de la tête battent avec force, le cou paroît gonflé, le visage est chaud et coloré, le front sur-tout est brûlant, la bouche est sèche, même les lèvres sont fendillées : et le meilleur remède est la saignée, qu'on pratique au moyen des sangsues appliquées aux lieux convenables. M. Hamilton a parlé très-favorablement de ce secours, qui a été encore justement recommandé dans le Traité des maladies des enfans, par M. Undervood. Je sais que plusieurs praticiens n'approuvent pas la saignée pour les enfans très-jeunes; mais l'expérience n'est pas favorable à leurs opinions; et suivre leur conseil, c'est renoncer à la seule ressource que l'art offre dans tous ces cas. Quand l'engorgement est séreux, ce qui est moins commun, la saignée ne convient pas, et on préfère les purgatifs, les vésicatoires; les vomitifs valent mieux, et on a recours au moxa, si on a besoin d'un remède énergique, et si le cas est pressant. Mais il faut quelquefois réitérer le moxa, et surtout l'ipécacuanha. L'emplâtre de bétoine sur la fontanelle, dispense quelquefois du moxa.

359. Quant au lieu où l'on doit appliquer les sangsues, c'est pour l'ordinaire à la tête, et l'on a le derrière des oreilles, les tempes, même le dessous de la mâchoire, les parties latérales du cou; on en applique une, deux ou trois, selon la force

de l'enfant, et l'urgence des symptômes qui font apprécier le degré de la congestion sanguine qui s'est opérée dans la tête.

360. L'éréthisme, qui cause la convulsion idiopathique, peut être méconnu d'autant plus aisément, que quelquefois, dans ce cas, le visage est pâle; mais les urines claires, la gêne du pouls et sur-tout un certain brillant dans les yeux, annoncent le vrai principe du mal, qu'il faut d'abord combattre par les bains des pieds, les relâchans, et ensuite par les ventouses sèches, qu'on peut appliquer à la nuque et aux épaules, selon le conseil de Baglivi, qui les recommande contre la convulsion, ou au gras des jambes. L'emplâtre de bétoine, appliqué sur la fontanelle, est encore singulièrement utile.

361. La convulsion symptomatique doit être traitée par des remèdes appropriés à la cause qui la produit, et sur lesquels je ne reviendrai point ici, pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit dans la première partie de cet ouvrage. Je ferai seulement observer que, pour l'ordinaire, on chercheroit en vain à détruire la convulsion, si l'on ne s'attachoit pas à remplir les diverses indications qu'un même cas présente successivement. L'observation que je vais rapporter, joindra l'exemple au précepte.

Un enfant de dix mois, fils d'un riche com-

merçant, après quelques jours de mal-aise ou de maladie peu grave, fut pris de convulsion le 9 juin de l'année 1786, et je fus appelé. On pouvoit augurer que l'enfant vouloit mettre quelques dents ; cependant il n'y en avoit point de prête à percer. Le petit malade paroissoit abattu, ses yeux larmoyoient un peu, son haleine étoit forte, sa langue sale, son ventre boursouflé et souple ; depuis deux jours l'enfant n'avoit pas poussé de selles, il n'avoit pas beaucoup uriné, et on l'avoit nourri sans ménagement. J'ordonnai sur-le-champ, après l'effet d'un clystère émollient, qu'on le fît vomir avec l'ipécacuanha, et que, deux heures après l'opération de ce remède, on lui donnât un lavement avec de l'eau aiguisée par un peu de muriate de soude. Le lendemain matin, pour achever de vider les premières voies, je plaçai un purgatif composé de dix grains de rhubarbe et d'une once de manne; le soir, on fit passer un lavement émollient. L'enfant parut vidé complètement, et néanmoins la convulsion continuoit presque avec la même violence. Le lendemain du purgatif, on prépara un bain tiède, et l'enfant y resta quatorze minutes : il en fut soulagé. Les intervalles de la convulsion furent plus longs, et les reprises plus courtes; la nuit fut meilleure, l'enfant téta, et prit du bouillon de viande avec facilité. Le

quatrième jour la convulsion parut augmenter. On administra par cuillerées, distribuées dans le courant de la journée, une potion faite avec deux onces d'eau de tilleul, une once de sirop de capillaire, une once de sirop d'armoise composé, et douze gouttes de teinture de camphre (1). On plaça de même un lavement, composé d'une infusion de fleurs de camomille, et de quinze gouttes de teinture de camphre. Le bain fut répété le soir, et tandis que l'enfant y étoit plongé, il survint une très-forte attaque de convulsion, qui fit retirer le malade de l'eau, malgré l'avis que j'avois donné. Cependant les choses allèrent de mieux en mieux; la convulsion, qui avoit été considérablement affoiblie, disparut totalement dans le cinquième jour. On ne continua que la potion ci-dessus, qu'on donna à plus petite dose, et l'enfant n'eut bientôt plus besoin d'aucun secours.

362. Dans la maladie de l'enfant qui fait le sujet de cette observation, il falloit avoir en vue quatre indications; la première étoit de nétoyer les premières voies; la seconde, de relâcher extérieu-

(1) Cette teinture se fait tout simplement, en faisant dissoudre la quantité qu'on veut de camphre dans un peu d'eau-de-vie; et l'on mêle ensuite quelques gouttes de cette teinture dans les potions appropriées.

rement, et de calmer les nerfs trop mobiles; la troisième, de fortifier l'organe nerveux intérieur par un moyen énergique; la quatrième, de nourrir. Les moyens auxquels je donnai la préférence, d'après les succès de la méthode qu'on suit à Paris, dans l'hospice de Vaugirard, pour les petits enfans attaqués de convulsion, réussirent à merveille. Les évacuans chassèrent les matières dépravées qui engouoient les premières voies; et si ce préliminaire n'eût pas été rempli, les antispasmodiques et les fortifians eussent été probablement sans effet. Les bains amenèrent cette souplesse, cette détente nécessaire à l'administration des autres secours. Le bouillon fournissoit une nourriture restaurante; et à mesure que les indications se simplifioient, l'emploi des antispasmodiques fortifians devenoit plus utile. Le camphre montre, dans ces circonstances, des vertus peu communes; et c'est un remède qu'on a toujours sous la main. M. Gamet conseille de donner la poudre de guttete avec un tiers de grain de camphre sur chaque cinq grains de poudre. M. Undervood a recommandé la teinture de suie, ou celle de castoreum, et sur-tout l'huile de rue : ces médicamens ne manquent pas d'efficacité. M. l'abbé Sans croit qu'au moyen de l'électricité, on peut se passer de tout remède interne dans le traitement de la

convulsion occasionnée par la dentition, ou par les vers. L'électricité peut bien procurer de grands effets, en raison de sa vertu tonique; mais seule, pourra-t-elle jamais guérir des maux, dont la destruction tient au traitement méthodique de plusieurs chefs d'indications, qu'il faut remplir successivement par des moyens appropriés?

CHAPITRE II.

Du trisme.

363. Le trisme (1) est une rigidité spasmodique de la mâchoire inférieure. Les praticiens lui ont donné le nom de sarrète, de mal de mâchoire, même de tétanos maxillaire, lorsqu'ils l'ont observé chez les enfans. Il est caractérisé par l'immobilité absolue de la mâchoire inférieure, qui, fixée à peu de distance de la supérieure, laisse la bouche un peu béante ou légèrement entr'ouverte, sans qu'il soit possible de la fermer ou de l'ouvrir avant la cessation du tonisme, sans courir le risque de fracturer l'os maxillaire.

Cette maladie se présente dans tous les climats; on l'a observée en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, dans les îles de Minorque, de Java, de Ceylan, dans les provinces septentrionales de la France, mais plus souvent dans celles qui sont au midi de ce royaume; cependant elle est beaucoup plus fréquente dans les colonies de l'Amérique. Elle attaque également les individus des deux sexes, depuis l'instant de leur naissance

---

(1) Voyez mes *Fondemens de la Science méthodique des Maladies*, tome II, page 345.

jusqu'à un terme déterminé, mais plus communément depuis le troisième jour jusqu'au douzième. Elle exerce principalement ses ravages parmi les enfans des Noirs, et immole la plus grande partie de ceux qui en sont attaqués. On croit qu'elle est plus familière dans les contrées basses, humides, marécageuses, et dans les lieux où l'on a à se plaindre des alternatives continuelles ou très-fréquentes de chaleur, de sécheresse et d'humidité de l'air.

364. Quoique le trisme soit un vrai tétanos, les nosologistes exacts lui refusent cette dénomination, parce que le mot tétanos ou tétane ne convient qu'à la rigidité générale de tout le corps, laquelle survient quelquefois, pendant le cours du trisme, par une extension du tonisme, mais qui ne la complique pas toujours, qui en est indépendant, et qui ne change en rien la nature de la maladie; du moins l'usage a-t-il prévalu dans les colonies, pour donner le nom de mal de mâchoire au trisme néophytique, en ce qu'il attaque les enfans nouveaux-nés, tant par rapport au siége particulier du mal, que pour le distinguer du tétane des adultes. Le trisme est connu sous le nom de sarrète dans quelques pays, et dans d'autres sous celui de crinon, ou maladie des crinons, parce qu'on croit que des vermisseaux, logés sous la peau,

en sont la cause; mais quel que soit le nom qu'on puisse donner au mal dont il est ici question, et quel que soit son degré d'intensité, toutes les espèces de trisme sont de même nature; elles constituent un spasme tonique, qui porte ses atteintes principales et directes sur la mâchoire inférieure, et qui tient dans un état de roideur permanente les muscles qui servent au mouvement de cette partie.

365. J'ai remarqué ailleurs (§. 12 et 45) que les climats chauds donnent à ceux qui les habitent une disposition générale aux maladies convulsives. Ce principe, fondé sur l'observation, explique pourquoi le trisme est si fréquent dans les îles de l'Amérique; et si les nouveaux-nés en sont principalement les objets et les victimes, c'est que, dans tous les pays, ils sont, plus que les adultes, disposés aux convulsions, comme plus particulières à l'enfance.

366. Les enfans les plus sujets au trisme, sont ceux qui proviennent des mères qui, pendant leur grossesse, ont éprouvé de vives passions de l'ame, qui se sont livrées à de fortes colères, qui ont pris avec excès des liqueurs spiritueuses, ou des alimens trop assaisonnés; ceux qui ont beaucoup souffert en venant au monde; ceux qui sont élevés dans des chambres tenues trop chaudement; ceux dont on n'a pas décrassé la peau

avec soin ; ceux enfin qui ne se sont pas débarrassés du méconium, et qu'on expose, sans précaution, à l'air dans les premiers jours de leur naissance ; ce qui prouve que les causes ordinaires du trisme tiennent à cet ordre des causes naturelles (1) qui agissent sur l'homme, et influent sur sa santé, mais qui ont sur lui une action d'autant plus fâcheuse, qu'il présente une disposition plus forte à en être affecté, en raison de l'âge, de la foiblesse, et de la mobilité individuelle.

367. Il n'y a pas à douter que les enfans ne reçoivent dans le sein de leur mère le principe du trisme, lorsque celles-ci, guidées par leurs passions ou leurs préjugés, se nourriront, durant la grossesse, avec des alimens âcres, et porteront sur-tout, jusqu'à l'abus, l'usage des liqueurs incendiaires. Le docteur Chevalier s'est convaincu que les enfans des Négresses, natu-

(1) Dans nos îles on a long-temps cru, et quelques habitans croient encore que le *mal de mâchoire* n'est si commun chez les négrillons que par la méchanceté des négresses, qui le leur font venir par art. Cela peut quelquefois être vrai ; mais les gens sensés n'ignorent pas que cette maladie a des causes très-naturelles ; et que si les négresses peuvent y contribuer, c'est par ignorance de la vaie éducation physique et des soins nécessaires pour préserver les nouveaux-nés de ce mal cruel.

rellement colères, qui buvoient beaucoup de tafia, ou qui mangeoient beaucoup de piment, étoient plus sujets au *mal de mâchoire* que ceux des mères mieux réglées. Il y a encore tout lieu de croire que les enfans doivent se trouver très-mal de l'habitude où est le peuple d'abreuver la femme en travail, de liqueurs ou autres substances actives, sous le spécieux prétexte de favoriser l'accouchement. Dans ces circonstances, le lait s'empreint de molécules stimulantes, et transmet au nouveau-né qui s'en nourrit, une cause d'irritation vive, qui peut donner lieu au trisme. N'est-il pas possible aussi que les grandes douleurs de l'accouchement puissent quelquefois vicier le lait de l'accouchée? Werlhof rapporte qu'une femme eut successivement trois enfans, qu'elle perdit du trisme dans les neuf premiers jours de leur naissance; elle garantit le quatrième par la précaution que Werlhof suggéra, de le nourrir avec un lait étranger pendant les deux premières semaines de sa vie.

368. Suivant M. de Fourcroy, le méconium, soit qu'il fasse un trop long séjour dans l'estomac et les intestins, soit que son expulsion n'ait lieu qu'incomplètement, occasionne une irritation très-vive dans les entrailles, et même une inflammation mortelle, dont le trisme est le symptôme. Les docteurs Ackerman, Bisset et

Rahn ont prouvé que cet accident est quelquefois l'effet du mauvais état des premières voies, notamment de l'estomac qui s'enflamme ; et en ouvrant les cadavres des nouveaux-nés morts du trisme, on prétend avoir trouvé les entrailles et l'estomac flétris et gangrénés. Aussi croit-on avoir généralement prévenu ce terrible fléau, en introduisant l'usage d'aider, par quelque doux évacuant, la sortie totale du méconium.

369. A plus forte raison le trisme surviendroit-il à ces enfans qu'on fait manger, ou qu'on gorge imprudemment d'un lait vieux et épais, avant qu'ils se soient débarrassés de leurs premiers excrémens. Le docteur Chalmers a cru que cette cause est celle qui produit le plus fréquemment le trisme ; ce qui doit être vrai, soit que ces imprudences agissent comme indigestion ou comme cause de vives tranchées.

370. Mais l'impression de l'air, et principalement du froid, sur les nouveaux-nés, a paru au plus grand nombre d'observateurs être la cause la plus générale du trisme, soit que cet air froid se fasse ressentir sur la fontanelle, à la plante des pieds, sur la plaie récente du cordon ombilical, ou sur tout le corps. Un médecin, qui a vu régner cette maladie dans une province de France (la Guyenne), assure que les deux tiers des enfans qui naissoient en hiver dans cette

province, périssoient du trisme, dont il arrêta les ravages, en faisant suppléer l'eau tiède à l'eau froide dans la cérémonie du baptême. Dans l'Inde le peuple croit fermement que l'impression du froid sur le cordon ombilical, nouvellement coupé, suffit pour déterminer la maladie, et l'on sait, par l'observation de ceux qui ont long-temps pratiqué dans les climats chauds, que lorsque les ondées de froid procuré par des vents qui soufflent momentanément, viennent à changer la température, le tétane se fait appercevoir et se déclare spécialement sur les nouveaux-nés. N'est-ce point par un effet de cette instruction, que l'instinct donne et que la tradition perpétue, que les habitans des îles veillent attentivement sur les blancs qui viennent au monde, et empêchent qu'ils ne soient exposés à l'air avant le neuvième jour de leur naissance?

371. En effet, on voit souvent dans les climats situés entre les tropiques, que la chaleur ardente est remplacée dans le jour par une température froide, à la suite d'une bise ou d'un orage, et plus constamment on voit dans ces pays, que le serein très-abondant rafraîchit, pendant la nuit, l'air au point d'établir un contraste très-frappant entre la température de la nuit et celle du jour. Si les nouveaux-nés ne sont pas soigneusement garantis de ces transitions de température, ils

sont pris du trisme, tant par un effet de la répercussion de l'excrétion cutanée, que par celui de l'impression stimulante que fait sur la peau le froid qui survient après une chaleur excessive; et voilà pourquoi les négrillons sont généralement plus exposés au *mal de mâchoire*. Renfermés dans des cases tenues très-chaudement pendant le jour, ils transpirent beaucoup; mais cette excrétion se supprime pendant la nuit, parce que l'humidité de l'air pénètre alors dans les cases mal fermées, et dont le feu qu'on y entretenoit s'est éteint. L'air humide est pernicieux dans les temps et les climats chauds. M. Bajon assure que dans une habitation de l'île de Cayenne, où l'on ne connoissoit pas le trisme, cette maladie y devint fort commune, dès qu'on eut coupé un grand bois qui la couvroit du côté de la mer, et la défendoit de l'humidité qu'elle procure.

572. Non-seulement la matière de la transpiration, supprimée et répercutée, produit le trisme néophytique, mais encore cette maladie doit se déclarer, après la naissance, lorsque la mal-propreté ou un enduit visqueux ne permet pas à l'humeur de la transpiration de s'échapper et de sortir au dehors. La maladie des crinons, ses symptômes, les procédés qu'on emploie pour la guérir, et la crise qui la termine, mettent

cette

cette assertion en évidence. On peut juger par les signes qui caractérisent les crinons, que cette maladie n'est autre chose que le trisme; et lorsqu'on nous dit que les frictions sèches faites rudement et répétées, guérissent les malades après avoir nettoyé la peau, et opéré le dégorgement de ses glandes, il est difficile de ne pas s'appercevoir que la cause de cette affection tenoit à la suspension des fonctions cutanées. Beaucoup d'Indiens dans l'île de Cayenne sont parvenus à soustraire leurs enfans au trisme, en oignant leurs corps, pendant les neuf premiers jours de leur naissance, avec une substance grasse et huileuse. Ces substances ont-elles agi en favorisant et soutenant le cours de la transpiration, comme M. Lorry s'est convaincu qu'elles le font, ou bien en mettant la peau à l'abri des impressions de l'air?

373. Dans le systême du docteur Salchow, l'épilepsie et beaucoup d'autres maladies graves, menacent les enfans dans le reste du cordon ombilical desquels se trouvent en stagnation du sang, du sérum, et d'autres liquides. Cette idée, qu'on doit en partie à Moschion, a été accueillie par d'Igby et Levret; et M. Bajon a cru qu'elle pouvoit être la cause du trisme, parce que plusieurs enfans, à qui il a pris soin de blanchir le cordon, ont été exempts de ce terrible mal,

sans calculer peut-être l'influence qu'avoit pu avoir le concours d'une infinité de causes étrangères sur l'action prétendue de cette pratique. Cette assertion n'est d'ailleurs appuyée sur aucune preuve certaine, et rentre dans la classe des conjectures, que le temps seul et des observations exactes peuvent vérifier.

374. Enfin, il en est qui ont soupçonné que le trisme pouvoit se propager par des foyers de contagion; mais on n'a là-dessus aucune idée précise, et les observations de M. Lind sur les fièvres et la contagion, peuvent à peine y faire trouver quelque possibilité.

375. Ainsi le trisme néophytique est généralement déterminé par toutes les causes qui irritent fortement les premières voies, et suppriment la transpiration. Ces causes donnent ordinairement des convulsions aux enfans dans tous les pays de l'univers; par conséquent elles doivent agir avec plus d'activité en Amérique, parce que la disposition qui y règne pour les maladies convulsives, est respectivement très-forte et très-décidée. C'est donc dans ces climats, où l'aptitude aux convulsions est extrême, que le séjour du méconium (§. 118 à 129), son âcreté, sa dégénérescence, que l'impression d'un air trop vif, que l'action variable et soudaine de la température (§. 43 à 44), que l'irritation causée

par un froid piquant sur quelque partie délicate ; enfin, que les erreurs graves dans le régime (§. 68 à 106), doivent occasionner des convulsions de toute espèce, et notamment le trisme.

376. On ne peut prévenir cette maladie, qu'en ayant égard aux causes qui peuvent la procurer. Sous ce point de vue, il faut réformer les abus que les femmes peuvent commettre, soit pendant la grossesse, soit pendant l'accouchement, et les premiers jours de la couche ; aider la sortie du méconium par des moyens convenables, tels que ceux qu'on emploie en Amérique, et qui consistent en de petites doses d'huile de *palma christi*, de sirop de fleurs de *cassier*, &c. ou tels que ceux dont on se sert en France, et qu'on a déjà fait connoître dans le cours de cet ouvrage ; soustraire, avec grand soin, les nouveaux-nés aux impressions de l'air, pendant les dix premiers jours de leur naissance, et pour ne pas exposer ces enfans au plus petit danger possible, il faut tenir leur demeure dans un degré moyen de chaleur, et ne point les séparer de leurs mères. A cet effet les négresses accoucheront dans des cases de maçonnerie, parfaitement closes ; elles y seront surveillées par des gens de l'art, et elles n'en sortiront que lorsque les jours de leurs enfans seront en sûreté.

Il faut en outre que la nourriture des nouveaux-nés soit choisie avec beaucoup de discernement, et qu'elle soit administrée sans profusion ; qu'on ne réunisse point dans le même lieu plusieurs nouveaux-nés, et sur-tout qu'on sépare les malades de ceux qui ne le sont pas ; enfin, que, dès le moment de la naissance, l'enfant soit bien lavé avec de l'eau tiède, et que chaque jour on lui fasse généralement sur tout le corps une ou deux frictions avec de l'huile chaude. M. Laborde assure que l'application d'un mélange de thériaque, de camphre et d'opium sur la plaie du cordon ombilical, suffit pour prévenir le trisme néophytique; et M. Bajon croit être parvenu à la même fin, en pratiquant sur le cordon ombilical une opération très-simple, et qui consiste à repousser prudemment, mais promptement, et le plus complètement possible, vers le placenta, le sang contenu dans le cordon ombilical des enfans, si-tôt qu'ils sont venus au monde; en sorte que la portion de ce cordon, qui reste attachée au ventre après la section, soit évacuée du sang, du sérum, et des autres liqueurs, autant qu'il se pourra, et de n'appliquer la ligature, suivie de la section, qu'après cette évacuation. Ces deux méthodes, dont le succès est encore problématique, sont trop aisées à suivre, pour qu'on ne s'attache pas à en

constater les effets dans tous les lieux où le trisme est endémique.

377. Les premiers signes qui annoncent le trisme, sont des cris continuels, mais dont le son est plus sourd qu'à l'ordinaire. Les enfans saisissent le mamelon; mais dans l'impuissance de téter, ils l'abandonnent. Bientôt la mâchoire inférieure se roidit, et s'approchant de la supérieure, la bouche reste entr'ouverte, avec une distance d'environ deux lignes entre les deux gencives. Nul mouvement dans les lèvres; celui de la langue devient de plus en plus difficile. Les cris du petit malade diminuent en raison de l'augmentation de la maladie. La déglutition est en général assez aisée; mais quand le mal attaque gravement, dès l'instant qu'il se déclare, il n'est pas possible de rien faire avaler à ces enfans. Le tonisme, borné aux mâchoires, fait quelquefois des progrès plus ou moins rapides; et les muscles du cou, ceux de toute l'épine, se roidissent avec une force extrême. La tête néanmoins reste assez droite, par rapport à la ligne verticale du corps; le tronc seul décrit une espèce de demi-cercle, dont la concavité se trouvant du côté des vertèbres du dos, constitue un véritable *opisthotone*. Les paupières sont ouvertes, et la convulsion les empêche de se fermer; l'iris est immobile, le ventre est serré, distendu

par des flatuosités, faisant une saillie en dehors, et prominant considérablement à l'ombilic. Le cours des selles et des urines est intercepté ; la respiration devient peu à peu difficile, et enfin très-laborieuse. Parfois les extrémités, tant supérieures qu'inférieures, participent au spasme général, deviennent roides, et sont attaquées de petits mouvemens irréguliers ; tandis que dans d'autres circonstances, ces membres restent flexibles, et n'éprouvent pas la moindre contraction convulsive. Il est à remarquer que le muscle carré (mento-labial de Chaussier) de la lèvre inférieure est aussi dur que le bois. La couleur de la peau, qui recouvre les muscles de toute l'épine, est d'abord fort rouge, et devient peu à peu violette, même avec un gonflement sensible. Ces phénomènes sont analogues à l'état des muscles, que M. Bajon a trouvés, en les disséquant, chez le cadavre, d'une couleur livide très-foncée. Le cours des liquides paroissoit y avoir été intercepté depuis long-temps, les fibres motrices étoient crispées, et même repliées sur elles-mêmes, et cassoient, en voulant les alonger, comme si elles avoient été exposées au feu.

378. Le trisme passe tellement pour incurable, que le plus grand nombre des femmes ne daignent pas appeler du secours. En effet, cette maladie est, de toutes, la plus cruelle pour les

enfans de naissance. Sa marche est quelquefois si rapide, que ces infortunés meurent en quatre, huit ou douze heures de temps; d'autres vont jusqu'au troisième, quatrième et même au cinquième jour. En général, le danger est d'autant plus fort, que les enfans sont attaqués de bonne heure de la maladie. Le tonisme passe pour être d'autant plus violent, et l'issue pour être d'autant plus funeste, que l'ouverture qui reste entre les gencives est petite. Enfin, la mort est d'autant plus prompte, que les enfans sont foibles, et ont plus souffert dans le sein de leur mère. Quelques observateurs ont vu que le tétane, qui se joint au trisme, n'aggrave pas beaucoup le pronostic. La lésion absolue de la déglutition, est le signe le plus fatal. On a lieu d'attendre une terminaison favorable, lorsque le mal se prolonge jusqu'au cinquième jour. M. Hofer prétend avoir sauvé la quatrième ou la troisième partie des enfans qu'il a traités de cette affection morbide. Heister a remarqué que le spasme de la mâchoire finit quelquefois par la paralysie.

379. Les grandes indications du trisme néophytique, sont de ramollir, de détendre les muscles contractés, de détruire la cause irritante, et de fortifier le genre nerveux. J'ai déjà montré dans le cours de cet ouvrage par quels moyens

on pouvoit y parvenir ; il me suffira de joindre ici quelques remarques ultérieures.

380. On parvient à vaincre la contraction des muscles par les bains tièdes, par les évaporations humides, et par les embrocations faites fréquemment avec une huile chaude camphrée ou non, suivant les circonstances. On connoît plusieurs exemples des bons effets de ces divers moyens. M. Cavanne a guéri cette maladie, en prodiguant les fomentations d'huile de ricin et de goudron des Barbades sur la région épigastrique, les mâchoires, la nuque et l'épine du dos. M. Cellier a guéri, avec les seuls bains émolliens, un enfant de huit jours, attaqué d'un tétane essentiel et universel. Les topiques huileux sont de la plus grande utilité, et en général les bains tièdes n'offrent qu'un accessoire utile, et non un remède curatif ; on peut, pour seconder les bains et en prolonger les effets, placer sur l'épigastre une vessie à demi remplie d'eau tiède, et sous les pieds de l'enfant, soit le topique antispasmodique (1) indiqué par M. Dazille, soit une brique chaude

(1) Prenez un gros de camphre, réduisez-le en poudre, que vous mêlerez avec trois gros d'opium, et même davantage, selon l'âge, la force du sujet et l'intensité des accidens ; étendez sur des morceaux de peau, et appliquez à la plante des pieds. *Observation sur le tétanos*, &c. par M. Dazille, pag. 300.

enveloppée d'une flanelle, et au préalable, trempée précipitamment dans l'eau tiède. Dans cet état la brique exhale une chaleur humide, très-relâchante et très-émolliente, qui se conserve long-temps, et qui peut être singulièrement utile.

381. A l'appui de ces premiers moyens, on donne, et pour l'ordinaire avec succès, une mixture, dont les préparations d'opium et de camphre (1) forment les principaux ingrédiens. L'opium est très-nécessaire dans le traitement du trisme, et c'est, de tous les remèdes, celui dont on a eu le plus à se louer. On le donne intérieurement et extérieurement; appliqué au-dehors sur les muscles contractés, l'opium peut procurer une stupeur ou une espèce de relâchement paralytique de ces parties, et dans les cas peu graves, cet emploi extérieur de l'opium peut suffire et détruire le tonisme; administré au-de-

---

(1) J'ai dit ailleurs que ce mélange étoit un diaphorétique efficace. Les diaphorétiques sont utiles dans la cure du tétane, et ce sont les seuls remèdes à tenter, suivant l'auteur d'un *Mémoire sur les effets salutaires de l'alkali volatil fluor* (ammoniaque liquide) *contre le tétanos*, dont on trouve l'extrait dans le n° XLV de la *Gazette salutaire*, année 1787. Deux causes peuvent produire le tétane, suivant cet auteur, ou une transpiration supprimée, ou une douleur très-vive. Ces affections peuvent être guéries par les mêmes médicamens. L'ammoniaque liquide remplit toutes les indications, en rétablissant les

dans, à des doses assez hautes, l'opium émousse ou détruit l'irritation du genre nerveux, et relâche quelquefois au point de faire cesser presque subitement la maladie.

382. La contraction des muscles qui servent à la mastication et à la déglutition, empêche quelquefois l'essai des remèdes internes, et force à se retrancher sur l'emploi des secours extérieurs; les lavemens anodins et antispasmodiques rendent alors les plus grands services, l'opium, le camphre, le musc, le castoreum, l'*assa-fœtida* donnés en lavement, remplissent très-bien les indications; mais dans le cas où l'on n'a de ressources que dans les moyens externes, et qui sont les plus graves, il faut réitérer les onctions huileuses, et se servir, de préférence, des huiles rendues médicamenteuses par la jusquiame, les *solanum*, la ciguë, le phytolaca, etc.

383. Doit on tenter le mercure, les topiques

---

sécrétions, diminuant la douleur et la sensibilité, et en relâchant tous les muscles. M. Ramel le fils, qui pense que la cause la plus commune du tétane est la suppression de la transpiration, après quoi viennent les affections vives de l'ame, la peur, les chagrins, l'abus des liqueurs, des alimens forts, les veilles, &c. pense que, donné à de très-hautes doses, l'opium en est le seul remède. *Apperçu et doutes sur la météorologie appliquée à la médecine*, pag. 110. J'ai traité, avec l'opium à fortes doses, un manouvrier âgé de quatorze ans, sans succès.

irritans et l'électricité dans le traitement du trisme? Cette question délicate ne peut point se résoudre, parce que nous manquons de faits, et qu'en considérant l'excès d'irritation qui est propre à cette maladie, on doit préférer à des secours stimulans ceux qui ont des propriétés contraires. Cependant le mercure a produit de très-grands effets dans le tétane universel; et je crois que, dans la cure d'une maladie pareille, on ne doit jamais négliger les moyens qui doivent hâter le moment de détente qui succède toujours au ressort forcé; de manière qu'il y a toute apparence qu'en se servant alternativement des bains tièdes, des fumigations de sulfure de mercure (cinabre), des embrocations huileuses sur les muscles de la mâchoire et du cou, des lavemens camphrés, des mixtures avec l'opium, et de l'électricité, on pourroit guérir un plus grand nombre de ceux qui sont affectés gravement par le trisme. Les topiques irritans, comme les vésicatoires, les embrocations avec la teinture de cantharides, ou les sinapismes faits avec les plantes âcres et les semences irritantes, peuvent être de quelque utilité, lorsqu'à la tension des muscles succède trop de flaccidité, et qu'on apperçoit quelques mouvemens de la nature pour opérer une éruption quelconque. Dans tous les cas de trisme, on pourroit tirer quelque parti des topiques irri-

tans sur les muscles antagonistes des constricteurs, parce qu'il est certain que, dans le spasme constant d'une partie, l'état des muscles qui servent à une fonction est bien différent de celui des muscles qui servent à la fonction opposée; les uns étant contractés, et les autres, ayant perdu leur action antagoniste, sont tout-à-fait dans l'atonie.

384. Dès qu'il y a plusieurs causes du trisme, il faut que les praticiens varient leur traitement; car c'est une grande erreur que de n'avoir qu'une seule méthode, et de blâmer celles qui ne cadrent pas avec la méthode qu'on a vu réussir; souvent même la période de la maladie décide de l'effet que produisent les médicamens. C'est pour n'avoir pas bien saisi cette vérité, et faute d'avoir distingué le trisme procuré par des saburres âcres, de celui dont la cause étoit un hétérogène, qui agaçoit le systême nerveux, que M. Bajon a blâmé les antispasmodiques, et a trouvé leur usage dangereux; et que Heister, Cleghorn et Hoffer ont condamné les purgatifs, comme mortels dans le traitement de cette maladie.

385. Après la guérison du trisme, les enfans doivent être tenus à une diète un peu restaurante; il faut même leur administrer quelques fortifians, comme le vin de quinquina ou tel autre, parce qu'il est nécessaire de remédier à la foiblesse, toujours relative à la force et à la durée du spasme.

CHAPITRE III.

De la colique des nourrissons (1), *connue sous le nom de tranchées.*

386. Les enfans de naissance sont plus ou moins sujets, jusqu'à l'âge de deux ou trois mois, à des douleurs intestinales plus ou moins aiguës; et ce sont ces douleurs qu'on appelle tranchées. On a remarqué que ceux qui sont nés de parens foibles et de mères sujettes aux vapeurs hystériques, sont exposés à des attaques plus fréquentes, et beaucoup plus cruelles; du reste, la couleur verdâtre des excrémens est un phénomène qui est propre à la colique des nourissons, et ce signe caractérise assez leur nature spasmodique.

M. Schroeder, professeur à Gottingue, s'est occupé, dans une dissertation particulière (2), du changement de la qualité de la bile, qui a lieu, lorsque les excrémens qu'on rend par la

(1) Voyez mes *Fondemens de la Science méthodique des Maladies*, tome II, page 417.

(2) *Dissertatio de alienatâ bilis qualitate, ubi viridis est alvo excretorum, aut vomitu rejectorum color.* Gotting. 1767, dans le premier volume des *Opuscula medica*, pag. 365.

bouche ou par le fondement, ont une couleur verte. Il a observé, chez plusieurs enfans, qu'ils ont rendu du lait caillé, que leurs excrémens ont exhalé une odeur acide, et que, malgré cela, leurs matières fécales étoient jaunes. Des alimens faciles à s'aigrir, les fautes diététiques des nourrices mêmes, n'ont point imprégné les selles de la couleur verte; preuve que, quoique cette couleur soit très-souvent l'effet de l'acescence, cette acidité n'en est pas néanmoins, pour cela, la cause unique : il a, au contraire, observé constamment que cette couleur a eu lieu, lorsque les enfans ont été attaqués d'une maladie nerveuse, ou que les nourrices en ont souffert, comme aux approches de leurs menstrues, dans les affections de l'ame.

L'autorité de M. Tissot (1), sur ce point, est beaucoup plus expresse. Selon lui, quoique le coup d'œil le plus perçant et le plus observateur ne suffise pas pour le découvrir d'abord, il n'en est pas moins vrai que l'épilepsie la plus forte est une maladie du même genre que ce dérangement qui verdit les excrémens quelques jours après la naissance, et qui souvent ne se manifeste par aucun autre symptôme. C'est, ajoute

---

(1) *Traité des nerfs et de leurs maladies*, tome 1, Préface, page 7.

cet observateur, l'action du spasme qui produit, chez les épileptiques et dans les tranchées des enfans, cette qualité particulière de la bile. De Haen (1), Lorry (2), Quesnay (3), Sydenham (4), &c., ont pensé à-peu-près la même chose.

387. Dans les accès de colique des nourrissons, qui sont plus fréquens, et beaucoup plus violens la nuit que le jour, l'enfant pousse des cris aigus, mais moins suivis que lorsqu'ils dépendent du besoin des alimens; il contourne ses petits membres avec force, s'alonge et se replie alternativement ; tandis que son visage, surtout autour des yeux, devient rouge, et comme violet. Le sein, l'ordinaire consolation de l'enfant, le remède instantané de tous ses maux, n'est point alors d'une grande ressource ; il le refuse opiniâtrément, ou s'il le prend, c'est comme par désespoir, et il l'abandonne bientôt pour crier de plus belle, en trépignant, et avec des efforts pour se plier. On a observé qu'alors il

---

(1) *Prælect. in institut. patholog.* Boerh. tom. 1, *in*-4°. pag. 317.

(2) *Mémoires de la Société royale de Médecine*, tom. III, pag. 131.

(3) *Mém. de l'Académie royale de Chirurgie*, tom. 1, *in*-4°. pag. 103.

(4) *Œuvres*, traduct. franç. pag. 402.

n'y avoit pas quelquefois de posture plus favorable pour laisser teter l'enfant avec tranquillité, qu'en le tenant devant sa nourrice dans une position verticale. Le dévoiement ou la constipation accompagne les tranchées, et pour l'ordinaire, dans l'une et l'autre circonstance, les vents s'accumulent dans les entrailles, distendent leurs tuniques, excitent des gonflemens douloureux, et sortent par haut ou par bas, pour répandre souvent une vapeur acido-fétide. Les excrémens ont presque toujours une teinte verte plus ou moins foncée, ou s'ils sont jaunâtres au sortir du corps, ils tardent peu à verdir sur les linges qui en sont empreints. L'urine est claire; on l'a vue de couleur verte. L'épigastre est si sensible, qu'en le pressant doucement avec la main, même lorsque l'enfant sommeille, on donne naissance à de faux mouvemens, à des anxiétés, qui quelquefois le réveillent avec des cris subits, et qu'on appaise difficilement. J'ai vu un de ces individus, âgé d'environ six semaines, à qui il suffisoit de presser la région de l'estomac, pour exciter en lui des mouvemens convulsifs, qui se soutenoient plus ou moins de temps. Communément le sommeil est rare, de courte durée, agité; le rire sardonique s'observe souvent sur ceux qui s'assoupissent après

de

de vives tranchées. Les réveils sont subits, accompagnés alors de cris et de larmes.

389. Levret a dit que la cause de la colique des nourrissons, leur est de tout temps, et en tout lieu, individuellement propre. Cette assertion est trop générale, quoique très-juste à bien des égards, parce que le relâchement des solides et l'irritabilité du genre nerveux, qu'on sait être propre aux enfans, est la cause fondamentale des tranchées. Cependant les enfans bien conduits échappent, pour l'ordinaire, à ces accidens; et si on a lieu de remarquer chez eux que par intervalles les excrémens sont de couleur verte, on peut se convaincre aussi qu'ils existent sans autre symptôme propre à la colique convulsive.

390. Parmi les causes évidentes capables de la produire, la rétention du méconium (§. 118 à 129) est peut-être la plus fréquente; mais l'usage précoce des alimens (§. 68), le mauvais lait ou le bon lait donné trop fréquemment (§. 69, 88), la bouillie (89, 98) ou autre nourriture grossière et mal préparée (§. 94, 96), les vents (§. 229 et suiv.), les amas de glaires (§. 183 et suiv.), les remèdes trop actifs, ou administrés mal-à-propos (§. 290 et suiv.), le refroidissement de l'épigastre et des pieds (§. 48), les saburres acides (§. 170), ou pu-

trides (§. 194, 208), &c., forment ensuite la majeure partie des causes connues des tranchées, qui sont encore le produit de la pierre, d'un vice héréditaire, de la constriction spasmodique d'une partie du tube intestinal, et du maillot (*V. la note 1, p. 32*), s'il faut en croire M. Ballexserd, qui s'est occupé à perfectionner l'éducation physique. On s'aidera, dans le diagnostic particulier des causes, par les symptômes qu'on sait leur être spécialement attachés, et dont on trouvera le tableau dans la première partie de cet ouvrage. J'ajouterai deux mots sur les indices de la constriction de quelque partie du tube intestinal.

391. Les enfans nouveaux-nés éprouvent ces resserremens, qui sont purement convulsifs dans les intestins grêles, et l'on trouve souvent chez eux une subintrance d'un intestin dans l'autre, qui dépend de la même cause. La constipation (§. 130 à 133), est toujours l'effet de cette espèce de constriction intestinale, et souvent on a observé, dans ceux qui en sont affectés, une espèce de tympanite, qui laisse appercevoir à l'extérieur les circonvolutions des intestins, dans lesquels on remarque des mouvemens pareils à ceux qui ont lieu dans un animal qu'on vient d'égorger. Les excrémens de ces malades représentent des fils passés à la filière, ou re-

couverts de matières glaireuses, comme d'un vernis.

392. Le peuple a encore foi à certaines branches de corail, ou autres végétaux, qu'on pend au cou des enfans, et qu'on regarde comme des grands préservatifs de la colique, et d'autres maux. Je me rappelle qu'ayant empêché l'enfant d'un homme riche de teter sa nourrice après un accès de colère, celle-ci me répondit que son nourrisson ne risquoit rien, parce qu'il portoit un collier fait avec des morceaux de racine de pivoine, figurés en perle (1). Voilà donc à quoi conduisent les amulettes (2) !

---

(1) Le jus exprimé de la racine de pivoine, dit M. Murray, dans le 3e volume de sa matière médicale (*Apparatus medicaminum*, pag. 34), est beaucoup plus actif dans les maladies spasmodiques et convulsives, que sa racine séchée. D'après cette remarque, on peut concevoir que Galien, en faisant porter en forme d'amulette cette racine, guérissoit l'épilepsie. Les racines qu'il faisoit ainsi suspendre au cou, étoient fraîches, c'est-à-dire encore imprégnées de particules volatiles, qui agissent sur les nerfs; et les malades auxquels il les faisoit porter, étoient des enfans, c'est-à-dire, des sujets, dont la peau très-poreuse absorbe abondamment les particules qui émanent des corps.

(2) Voyez la dissertation de M. Krause, *de amulettis medicis cogitata nonnulla*, et sur-tout le §. XXV, pag. 26, où l'auteur discute la vertu des amulettes dans les maladies convulsives.

On peut prévenir sans doute les tranchées ; mais c'est en évitant les causes qui les produisent. Sous ce point de vue on purgera, pour entraîner entièrement le méconium ; on dispensera la nourriture avec la plus grande sobriété ; on donnera de la panade au bouillon, ou même du bouillon de viande, à ceux qui ne vivront que de lait ; on leur fera boire un peu de vin coupé, pour faciliter leurs digestions ; et dans tous les cas on leur fera fréquemment sur le ventre de douces et légères frictions. On observera le régime ; et ce point est si essentiel, qu'on a remarqué que les enfans de la campagne ont moins de tranchées en été, parce que les mères, distraites par les travaux des champs, les gorgent moins d'alimens. Rosen, qui pensoit que la méthode prophylactique des tranchées dépend de la manière de vivre de la nourrice, fait mention d'une mère qui fut obligée d'user pendant huit mois, soir et matin, d'une poudre stomachique et anti-acide ; dès qu'elle en cessoit l'usage pendant deux jours, l'enfant redevenoit malade, et avoit ses tranchées. La cure fut cependant parfaite, et tous les deux éprouvèrent enfin une santé constante.

393. Il n'est pas de maladie plus douloureuse pour les enfans que la colique convulsive. Elle réduit les nourrissons dans l'état le plus affreux.

M. Tissot assure qu'on voit quelquefois les plus petits enfans vomir du sang pur après chaque accès de tranchées, qui sont toujours accompagnées de convulsions dans le bas-ventre. Souvent l'irritation intestinale amène un flux dysentérique funeste. J'ai vu une petite fille mourir de cette manière. J'ai encore vu un enfant de deux mois, qui peut-être n'avoit pas passé un jour sans avoir des attaques de colique, paralysé des extrémités inférieures. J'en ai vu un autre, dont le visage se couvrit d'une croûte laiteuse très-épaisse. Harris a dit que les tranchées des enfans, qui durent long-temps et qui sont accompagnées d'insomnie, font juger que ces petits malades sont dans un péril imminent; et M. Rosen a très-bien observé que cette affection spasmodique dégénère facilement en mouvemens convulsifs et en éclampsie. M. Buchhave a même regardé la colique des nourrissons comme la cause la plus ordinaire de cette dernière maladie, parce qu'il est de fait que l'épilepsie se cache souvent pendant long-temps chez les enfans sous la forme des coliques. Les tranchées donnent lieu aussi quelquefois à des invaginations d'intestins, et celles-ci deviennent ensuite de nouvelles sources de colique, qui tuent ou font souffrir cruellement. Enfin, les tranchées présentent toujours un côté défavorable, parce

qu'elles affoiblissent les intestins, et en dérangent le mouvement péristaltique.

394. Autant les causes diffèrent entre elles, autant il convient de varier les secours appropriés à leur guérison. Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit dans ma première partie. Je me bornerai aux réflexions suivantes.

395. Les vues qu'on se propose de remplir dans le traitement de la colique, sont différentes, selon qu'il y a dévoiement (§. 163) ou constipation (§. 130 à 133). Ici il s'agit d'ouvrir le ventre par les moyens les plus doux, tels que l'électuaire de manne, le sirop de fleurs de pêcher, le suc de pariétaire, et sur-tout les bains tièdes. J'ai vu très-souvent les malades se vider après ou pendant l'opération d'un pédiluve chaud, des fomentations émollientes continuées sans relâche sur le ventre; les lavemens carminatifs et anodins avec une décoction de camomille et un peu de safran, m'ont paru d'une grande efficacité. Spielman conseille de mêler ensemble l'eau de menthe crépue et celle de camomille à la dose de deux onces de chaque, les sirops de coquelicot et de camomille à la quantité de demi-once de chaque; et distribuer ce remède par cuillerées : ce mélange est très-propre en effet pour calmer les entrailles, dissiper les vents, et fortifier les intestins.

Si au contraire la diarrhée existe, on se détermine à employer un doux purgatif, s'il y a un foyer de saburres à expulser. La magnésie d'epsom (§. 179) réunit plusieurs indications; mais les préparations de rhubarbe et l'ipécacuanha deviennent, si rien ne s'y oppose, de puissans secours, vu l'atonie des fibres intestinales et le besoin de purger en resserrant. L'ipécacuanha sur-tout, donné à petites doses, mais réitérées, fait le plus grand bien. On administre ce remède en poudre, associé aux absorbans, comme le veut M. Gamet, ou sous forme de teinture en y combinant la rhubarbe, si celle-ci est jugée nécessaire. On peut encore faire prendre l'ipécacuanha en lavement. On lit dans la *Médecine pratique de Londres*, qu'on a donné, avec un succès marqué, quatre grains d'ipécacuanha en clystère à un enfant qui n'avoit que sept jours, et que l'eau où l'on a fait bouillir légèrement du mouton frais est un médicament alimenteux très-salutaire dans les cas de tranchées. Cette boisson est bonne; mais on peut employer avec autant de fruit, demi-gros de gomme arabique, dissous dans un demi-setier d'eau, en y ajoutant du sucre. L'électuaire anodin (1) pour les enfans, de la *Pharmacopée de*

(1) Prenez magnésie blanche, six gros; graine d'anis

Brunswick, forme une composition qui peut être avantageuse dans beaucoup de circonstances. Les écussons stomachiques et carminatifs sont encore des moyens plus utiles qu'on ne le pense communément ; ils aident singulièrement l'action des remèdes internes ; mais le carbonate de potasse (sel fixe de tartre) à des doses plus fortes qu'on ne le donne communément (1), est le plus souvent indiqué ou par la cause la plus générale du mal ou par la dégénération des humeurs. Si l'indication se présente d'arrêter ou de modérer le cours de ventre, on fait choix de la poudre de corail anodine d'Helvétius, ou du diascordium, qu'on donne dans les eaux de

---

en poudre, demi-once ; safran en poudre, un gros ; sirop de chicorée avec la rhubarbe, ce qu'il faut pour faire un électuaire.

(1) M. Buchhave se plaint, dans son Mémoire sur le traitement de la colique des nourrissons, qu'on donne, à des doses trop modiques, le sel de tartre (carbonate de potasse) qui est le meilleur remède qu'on puisse employer. La méthode de ce praticien est de faire fondre, dans demi-livre d'émulsion, ou d'eau commune, demi-once de sel de tartre, et de donner à l'enfant vingt gouttes ou plein une petite cuiller de ce mélange, deux, trois ou quatre fois par jour, suivant la force du mal, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. On procède de la même manière à l'égard de la nourrice : dans les cas graves on peut porter la dose du sel jusqu'à six drachmes. *Acta regiæ societatis medicæ Hauniensis*, tom. 1, pag. 325.

menthe, de fleurs de tilleul, de plantain, de fleurs d'orange ou de fenouil. Si le cas est pressant, on donne l'opium en lavement ou en frictions, aux environs du nombril et sur l'épigastre ; et pour l'ordinaire, c'est avec succès. D'après le *Talmud,* les ventouses sèches sont bonnes contre les tranchées des enfans.

396. Dans toute attaque de colique des nourrissons, on doit faire une sérieuse attention à la nature de la maladie qui demande les antispasmodiques. Si dans les cas où il y a une cause matérielle on doit réserver de pareils remèdes pour la fin du traitement, il faut aussi, dans quelques espèces, les employer seuls, parce que l'affection est purement nerveuse. Les antispasmodiques, auxquels les auteurs ont paru donner la préférence, sont l'agripaume, l'orvale, l'herbe-à-paris, le mouron, la camomille, la mille-feuille, la pivoine, le gui de chêne, la liqueur anodine nitreuse, l'éther, le musc et l'opium. Une méthode contraire agraveroit le mal. Sauvages ayant vu une jeune fille cachectique et affoiblie par une longue maladie et par les cathartiques qu'on lui avoit donnés mal-à-propos, éprouver des symptômes spasmodiques qui l'avoient réduite à deux doigts de la mort, lui fit administrer un grain de laudanum et une potion cordiale composée avec la thériaque et

l'eau de fleurs d'orange, qui la délivrèrent, presque sur-le-champ, de sa colique et de sa fièvre.

397. Quant aux tranchées dépendantes de la constriction intestinale, on ne peut les attaquer que par l'usage des délayans, des adoucissans et sur-tout des sédatifs et des antispasmodiques. De ce nombre sont les bains, les eaux de veau et de poulet; le lait d'ânesse pour les enfans sevrés, l'extrait de safran, les meilleures préparations d'opium. M. Tode a recommandé, dans ces cas, l'infusion des fleurs de camomille. D'autres ont eu confiance dans l'oxide de zinc sublimé.

398. Comme les tranchées affoiblissent beaucoup le ton des intestins, ce qui se connoît par la pâleur du visage et des lèvres, par la qualité des déjections parmi lesquelles on trouve des concrétions caséeuses, etc., il faut, lorsqu'elles sont guéries, administrer des savonneux, des fortifians et des stomachiques. M. Buchhave ne voit, dans ces cas, rien au dessus des pilules que M. Rosen a proposées pour le rachitis, et qui sont composées d'*Offa* de Vanhelmont, de fiel de bœuf épaissi, et de racine d'arum (1).

---

(1) Prenez *offa* de Vanhelmont, neuf grains; fiel de bœuf desséché, un grain; arum préparé, un grain; mêlez exactement et divisez en pilules de deux grains : on donne, deux ou trois fois par jour, deux pilules dissoutes dans un peu d'eau de fenouil ou de lait.

CHAPITRE IV.

Du Hoquet.

399. Le hoquet dont la cause appartient quelquefois soit à l'œsophage, soit à l'estomac, est toujours un soubresaut du diaphragme irrité, ou immédiatement ou par les viscères circonvoisins: ce soubresaut étant suivi d'une inspiration tout-à-coup interrompue et sonore (1). Les enfans y sont beaucoup plus sujets que les adultes, et Frederic Hoffmann assure que ceux dont les os de la fontanelle ont un battement et ne sont pas encore formés, sont encore plus exposés à cette maladie.

400. L'observation nous apprend que cette affection convulsive peut être le produit d'une trop grande quantité de lait ou d'alimens très-sains pris en une seule fois, et qu'il suffit d'avaler de gros morceaux mal mâchés, pour éprouver cette incommodité. On voit tous les jours qu'elle dépend d'une vive irritation de l'estomac, de l'œsophage ou des intestins, par un lait vicié, par des alimens stimulans, par des humeurs acides, âcres et septiques, de quelque source qu'elles

(1) Voyez mes *Fondemens de la Science méthodique des Maladies*, tom. II, pag. 373.

proviennent. Il n'est pas rare de voir survenir le hoquet après la suppression déplacée d'une humeur dont l'évacuation étoit nécessaire ou dont le tarissement exigeoit des ménagemens. On l'a vu suppléer une transpiration dérangée, se déclarer après de vives émotions de l'ame, et ce phénomène ne peut surprendre celui qui connoît les impressions fortes et soudaines que les passions font sur le centre phrénique. Un froid ressenti à l'épigastre, à la fontanelle, à la plante des pieds occasionne encore ce symptôme. Rivière, Tralles et autres, ont vu des hoquets durer avec violence et revenir chaque hiver. Ramazzini et Gorter ont observé le hoquet vermineux; Sennert parle de celui qui est l'effet des flatuosités. On sait qu'il est quelquefois causé par les médicamens actifs, âcres, par les vomitifs et les purgatifs irritans, et qu'il peut être aussi une suite de l'usage des remèdes trop rafraîchissans. L'inanition le détermine, suivant Hippocrate, ainsi que les poisons, selon Mead, le virus syphilitique au rapport d'Hoffmann et d'Astruc, et l'humeur scorbutique d'après Lind. On remarque tous les jours qu'il accompagne les maladies les plus simples comme les plus graves, sur-tout les inflammations des viscères ou des parties membraneuses. Quelques fièvres, à raison de ce symptôme dominant, ont été dénommées

singultueuses, et Hippocrate a remarqué des constitutions des temps favorables à la production du hoquet. La toux, les tranchées, une hernie étranglée; la dépression du cartilage xyphoïde, la fracture des côtes, les aphtes, les affections de la tête donnent encore lieu au même phénomène, qui, pour l'ordinaire, paroît sur la fin de presque toutes les maladies qui, par des lésions graves et irrémédiables des organes vitaux, doivent bientôt se terminer par la mort.

401. Le hoquet se reconnoît facilement à une inspiration subite, entrecoupée et sonore, accompagnée de la sensation de la secousse qu'éprouve le diaphragme; ainsi son diagnostic est si évident qu'on ne court aucun risque de se tromper. Mais les praticiens doivent s'informer avec exactitude de toutes les circonstances antécédentes, pour adopter un traitement approprié aux différentes causes de cette affection convulsive.

402. Le pronostic du hoquet s'annonce de lui-même, après qu'on en a constaté le caractère et les causes. Je ne répéterai point ici tout ce que j'ai déjà dit dans cet ouvrage et ce qu'on trouve dans les auteurs. Il me suffira de remarquer, au sujet du hoquet qui attaque les enfans à la mamelle lorsqu'il y a long-temps qu'ils n'ont pas teté, qu'il est un signe de maladie dangereuse, s'il y a de l'assoupissement. Levret avance que

le hoquet prélude pour lors les convulsions idiopathiques, et que le cas est d'autant plus grave, que l'assoupissement est considérable.

Les exemples des hoquets de longue durée ne sont pas rares chez les observateurs ; on en a vu de plusieurs jours, de plusieurs semaines, de plusieurs années. Cette réflexion, si elle n'indiquoit pas la gravité de la maladie, annonceroit toujours la nécessité de la traiter à bonne heure par des moyens soit préservatifs soit curatifs, pour éviter qu'elle ne dégénère en habituelle. On a vu quelquefois le hoquet être si violent, qu'on pouvoit l'entendre d'assez loin : dans ces circonstances il sembloit que les côtes alloient se briser, et les malades craignoient d'en être suffoqués. Il reste pour l'ordinaire, après qu'il est dissipé, une sensibilité très-forte dans les précœurs (*præcordia*), et une douleur obtuse, qui rend pendant quelques jours la respiration un peu pénible.

403. La diversité des causes a établi des sentimens contradictoires sur la cure du hoquet; je me répéterois, si, ne voulant donner que des considérations utiles, je détaillois ce que j'ai avancé dans ma première partie.

404. Frederic Hoffmann veut qu'on donne des purgatifs associés aux anodins. Tralles est d'avis, au contraire, de débuter par les purgatifs. Une distinction utile accorde ces deux médecins res-

pectables. Lorsque la sensibilité de l'épigastre, la violence du symptôme, formeront indication majeure dans les cas des saburres, la pratique d'Hoffmann est très-sage; il est même des occasions où il ne faut s'occuper que de l'irritation nerveuse. Le conseil de Tralles prévaut, quand ces puissantes contre-indications n'existent point; ainsi Lentilius parle d'un cachectique qui ne fut délivré d'un hoquet assez grave, que par le vomissement.

405. On a proposé plusieurs remèdes comme très-efficaces contre le hoquet : le diascordium est employé par les uns, la poudre de corail anodine d'Helvetius l'est par les autres; ceux-ci veulent que la semence d'aneth soit spécifique ; d'autres comptent davantage sur la fleur de squenante ou jonc odorant. En différenciant bien les circonstances, on peut adopter tous ces secours. L'atonie des premières voies jointe à une évacuation immodérée, s'accommode très-bien du diascordium dans la composition duquel entrent les astringens, les aromatiques, les toniques, les calmans. La poudre d'Helvétius triomphe des cas où l'indication est d'absorber l'acide, de fortifier la fibre en même temps qu'il faudra la calmer. Les autres, à titre de carminatifs et de stomachiques, sont appropriés dans les cas de saburres glaireuses.

406. Dans une thèse sur le hoquet, M. Thiel fait beaucoup espérer de l'oximel scillitique. Quelques modernes, après Aristote et Hippocrate, ont recommandé le vinaigre. Sa qualité cordiale et antiseptique le place d'abord contre le hoquet dépendant d'une humeur septique. L'action de ce remède peut cependant être envisagée sous un autre point de vue. Il fait sans doute l'office d'un irritant mécanique, qui, par une impression vive et soudaine, change la manière d'être des parties affligées. Ces espèces d'irritations, même dans des endroits éloignés, ont souvent été suivies d'un avantage prompt et marqué; de là les éloges qu'on a donnés aux sternutatoires. La *Gazette d'Epidaure, année* 1761, offre l'exemple d'un hoquet qui, durant depuis plusieurs années, céda en six jours à l'usage de l'eau de mélisse. Il est bon néanmoins de considérer relativement aux acides, que ces médicamens ne conviennent pas toujours contre le hoquet des enfans.

407. M. Home a guéri avec la saignée un hoquet primitif contre lequel l'électricité n'avoit eu aucun succès. M. Philip, un des médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris, fait mention d'un hoquet de sept ans, dont la cure fut opérée par des sangsues appliquées à l'anus. La congestion sanguine de quelques vaisseaux du bas-ventre n'étoit-elle point la cause de ces hoquets violens et opiniâtres?

408. Le caractère spasmodique formoit au contraire le fond de ces hoquets, que M. Wall combattit victorieusement avec le musc, et pour lesquels Piquer et M. Bonté ont vu le julep musqué de Fuller utile. C'est dans les mêmes vues que Whytt et Hoffmann recommandent l'ambre, le castoreum, le safran, le cinabre, la liqueur minérale. Ici triompheroit la liqueur anodine nitreuse de Majault, l'éther, l'eau d'opium de Lorry, etc.

L'arcane de Heurnius contre le hoquet étoit de l'huile d'amandes douces, avec quelques gouttes d'huile essentielle d'aneth.

409. De Bordeu avoue ingénument, que traitant autrefois avec un autre médecin une personne atteinte d'un hoquet très-violent, ils mirent inutilement en usage tous les moyens que l'expérience, la raison et les livres purent leur fournir : ce ne fut qu'au bout de quinze jours qu'ils la guérirent sur-le-champ, en serrant très-fortement les hypocondres, l'épigastre et le dos de la malade avec une serviette. De Bordeu demande si cette irritation, cette compression qu'éprouve le diaphragme dans le hoquet, ne dépendroit point du déplacement des parties? Cela peut être ; mais l'excessive mobilité des parties précordiales n'en est-elle pas la cause plus probable ? On est tenté de l'augurer,

d'après l'observation de Van-Swieten, insérée au §. 67.

On trouve quelque analogie entre le secours mécanique qui réussit à Bordeu, et cette méthode connue des médecins et du vulgaire, d'arrêter le hoquet, qui consiste à suspendre sa respiration aussi long-temps qu'on le peut.

CHAPITRE V.

Du vomissement.

410. QUAND on rejette par la bouche des matières contenues dans l'estomac, et même dans les intestins, soit que cela arrive naturellement, ou par un effet de l'art, le vomissement a lieu. Il est produit par le seul mouvement de l'estomac et du canal intestinal, et non par la pression du diaphragme et des muscles abdominaux, ainsi qu'on l'a cru long-temps sur la parole de Chirac.

411. Ce phénomène morbide tient à si peu de chose dans les enfans, sur-tout lorsqu'ils sont jeunes, qu'on les voit vomir lorsqu'ils ont pris le sein avant l'expulsion du méconium, lorsque le lait qu'on leur donne dans ce premier âge est trop épais, lorsqu'on leur laisse prendre un bon lait à discrétion, lorsqu'une nourrice allaite après une forte colère, ou après avoir eu froid au sein, enfin lorsque l'enfant prend froid à l'épigastre. L'usage précoce de la panade, de la bouillie, et leur abus, occasionnent des surcharges qui aboutissent au même effet. La première dentition en est une autre cause, ainsi que l'irritation procurée par tout foyer humoral placé

dans les premières voies. Témoin le vomissement symptomatique des maladies aiguës, et sur-tout de la fièvre ardente bilieuse, propre aux petits enfans, désignée sous le titre d'*Hydromanie.* Une humeur répercutée quelconque, et portée par métastase sur l'estomac ou aux environs, produit le même accident qu'on sait être attaché aux affections idiopathiques du ventricule. Rosen a vu de petits enfans vomir cruellement, pour avoir été nourris avec du lait ou du petit-lait qui avoit séjourné dans des vaisseaux de cuivre mal étamés ; il a vu le même accident après qu'on eut mangé des œufs cuits au miroir, et qui avoient passé la nuit dans un plat d'étain (1) ou d'argent. Je ne rappellerai pas les causes connues de tout le monde, du vomissement consécutif ; mais je ferai mention de celui qui provient de l'hydrocéphale, de celui que procure un spasme de l'orifice gauche de l'estomac, ou la constriction convulsive de quelque point du duodenum, du jejunum ; de celui qu'on peut appeler imitatif, parce qu'il prend à celui qui en voit vomir un autre ; de celui qui dépend de la gêne du maillot, des corps de ba-

(1) On aura de la peine à accuser l'étain, depuis que l'analyse chimique de cette substance par MM. Bayen et Charlard, a ratifié la salubrité des vaisseaux d'étain dans l'usage économique.

leine, d'une hernie, ou de tout autre engouement du tube intestinal, etc.

412. En reprenant l'ordre des causes du vomissement, on voit aisément à quoi tient la méthode préservative, et je crois inutile de m'expliquer ultérieurement là-dessus. Quant au diagnostic de différentes causes de cette maladie, il se tire du concours des signes que j'ai présentés dans les divers articles qui composent la première partie de ce traité. Je dirai seulement, pour plus d'éclaircissement, que le vomissement causé par des saburres, se connoît par des nausées fréquentes, la cardialgie, le dégoût des alimens, sur-tout de ceux qui sont tirés du règne animal; par la puanteur de l'haleine, la saleté de la langue, la pesanteur de tête, les vertiges, la sensation d'un poids sur l'épigastre, l'affoiblissement des extrémités inférieures; par des douleurs et des pesanteurs de genou, etc.

On jugera, dit Rosen, que le vomissement est l'effet d'une passion cachée de la mère, lorsqu'on voit un enfant bien portant peu auparavant, devenir jaune ou vomir aussitôt qu'il tette, se plaindre par des cris, s'agiter, se tourmenter pendant le sommeil, et tomber enfin dans une attaque d'éclampsie; car s'il vomissoit pour n'avoir que trop tété, il seroit après cela soulagé. Baillou prétend que lorsqu'un enfant vomit sou-

vent, se tourmente avec force et ne peut pas rester un instant à la même place, il faut accuser une colique néphrétique de produire ce symptôme.

413. Si l'on joint aux signes qui présagent le vomissement chez les adultes, un mouvement fatigant de déglutition, on aura tous les indices qui annoncent le vomissement des enfans. Le pronostic de cette maladie n'est pas toujours indifférent. Raulin parle de quelques enfans de naissance, étouffés faute d'avoir été mis dans une position verticale. Dans le vomissement même qui provient d'ingurgitation, il est à craindre que l'action de l'estomac ne se pervertisse peu à peu, et que cet organe, un des plus importans de l'économie animale, ne s'habitue à des mouvemens irréguliers qui nuisent extrêmement à la digestion, et conséquemment à toute la machine.

414. On peut s'instruire dans une infinité de bons livres, du pronostic attaché aux diverses sortes de vomissement; je dirai seulement, pour me renfermer plus strictement dans mon sujet, que le vomissement, par lui-même, n'est pas une chose qu'on doive beaucoup redouter chez les enfans au téton, parce que presque tous les enfans les plus robustes et les mieux portans vomissent, et ne semblent s'en trouver que mieux;

on diroit qu'ils se débarrassent par ce moyen du superflu de la nourriture qui fatigueroit le canal intestinal, ou qui empâteroit le tissu cellulaire.

Mais le vomissement devient suspect, lorsqu'il est accompagné de maigreur, de chaleur, d'anxiété, parce qu'il est alors l'effet d'un vice de constitution ou du mauvais état des viscères de l'abdomen. Il est des plus funestes dans l'hydrocéphale et dans le *tabes* mésentérique. Zimmermann avance, d'après l'observation, que le vomissement vermineux est peut-être celui qui, accompagné de très-mauvais symptômes, annonce en général le moins de danger. J'ai vu un enfant d'environ quatre ans, qui rejetoit tous les matins, avec soulagement, une mucosité abondante; il étoit hargneux, fatigué tout le jour, lorsqu'il n'éprouvoit pas ce bénéfice de nature. On sait que le vomissement est utile dans la coqueluche, parce qu'il abrège souvent la durée de la maladie, ou du moins éloigne le retour des quintes. Rosen rapporte que le vomissement fut le plus dangereux symptôme de la rougeole qui parut à Stockholm en 1740. Cet habile observateur rapporte l'histoire d'un enfant dont le vomissement fut si violent, que le sang lui sortoit de la gorge, comme pressé avec effort.

415. Le vomissement se guérit par l'usage des remèdes qui détruisent la cause dont il provient,

et sur lesquels je me suis suffisamment expliqué dans la première partie de cet ouvrage. Le régime est toujours nécessaire; et lorsque le vomissement est véritablement morbide, il faut quelquefois donner aux enfans au téton plus de bouillon que de lait. Les purgatifs sont utiles pour imprimer à l'estomac un nouvel ordre des mouvemens; mais les absorbans ne conviennent guère que lorsqu'il y a insomnie et agitation perpétuelle. Les toniques combinés avec les purgatifs fortifians remédient aux vomissemens quelquefois considérables, dont sont attaqués les enfans d'une foible constitution, et qui dépendent de la trop grande sensibilité des nerfs du ventricule, et c'est dans cette vue qu'il faut employer les infusions froides de quinquina ou de fleurs de camomille, avec de l'écorce d'orange et un peu de rhubarbe. L'eau foiblement colorée par une dissolution de la boule de mars, est encore, dans ce cas, de la plus grande efficacité. Quand les nerfs de l'estomac sont trop irrités, et que le vomissement en est une suite, on donne une mixture saline avec le laudanum, les potions avec le musc, et l'on place des écussons calmans et toniques sur l'épigastre; on fait des frictions avec les teintures d'opium, de camphre, et même de quinquina. M. Graullau assure que les succès du quinquina sont assurés dans le vomissement,

ou le hoquet opiniâtre, cas dans lesquels les purgatifs sont dangereux.

M. Lorry a vu un vomissement qui revenoit chaque jour, qui duroit depuis quinze mois, et étoit causé par une stricture spasmodique du pylore, céder à une joie subite.

416. Il arrive quelquefois que les enfans de naissance, qui ont beaucoup souffert de l'accouchement, ou dont le ventre a été bien comprimé par le maillot, vomissent du sang et même des parties méconiales. Ces enfans doivent être dépouillés de leur maillot, et faire usage, suivant le témoignage de M. Vogel, d'une mixture faite avec une once d'huile d'amandes douces, dans laquelle on a dissous demi-drachme d'adipocire (blanc de baleine).

CHAPITRE VI.

Du cochemar et de la suffocation.

417. Suivant Lieutaud, le cochemar auquel les enfans au lait sont sujets, et qu'on connoît sous le nom de *pavores nocturni*, doit appartenir à l'article des convulsions, parce qu'il n'est pas douteux que le spasme ne joue un grand rôle dans cet accident, soit qu'on le considère comme maladie de poitrine, provenant de l'estomac, soit qu'on l'envisage comme une simple affection nerveuse. M. Fabre l'explique par la pression de l'estomac sur le plexus solaire.

418. La suffocation est une maladie presque du même genre ; elle paroît dépendre de l'engorgement de la trachée artère et des bronches, et on peut lui donner le nom de catarrhe suffocant. Cette maladie alarmante, dont quelques auteurs seulement ont parlé confusément sous différens noms, ne regarde guère que les enfans sevrés, et quoiqu'on doive la rapporter à une mucosité épaisse et abondante, on ne peut pas douter aussi qu'elle ne soit convulsive. Tel est encore l'avis de Lieutaud. Je ferai observer ici que M. Millar a vu cette maladie portée au plus

degré, régner épidémiquement dans la province de Northumberland et les comtés de Berwick et Roxburgh, dans l'automne de 1755, après un été pluvieux : il lui donne le nom d'asthme aigu, et l'a décrite dans tous ses détails, dans un ouvrage anglais, *observations on the asthma, etc.* 1768 (1).

419. Le cochemar et le catarrhe suffocant ont, entre plusieurs rapports, celui d'attaquer brusquement pendant le premier sommeil de la

---

(1) On peut joindre à ces deux cruelles affections, 1°. cet asthme convulsif qui régna épidémiquement dans plusieurs provinces d'Allemagne, et qui attaquoit surtout les enfans, auxquels il étoit funeste ; il en est fait mention dans la *Gazette de santé,* année 1774, n° 38, page 265 : 2°. la sternalgie (*angina pectoris*), sur laquelle ont écrit MM. Heberden, Fothergill, de Berger : 3°. la trachéesie, croup ou mal de gorge membraneux, maladie cruelle qui n'attaque en général que les enfans, et qui, d'après les observations du docteur Michaëlis, semble tenir le milieu entre les maladies spasmodiques et inflammatoires : 4°. enfin cette fatale épidémie d'angines catarrho-gangréneuses qui s'étendit sur la classe des enfans de l'âge le plus tendre en 1776, dans la paroisse de Henonville et quelques lieux circonvoisins, et dont M. Lepecq de Laclôture nous a conservé l'histoire. Je ne traiterai point ici de ces affections particulières, parce qu'elles ont un foible rapport avec le fond de cet ouvrage ; il me suffit d'en avoir rappelé l'énumération, pour compléter, autant qu'il est en moi, l'objet de ce Traité.

nuit. Le premier a pour caractère une imagination décevante pendant le sommeil avec oppression, cris étouffés et terreur qui se prolonge quelquefois pendant quelque temps après le réveil (1); le second est une sorte d'orthopnée avec anxiété et forte menace de suffocation (2). Leurs causes sont à-peu-près les mêmes. C'est une surcharge d'alimens, une saburre glaireuse, acide, bilieuse, âcre, l'influence de la dentition, l'effet de l'hydrocéphale, et plus particulièrement un chyle grossier et mal élaboré, fourni par des alimens visqueux et de mauvaise qualité. M. Millar a vu que les enfans du bas peuple et ceux qui étoient d'une constitution leucophlegmatique, qui étoient fort voraces et se nourrissoient de végétaux crus et aqueux, étoient plus exposés à l'épidémie qu'il décrit, quoiqu'elle ne respectât pas tout-à-fait les enfans bien constitués et nourris de bons alimens. Rarement les vers y entrent pour quelque chose. Enfin, le cochemar peut résulter d'une cause morale; il n'est pas douteux, en effet, qu'une vive frayeur que l'enfant aura essuyée dans la journée, ne soit capable de se renouveler en songe, et d'éveiller

---

(1) Voyez mes *Fondemens de la Science méthodique des maladies*, tome II, page 273.

(2) *Ibid.* pag. 383.

l'enfant avec tous les symptômes de cette maladie. (Voyez §. 325.)

420. On reconnoît le cochemar aux frayeurs qui éveillent subitement les enfans au milieu d'un profond sommeil avec des cris perçans, leur respiration étant légèrement gênée. Tout indique qu'ils ont quelquefois dans leur imagination l'idée de quelque chose d'épouvantable; car ils serrent fortement leurs nourrices avec leurs foibles bras, ils cherchent à cacher leur tête, et détournent les yeux malgré les paroles consolantes de leurs mères. Ils ne veulent point teter qu'ils ne soient parfaitement rassurés. Tels sont les signes du cochemar, sur le compte duquel on a souvent mis ceux du catarrhe suffocant.

421. Celui-ci est ordinairement annoncé par un écoulement de la morve, ou par la diarrhée, et se manifeste par une oppression très-forte avec râle et sifflement. Le pouls est alors petit, dur et fréquent, le visage pâlit et le nez est rempli de morve. L'enfant prêt d'être suffoqué s'agite avec violence, et ses mouvemens paroissent être convulsifs. Ne pouvant crier, il pousse des soupirs, et semble faire des efforts impuissans pour tousser: plusieurs toussent en effet avec véhémence, mais sans beaucoup de fruit. Le pouls dans cet état s'affoiblit et s'efface quel-

quefois; les extrémités se refroidissent, jusqu'à ce que, par un pur effort de la nature, ou par des secours bien administrés, il se fasse une évacuation par le vomissement, les déjections ou par le nez, d'une matière muqueuse plus ou moins épaisse qui termine l'attaque. Les cadavres ne présentent qu'une quantité de cette matière très-gluante, dont les narines et l'arrière-bouche, le larynx, la trachée artère et ses divisions, sont remplis.

422. M. Millar distingue deux périodes dans l'asthme aigu épidémique. Dans la première, qui pouvoit durer huit à dix jours, l'enfant qui s'étoit couché avec les apparences d'une bonne santé, s'éveilloit une heure ou deux après, épouvanté et en sursaut, ayant le visage enflammé, quelquefois livide, ne pouvant dire ce qu'il souffroit, respirant avec beaucoup de difficulté et avec une agitation convulsive dans le ventre. L'inspiration et l'expiration se succédoient promptement, et ressembloient à la respiration sonore des attaques hystériques. La terreur de l'enfant augmentoit quelquefois le paroxysme, qui pouvoit être mortel, s'il ne survenoit promptement une évacuation salutaire; l'urine étoit claire comme dans tous les cas d'affection nerveuse. Dans la seconde période, qui commençoit ordinairement le deuxième ou troisième

jour, le paroxysme, qui ne revenoit dans la première période que la nuit, attaquoit avec une violence plus caracterisée, et après un intervalle plus court ; la voix devenoit rauque, la respiration étoit accompagnée d'un râlement considérable, et des convulsions très-vives, qui se mettoient de la partie, abrégeoient plus vîte les souffrances. On confondoit souvent cette maladie, dit M. Millar, avec l'épilepsie, surtout dans les enfans fort petits ; la difficulté de respirer pouvoit cependant en constater la différence.

423. Le cochemar, qui semble être une affection peu dangereuse en elle-même, n'en est pas moins digne d'une attention particulière. Ayant quelque chose de convulsif, et d'ailleurs les enfans se réveillant avec effroi, le système des nerfs peut aisément ressentir des atteintes profondes qui mènent aux convulsions générales, à l'éclampsie, etc. Aussi l'on a vu plus d'une fois que le cochemar étoit l'avant-coureur de l'épilepsie et autres maux spasmodiques. De pareils événemens sont à redouter, quand les attaques sont fréquentes et fortes, qu'elles sont l'effet d'une vive frayeur qui se reproduit en songe. Le cochemar, qui n'est qu'un symptôme de la dentition ou de l'hydrocéphale, suit le sort de la maladie principale.

424. Quant à la suffocation, ou catarrhe suffocant, le pronostic est plus fâcheux, parce que ces tendres individus peuvent aisément succomber dans une forte attaque qui, ne prenant que la nuit, expose à être sans secours. Cette maladie étant sujette à retours, on ne doit rien oublier pour la prévenir. Dans l'épidémie que M. Millar observa, on pouvoit prédire ces retours, lorsque, pendant le jour, les enfans un peu âgés étoient hébêtés, timides et abattus, et lorsque les petits enfans étoient foibles, inquiets, de mauvaise humeur, et qu'ils crioient plus qu'à l'ordinaire. Il est bon que les malades toussent dans le paroxysme, qui se termine d'autant plus vîte, que le vomissement se déclare. Plus la matière évacuée est abondante, et plus l'intervalle des attaques est considérable, et réciproquement.

425. On a indiqué, dans la première partie de ce Traité, les moyens propres à opposer au cochemar et au catarrhe suffocant. Je dirai seulement que M. Millar ne trouva pas de remèdes préférables à l'*assa-fœtida*, contre l'épidémie d'asthme aigu dont j'ai déjà parlé; et l'on sent très-bien combien ce remède attaque directement et la cause et l'effet. Vogel propose un mélange de soufre doré d'antimoine (oxide d'antimoine sulfuré orangé) et de tartre vitriolé (sulfate de

potasse),

potasse), avec la proportion d'un ou de deux grains de soufre doré sur demi-drachme d'*arcanum duplicatum.* Quant au cochemar dépendant d'une cause purement nerveuse, on le combat avantageusement avec l'oxide de zinc sublimé. Je l'ai employé deux fois dans cette occasion avec succès ; et M. Odier, médecin de Genève, a rapporté l'exemple d'un enfant âgé de deux ans et demi avec des passions fort vives, qui avoit des attaques très-fortes de cochemar, provenant de la frayeur que lui avoit causée une poule qui le béqueta à la main. Cette maladie ayant dégénéré en frayeur diurne, fut enfin suivie de convulsion. Tout céda, en quelques jours, à l'usage de l'oxide de zinc uni à la magnésie.

Les frictions sur l'épine du dos, d'où il part tant de nerfs, présentent un des plus grands auxiliaires pour combattre l'oppression qui tient au spasme des muscles pectoraux, au gonflement, aux douleurs de l'estomac et des intestins.

CHAPITRE VII.

De l'Ictère.

426. On donne le nom d'ictère, ou de jaunisse, à cette maladie, dans laquelle tout l'extérieur est coloré en jaune, sans en excepter le blanc des yeux. Cette maladie attaque les enfans de naissance et même les enfans sevrés jusqu'à l'âge de dix à douze ans, et dans le nombre des espèces qui constituent le genre, il en est une de nature spasmodique, qui est du ressort de cet ouvrage. M. Bruning l'a vue régner épidémiquement en 1772, à Essen, sur les enfans, et en a consigné le tableau dans un petit traité : *tractatus de ictero spasmodico infantum Essendiæ, anno 1772, epidemico; accessit icteri periodici lethalis historia. A Wesel*, 1774.

427. Le spasme n'est qu'une augmentation vicieuse absolue des forces toniques, et cette affection est propre aux parties membraneuses. C'est à lui qu'il faut attribuer ce qu'ont vu Méekren et Fabri de Hilden, qu'il s'étoit formé une invagination dans le canal cholédoque, à la suite d'une colique hépatique.

Le conduit cholédoque est susceptible de contraction; les expériences de Haller sont décisives

sur ce point, et M. Tissot a fait sur elles une réflexion lumineuse en pratique; savoir: que ce sont les irritans acides qui stimulent le plus puissamment cette partie. Mais le canal cholédoque ne perce pas le duodenum par une ligne droite; il marche, comme on le sait, entre les tuniques de l'intestin avant de s'y ouvrir. Or, quand même ce canal ou les pores biliaires n'éprouveroient pas de constriction, si l'intestin est lui-même affecté de spasme, il fermera l'issue de la bile, qui, venant à abreuver toutes les parties, établit cette espèce de jaunisse que sa cause fait appeler convulsive.

428. D'après ce qui précède, on voit que j'établis, d'après l'opinion commune des médecins, la cause de l'ictère, dans un épanchement de bile, absorbée de ses réservoirs naturels, et que la guérison dépend de son expulsion par les exhalans, ou de sa réabsorption. Cependant un célèbre chimiste, M. Deyeux, a analysé avec le plus grand soin le sang des ictériques, et il en a été induit à penser que c'est à tort, lorsqu'on parle de malades attaqués de jaunisse, qu'on avance que la couleur jaune qu'on remarque sur toute l'habitude de leur corps, est produite par la bile qui a passé dans le sang (1). Cet estimable savant

(1) Considérations chimiques et médicales sur le sang des ictériques. Paris, an XII (1804).

présume que ce qui donne cette couleur est une matière jaune, indépendante de tous les élémens réunis de la bile, faisant corps à part, et susceptible sans doute de se ramasser, de s'épancher et de colorer tout ce qui est susceptible de l'être.

D'un autre côté, on annonce que M. Vauquelin, cet infatigable observateur, vient de faire la découverte de la matière colorante à laquelle est due la formation de l'ictère.

429. Je ne connois point la découverte de M. Vauquelin, ni l'opinion qu'il a conçue sur ce sujet; mais je rappellerai celle que j'ai eue, il y a déjà plusieurs années, sur l'usage de la partie colorante du sang, et que j'ai consignée dans les thèses de dispute de la dernière chaire de l'école de médecine de Montpellier. Pensant que toute matière animale devoit avoir son excès, son *medium* et son défaut, j'ai pressenti que la partie colorante du sang devoit être dans la première et la troisième circonstance, en état de maladie ou dans l'ordre pathologique, tandis qu'elle étoit seulement dans la seconde circonstance en état de santé, ou dans l'ordre physiologique. Cette matière colorante doit avoir un organe défécatoire ; et j'ai pensé que cet organe étoit la rate, chargée d'une part de séparer, du sang noir qui y aborde sans cesse, et la partie colorante, et les matériaux des sucs digestifs.

Ceux-ci se rendent dans l'estomac par une cinquantaine de petits rameaux lymphatiques ; tandis que la partie colorante est destinée à faire partie constitutive de la bile. Si ces idées se réalisent par le progrès des connoissances acquises sur l'usage et les fonctions des organes, j'aurai été le premier à les faire connoître, et à désigner les recherches qu'il étoit important de faire pour y parvenir. Alors la théorie ou l'étiologie de la fièvre jaune et de l'ictère, sera claire et hors de toute versatilité ; et à cet égard, il ne sera pas tout-à-fait inutile de remarquer que dans mes *Fondemens* (1) *de la Science méthodique des maladies,* j'ai compris la fièvre jaune, parmi les stuporismes synoqués, c'est-à dire, parmi les fièvres putrides sanguines, occasionnées par une altération miasmatique du sang, sans intervention directe de la bile ; tandis que, payant encore un tribut aux opinions dominantes, que je n'ai que trop combattu pour mon repos et ma fortune, j'ai placé l'ictère parmi les polycholies.

430. En supposant que ces opinions soient exactes, il reste une question à résoudre. Tous les ictères sont-ils indépendans de la bile formée, et ayant toutes ses parties constituantes? ou y a-t-il des ictères qui dépendent véritablement de la bile

(1) Tome II, page 194, et tome III, page 468.

en nature, et d'autres qui ne tiennent qu'à l'état du sang, ou à la partie colorante dont il a été parlé plus haut ?

431. Dès que les vaisseaux lymphatiques ou absorbans existent sur toutes les surfaces internes et externes du corps, et que ces vaisseaux se trouvent dans l'ordre naturel, disposés à pomper les liqueurs qui sont en contact avec leurs orifices, il n'y a nul doute que la bile en nature ne puisse être absorbée par cet ordre de vaisseaux, qu'elle ne parvienne consécutivement dans le sang qui, par une dépuration qui est de l'essence de l'organisme, s'en débarrasse et la rejette par les émonctoires, sans lui ôter le pouvoir de colorer en jaune les extrémités de ces émonctoires, ou les substances muqueuses qui en baignent le tissu solide. Il doit donc y avoir, d'après cela, des ictères bilieux.

Mais qu'il n'y ait point d'ictères sans la présence de la bile, c'est ce qui résultera des découvertes, de l'observation et de l'analyse rationnelle; c'est ce qu'apprendra l'étiologie de la fièvre jaune et celle d'une quantité d'ictères dans lesquels la couleur jaune de toute l'habitude ne tient point à la bile comme bile, mais à une matière colorante, comme partie constitutive de l'humeur bilieuse. Je reviens.

432. Tout ce qui est capable d'agacer vive-

ment est propre à déterminer l'ictère, qui est l'objet de ce chapitre ; c'est-à-dire l'ictère spasmodique. M. Bruning dit qu'il venoit, dans l'épidémie qu'il observa, ou d'un spasme particulier, et dû aux causes qui agissoient immédiatement sur les conduits biliaires, ou qu'il étoit produit par les irritations de l'estomac et des intestins, même des parties externes, irritations qui occasionnoient un resserrement spasmodique des organes sécrétoires et excrétoires de la bile. Quelques sujets, dont l'estomac est très-irritable, sont devenus ictériques dans l'action d'un émétique ou d'un purgatif trop actif ; et les enfans de naissance qu'on abreuve sans sujet de liqueurs échauffantes, de vin et de cordiaux (1) y sont fort exposés. Frédéric Hoffmann, Mead, Bianchi, ont vu qu'une colique venteuse, convulsive, un transport de colère, la morsure de la vipère, et les poisons caustiques, sur-tout de nature acide, peuvent causer tout-à-coup, dans les conduits biliaires, une constriction qui donne lieu à la déviation de la bile, et à une véritable jaunisse. C'est sans doute à cette classe qu'il faut rapporter cet ictère spasmodique dont parle Hil-

(1) Voyez mon *Mémoire sur l'ictère des nouveaux-nés*, qui a remporté le prix de la Faculté de Médecine de Paris, pag. 23 à 25.

lari, et qui attaquoit les enfans, principalement de l'âge de trois à huit ans ; de même que celui dont fait mention Rosen : les vers, dit-il, qui causent souvent les tranchées, donnent pareillement lieu à la jaunisse, par le bouleversement des intestins ; le cholédoque peut en être fermé.

433. Cette maladie n'est pas méconnoissable lorsqu'on trouve la couleur jaune de la peau et de la conjonctive, les urines bilieuses, les déjections décolorées. Mais à ces symptômes primitifs se joignent un resserrement très-incommode à la région épigastrique, qui donne lieu à une dyspnée plus ou moins sensible, des coliques, souvent la perte de l'appétit, la cardialgie, le vomissement, la constipation, des vents, des gonflemens du ventre, et plusieurs autres épiphénomènes. Un des meilleurs signes de la nature convulsive de l'ictère, est de s'établir comme subitement après une cause spasmodiqne. Dans l'épidémie qu'observa M. Bruning, ces petits ictériques éprouvoient ordinairement une quinte-toux forte et quelquefois des convulsions très-violentes.

434. S'il falloit établir le pronostic d'après l'observation de M. Bruning, il seroit fort fâcheux ; car ce praticien rapporte que l'ictère spasmodique d'Essen fut des plus funestes, et que dans trois mois il immola aux environs de

trois cents enfans, presque tous de la classe la plus jeune : cependant on peut dire en général que la jaunisse est peu meurtrière, lorsqu'elle est traitée à temps et par des moyens convenables. Rosen a remarqué qu'un effet dangereux de la jaunisse est de causer de vives tranchées, qui par elles-mêmes sont à craindre, si on n'y apporte un prompt remède; et Bianchi a observé qu'elle pouvoit se terminer, chez les enfans, par l'hydrocéphale.

435. Dans le traitement de cette espèce d'ictère, il ne faut jamais oublier que l'indication dominante est de combattre le spasme; ce qu'on fait en insistant sur les émolliens, sur les adoucissans, sur les bains tièdes et sur les antispasmodiques calmans. Si l'on préféroit à ces remèdes les fondans, les apéritifs et les évacuans, tels que les vomitifs, les cathartiques, les sudorifiques, on ne manqueroit pas de compléter le désordre, et de rendre la maladie mortelle. Quand le spasme est détruit, on fait choix, dans la classe des altérans, des évacuans et des incisifs, des secours qui peuvent favoriser sans trouble les excrétions qui paroissent vouloir s'établir et qui sont nécessaires pour détruire la cause matérielle, ou les effets de la maladie. On a indiqué, dans différens endroits de cet ouvrage, les moyens qui doivent remplir ces vues. S'il res-

toit quelque embarras dans le foie après avoir obtenu toute la détente possible, il faudroit avoir recours aux sucs des plantes, aux jaunes d'œufs cruds, à l'extrait de laitue vireuse, et si l'on en a besoin, aux préparations de suie, à celles de fer, et aux aloétiques.

Une combinaison utile est le carbonate de potasse, l'aloès, et le sirop de roses pâles.

CHAPITRE VIII.

Du Strabisme.

436. Le défaut de réunion ou de convergence des axes optiques constitue le strabisme, et avec lui cette difformité des yeux qui rend la vue de travers. Le strabisme est produit par le déplacement du crystallin, par l'inégalité de la surface de la cornée, par l'inégalité dans la force des yeux ou de la portée de la vue, et, selon M. Fischer (1), par la différence d'irritabilité des deux pupilles, enfin par le défaut de correspondance (2) entre les muscles moteurs des

(1) *Théorie des Schielens*, à Ingostaldt, 1791. M. Fischer prétend réunir le sentiment de M. de Buffon sur le strabisme; il discute, en les réfutant, toutes les idées de ce grand homme, et y substitue, comme il a été dit, la différence d'irritabilité des deux pupilles.

(2) Pour cause du strabisme, M. l'abbé Robineau, (*seconde lettre sur la vue, ou dissertation sur le strabisme, Journal de Physique*, tom. xv, pag. 169), croit qu'il faut adopter le défaut de correspondance entre les muscles moteurs des yeux. Et en effet, dit-il pag. 181, si l'on a combattu cette opinion avec quelque succès, c'est faute, chez les partisans de ce système, d'avoir su distinguer, défaut dans la correspondance des muscles, et défaut de correspondance entre ces mêmes muscles :

yeux, ou par le spasme des muscles du globe. Cette dernière espèce s'observe assez familièrement chez les enfans nouveaux-nés.

437. Les variétés du strabisme sont le connivent, qui a lieu lorsque les axes se croisent; le divergent, lorsque les axes ne se réunissent point et sont parallèles; le strabisme d'inégale hauteur, lorsqu'un œil regarde en haut et l'autre en bas; enfin le strabisme transverse observé par M. Darwin, lequel arrive lorsque l'œil droit agit pour regarder un objet placé au côté gauche, et réciproquement l'œil gauche lorsqu'il faut voir un objet placé du côté droit (1).

438. Quand les enfans nouveaux-nés jouissent pour la première fois du spectacle de la lumière, ils ne savent point encore fixer leurs yeux; mais bientôt un instinct naturel leur démontrant que la vue des objets est plus distincte en se servant de deux yeux qu'avec un seul, ils dirigent les axes optiques dans la position qui est la plus naturelle pour la perfection de la vue. Ainsi se développe et s'assure un des plus beaux sens de

---

plus on y réfléchira, et plus on se convaincra qu'il n'est point d'observations faites sur les strabites, dont on ne puisse rendre raison à l'aide de cette distinction.

(1) Observation sur une nouvelle espèce de strabisme, par M. Erasme Darwin, dans le 68e vol. des *Transactions philosophiques*.

l'homme. Mais cette juste direction des axes optiques est facilement dérangée dans cette première époque de la vie, où l'habitude n'a pas encore fait sentir son pouvoir, si les enfans sont induits à erreur par quelque objet lumineux placé sur un des côtés du berceau, si on les fait constamment teter la même mamelle, ou si, en les couchant, on les range sans cesse du même côté, alors ils s'habituent à ne regarder que d'un œil; celui-ci continuellement en action, acquiert plus de force que l'autre qui, perdant son antagonisme, donne lieu à une augmentation vicieuse absolue des forces toniques dans les muscles de l'œil opposé; c'est-à-dire au spasme (427) de cette partie. Telle est souvent l'origine d'un vice de conformation dans les organes de la vue.

Cette difformité est encore causée par la convulsion des muscles d'un œil ou des deux ensemble, qui fait que le muscle étant affecté de tonisme, laisse l'œil roide, droit, saillant et tourné tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en haut, tantôt en bas: ce phénomène arrive quelquefois dans le paroxisme épileptique, dans une attaque d'éclampsie, même dans un simple accès de convulsion, et il se dissipe ou subsiste après eux. On trouve dans l'*ancien Journal de*

Médecine (1), un exemple de strabisme qui fut causé par un accès d'épilepsie, et qui fut dissipé par une seconde attaque.

439. On ne sauroit se méprendre sur l'existence du strabisme, et les moins clair-voyans sont en état d'en juger. Quant au pronostic qu'il inspire et qui ne regarde que sa curabilité, lorsque le strabisme forme une maladie essentielle, il est susceptible de guérison lorsqu'on s'y prend de bonne heure et qu'on observe de rompre le vice d'habitude qui est la cause du mal ; le strabisme qui dépend de l'épilepsie suit ordinairement le sort de la maladie majeure.

440. Il est facile de prévenir le strabisme, en mettant toujours la lumière du côté des pieds de l'enfant, et en faisant en sorte qu'aucun objet lumineux ne puisse frapper latéralement ses yeux. On y réussira encore, en lui donnant à teter tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; en le plaçant dans son berceau, tantôt à droite, tantôt à gauche ; et lorsqu'on observe qu'il louche les yeux pour fixer trop déterminément un objet (2), il faut tout de suite lui fermer les yeux avec la main, pour couper cette direction

---

(1) Tome LVI, page 85.

(2) Cette facilité qu'ont les enfans de loucher par cette cause, est très-favorable au système de M. Fischer.

vicieuse, qui peut avoir de fâcheuses conséquences.

441. La cure du strabisme dépendant de la convulsion des muscles des yeux, rentre dans celle qui est affectée au traitement de la convulsion et de l'épilepsie. La méthode curative de l'augmentation vicieuse absolue des forces toniques dans les muscles de l'œil trop exercé, est plus simple; elle consiste à couvrir exactement l'œil trop fort, afin d'exercer habituellement celui qui est trop foible. On peut faire usage en même temps des collyres fortifians, des vapeurs de café, et des linimens sur le front, les tempes et le dessus des paupières, composés d'eau de la reine d'Hongrie, du baume de Fioraventi et autres choses semblables; l'usage des besicles ne réussit pas en raison des embarras ou des incommodités qu'elles procurent. M. de Buffon propose, dans le strabisme un peu ancien, des lunettes dont le verre pour l'œil louche soit plan, et celui pour l'œil bien portant, convexe. M. Darwin guérit le strabisme dont il a été fait mention, en plaçant sur le nez un gnomon léger, mais assez grand pour empêcher le strabon de voir, en tournant la tête, les objets placés droit devant lui, comme il avoit eu coutume de faire jusqu'alors.

CHAPITRE IX.

De l'Eclampsie et de l'Epilepsie.

442. La perte de connoissance, jointe aux convulsions partielles ou générales du genre des toniques ou des cloniques, caractérise ces maladies convulsives, divisées en deux espèces par les nosologistes, et confondues en une seule par le praticien instruit qui ne voit dans les deux cas que les différences qu'apportent l'âge du malade, la violence ou la durée de la maladie, et les phénomènes qu'offrent nécessairement les efforts de la nature dans les diverses époques de la vie. Cependant il paroît y avoir la même nuance entre l'éclampsie et l'épilepsie, qu'il y en a entre la marche des maladies aiguës et celle des affections chroniques. Aussi tels sont les caractères que j'ai donnés, dans mes *Fondemens de la science methodique des maladies* (1), *de l'éclampsie et de l'épilepsie.*

L'éclampsie est un clonisme aigu avec des paroxismes qui se renouvellent à de courts intervalles, et qui suspendent toutes les fonctions des sens.

(1) Tome II, page 368 et 370.

L'épilepsie est un clonisme chronique avec lésion absolue de l'exercice des sens, ordinairement composé d'une attaque qui revient par intervalles, et qui est suivie de lassitudes plus ou moins fortes.

443. Or, toutes les fois qu'un enfant a des convulsions partielles ou générales, avec perte de connoissance, souvent avec écume à la bouche, la face rouge et gonflée, le cou gros, la rétraction des pouces en dedans, &c., il est assailli d'un accès épileptique, dont les nuances sont infinies à raison de la véhémence du mal. Qu'on se représente, en effet, tout ce que la convulsion a d'horrible et d'effrayant, de plus simple et de plus doux; on est sûr de le trouver dans le tableau de l'épilepsie. Tantôt l'accès en sera marqué seulement par une convulsion de la tête et une petite bulle d'écume au coin de la lèvre, tantôt on verra un sujet, qui ne tombe point, n'écume point, mais reste debout ou dans telle autre attitude dans laquelle il se trouvoit, et remue seulement la tête de côté et d'autre avec une grande rapidité, sans rien voir et sans rien entendre; d'autres fois, ce sera une forte agitation de la tête, ou une contraction presque insensible des lèvres, avec une courte perte de connoissance. Chez l'un, on n'appercevra qu'une légère contorsion des yeux, de la

tête et de la poitrine, avec privation de sentiment; chez l'autre, on ne verra les accès caractérisés que par une perte instantanée de connoissance et un violent mouvement du bras droit. Ici une convulsion momentanée des muscles du visage et du cou, avec suspension des fonctions des sens, marquera seulement l'attaque épileptique, tandis que là on n'entendra qu'un cri léger produit par la convulsion du pharynx, qui est le seul symptôme convulsif qui accompagne la perte de connoissance. Enfin tantôt on n'aura qu'un serrement spasmodique des mâchoires avec une action continuelle de la langue, et tantôt on appercevra seulement un léger tremblement suivi d'une roideur générale sans mouvemens et avec privation des sens.

444. Mais la maladie s'annonce ici dans ses plus foibles degrés : aussi, quelle extrême différence n'y a-t-il pas entre elle et ces cruelles variétés dans lesquelles les convulsions sont si piquantes, si variées, si soutenues, si fortes, et si propres à arracher la commisération !

Dans de fortes attaques on a vu les malades, au moment où ils perdent connoissance, faire des chutes épouvantables, tandis qu'ils poussent un cri violent. La plus grande partie ou même tous les muscles éprouvent successivement ou tous à la fois les spasmes les plus forts; la tête

agitée par des mouvemens extraordinaires, tantôt est dans une rotation continuelle, ou fléchit violemment à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, et quelquefois est fixée sur un de ses côtés par une contraction tonique. La mâchoire inférieure est parfois fixe et immobile à des distances plus ou moins considérables de la mâchoire supérieure, et tantôt elle s'ouvre et se referme si précipitamment et avec tant de violence, qu'elle mutile cruellement la langue, si, par un mouvement convulsif qu'elle éprouve souvent, elle sort de la bouche; d'autres fois, il y a un grincement et un claquement de dents assez vif pour faire sauter des morceaux de ces os si durs; la langue participe aux mêmes convulsions, et on l'a vue agitée par un tremblement ou un mouvement très-précipité. Les muscles des lèvres, des paupières, des sourcils, du front, pareillement fatigués par le spasme, forment le rire sardonique, le sourcillement, la clôture ou l'ouverture fixe des paupières, enfin les traits de la décrépitude. L'écume est à la bouche. Les muscles des yeux contractés produisent le strabisme ou la rotation continuelle du globe. On a vu les yeux saillans, fixes, tendus comme dans la colère, et les cheveux se hérisser. Les autres muscles du corps ne manquent pas de prendre part à la scène; ceux du cou le tiennent quel-

quefois droit et roide ou penché sur un des côtés, ainsi que dans le torticolis. Les muscles du dos, en se contractant inégalement, ou tous à la fois, forment un véritable *tétane*, un *opisthotone*, ou un *emprosthotone*. Ceux du bras l'agitent en divers sens, et, pour l'ordinaire, le fléchisseur du pouce se contracte tellement, que ce doigt se trouve toujours fermé. Enfin les muscles des cuisses et des jambes, qui ne sont pas exempts de convulsions, remuent plus ou moins fortement ces extrémités et même en des sens très-contraires ; il n'est pas jusqu'aux orteils qui n'offrent pareillement des mouvemens convulsifs très-marqués, sur-tout chez les enfans.

445. A ces convulsions, apparentes en ce qu'elles occupent les parties extérieures, se joignent des convulsions internes qui se manifestent par des signes non équivoques. Que signifient en effet les rots, les borborygmes, les vomissemens, les évacuations involontaires des excrémens, de l'urine, etc., sinon que l'œsophage, le diaphragme, l'estomac, la vessie essuyent des contractions involontaires ? On a vu des enfans chez qui l'urine, en sortant, formoit un jet de dix pieds. Enfin, dans un tumulte si général, les sueurs sortent par expression, et le pouls est pour l'ordinaire fort élevé avec des pulsations précipitées.

446. Les symptômes qui caractérisent l'épilepsie des enfans à la mamelle n'ont pas une marche si effrayante. Dès qu'un enfant commence à agiter les yeux, qu'il les tourne fixement vers le front, le nez, et que son visage devient bleu, il est déjà pris de la maladie. L'attaque entreprend ou tout le corps en même temps, ou les membres l'un après l'autre; l'enfant serre les mâchoires, ou a la bouche pleine d'écume. Après un temps plus ou moins long, cela cesse, il survient un profond sommeil; mais la maladie reprend aisément, soit par la cause primitive subsistante, soit par toute autre cause qui peut ébranler le genre nerveux, et détermine les mêmes phénomènes.

447. La durée des accès épileptiques et l'intervalle qu'il y a entre les accès sont très-illimités. On les a vus ne persister qu'un instant, et d'autres fois ils ont continué les quarts-d'heure, les demi-heure, les deux, les trois, les quatre, les dix heures et au-delà. Quant à l'intervalle d'un accès à l'autre, on a remarqué qu'il étoit plus court dans les enfans à la mamelle, et beaucoup plus long chez les autres. Des observateurs ont même cru voir que dans certaines épilepsies, chez les adultes, la lunaison avoit une influence très-marquée sur le retour des accès, tandis que peut-être il n'y avoit que cette marche pério-

dique que la nature semble affecter dans une infinité de ses révolutions. On a de plus cru observer dans un enfant affligé de convulsions épileptiques, que le retour des attaques étoit fixé sur le flux et reflux de la mer. Quoi qu'il en soit, chez les enfans raisonnables comme chez ceux qui sont à la mamelle, le paroxisme prend peu à peu, ou tout à coup, il finit de même, et sa durée est composée de deux périodes, dont la première est convulsive et la seconde est comateuse. Lorsqu'il prend peu à peu, l'enfant éprouve des pandiculations, des bâillemens, des contorsions des membres, des montées de feux au visage, qui viennent subitement et ne sont point naturelles; enfin les convulsions commencent et l'attaque devient bientôt dans toute sa force. Au sortir du paroxisme, s'il a été léger, les enfans, qui ne veulent pas volontiers teter, sont pour l'ordinaire comme hébêtés et ont le regard terne. Mais après de violentes attaques terminées par l'assoupissement, les malades sont stupides, ils se plaignent de brisement, de mal de tête, ils sont dégoûtés, ils ont même les idées confuses et un sentiment intérieur, qu'il leur est impossible de transmettre, de ce qui s'est passé: est-ce cette connoissance intime qui rend les épileptiques tristes, et ordinairement honteux de leur état? C'est dans la période de l'assoupissement, que

les enfans quittent la vie, et comme elle est quelquefois accompagnée de râle et de sterteur, il est assez commun d'entendre dire par des gens peu instruits, que ces petits êtres ont été emportés par une attaque d'apoplexie.

448. Le diagnostic des diverses causes occasionnelles de l'épilepsie, ayant été discuté dans la première partie de ce Traité, je vais considérer rapidement quels sont les signes qui dénotent le siége ou la nature de la maladie.

449. Parmi les épilepsies sympathiques, celles qui dépendent d'un vice de l'estomac ont paru les plus communes, du moins dans l'enfance, et à tel point que quelques auteurs, entre autres M. Hirschel, n'ont pas cru qu'il pût exister d'autres causes de l'épilepsie-chronique ou périodique. Les indices qui les démasquent se confondent dans ceux qui sont particuliers aux humeurs crues et turgescentes des premières voies: par exemple, il précède un serrement et des picotemens à la région de l'estomac, accompagnés d'un appétit augmenté; bientôt ce viscère est affecté subitement de douleurs, de distension; les malades se sentent tout à coup dégoûtés, et leur région épigastrique s'élève et se distend. Le paroxisme étant plus prochain, ils éprouvent des défaillances, des maux de cœur suivis d'un vomissement bilieux ou muqueux. Ainsi

Hippocrate comprit que ce viscère devoit être le foyer de cette affection, parce que les vomissemens bilieux soulagèrent sur le champ les malades. Woodwart ayant vu que le retour des paroxismes paroissoit subordonné à un vomissement de bile âcre et écumeuse, découvrit quelles pouvoient être les indications curatives. Tulpius ne put accuser qu'une cacochylie mésentérique, lorsqu'il remarqua que la diminution successive et la cessation des accidens suivoient le cours des excrétions alvines. De pareilles observations ont fait dire au docteur Klein que l'épilepsie intestinale des enfans s'annonce par des grouillemens, et finit par une diarrhée séreuse.

450. Les vers sont une autre cause assez fréquente de l'épilepsie des enfans. J'ai vu un jeune garçon de trois ans et demi affligé de cette maladie; il avoit des obstructions dans le bas-ventre, et des vers. On s'étoit mépris sur la cause de ces maux ; mais ayant rendu quelques selles glaireuses, argentées, et deux vers ascarides lombricaux, et en ayant été soulagé, le diagnostic ne fut plus équivoque. J'ordonnai l'usage du muriate de mercure doux et du quinquina ; on insista, et ces remèdes guérirent le malade. On a dit que dans l'épilepsie causée par les vers, le malade se frotte le bas-ventre, en portant alternativement la main de haut en bas, et que durant

l'accès il l'a toujours appuyée dessus, en se pressant. Personne n'ignore qu'une vive démangeaison du nez passe pour un phénomène dépendant de l'irritation vermineuse.

451. Selon M. de Lacroix, lorsque le foie est le siége d'une affection épileptique, la respiration est entrecoupée subitement, comme si elle étoit serrée entre deux étaux; il y a un tiraillement douloureux au diaphragme, ensuite des mouvemens d'abaissement et d'élévation; les muscles abdominaux sont agités de secousses alternatives; les symptômes épileptiques paroissent aussi-tôt, et quelques minutes après viennent les rots et les borborygmes. La jaunisse, qui se manifeste avant ou pendant l'accès, disparoît lentement après, et il se déclare une douleur plus ou moins sourde, qui répond à la région du foie.

452. Cette douleur, lorsqu'elle est concentrée dans l'hypocondre gauche, peut indiquer que la rate est le siége de l'épilepsie, quelle que soit la variété des symptômes qui peuvent compliquer une maladie.

453. Quand la cause de l'épilepsie est dans les parties externes, on la reconnoît à la sensation d'une espèce de courant d'air, ou d'une humeur qui semble couler le long des nerfs, et qui précède invariablement l'attaque, dont le

commencement arrive quand cette sensation est parvenue à la tête, et quelquefois à l'épigastre. On voit dans les auteurs des observations, où ce sentiment a commencé par la lèvre, par la nuque, par le sein, par quelque partie des bras, des jambes, des pieds, à l'endroit d'un ulcère cicatrisé, etc.

454. Les épilepsies idiopathiques ont pour symptômes caractéristiques, dans les intervalles des accès, des vertiges habituels, des douleurs de tête plus ou moins continues, des scintillations, des berlues passagères, quelquefois un penchant décidé au sommeil, et même de légères attaques de folie ; d'autres fois on rencontre, avec une foiblesse dans les facultés, un mal de tête affreux, une insomnie opiniâtre, ou des songes fâcheux, la perte de l'odorat ou du goût, les yeux rouges et un peu saillans, un sentiment de frayeur habituel, l'affoiblissement de la mémoire ; enfin, l'affoiblissement des jambes, et le froid des pieds et des mains est un signe de la compression des nerfs à leur origine. Les médecins de Breslaw, ne voulant avoir égard qu'à la cause, étoient persuadés que la maladie étoit réellement idiopathique, lorsqu'elle provenoit d'une passion outrée de la nourrice, ou d'une vive affection de l'ame, et M. Vogel donne pour signe caractéristique de cette espèce d'épilepsie, le sentiment

d'une humeur qui tombe de la tête sur la poitrine, et jusque dans l'estomac.

455. Il arrive quelquefois que dans les intervalles de ces épilepsies idiopathiques on a un jugement plus net, plus fin, un génie plus transcendant ; prérogative heureuse, qui peut au moins consoler du malheur d'être épileptique, mais qui s'éclipse à coup sûr lorsque le mal s'invétère.

456. Quant aux signes qui caractérisent l'accès lui-même d'une épilepsie idiopathique, voici ce qu'apprend l'expérience. La perte de connoissance est subite ; les malades poussent un cri violent, dont ils n'ont jamais de souvenir, et ils ont à la bouche de l'écume diversement colorée et puante. La tête exécute des mouvemens extraordinaires, tant en avant qu'en arrière ; tantôt elle tourne, tantôt elle reste fixée dans une de ces attitudes. Paroissent aussi-tôt les convulsions des muscles de la face ; ensuite celles des autres muscles du corps. Les convulsions de la mâchoire inférieure sont plus violentes, la perte de sentiment et de connoissance est plus grande et plus durable ; ils sortent de l'accès plus hébêtés, les lassitudes sont plus longues, la durée des accès s'étend beaucoup plus loin ; le visage reste plus long-temps gonflé, ecchymosé et noir, après avoir été rouge dans l'accès ; les yeux sont vifs et animés, et dans un mouvement continuel ;

en examinant les yeux d'un tel sujet, on peut même pronostiquer qu'il est sujet à cette espèce d'épilepsie. L'attaque est brusque, et n'est précédée par aucun de ces avertissemens secrets, qui quelquefois décèlent l'orage qui doit éclater. En un mot, c'est la réunion de tous les mouvemens convulsifs, ou la convulsion poussée à l'extrême.

457. Dans la classe de ces épilepsies idiopathiques, il faut admettre l'épilepsie essentielle, ou maladie sacrée d'Hippocrate, c'est-à-dire, cette espèce dont on apporte le germe en venant au monde, et qui est héréditaire ou de naissance. Cette espèce diffère de l'épilepsie accidentelle, qui est la seule que la plupart des auteurs aient considérée, et à laquelle ils ont rapporté des pronostics qui, n'appartenant qu'à l'épilepsie essentielle, ont jeté une grande confusion dans l'histoire de cette maladie.

Un enfant épileptique, né d'un père tourmenté du même mal, ne laisse pas de doute sur le caractère héréditaire de cette affection convulsive; mais un enfant épileptique, issu de parens très-sains, et qui n'a paru devenir tel que dans les progrès de l'âge, même après avoir essuyé les apparences d'une atteinte rachitique, n'offre pas toujours à l'observateur l'idée d'une épilepsie essentielle. Pour éclairer le diagnostic, 1°. il faut

rapprocher tous les phénomènes de la grossesse, et examiner avec sagacité si la mère, très-impressionnable, n'a point été attaquée de quelque vive affection de l'ame; car si une grosse colère peut transmettre au lait d'une nourrice un caractère inconnu qui produit l'épilepsie, à combien plus forte raison une vive colère, dans une femme enceinte, peut faire naître dans son fruit une épilepsie essentielle. M. Saillant a ramassé plusieurs faits, qui tendent à prouver que la frayeur qu'inspire à une femme enceinte la vue inattendue, ou la chute d'un épileptique, est une des plus fortes causes de l'épilepsie de naissance d'un enfant. Y a-t-il quelque contagion à craindre dans cette maladie? On seroit tenté de l'augurer, dès qu'on connoît le cas, consigné dans les écrits périodiques, d'une affection épileptique communiquée de l'homme aux animaux par la cohabitation.

2°. Il faut peser le rapport qu'il peut y avoir entre les infirmités de l'enfant et la dépravation accidentelle ou habituelle des humeurs de la femme grosse. 3°. Il faut enfin examiner si une conformation vicieuse des os du crâne n'annonce pas un affoiblissement ou une compression du cerveau et une impulsion vicieuse du côté de la tête; si des manœuvres mauvaises, pratiquées pendant l'accouchement, n'ont pas fatigué la

masse délicate du cerveau; en un mot, si la constitution des fluides n'a point été altérée d'une manière quelconque.

458. Dans cette dernière circonstance, où la dépravation des humeurs est inhérente aux rudimens de l'embryon et aux organes du fœtus, la vraie origine de l'épilepsie est d'autant plus obscure, que, suivant les apperçus d'Hippocrate même, le mal prélude souvent par des symptômes propres au rachitis, ou à une cachexie générale. Quelle que soit cette funeste complication, si on ne perd pas de vue cet ensemble de phénomènes morbides, qui démasquent la lésion des forces sensitives, on reconnoîtra les nuances cachées de l'épilepsie essentielle.

459. Ces phénomènes sont d'abord de fréquentes frayeurs sans occasions, des cris qui interrompent le sommeil, des bâillemens, de fréquens attouchemens du front, des yeux hagards, ou qui ont quelque chose de particulier, de petits vertiges, une tristesse qui n'est point naturelle au premier âge, des ressautemens qui reviennent souvent pendant que l'enfant dort; enfin, de petites convulsions partielles et chroniques. A ces phénomènes il faut joindre les signes d'un tempérament lymphatique, le défaut absolu des maladies éruptives, si familières chez les enfans, un son particulier de voix grêle, et

le concours des causes qui arrêtent la transpiration, ou produisent une fonte d'humeurs catarrheuses.

460. Il est peu d'indices aussi sûrs de cette révolution sourde, qui prépare les accès épileptiques, qu'une grande irascibilité, une morosité peu commune. On peut connoître qu'un enfant est prochainement menacé d'une attaque de cette maladie, lorsque, après avoir été exposé à l'action d'une des causes capables de produire l'épilepsie, il éprouve des ressautemens involontaires, des montées de feux au visage, des élancemens douloureux, qui font jeter au petit malade des cris inopinés, et lui font porter brusquement la main sur la partie qui est le foyer du mal; qu'il a quelque chose d'égaré dans la vue, que les lèvres lui tremblent, et qu'il lui prend un gazouillement inaccoutumé et particulier à ce genre d'affection convulsive, qu'un praticien habile peut distinguer, sans qu'il puisse transmettre ce signe qui l'éclaire.

461. Les enfans capables d'exprimer ce qu'ils ressentent, se plaignent, avant l'attaque, de pesanteur de tête, de vertiges, de céphalée, de tintement d'oreille, de palpitation de cœur, de gonflement des hypocondres, de borborygmes, de froid aux pieds, de fourmillemens dans certaines parties du corps, des crampes; en un mot

d'un trouble universel, qui indiquent le retour d'un nouvel accès, à ceux qui ont éprouvé une fois une attaque d'épilepsie.

462. M. Tissot a dit que l'engourdissement, l'assoupissement, les tourmens de tête, le gonflement des yeux, et sur-tout des paupières, le larmoiement, la foiblesse, le dégoût, quelquefois la tristesse, sont les symptômes qu'il a observés le plus fréquemment, à part quelques phénomènes individuels trop rares pour en tirer quelque profit. On a placé dans la même classe des signes avant-coureurs, des éblouissemens et des feux devant les yeux, un sentiment de mauvaise odeur, et, ce qui ne manque presque jamais, l'augmentation de fréquence du pouls, accompagnée de dureté, augmentation qui précède l'accès de quelques heures, et quelquefois même de quelques jours; c'est ce qui avoit fait dire à de Bordeu, qu'aux approches d'une attaque d'épilepsie, l'effort de toutes les parties se dirige sensiblement vers la tête, et s'y recueille.

463. Dès l'âge le plus tendre jusqu'à celui de puberté, les enfans sont exposés à des attaques épileptiques; ils le sont néanmoins beaucoup plus les trois ou quatre premières années de leur vie; on pourroit même prolonger ce terme jusqu'à sept ans. Mais cette extrême aptitude à l'épilepsie est compensée par la douceur du pronostic.

nostic. On voit, en effet, tous les jours nombre de jeunes gens jouissant d'une bonne santé, quoique les premières années de leur vie ayent été troublées par des convulsions épileptiques.

464. Depuis l'âge de sept à dix ans jusqu'à celui de puberté, l'épilepsie est moins fréquente; mais en revanche il est plus difficile de la guérir, sans doute parce que la lésion trop prolongée des nerfs, imprime à toute la machine une habitude indestructible. Des soins bien entendus peuvent néanmoins, avant la dixième année, déraciner cette maladie, tandis qu'après cette époque, les épileptiques d'enfance sont presque toujours, non-seulement incurables, mais même menacés d'une mort prochaine. On peut augurer cet événement, lorsque les accès se reproduisent souvent, et par de légères causes, qu'ils paroissent accabler l'enfant, qu'il y a quelque partie qui, dans tous les accès, semble plus constamment affectée, qu'il reste dans la physionomie quelque chose d'étonné, enfin lorsque les facultés ne se développent pas autant qu'on devroit l'espérer.

465. Dans les premiers temps de la vie, il n'y a pas une différence marquée entre le nombre de petits garçons épileptiques et celui des enfans du sexe, parce qu'alors les différences de tempérament, qui caractérisent les deux sexes, sont bien moins marquées que dans un âge plus avancé;

mais cette différence entre le nombre des malades épileptiques de l'un et l'autre sexe, se trouve vraie dès l'âge de sept ans, et le nombre des femmes épileptiques est alors plus considérable que celui des hommes, ce qui nous indique sans doute combien la nature de l'organisation et le plan de l'éducation influent sur la santé et la production des maladies.

466. Puisque les convulsions sont des maux propres à l'enfance, et que le caractère d'une affection quelconque est d'autant moins pernicieux, que cette affection est pour ainsi dire constitutionnelle, il faut que l'épilepsie soit essentiellement moins fâcheuse pour les enfans que pour les adultes : on sent même que les enfans risquent moins que les adultes, parce que l'action des nerfs étant plus forte chez eux, et la résistance des organes plus foible que chez les adultes, l'irritation des nerfs doit être, et est en effet bien moins dangereuse pour eux que pour les autres. Cependant, par les effets connus de l'épilepsie, tout le monde peut présumer que les enfans très-jeunes ne peuvent point en supporter impunément de fortes attaques.

467. D'après M. Matani, ce sont les épanchemens dans le cerveau qui tuent dans les accès d'épilepsie; ce qui fait que l'apoplexie est une des terminaisons les plus ordinaires des épilep-

sies qui se terminent par la mort. Or, les épanchemens étant plus faciles dans les enfans, les convulsions doivent être et sont en effet plus souvent mortelles pour eux que pour les adultes. Ils tombent à la fin de leur attaque convulsive dans une apoplexie consécutive; aussi M. Rosen reproche aux médecins suédois d'avoir confondu les effets de l'éclampsie avec l'apoplexie.

468. Quoiqu'il suffise d'un seul violent accès pour tuer un épileptique, rarement cette catastrophe est l'effet d'une première attaque; mais la mort est inévitable lorsqu'au sortir d'un paroxisme un autre se déclare, et que le ventre, qui auparavant étoit opiniâtrément fermé, s'ouvre de lui-même pour fournir des excrémens fétides et noirs, tandis que la voix du malade est clapissante et que la chaleur du corps est forte. En général, plus les convulsions sont fréquentes, plus elles sont dangereuses; plus l'enfant se trouve affoibli dans les intervalles qu'elles laissent, plus il y a à craindre pour sa vie. De pareils accès rapprochés et violens, ou tuent promptement, ou laissent le cerveau dans un affaissement singulier, et donnent lieu à la paralysie, à la surdité, à la cécité, à la fatuité, à la folie, maux plus affreux que le trépas lui-même. Dès que l'enfant refuse obstinément la mamelle dans les intervalles des fortes attaques, et qu'il

est assoupi, la mort, selon Sauvages, ne sauroit être plus proche.

469. Quand on est habitué à observer les enfans, et qu'on s'est exercé à juger de leurs facultés par leur physionomie, on peut prévoir, dès les premières semaines de leur vie, si les accès de convulsions n'ont point vicié leur organisation; l'ensemble de leurs traits, leurs yeux surtout, la grosseur des veines temporales, leurs gestes, leur façon de téter ont des caractères différens de ceux de l'enfant bien organisé. Il n'est pas possible de transmettre nettement ces différences, dont les résultats se tirent de la lésion des facultés avant le temps de leur développement.

470. Que des bouts d'os fracturés dans le paroxisme d'une épilepsie se fassent jour à travers les muscles et les tégumens; que la rupture des vaisseaux internes ou externes donne lieu à des hémorragies ou à des ecchymoses générales; que l'anévrisme, que l'hydropisie soient un effet immédiat de l'épilepsie : on voit non-seulement la possibilité de ces événemens, mais même, vu la force des contractions, on peut être surpris de ce qu'ils sont aussi rares. Que chez des épileptiques, le feu de l'imagination souffre, la mémoire diminue, la conception devienne moins prompte, que la pusillanimité prenne la place

du courage, et par opposition, que la perception des sens soit plus fine, qu'on soit plus susceptible de toutes les émotions, qu'il y ait une extrême irascibilité, tous les signes d'une grande mobilité; on découvre le rapport et l'enchaînement de ces résultats avec le caractère de la maladie. Mais qu'on trouve encore parmi les effets de l'épilepsie l'altération subite du sang, l'extrême fétidité des sueurs et de la salive, la prompte putréfaction des chairs, la gangrène; qu'on range parmi eux, l'hydrophobie, la cataracte, la cacochymie la plus complète et ses accessoires, le desir excessif des plaisirs de l'amour; qu'on voie enfin naître de l'épilepsie une polysarcie (pléthore graisseuse) très-considérable, &c. de tels résultats annoncent combien sont profondes les altérations que porte dans toute l'économie animale, une attaque épileptique grave.

471. L'épilepsie idiopathique étant toujours plus forte que la sympathique, on peut s'attendre à des effets plus terribles de la première que de la seconde; on sait aussi que l'espoir de guérison est très-différent dans ces deux espèces. Si la sympathique est traitée sagement et à temps, elle se guérit très-bien; si on la laissoit invétérer, elle pourroit avoir le sort de l'idiopathique dont elle acquiert le caractère, et qui toujours est très-difficile à vaincre. Il n'y a point de

remèdes curatifs pour les variétés de l'épilepsie idiopathique, qui ont pour cause quelqu'obstacle mécanique placé dans le cerveau et hors de la portée des secours de l'art. On peut guérir, au contraire, ces variétés qui dépendent de quelques passions de l'ame, et de ce qu'on appelle impression épileptique. Celle qui vient de la colère n'est guère à craindre, ni pour ses suites, ni pour la curabilité; mais celle qui procède de la peur est des plus dangereuses quant à l'espoir de guérison. L'héréditaire donne le pronostic le plus affligeant. L'éclampsie, qui est un effet des tranchées dont l'enfant se trouve depuis longtemps tourmenté, est le complément des symptômes qui annoncent un grand danger. On peut en dire autant de celle qui se déclare sur la fin d'une dentition longue et laborieuse, ou après des hémorragies abondantes, une diarrhée excessive, etc. L'éclampsie vermineuse, quoique très-violente, n'est pas la plus périlleuse, à moins qu'elle ne paroisse dans le cours d'une fièvre vermineuse très-intense. Enfin, l'épilepsie qui arrive quelquefois après la variole, la rougeole, la scarlatine, laisse peu d'espérance, à moins qu'on ne l'attaque sans perdre un instant, et qu'on ne la traite avec la plus grande régularité.

472. Le traitement de l'épilepsie doit être considéré sous deux points de vue généraux et rela-

tifs à l'épilepsie idiopathique et à l'épilepsie symptomatique.

473. L'épilepsie idiopathique a son siége dans le systême nerveux en général, et dépend, soit de quelques corps étrangers qui irritent la pulpe nerveuse, soit de quelque vice inconnu du cerveau, soit enfin de quelque humeur douce mais surabondante, ou âcre et virulente, déposée dans l'intérieur du crâne. 2°. L'épilepsie symptomatique a son siége dans tous les viscères et dans toutes les parties du corps indifféremment, à l'exception de la tête, et dépend d'une infinité de causes très-différentes que j'ai analysées dans la première partie de cet ouvrage, et sur lesquelles je ne dois pas revenir ici.

474. Il est presqu'impossible de guérir les épilepsies idiopathiques déterminées par des corps étrangers qui se sont formés dans l'intérieur du crâne. Quel est, en effet, le pouvoir de l'art, contre les exostoses qui ont pris naissance à la table intérieure des os du crâne? que peuvent les antispasmodiques, dans les cas où la faulx a été garnie de pointes osseuses, où les sinus ont été remplis par des concrétions polypeuses, où la substance même du cerveau a souffert des lésions profondes, etc.? Dans quelques-unes de ces épilepsies idiopathiques, les efforts du médecin se réduisent sans doute à tracer un plan de conduite

qui éloigne, autant qu'il est possible, l'action des causes occasionnelles; ce qui est toujours bien difficile à faire suivre aux enfans. Ces causes occasionnelles étant pour l'ordinaire tout ce qui peut animer la circulation, rendre les humeurs âcres, et déterminer une plus grande quantité de sang à la tête, il est d'une extrême importance, 1°. d'empêcher les enfans de se livrer à des exercices outrés, pris sur-tout sous un soleil ardent, et de veiller à ce qu'ils ne se mettent point en colère; qu'ils n'éprouvent aucune frayeur, etc.; 2°. de ne faire entrer dans leur régime que des substances capables d'adoucir les humeurs, telles que le lait, dont l'usage absolu a suspendu pour quatre ans les funestes effets d'une épilepsie de cette espèce; les viandes blanches, les végétaux tempérans cuits ou cruds, les fruits fondans et de bonne qualité, l'eau pure pour boisson; 3°. de joindre à toutes ces précautions quelques légers médicamens qui modèrent la direction du sang vers la tête (1), et répriment le mouvement intestin de ce liquide: les doux rafraîchissans, comme le nitrate de potasse (sel de nitre), le

(1) Cet abord de sang à la tête en trop grande quantité, complète l'engorgement; et c'est en ce sens qu'on pourroit dire, avec M. Threlfel, que l'épilepsie dépend presque toujours du gonflement du cerveau. *Essai on epilepsie.*

tartrite acidulé de potasse (crême de tartre), le petit-lait sont dans cette classe, ainsi que les pédiluves, les petites saignées du pied, ou de l'anus à l'aide des sangsues. Le malade dans le crâne duquel M. Hunauld trouva des osselets adhérens à la dure-mère, n'étoit soulagé que par des saignées.

475. Lysons, médecin anglais, propose de tenter l'opération du trépan dans les épilepsies idiopathiques, présumant qu'elles viennent souvent d'une hydatide dans le cerveau.

476. Les antispasmodiques sont-ils utiles dans les espèces d'épilepsies dont il vient d'être question ? A ne considérer que la cause qui les procure, ces remèdes sont au moins inutiles ; cependant on ne pensera pas ainsi, si l'on fait attention que, dans de pareils maux, plus que dans tout autre, les nerfs ont besoin de l'impression d'un remède qui émousse leur trop vive sensibilité, ou modifie leur action exaltée. L'opium, l'éther, et l'huile animale de Dippel doivent donc produire de bons effets, quoique absolument palliatifs.

477. 2°. L'épilepsie provient souvent d'un vice inconnu du cerveau, et c'est dans ces espèces que les antispasmodiques opèrent très-bien. Le *spica celtica*, la valériane sauvage, le quinquina, le musc, le gui de chêne, les feuilles

d'oranger, les huiles animales, et sur-tout la liqueur anti-épileptique lorraine, les huiles végétales empyreumatiques, le cuivre ammoniacal, l'oxide de zinc sublimé (1), et tant d'autres remèdes ont été vantés pour la cure de l'épilepsie, et si leur manière d'agir, leurs propriétés connues peuvent donner quelques conjectures sur le vice prétendu du cerveau, on pressent que, dans le plus grand nombre de cas, l'épilepsie est

(1) Les bornes de cet ouvrage ne me permettent point de traiter en détail des vertus des anti-épileptiques que je viens de nommer, et qui sont, dans cette classe de remèdes, ceux dont l'expérience a le mieux constaté les succès. Tous les praticiens connoissent les vertus de la valériane, que M. Dresky a judicieusement exposées dans sa dissertation *De valeriana officinali*; Erland, 1776, recueillie par M. Baldinger, tom. III, pag. 208. Si cette plante n'a pas toujours répondu à l'espoir de ceux qui l'ont employée, c'est peut-être parce qu'on l'a eue de mauvaise qualité, ou parce qu'on en a fait un emploi peu réfléchi. Ayant autrefois donné la valériane à un enfant de neuf ans, qui avoit besoin d'être beaucoup purgé avant d'user de ce remède, j'empirai tellement les convulsions épileptiques qu'il avoit depuis près de deux mois, à différens intervalles, que je désespérai ensuite pendant plus de quatre mois de lui rendre la santé. Les attaques d'épilepsie, qui auparavant étoient incomplètes, devinrent de véritables accès, et très-violens. J'évacuai plusieurs fois, et mon malade étant reposé, je parvins à le guérir avec le même

produite ou par la foiblesse, ou par un excès de mobilité du système nerveux, que ces antispasmodiques détruisent, en fortifiant ce système. Quand on peut être assuré que le mal dépend d'une trop grande mobilité, on peut produire de plus grands effets avec les sucs de valériane, de pivoine, avec l'herbe-à-paris, l'oxide de zinc, le cuivre ammoniacal, qu'avec les antispasmodiques les plus vantés ; mais quand l'épilepsie

---

anti-épileptique, qui avoit auparavant agravé son état. Peut-être il est des cas que nous ne connoissons pas bien encore, où la valériane doit être administrée à haute dose, comme l'a fait M. Petit, comme il en est d'autres où le suc ou l'infusion de cette plante, feuilles et racines, sont préférables à la poudre sèche, comme l'a dit M. Saillant. J'ai remarqué ailleurs, d'après M. Muray, que le jus exprimé de la racine de pivoine est beaucoup plus actif dans les maladies spasmodiques et convulsives que sa racine séchée. On n'a pas encore essayé le *spic aceltica,* quoique M. de Haller ait cru qu'on devroit le préferer à la valériane. Je renvoie aux auteurs qui ont traité des antispasmodiques que j'ai nommés, pour trouver les détails qui concernent leur usage ; je dirai seulement ici que l'oxide de zinc et le cuivre ammoniacal semblent promettre beaucoup pour la guérison de l'épilepsie. L'oxide de zinc a été célébré par plusieurs observateurs, et les résultats des faits qu'ils ont publiés, avec les conséquences qui en dérivent, sont consignés dans un Mémoire, sur les vertus médicinales de cet oxide, que j'ai fait insérer dans le 70e vol. de l'ancien *Journal*

dépend d'une congestion de sucs lymphatiques et muqueux dans le cerveau, comme on sait que cela arrive dans quelques épilepsies des enfans, notamment dans certaines épilepsies de naissance, les remèdes fondans sont à préférer, et c'est pour lors qu'on pourroit tirer parti du mercure, suivant la méthode de M. Housset, prise de Rotterus, de l'usage interne des cantharides, déjà prôné par Forstein, du savon de Venise que

---

de Médecine, pag. 273. Le cuivre ammoniacal paroît encore mériter la confiance des praticiens: puisqu'après quelques médecins instruits, je l'ai employé avec succès chez une épileptique, ainsi qu'on peut le voir par l'observation que j'ai donnée dans le 70e vol. du même Journal, pag. 273. Avant de terminer cette note, je donnerai ici la recette de la liqueur anti-épileptique lorraine, proposée par M. Nicolas. Elle est, sur l'autorité de ce médecin, bien préférable à l'huile animale de Dippel, dans toutes les affections spasmodiques les plus fortes, ainsi que dans quelques attaques d'épilepsie. Prenez alkali volatil en liqueur et concret retiré de la corne de cerf, six onces; saturez le tout avec suffisante quantité d'acide phosphorique. Faites infuser ensuite dans la liqueur un gros de castoreum, et deux gros d'écorce de citron récente; filtrez-la vingt-quatre heures après, et conservez-la dans un flacon bien bouché. La dose est d'une petite cuillerée à café, le matin à jeun, en observant de boire par-dessus une infusion légère de fleurs de tilleul: on peut réitérer la dose le soir, si la maladie l'exige.

Cohausen a vanté dans l'épilépsie idiopathique, enfin du muriate ammoniacal que MM. Herschel et Hermès ont proposé pour de semblables maladies.

478. Hippocrate a fort bien entrevu que pour guérir les épilepsies idiopathiques, il falloit changer toute la constitution. A ces fins, on changera totalement la manière de vivre et les habitudes du malade; et sans négliger absolument l'usage des anti-épileptiques, on en secondera les effets par l'application des cautères, des vésicatoires et des sétons sur la tête ou aux environs, et par l'usage des évacuans énergiques.

479. Le cautère actuel a été proposé pour l'épilepsie, et l'on trouve, en consultant les anciens, que le fer et le feu porté sur la tête formoit le fond de la pratique de Praxagore pour le traitement de cette maladie. Forestus nous dit que de son temps, c'étoit la coutume en Italie de cautériser les enfans au derrière de la tête, pour guérir ou pour préserver de l'épilepsie, ajoutant que les femmés de la campagne alloient dans les villes porter leurs enfans aux prêtres qui, outre les personnes de l'art, se mêloient de cette opération, et y employoient ou le fer chaud ou les charbons ardens. Pouteau, grand partisan du moxa, a discuté tous ses avantages, et a prouvé que cette espèce de cautère actuel pouvoit opé-

rer des cures radicales de l'épilepsie idiopathique ; et si les faits avancés par le professeur de Haen rendent cette pratique suspecte, ceux que lui oppose le professeur Delius (1) démontrent que le procédé que de Haen a suivi, fut la cause des accidens fâcheux qui survinrent. Au lieu donc d'inciser la calotte et de dénuder le crâne, comme l'a fait le professeur de Vienne avec désavantage, il faut appliquer le fer chaud par différentes reprises sur la peau même dont il faut seulement raser les cheveux : le professeur d'Erlang, qui a employé cette méthode avec succès, a pu cautériser fort avant, sans qu'il en soit résulté aucun fâcheux accident.

480. Le cautère potentiel et le séton jouissent presque de la même célébrité pour la cure de l'épilepsie. Dans quelques pays où cette terrible maladie est endémique, c'est une pratique populaire d'établir un cautère ou un séton dès l'âge de quatre à cinq ans, pour prévenir et écarter le mal. Hildan et Wepfer rapportent des observations d'épilepsie invétérée que l'usage du séton termina heureusement ; et en plus d'un endroit, on trouve des preuves de l'extrême efficacité des cautères. Des médecins très-éclairés doutent encore si la valériane contribua plus à

(1) *De ustione cranii in epilepsiâ.* Erlang, 1767. Cette dissertation a été inconnue à M. Pouteau.

la guérison de Colomna, que le cautère à la cuisse, qu'il fit pratiquer par l'avis de Marc-Aurèle Severini, médecin de Naples.

481. Morgagni cite des succès brillans des vésicatoires appliqués sur la tête. Savonarole s'en étoit servi avec un avantage complet ; et M. de la Roche les a employés fort heureusement, même dans un cas d'épilepsie incurable. Ces moyens et les précédens sont indispensables dans les épilepsies essentielles, parce qu'il est nécessaire d'établir des égouts qui évacuent cette fonte catarrheuse d'où dépendent les grands accidens de ces sortes d'épilepsies. Mais ces secours sont encore utiles, en ce qu'ils entretiennent des foyers d'irritation au préjudice de ceux qui ont lieu dans le cerveau, et qu'ils présentent une issue naturelle aux sucs dégénérés et à la matière de la transpiration qui languit chez les enfans et chez les malades. Dans tous les cas d'épilepsie véritablement idiopathique, les vésicatoires et les secours analogues doivent être appliqués sur la tête.

482. Une indication très-générale dans le traitement de l'épilepsie, c'est de forcer modérément toutes les excrétions ; et parmi les moyens qui peuvent remplir ce but, l'électricité est un de ceux qui possèdent cette vertu à un très-haut degré. Avec ce secours, M. Ledru produisit de très-grands effets sous les yeux des commissaires

de la *faculté de médecine de Paris*, chargés de faire l'examen de sa méthode; et par le rapport qui en fut fait, on voit, 1°. que l'électricité administrée à la manière de M. Ledru, rend, dans le commencement, les accès d'épilepsie plus fréquens (1); 2°. qu'étant continuée, elle les rend plus rares et en diminue l'intensité lorsqu'elle est administrée dans l'accès même; 3°. que l'électricité favorise, en général, les sécrétions et les excrétions; 4°. qu'elle réveille, ranime et fortifie le mouvement musculaire; 5°. que quoique fortement administrée, elle n'a produit aucun accident fâcheux; 6°. que loin de donner des tremblemens, elle raffermit la marche et tous les mouvemens.

On sait que le galvanisme remplace pleinement l'électricité.

483. 3°. L'épilepsie provient quelquefois d'une distribution inégale des liqueurs, et d'une direction rapide d'une très-grande masse de sang vers la tête. Dans ces sortes d'épilepsies, l'at-

(1) Ce premier effet de l'électricité détruit toutes les observations qui paroissent défavorables à ce moyen. Telles sont entr'autres celle que M. l'abbé Mazeas avoit communiquée au docteur Hales, et qui se trouve dans l'ouvrage de M. Priestley, *sur les bons effets de l'électricité dans quelques maladies;* celle qu'on trouve dans la *Gazette salutaire*, année 1761, n° VI, &c.

taque

taque ne vient jamais que pendant le sommeil, et plusieurs jours à l'avance le visage est coloré, les yeux prominent et sont sensibles à l'éclat du jour ou des lumières; l'accès se déclare au milieu de quelque songe pénible qui fatigue le malade. Les saignées fréquentes sont utiles dans ces cas, de même que l'usage de l'opium. M. Stoll a radicalement guéri, par le seul usage de la saignée, deux filles épileptiques dont l'une étoit âgée de deux ans, et l'autre de six. M. de Haen, en complétant le sommeil naturel par des doses graduées de narcotique, parvint à rétablir un enfant qui gagna une épilepsie à l'âge de six ans, pour avoir été effrayé par un dogue.

484. Quand une humeur âcre et virulente déposée sur le cerveau, irrite la pulpe nerveuse au point de produire l'épilepsie, les vésicatoires, les irritans, les adoucissans, les dépuratifs et les évacuans sont les remèdes indiqués. C'est sans doute pour de pareilles épilepsies, que Boerhaave recommande une décoction de douce-amère adoucie avec le miel, qui lui servit à guérir un épileptique; que Vesale a prôné le gayac (1), sur les vertus anti-épileptiques duquel il a donné un Traité; que les docteurs Closs

(1) Ludwig conseille, pour les sujets bien disposés, une forte décoction de gayac et de bourgeons de pin.

et Marc Herz ont célébré les lavemens avec le vinaigre ; que M. Fothergill a proposé la rapure d'étain donnée tous les jours à la dose d'une once pendant huit jours, terminant ce traitement par un cathartique; que M. le professeur Sidren a fait usage de la noix vomique donnée à la dose de quelques grains deux fois le jour ; que M. Steel employoit le verre ciré d'antimoine (oxide d'antimoine sulfuré vitreux); que M. de Bachienne et le docteur Péréboom ont indiqué le suc de joubarbe; que de Haen a mis en usage une tisane faite avec les vers de terre, &c. &c.

485. Quand l'épilepsie a été rebelle aux secours que j'ai déjà indiqués, on ne doit pas pour cela abandonner le malade à son triste sort, mais épuiser, pour la guérison, tous les moyens méthodiques ou empyriques (1) qui ont été pro-

(1) Des médecins très-judicieux ont adopté, dans le traitement de l'épilepsie des adultes, une méthode moitié empyrique, moitié rationnelle, qui consiste dans l'administration de la saignée, des purgatifs, d'une poudre antispasmodique, composée de valériane et de foie de loup ; enfin, des délayans, avec les précautions et dans l'ordre suivant : 1°. On saigne toujours au pied, et l'on place toujours cette saignée le jour de la nouvelle ou de la pleine lune : 2°. On donne une médecine ordinaire le lendemain de la saignée : 3°. Le jour qui suit la purgation le malade se repose : 4°. Le lendemain du jour de repos on fait prendre un paquet de poudre,

posés, et dont les différens effets sont relatifs aux circonstances. Dans cette classe de moyens curatifs, le foie de loup desséché et mis en poudre mérite d'être connu, parce qu'il a opéré des guérisons difficiles. Si l'on prend la peine de compulser les auteurs, on trouvera que, dans

---

composé avec un gros de racine de valériane sauvage, et un gros de foie de loup desséché et mis en poudre, et l'on continue cette poudre à la même dose trois matins de suite : on délaie la poudre dans une infusion théiforme de sommités fleuries de caillelait à fleurs jaunes: 5°. Le lendemain du troisième jour de la prise de poudre, on commence l'usage d'un bouillon médicinal ordinaire, fait avec le veau, le gui de chêne, les feuilles de chicorée, de laitue, et les fleurs de tilleul; ce bouillon se continue jusqu'à la veille de la pleine lune, si on a commencé le traitement le jour de la nouvelle lune, et *vice versâ*. Ce traitement, compris dans l'intervalle d'une période lunaire, se répète, de suite et successivement, toujours dans le même ordre, jusqu'à cinq ou six reprises. Il réussit d'autant mieux, que le régime qu'on observe est tempérant, et sur-tout peu substantiel.

Les modifications que ce traitement comporte, sont de remplacer quelquefois la saignée du pied, par les sangsues appliquées aux tempes ou sur les apophyses mastoïdes; de suppléer à la poudre de valériane par celle de gui de chêne, de feuilles d'oranger, ou des pétales de cardamine, et de faire faire usage pendant le temps des bouillons, de l'oxide de zinc, ou du cuivre ammoniacal.

quelques cas, on a employé avec quelque fruit les feuilles de rhue, celles d'orvale, les fleurs de muguet, celles de lys de vallée, et de romarin, les graines d'hiéble, l'extrait de pomme épineuse et celui de jusquiame blanche, l'usnée vulgaire, le champignon aux mouches, le baume du Pérou, le sulfate de zinc (vitriol blanc), les cristaux de vitriol (1), le vinaigre d'étain, l'huile héracline, celle de kajaput, les naphtes du nitre et du vinaigre, &c. &c. Les bains avec une décoction de café ont été recommandés. MM. Fuller et Gruelmann ont employé avec fruit un mélange de quinquina et de serpentaire de Virginie. Hallet guérit une épilepsie qui provenoit d'une peur, au moyen des bols faits avec cinq grains de camphre, quatre grains de musc, et trois grains d'assa-fœtida; mais une très-grande frugalité et beaucoup d'exercice triomphent quelquefois des épilepsies opiniâtres; et souvent ce sont les seuls remèdes qu'il nous reste à leur opposer.

486. Une considération majeure dans l'épilepsie, est de s'attacher avec soin à empêcher le retour du paroxisme, parce que, comme les tra-

---

(1) Voyez Weissman, dans le premier volume des *Nova acta phys. med. Acad. Cæs. Leopold. Carol. natur. Curios.* pag. 276. Au reste, ces cristaux ne diffèrent guère du cuivre ammoniacal.

ces des idées qui ne sont point rappelées de temps en temps s'effacent entièrement, de même si les mouvemens épileptiques ne sont point renouvelés, l'aptitude à les reproduire se détruit. Des moyens très-simples remplissent quelquefois cette indication. Galien ayant observé qu'un jeune homme tomboit épileptique toutes les fois qu'il souffroit une abstinence trop longue, vit qu'il suffisoit de lui donner une petite quantité d'alimens, pour écarter un si grand mal. Van-Swieten s'étant apperçu qu'un épileptique avoit tous ses accès précédés du tremblement de la lèvre supérieure, et que s'il vomissoit dans le courant de l'accès, il en étoit délivré, le garantit de ces accidens en donnant un léger émétique trois jours avant la pleine lune, qui étoit le temps de l'attaque, et un parégorique le soir. Le docteur Lysons ayant appris d'une épileptique, qu'avant d'être frappée, elle sentoit d'abord quelque chose aux pieds, qui montoit peu à peu, jusqu'à ce que sa tête en étant affectée, les convulsions survenoient, guérit la maladie par la seule précaution de prévenir l'accès par des ligatures très-serrées placées au-dessous des genoux (1). Ainsi la méthode prophylactique

(1) J'ai réussi plusieurs fois à prévenir ainsi une attaque d'épilepsie chez le nommé Mathieu, un des

naît de la connoissance des causes occasionnelles de l'épilepsie. Je ferai mention encore d'un secours préservatif qui, quoique absolument empirique, a été, dit-on, suivi de succès. Il consiste à tenir la bouche ouverte autant qu'il est possible, à l'aide d'une pièce de métal d'un diamètre proportionné à toute l'ouverture de cette cavité, de façon que les joues et la mâchoire soient contenues quelque temps dans cette violente expansion (1).

487. Mais s'il faut prévenir le retour de l'accès, il n'est pas moins intéressant de remédier à ses suites et d'avoir l'œil ouvert sur les accidens qui peuvent arriver dans le paroxisme même. Des médecins alarmés sur l'état d'un épileptique, s'efforcent de l'exciter en tout sens, par

---

malades de l'Hospice de Charité, dont j'étois alors le Médecin. Cet homme sentoit, quand ses accès vouloient se déclarer, une tension qui, prenant son origine dans le col du pied droit, montoit assez rapidement jusqu'à la tête; c'est alors qu'il tomboit en convulsions. Une forte ligature placée au-dessus des chevilles prévint le paroxisme pendant huit à dix fois; mais à la fin ce secours ne servit à rien, et malgré lui, l'attaque survenoit comme à l'ordinaire. Ce malade, très-gravement affecté, puisqu'il tendoit presqu'à l'imbécillité lorsqu'il vint à l'Hospice, mourut dans un accès épileptique.

(1) *Gazette salutaire*, ann. 1761, n° XLV.

des émétiques, des sternutatoires, des lavemens âcres, des secousses brusques et violentes du corps ; mais ces secours, au moins inutiles, peuvent être et souvent ont été dangereux. Les soins qu'il faut donner à un épileptique, roulent sur ce qu'il ne fasse aucune chute, qu'il ne se donne aucun coup violent, qu'il ne puisse pas se nuire (1), qu'il ne se mutile pas la langue, ce à quoi on parvient en mettant un bouchon de liège ou un rouleau de linge entre ses dents. Dans les cas extrêmes on ouvre la veine (2) du pied ou de la gorge, ou bien on applique quel-

---

(1) J'ai vu un épileptique qui, à coup sûr, se seroit arraché la langue avec les mains, si on l'eût laissé faire. M. Coyte, médecin à Yarmouth, parle d'un épileptique qui, dans son accès, avala un écu, qu'il vomit vingt mois après ; ce qui fut l'instrument de sa guérison. *Medical transactions*, &c. tom. III, art. 4.

(2) M. Musgrave pense que les nerfs exercent une certaine influence tonique sur les veines, au moyen de laquelle celles-ci conservent le degré nécessaire de constriction, et que cette influence étant augmentée, comme elle l'est dans l'épilepsie, la constriction devient excessive, et s'oppose à la libre circulation du sang. Suivant lui, l'ouverture des cadavres a fait voir que les artères seules contenoient du sang dans le corps des personnes mortes pendant un accès d'épilepsie. *Speculations and conjectures on the qualities of the nerves.* Sect. I.

ques sangsues. Sur le déclin de l'attaque, il arrive quelquefois qu'il faut donner quelques légers toniques, pour combattre l'état de foiblesse qui naît de la fatigue forcée des muscles.

488. Après l'accès, s'il reste quelque désordre à réparer, on ne doit pas perdre un temps précieux, parce qu'on a vu des luxations, des fractures irrémédiables pour avoir été négligées. M. Pibrac a fourni d'excellens préceptes pour traiter les plaies de la langue.

489. Enfin, dans tous les cas, il est bon de ne pas négliger, après l'orage, l'usage des anti-spasmodiques, pour remettre les nerfs de la dure épreuve qu'ils ont subie, et éloigner, autant qu'il est possible, une attaque subséquente. Ce conseil est principalement utile, lorsqu'il s'agit d'une attaque d'éclampsie.

CHAPITRE X.

De la Toux quinteuse ou Coqueluche.

490. La coqueluche est une espèce particulière de toux vive, fréquente, spasmodique, dont voici le caractère : toux convulsive, dans laquelle une seule inspiration est suivie de cinq ou six expirations successives, avec une sorte de sifflement, des anxiétés et un sentiment de strangulation ; elle revient par accès, et amène souvent le vomissement (1). On croit que les malades ont alternativement un jour meilleur que l'autre, et cette assertion semble conforme à l'expérience ; que la coqueluche n'attaque qu'une fois en la vie, et ce sentiment me paroît fondé ; enfin que la maladie est véritablement contagieuse, mais ce point est encore très-problématique.

491. On n'est pas d'accord sur le siége de la coqueluche : les uns le placent dans le foie ; et suivant M. de Villiers, il se fait dans ce viscère, par l'influence de quelques causes particulières, une obstruction glaireuse qui fournit au sang

(1) Voyez mes *Fondemens de la Science méthodique des maladies*, tome II, page 379.

une quantité considérable de cet hétérogène glaireux; l'estomac et les poumons en sont surchargés, mais l'affection du poumon n'est que secondaire. D'autres la mettent dans les glandes de l'estomac, et c'est le sentiment du traducteur du Traité des Maladies des Enfans par M. Underwood. M. Strack en attribue la cause à un mucus crud et tenace adhérent fortement aux glandes placées dans l'arrière-bouche, entre la base de la langue et le larynx, principalement aux ary ténoïdes, et il combat l'opinion de ceux qui placent cette cause dans le poumon, ou dans l'estomac. Mais quelques-uns croyent que la coqueluche dépend de la ténacité de l'humeur qui engorge le tissu cellulaire du poumon, de l'irritabilité de ce viscère et de la difficulté de cracher; assurant que le mal réside réellement dans l'organe celluleux de la poitrine, comme on en a la preuve par les ouvertures de cadavres, qui font voir des épanchemens visqueux, muqueux, des épanchemens de sérosité et quelquefois des symptômes inflammatoires. C'est cette dernière opinion que j'adopte comme la plus probable, la plus naturelle, comme mieux analogue aux différens phénomènes de la coqueluche. Si quelque chose doit prouver que le poumon est le siége de cette maladie, c'est qu'elle est ordinairement épidémique, et qu'il y a beau-

coup d'éréthisme dans les organes de la respiration.

492. Quoique le propre de la coqueluche soit de fatiguer cruellement les malades par une toux violente et quinteuse, il arrive rarement que cette toux soit telle dès le principe. Pour l'ordinaire, le mal débute par les symptômes qui sont propres au rhume ou à la fièvre catarrheuse ; mais on y observe de plus une sensation pénible dans la poitrine, que les malades ne peuvent pas définir ; et la toux, quoique peu forte encore, est précédée d'un chatouillement très-fort dans le gosier, et d'un certain degré de constriction très-fatigant. Plus ou moins vîte, et selon la nature du mal, la toux se renforce, les quintes sont formées, elles se succèdent plus ou moins rapidement, et sont accompagnées d'un son aigre et clapissant, qui décèle très-bien la maladie. L'attaque est sans doute pressentie, puisqu'une ou deux minutes avant d'en être saisi, l'enfant se rapproche de quelque chose pour s'y prendre et se retenir, ou demande qu'on lui tienne fortement la tête. J'en ai vu qui, tranquilles en apparence et jouant paisiblement, quittoient tout-à-coup leurs jeux, et couroient rapidement chez eux pour demander le secours de leurs parens. Dans les accès, le visage se gonfle et devient bleu, quelquefois même noi-

râtre ; les yeux étincellent, prominent et sont baignés de larmes ; les veines sont plus apparentes et le mouvement des artères est accéléré ; la tête fait mal, les paupières sont enflées et livides ; le cou est plus gros, la respiration est extrêmement gênée par l'agitation convulsive du poumon ; prêts d'être suffoqués, les malades tirent leur haleine avec un son aigu qui prouve avec quelle difficulté ils ont respiré dans ce moment ; la mucosité et quelquefois le sang leur sort par les narines et par la bouche ; le plus grand nombre vomit une quantité de phlegmes et de viscosités, ce qui abrège la quinte, ou même la fait cesser ; si ce vomissement a été copieux, l'intervalle de cette quinte à l'autre est plus grand et le malade est plus tranquille ; et quand cette évacuation n'a pas lieu, on court plus de risques d'être suffoqué, ou du moins les quintes sont plus longues et se rapprochent davantage. La plupart des enfans toussent principalement après avoir mangé, et rejettent alors tout ce qu'ils ont pris. Leurs accès viennent fréquemment le jour et encore plus souvent la nuit ; et quoique, dans leurs intervalles, l'enfant soit gai, libre et calme, le pouls est agité et la respiration est un peu gênée, ou irrégulière. Les malades sont mieux dans la matinée que dans tout autre temps.

493. La coqueluche règne indifféremment

dans toute saison et par toute sorte de température ; cependant il m'a paru qu'elle débute plus communément sur la fin de février, en mars et au commencement d'avril ; ou du moins qu'elle est plus féroce pendant ce temps, et qu'elle se répand lorsque la température est un peu humide et très-variable. M. de la Motte a remarqué qu'elle étoit plus active dans le temps de la pleine lune, et j'ai vu que suivant que le temps étoit sec et froid et la constitution inflammatoire, que le temps étoit sec et chaud et la constitution bilieuse, enfin que le temps étoit humide et la constitution muqueuse-putride, j'ai vu, dis-je, que la coqueluche avoit un caractère différent et qu'elle prenoit le mode de la constitution dominante : je ne parle pas des variations particulières dues à l'idiosyncrasie des malades, ou aux circonstances dans lesquelles ils se trouvoient, telles que l'époque de la dentition, l'état habituel du poumon, &c.

494. Suivant mes observations, on doit distinguer trois espèces de coqueluche ; l'inflammatoire, la muqueuse, et la bilieuse. La première et la dernière ne sont guère sans fièvre. La seconde est souvent exempte même d'émotion fébrile. Dans celle-ci les enfans ne perdent pas le goût qu'ils ont pour leur amusement, conservent leur appétit, leur gaîté ; leur pouls est mou,

plein sans être fréquent ; le visage est un peu blême et la caroncule lacrymale est pâle. Dans les autres espèces, il y a accablement, lassitude, inappétence, le ventre est fermé, et alors dur et un peu douloureux, ou dévoyé, et l'abattement est plus remarquable. Le pouls vif, dur et serré, la chaleur brûlante, sur-tout à la tête et au-dedans des mains, la rougeur et le larmoyement des yeux décèlent assez l'espèce inflammatoire; tandis que la modification mixte du pouls, la langue jaune, les urines ardentes, la tension ou la rénitence de la partie droite de l'épigastre confirment l'influence que l'âcre bilieux peut avoir sur la production de la coqueluche. Son cours est subordonné à la nature même du mal. L'espèce inflammatoire et la bilieuse peuvent s'éteindre dans le temps ordinaire à une maladie aiguë, quoiqu'elles puissent aussi, lorsque les symptômes principaux sont calmés, dégénérer et prendre une marche chronique : l'espèce muqueuse est toujours longue; six mois et plus ne suffisent pas toujours pour la voir finir, quoiqu'en général elle ne s'étende pas au-delà de cinq à six semaines.

495. La coqueluche est une maladie cruelle, effrayante et souvent dangereuse par elle-même ou par ses effets, puisqu'elle entraîne quelquefois à sa suite le marasme, les obstructions des

viscères, le rachitis, les enflures, le crachement de sang, la phthisie, l'hydropisie, et qu'elle donne lieu aux hernies. L'espèce inflammatoire est, de toutes, la plus aiguë et accompagnée de symptômes les plus graves, conséquemment la plus dangereuse. L'espèce bilieuse est la plus sujette à récidive; et l'espèce muqueuse la plus longue et la plus exempte de péril. Cependant, plus les quintes sont rapprochées et violentes, plus on doit mal augurer de la maladie. Le pronostic s'agrave encore lorsque, la toux étant forte, il ne survient ni vomissement ni hémorragie du nez. M. Forbes a dit qu'alors le paroxisme est suivi de convulsions ou d'apoplexie. La paralysie peut encore être l'effet de la coqueluche. Willis parle d'un enfant qui avoit alternativement des attaques de toux convulsive ou d'épilepsie. Plus les enfans sont jeunes, plus ils courent de danger dans cette maladie; et parmi ceux à qui elle est fatale, on en voit un plus grand nombre au-dessous de deux ans qu'au-dessus. Plus les enfans sont avancés en âge, plus ils sont à l'abri d'un événement fâcheux : cette règle est même générale, quoiqu'elle souffre des exceptions. Les enfans nés de parens phthisiques et asthmatiques sont exposés au plus grand danger dans cette maladie, où l'on aime toujours à voir que les quintes soient supportables,

plus ou moins rares; que les alimens ne soient pas rejetés, et que, dans l'espèce muqueuse, il y ait un certain degré de force dans les pulsations artérielles et un peu d'émotion fébrile.

496. Les suites de la coqueluche sont quelquefois fâcheuses dans certaines épidémies, à moins que, sur la fin du mal, il ne se déclare quelque évacuation critique. Lorry a vu des coqueluches favorablement terminées par une diarrhée séreuse, par la dysenterie, par des oreillons, par un écoulement ou derrière les oreilles, ou par le canal même; Vandermonde a observé des éruptions miliaires, &c. Il est facile de juger que le sujet commence à se refaire, lorsque la toux cesse, que la respiration devient libre, et que les intervalles des accès se prolongent.

497. La méthode de traitement qui convient à la coqueluche, doit être variée suivant les diverses indications que présentent les différentes espèces.

498. Dans la coqueluche muqueuse, toutes les pratiques n'ont qu'un seul but, celui de détruire le foyer muqueux qui existe, et qui, en se reproduisant, occasionne tous les accidens de la maladie. Pour parvenir à cette fin, les auteurs recommandent les décoctions faites avec les feuilles de véronique, de pouliot, de lierre-terrestre,

terrestre, de menthe poivrée, de camphrée, d'hysope et de passerage; avec les racines de polygala (1) et d'arnica; les sirops d'érysimum, de lierre-terrestre, de bétoine, de nicotiane; les teintures aqueuses ou spiritueuses d'ipécacuanha, de suie, de cantharides (2), de quin-

---

(1) Le polygala est et doit être un remède très-efficace dans la coqueluche muqueuse, parce qu'il atténue les humeurs visqueuses, en même temps qu'il facilite l'expectoration, fortifie la fibre, et excite toutes les excrétions. M. Bertrand l'employa avec beaucoup de succès dans les coqueluches qui régnèrent à Paris dans le printemps de 1780, et il lui vit produire des évacuations de toute espèce; la matière des crachats devint plus cuite, les sueurs plus abondantes, les selles plus fréquentes. Il fit bouillir une demi-once de polygala dans une chopine d'eau, jusqu'à la réduction de demi-setier; il l'adoucit avec un peu de sirop d'*erysimum*, et en donna une cuillerée et demie de temps en temps; de manière que la décoction d'une demi-once de cette plante duroit deux jours.

(2) Les cantharides ont été recommandées par beaucoup d'auteurs, et employées par d'habiles praticiens. Burton en fit, le premier, usage, et Lettson l'imita; Millar, qui voulut les éprouver, aima mieux ensuite les appliquer extérieurement; Armstrong suivit la pratique de Lettson avec succès; Hillary et Chalmers en firent autant; MM. Mellin, Rahn, et autres, s'en sont de même servis, et ont vanté ses propriétés. Tous combinent avec les cantharides, le quinquina et l'opium, et

quina ; l'éléosacharum de sénevé (1), le vinaigre d'aulnée ; la dissolution de carbonate de potasse ; le lait de gomme ammoniac ; les sucs de pouliot, de cloportes ; le baume de Copahu ; l'extrait de ciguë (2) ; le savon amygdalin ; les poudres

---

adoucissent ce mélange avec le miel ou des sirops appropriés. Voyez la dissertation de M. Stockar à Newforn ; *de usu cantharidum interno*, pag. 35.

(1) L'émulsion de sénévé peut être très-utile dans le traitement de la coqueluche, et M. Darcet en a souvent fait l'expérience. Ce médecin fait aussi usage, avec succès, de la recette suivante ; il prend, par exemple, une once de sucre, sur laquelle il verse un gros d'huile essentielle de quelque aromate, il forme par-là ce qu'on appelle un éléosacharum. Il combine ensuite, avec cette substance, un gros de teinture d'ipécacuanha, et après avoir bien mêlé le tout, il y verse une chopine de vin d'Espagne. Il donne cette boisson par cuillerée aux enfans et aux personnes qui ont des toux catarrheuses. Il arrive quelquefois que ce remède, au commencement, provoque le vomissement, et en cela, il n'en est que plus utile.

(2) Butter a proposé la ciguë comme un remède souverain dans la coqueluche ; cependant on a répété ces essais, et l'on n'a pas eu les mêmes succès. J'ai employé la ciguë dans une épidémie de cette toux convulsive, et en général elle m'a réussi. J'ai cru, du moins, entrevoir que ce remède aidoit beaucoup à la guérison. Ma méthode étoit de débuter par l'émétique, et d'insister plus ou moins sur cet évacuant, que je donnois une ou

composées avec l'iris de Florence, la racine d'arum, l'ipécacuanha, le soufre sublimé, l'oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge, le tartrite de potasse antimonié, &c. Tous ces remèdes peuvent être de la plus grande utilité; il paroît cependant qu'avec le tartrite de potasse antimonié ou l'ipécacuanha donnés et répétés comme vomitifs, et continués ensuite comme altérans, avec la poudre de Fothergill qui est composée de deux grains de tartrite de potasse antimonié, et d'un demi-gros d'yeux d'écrevisses qu'on donne à des doses réfractées, avec le quinquina et le lait, on peut guérir le plus grand nombre des coqueluches, pour ne pas dire toutes celles où il n'y a pas des indications particulières à remplir.

499. Dans l'espèce inflammatoire, il faut verser le sang, même à plusieurs reprises, quel que soit l'âge des sujets affectés. C'est la rencontre de cette espèce qui engagea Sydenham à donner les préceptes qu'il nous a laissés sur l'application de la saignée à la coqueluche; c'est cette espèce que

---

deux fois par semaine, et plutôt le soir que le matin; dans les intervalles, je donnois une dissolution d'extrait de ciguë dans l'eau tiède, adoucie par un sirop béchique; quand l'irritation étoit tombée, j'y joignois l'extrait de quinquina, et la cure, par ces secours, étoit considérablement abrégée.

Huxam vit à Plymouth, en janvier 1744, et qui fut, de toutes celles que ce praticien avoit encore observées, la plus inflammatoire, et celle qui demandoit le plus nécessairement des saignées, même dans les enfans de l'âge le plus tendre; c'est cette espèce, enfin, que les médecins de Breslaw traitèrent en 1699, et qui leur fournit occasion de reprocher aux médecins allemands, le peu d'usage qu'ils faisoient de la saignée dans la coqueluche. A ces secours on doit joindre les tisannes pectorales, mais légèrement incisives: de ce nombre sont l'infusion de bourrache, de buglose, de pariétaire. Les purgatifs doux sont utiles pour chasser les humeurs âcres; on finit par les stomachiques tempérés, afin de relever les forces toniques de l'estomac. On a vu réussir la confection d'hyacinthe, qui rétablissoit les forces digestives et calmoit la toux.

500. Une remarque essentielle à faire pour le traitement de la coqueluche, c'est que l'espèce inflammatoire et l'espèce muqueuse ont quelquefois des signes presque univoques, et communs; ce qui arrive lorsque, dans l'espèce muqueuse, les foyers visqueux servent de base à une âcreté acide. Les vomitifs et les absorbans alkalins sont les seuls remèdes qui conviennent dans ce cas, et l'erreur seroit à coup sûr dangereuse. Tel paroît avoir été le caractère de cette toux

convulsive dont on parle dans le 1er volume *des Mémoires de la société royale de médecine de Paris*, d'après M. Perkin, qui nous dit, que les vomitifs firent du bien à ceux qui étoient tourmentés par la soif.

501. Je ferai observer encore qu'assez souvent la coqueluche est inflammatoire dans sa première période, et qu'elle n'est plus que glaireuse dans la seconde; ce qui fait que les secours curatifs appropriés doivent être choisis d'après le caractère dominant de chaque état du mal. Aussi les médecins se voyent-ils obligés d'insister d'abord sur les saignées avant de passer aux vomitifs et aux atténuans convenables: mais ils ne doivent pas perdre de vue que dans plusieurs cas de coqueluche, même dans l'espèce la plus chronique, il existe, dans les poumons, une forte irritation qui rend la tendance à l'inflammation très-prochaine. Dans ces circonstances, il faut être modéré sur l'usage des fondans et des incisifs, même les exclure du traitement, et donner la préférence au lait et aux adoucissans, qu'on entremêle de quelques légers toniques, ou de quelques minoratifs, et quelquefois de l'application d'un vésicatoire entre les épaules ou sur les bras: ces espèces de coqueluche, traitées différemment, dégénèrent facilement en fièvre hectique.

502. Dans la coqueluche bilieuse, le traite-

ment doit être très-méthodique et fort doux, l'âcre bilieux peut causer des grands désordres et même tuer promptement par la véhémence du spasme. Une saignée est quelquefois nécessaire; les vomitifs sont des remèdes dangereux; les purgatifs ne réussissent pas dans les commencemens, il faut se tourner du côté des inviscans pour épaissir ces humeurs séreuses qui irritent si violemment le système nerveux. De ce nombre sont l'eau de poulet ou de veau, les boissons mucilagineuses avec la graine de lin, la racine d'althéa, l'huile d'amandes douces, ou l'huile douce de ricin à doses réfractées, les apozêmes avec les figues, les jujubes, les dattes, les sebestes, les passerilles, les gommes arabique et adragant, les sirops de violette, d'althéa de Fernel, les laits de poule, l'eau de son, la décoction de navet, etc. etc. On tiendra néanmoins le ventre libre avec le tartrite acidule de potasse ou la limonade de tamarins pour les enfans sevrés : les acidules étant de très-bons correctifs de la bile exaltée. N'est-ce point ici que se rapportent les remèdes recommandés par quelques auteurs de réputation, par exemple, la mixture de MM. Werlhof et Murray, composée de l'alcohol nitrique, dont on jette une once sur huit onces de sirop de corail pour en donner soir et matin plein deux petites cuillerées à café; le sirop de

vinaigre blanc vanté par M. le Camus qui en avoit vu les succès; le mélange de Jacobi, publié par M. Vogel, qui consiste dans l'élixir pectoral de Wedel, associé à la naphte du nitre et au laudanum liquide, etc.? Le régime farineux coopère puissamment à la cure.

503. Le caractère convulsif de la coqueluche a porté les praticiens à recourir aux antispasmodiques, comme moyens auxiliaires ou principaux dans le traitement de cette maladie. Les vertus du camphre ont été célébrées. M. Berger a écrit sur l'utilité du musc: et M. Hjoort, médecin suédois, a publié que les crottes des moutons cuites dans du lait, lui avoient aussi bien réussi que cette substance; le docteur Morris a parlé des bons effets du castoreum et du quinquina; Millar s'est étendu sur les propriétés de l'*assa fœtida;* M. Undervood s'est expliqué sur l'efficacité de l'huile d'ambre; et tout récemment M. Dufresnoy a prouvé qu'on pouvoit se servir avec succès de l'extrait de narcisse des prés. Mais nul remède n'a été plus préconisé que le quinquina, l'opium et la pixide.

Quant au quinquina, Huxham l'a recommandé en 1732, comme très-efficace; et Burton en a retiré de grands avantages pendant l'épidémie de 1738: il employa le quinquina comme fortifiant. Brendel fit en 1747, à Gottingue, des ex-

périences qui constatent les effets salutaires de ce remède; Stranberg, médecin à Stockholm, confirma, quelques années après, ce que Brendel avoit observé. Plusieurs médecins, sur-tout parmi les Anglais, ont prouvé depuis, que cette écorce produisoit de bons effets dans la coqueluche; mais aucun n'a déterminé en quel temps on doit l'administrer. Ils sont tous d'accord qu'il faut donner des fondans et des purgatifs avant le quinquina, que quelquefois on doit même faire précéder la saignée. Strandberg ne le prescrit que lorsque les quintes de toux n'occasionnent plus de vomissement; mais Whytt craint qu'un aussi long retard ne pût donner lieu à quelqu'obstruction aux poumons, que l'usage du quinquina auroit prévenue. Bisset croit que ce fébrifuge est un bon remède auxiliaire, mais qu'à beaucoup près il n'a pas, contre la coqueluche, la même vertu spécifique dont il est doué contre les fièvres; il assure que, donné dans le temps que cette maladie est à son plus haut degré, il a augmenté les accidens. Rosen et Millar ne l'emploient non plus que comme fortifiant, pour rétablir les forces épuisées. Il réunit cependant d'autres propriétés à ces dernières. M. Murray, en le joignant aux vomitifs et aux évacuans, l'a vu produire les plus heureux effets dans l'épidémie qui a commencé à régner à Gottingue en

1772, tandis que les autres remèdes vantés par les modernes, n'ont eu aucun succès. Il est arrivé quelquefois que les glaires étoient si tenaces, que les vomitifs n'agissoient que lorsqu'on avoit eu recours aux atténuans, tels que l'oximel scillitique, l'acétite de potasse, le rum et autres liqueurs spiritueuses, etc. pour en venir ensuite au quinquina, qu'il falloit même quelquefois donner avant que les vomissemens spontanés eussent cessé. L'affoiblissement, la trop longue durée de la maladie, les accidens irréguliers, etc. exigeoient ce moyen curatif; et dans ce cas, M. Murray a prescrit le quinquina en décoction, en y ajoutant les remèdes fondans mentionnés, ou même le castoréum, si la toux étoit trop violente (1).

504. L'opium devient souvent nécessaire dans le traitement de la coqueluche, sur-tout lorsqu'on le donne combiné avec les atténuans, tel qu'il se trouve dans les pilules de styrax, les pilules anti-catarrheuses de Fuller, les pilules de cynoglosse, l'élixir parégorique de la pharmacopée de Londres, etc.

505. Les vertus de la pyxide, contestées par

---

(1) *De tempore corticem peruvianum in tussi convulsiva exhibendi*, dans le premier volume des *Opuscula medica*, pag. 305.

Huxham, ont été confirmées par M. Van Woensel, dans une épidémie où les accès étoient fréquens et vifs, avec une expectoration sanguinolente. Huxham prétend que si ce lichen jouit de quelque propriété, il la doit sans doute à une faculté astringente tonique, et analogue en quelque manière au quinquina. M. Bourgeois assure que la mousse qui croît sur le chêne est un fort bon remède dans la coqueluche épidémique.

506. La violence des symptômes, la qualité froide et visqueuse des humeurs ont souvent décidé dans cette maladie l'application des ventouses et celle des vésicatoires. Whytt a expliqué par la liaison et la communication presque générale que le nerf trisplanchnique a avec les autres nerfs du corps, le grand soulagement que retirent les enfans qui ont la coqueluche, des vésicatoires appliqués depuis les oreilles jusqu'aux clavicules; et sans doute que M. Lorry désigne l'utilité de ces topiques dans cette maladie, lorsqu'il a dit que dans la toux et la coqueluche des enfans, la matière morbide peut se porter indifféremment de la peau sur les poumons, et de ceux-ci sur la peau. N'est-ce point par le rapport qui existe entre ces parties, qu'il faut expliquer l'effet des moyens dont je vais parler au §. 508 : ces secours étant très-propres à faire ces-

ser l'irritation nerveuse, par une suite d'une influence réciproque bien constatée?

507. On a proposé les applications de l'eau froide sur le sternum, comme le moyen le plus prompt de calmer les accidens, et de rabattre tout à coup la fougue de l'accès. Ce secours présente quelque analogie avec la vive impression décidée par les vésicatoires. M. de Moneta, médecin du roi de Pologne, n'admet, dans le traitement de la coqueluche, que l'air froid, la boisson d'eau froide et une poudre faite de nitrate de potasse, de tartrite acidule de potasse et de muriate d'ammoniaque.

508. Je parlerai, en finissant, des applications grasses ou émollientes sous la plante des pieds. M. Tissot fait mention de leurs bons effets dans les coliques nerveuses, les toux convulsives; et les médecins de Breslaw nous donnent, comme une pratique populaire, l'usage de frotter la plante des pieds avec les graisses de brochet et de blaireau.

CHAPITRE XI.

De la chorée ou danse de Saint-Guy.

509. La chorée est une maladie propre à l'enfance, et dont le caractère consiste en des mouvemens irréguliers et involontaires des extrémités, pour l'ordinaire dans une seule partie latérale du corps, et principalement lorsqu'il s'agit de saisir un corps ou de marcher, souvent avec contorsion du visage. La chorée est une affection assez rare, qui tient si visiblement à la révolution de la puberté, qu'elle attaque depuis l'âge d'environ dix ans jusqu'à celui de treize à quatorze, à moins que la puberté ne soit ou tardive ou précoce.

510. On n'est pas d'accord sur le rang que doit avoir cette maladie dans la nosologie méthodique. Platner et Tulpius l'ont placée parmi les démences, et M. Strack a adopté ce sentiment dans un mémoire imprimé parmi ceux de l'académie de Mayence. Mead et Dower l'ont mise parmi les paralysies, et Junker l'a rapportée à l'hydrophobie. M. Cullen l'avoit donnée dans la première édition de sa Nosologie, comme une espèce de convulsion ; mais il en a fait depuis

un genre particulier, parce qu'elle diffère beaucoup de toute autre espèce en raison de l'âge de ceux qu'elle attaque et des mouvemens qu'elle produit. En examinant attentivement la nature de ce mal bizarre, on y découvre un mélange de convulsion et de paralysie, qui fait que la danse de Saint-Guy tient de la nature de l'une et de l'autre, se rapprochant, tantôt plus, tantôt moins, de la paralysie ou des convulsions, suivant l'influence ou la modification des causes particulières. Mais on n'y voit jamais de véritable aliénation, quoique l'esprit soit souvent affecté dans cette maladie de quelque degré de fatuité, et offre fréquemment les mêmes émotions passagères, variées et déraisonnables, que l'on observe dans l'affection hystérique. Dans mes *Fondement de la Science méthodique des maladies* (1), j'ai placé la chorée dans la sous-classe des desoxigenèses, et elle constitue la seconde espèce du genre dyscinie, dont le caractère est d'avoir les mouvemens volontaires pénibles, incomplets, désordonnés.

511. Les enfans les plus sujets à cette affection sont ceux qui ont eu les premières années de leur vie fort orageuses, qui ont eu fréquemment des convulsions, qui ont été souvent attaqués par

---

(1) Tome II, page 250.

les vers, qui ont eu des accès de fièvre opiniâtres, et qui ont un tempérament foible et peu formé pour leur temps. Les filles semblent y être plus exposées que les garçons, du moins le nombre des premières est plus considérable; et l'on remarque, pour l'ordinaire, chez ces sujets, que tous les âges à révolution ont été critiques. Il paroît même que la région gauche du corps est communément affectée dans cette maladie, préférablement à la droite. M. Voeltge a vu des cas où l'affection des membres étoit croisée, c'est-à-dire, où l'extrémité inférieure droite étoit attaquée en même temps que l'extrémité supérieure gauche, et réciproquement, tandis que les deux autres extrémités opposées étoient dans leur état naturel.

512. Si l'on cherche la cause prochaine de la chorée, et qu'on fasse une sérieuse attention à toutes les circonstances qui en dépendent, on la trouvera, je pense, dans le changement que produit dans toute l'économie animale, vers le temps de la puberté, le développement des parties génitales. Lorsque les parties de la génération se développent, non-seulement l'action de tout le systême est exaltée, mais encore le cerveau participe fortement à cette action, s'il faut en croire M. Le Camus; et comme le mauvais état des premières voies, plus que la polyæmie générale,

et la matière de quelque éruption répercutée, forme la cause secondaire de cette maladie, on peut expliquer comment une partie du cerveau cède à la réaction puissante des organes irrités, et comment l'état de paralysie incomplète de la moitié du corps, suit une affection spasmodique de la moitié correspondante de la substance médullaire du cerveau, qui est antagoniste de celle qui a été affoiblie (1).

513. La chorée prélude par des mouvemens spasmodiques qui affectent les membres, et qui sont précédés, entrecoupés ou suivis par de légers fourmillemens ; quelquefois c'est une tension mêlée d'une espèce de vibration des muscles ; et pour l'ordinaire, ces mouvemens irréguliers se portent dans les entrailles, dans la poitrine et jusques dans la tête. Cette affection spasmodique presque générale, est communément si marquée, que de Haën a été induit à croire que le grand nerf sympathique ou nerf intercostal, est spécialement lésé dans cette maladie. Peu à

(1) Conférez M. Barthez, *Nouv. Elém. de la science de l'Homme*, tom. 1, pag. 216. Cette conjecture est appuyée par une observation insérée dans l'*ancien Journal de Parme*, année 1764, sur une danse de Saint-Guy, qui attaqua une femme de dix-huit ans pendant sa première grossesse, et qu'il faut attribuer au développement pénible de l'utérus.

peu le mal augmente, et les mouvemens convulsifs deviennent plus fréquens, plus sensibles et plus forts; il se déclare même différens penchans au mouvement. Lorsque le pied est en repos, il est souvent agité des mouvemens convulsifs qui le font mouvoir alternativement en avant et en arrière; et lorsque le malade veut marcher, il traîne la jambe comme si elle étoit affectée de paralysie; mais les convulsions dont cette extrémité est attaquée, jointes à la foiblesse qu'elle éprouve et au desir insurmontable d'agir, font que, dans la marche, le malade exécute avec son pied qu'il porte de côté et d'autre, en arrière et en avant, des mouvemens singuliers et bizarres. L'extrémité supérieure du même côté éprouve de même de légères convulsions, et le bras exécute souvent des mouvemens de pronation et de supination involontaires. Si le malade veut élever le bras, les mouvemens convulsifs de cette extrémité sont si fréquens, et la peine qu'il a à le mouvoir est si marquée, qu'il en résulte des contorsions singulières, plus sensibles lorsqu'il s'agit de porter un verre plein de liquide à la bouche. Les muscles du visage et ceux qui servent à la déglutition, sont ou affoiblis ou disposés aux convulsions; de manière que, lorsqu'après de grands efforts pour porter avec la main affectée quelque chose à la bouche, les ma-

lades

lades veulent manger et boire, ils font des grimaces risibles, qui amusent et surprennent en même temps les spectateurs. Mais quelque frappans et quelque forts que soient les symptômes de la chorée, ils n'ont lieu que le jour, et sont pour l'ordinaire suspendus pendant la nuit, dont le sommeil est plus ou moins agité.

Quelques enfans, sur-tout les garçons, attaqués de cette espèce d'affection convulsive, aiment beaucoup à marcher, et quoiqu'ils éprouvent d'abord de grandes difficultés, ils ont la démarche plus libre et plus assurée, lorsqu'ils se sont forcés pour surmonter la résistance ou l'inertie de la puissance musculaire. Le plus grand nombre des malades est livré à une affection mélancolique, et les filles éprouvent des accès hystériques dans les formes, marqués par une suite de mouvemens spasmodiques, et une succession de ris et de pleurs. C'est cet ensemble de phénomènes propres à la chorée, à la mélancolie et à l'affection hystérique, qui donne à la première une apparence plus ou moins caractérisée de démence.

514. La chorée n'est point mortelle, et quoique passant dans l'esprit du vulgaire pour une affection magique, plus à redouter que les maux naturels les plus graves, elle ne présente ni danger pour l'événement, ni résistance extrême

pour la cure. Cependant on a vu que cette maladie a duré les deux, les quatre mois, même les années entières, et au-delà. Il est alors facile de sentir que les effets de cette affection peuvent être fâcheux ; aussi, a-t-on vu que, dans ces circonstances, elle entraînoit de grands désordres.

515. La plupart des auteurs qui ont tracé le traitement de la chorée, ne s'écartent point des remèdes généraux, la saignée, les purgatifs, qu'ils combinent, qu'ils donnent à l'alternative, et sur lesquels ils insistent autant que la maladie dure. Cette méthode, proposée par Sydenham, a été suivie par plusieurs médecins français, qui ont déposé leurs observations dans l'ancien *Journal de médecine* (1). M. Strack n'admet que les purgatifs, même énergiques ; de Haen, qui ne voit que la double indication d'atténuer et de fortifier, propose une suite de remèdes parfaitement appropriés à ces vues (2) ; et M. Macquart, médecin de Paris, se fondoit uniquement sur les évacuans, les narcotiques et les cordiaux.

516. D'autres médecins ont cherché, dans la classe des antispasmodiques, et sur-tout des an-

---

(1) Voyez tom. VIII, pag. 241 ; tom. XIV, pag. 28 ; tom. L, pag. 115. *La table générale* des trente premiers vol. pag. 115.

(2) *Prælectiones in Boerhaave institutiones pathol. edente de Wasserberg*, édit. *in*-4°. tom. II, pag. 146.

tispasmodiques stimulans, des secours que paroît exiger le caractère mixte de la maladie. L'électricité a réussi à M. Underwood, qui, dans la guérison d'une chorée en dix-huit jours d'électrisation, observa que chaque secousse délivroit la partie sur laquelle elle étoit dirigée; la malade ne put marcher seule qu'après deux secousses à travers l'épine du dos. L'électricité a réussi encore entre les mains de de Haen et du docteur Fothergill.

517. On a loué, comme un spécifique contre cette affection, la quintescence minérale du comte de la Garaye. M. Bouteille s'est heureusement servi de la valériane; M. Baker, des fleurs de cardamine; M. de la Roche, de l'oxide de zinc sublimé; M. Wanters de l'*assa fœtida* (1), et M. Poissonnier, du camphre (2) en lavement.

---

(1) La méthode d'employer l'*assa fœtida*, qui semble enrichir l'art d'un spécifique, s'il faut en croire M. Wanters, consiste à donner, par cuillerées très-rapprochées, cette gomme-résine, émulsionnée dans la proportion de trois gros d'*assa fœtida*, pour six onces d'eau de fontaine, et une once de sirop violat. Voyez l'*ancien Journal de Médecine*, tom. LVI, pag. 115.

(2) M. Poissonnier a parlé des bons effets du camphre dans le cinquième volume des *Mémoires de la Société royale de Médecine de Paris*, pag. 249 *de l'Histoire*. Suivant cet observateur, le camphre donné en lavement,

Sans doute qu'une grande mobilité caractérisoit le cas de chorée, contre lequel Cartheuser employa le gui de chêne, et qu'un certain degré d'irritation, tel qu'on le trouve dans plusieurs paralysies, compliquoit l'espèce à laquelle Maret appropria l'extrait de pomme épineuse. On sait que la méthode heureuse de Petit consistoit dans l'usage du musc et du fer, réunis à l'usage du bain froid. M. Voeltge a employé avec succès, après les évacuans nécessaires, un mélange de quinquina, de sulfate de fer, et de racine de valériane. Chaptal, médecin de Montpellier, a guéri quatorze malades avec le quinquina, la cascarille, la poudre de guttete, et les embrocations avec des eaux thermales.

518. Il paroît que dans les cas où ces divers remèdes ont eu le succès desiré, les mouvemens irréguliers des parties musculaires dépendoient plutôt de leur foiblesse; par conséquent que la chorée se rapprochoit plus des affections paralytiques, que des vraies convulsions. Dans des circonstances opposées, ces médicamens nuiroient ou seroient moins efficaces que les bains, les délayans et les adoucissans, auxquels on feroit succéder quelques toniques antispasmodiques. Voici des preuves de ces assertions.

à la dose de deux ou trois gros, matin et soir, est le meilleur remède qu'on puisse employer dans la chorée.

Première Observation. Mademoiselle Sophie G.... de L.... âgée de dix ans, née d'une mère affectée du rachitis pendant son enfance, d'une bonne constitution, vive et pétulante, présenta, au commencement du mois de mars 1789, les premiers symptômes qui caractérisent la chorée. Madame sa mère tarda d'autant moins à s'en appercevoir, que son fils venoit à peine, après dix-huit mois de remèdes, d'être guéri d'une pareille maladie, assez intense, pour avoir porté d'une certaine manière sur les facultés intellectuelles. Inquiète sur le sort de sa fille qu'elle affectionnoit vivement, cette dame me fit demander. Sophie ne paroissoit pas malade au premier coup d'œil; mais en l'observant, on remarquoit une certaine mobilité vicieuse dans les muscles de toutes les parties, et si quelque chose pouvoit faire prendre le change sur cet état, c'étoit l'extrême vivacité de cette enfant. Ce phénomène acquit rapidement le plus haut degré d'énergie, et bientôt la chorée ne put plus être méconnue. Les mouvemens involontaires des membres étoient soutenus, plus ou moins violens et indéterminés. Les muscles du visage rendoient, par leur agitation, la physionomie grimacière. Le sommeil et l'appétit étoient bons; l'enfant étoit tranquille en dormant, et sa pétulance convulsive n'avoit lieu

que durant le jour. C'étoit alors qu'on appercevoit dans Sophie un penchant irrésistible vers l'action. Peu à peu les convulsions des membres augmentèrent, et quoiqu'infiniment diminuées, elles ne furent pas absolument suspendues pendant le sommeil. Au réveil, cette enfant étoit dans une espèce de stupidité, et paroissoit comme menacée de paralysie. Dès qu'elle étoit levée, les mouvemens spasmodiques prenoient le dessus, ils se renforçoient, et sur le soir les convulsions étoient continues. Dès les premiers progrès de la maladie, Sophie éprouva de la difficulté à parler, bientôt elle tomba dans une véritable aphonie, et l'air de son visage parut se rapprocher de celui qui est propre à la fatuité. Cependant, comme cette enfant ne perdit jamais le jugement, elle se livroit à la mélancolie et fondoit en larmes, toutes les fois que, voulant exprimer ses besoins, elle manquoit des moyens de les faire connoître. Du reste, aucune partie du corps n'étoit respectée. Tous les muscles étoient agités ou tour-à-tour, ou tous à la fois, et quoique, dans les principes, l'enfant pût marcher malgré les convulsions dont elle étoit agitée, bientôt, soit foiblesse, soit excès de mobilité, elle ne pouvoit marcher sans s'exposer à tomber par terre.

Comme cette maladie ne fut d'abord caracté-

risée que par une augmentation de vivacité naturelle à la jeune Sophie, j'ordonnai d'administrer le petit-lait, altéré par l'infusion des fleurs anti-spasmodiques ; j'y joignis les bains tièdes, dont le premier effet fut d'augmenter les agitations spasmodiques pendant une heure ou deux. Je substituai à ces moyens, dont l'action ne pouvoit être que lente et douteuse, les lavemens avec le camphre, suivant la méthode de M. Poissonnier. Mais comme Sophie n'entendoit pas raison sur ce remède, et qu'elle entroit dans une passion violente toutes les fois qu'il falloit donner un lavement, on fut obligé d'y renoncer, quoique ce médicament annonçât des succès. Enfin, je proposai l'assa fœtida, d'après le traitement de M. Wanters ; et ce remède, sans autre accessoire que quelques bains tièdes placés par intervalles, opéra une cure radicale, dans l'espace de cinq semaines. A mesure que la guérison avançoit, on crut pouvoir se relâcher sur l'usage de l'assa fœtida ; mais les symptômes morbides qui s'agravoient comme sur-le-champ, mettoient en évidence et la nécessité qu'il y avoit de continuer le remède, et son influence spécifique sur la cause prochaine de cette maladie.

Voilà un exemple de chorée radicalement guérie par l'assa fœtida; je pourrois en donner d'autres, même de récens, mais qui n'appren-

droient rien de plus sur l'utilité de ce médicament dans cette maladie.

Seconde Observation. Le fils aîné de M. P...., âgé d'environ quatorze ans, livré aux petites étourderies de cet âge, se plaignit, au commencement du mois d'août 1788, d'un fourmillement incommode dans le bras droit, joint à quelque difficulté de prononcer la première syllabe des premiers mots de sa conversation. On accusa des vers, des matières putrides dans les premières voies, et l'on purgea le malade jusqu'à cinq fois à différens intervalles. Nonobstant ces secours, le fourmillement de l'extrémité supérieure droite se changea en agitations convulsives, et M. P.... devint chaque jour plus irascible, plus porté au mouvement, quoiqu'il s'apperçût bien que l'extrémité inférieure droite, après avoir été affectée d'engourdissement, étoit plus foible et agitée. Ce malade traînoit effectivement la jambe droite, et lorsqu'il la portoit en avant, c'étoit comme en sursaut et par une convulsion subite. Peu à peu, les muscles du tronc, ceux du cou, de la face et des deux extrémités supérieures s'entreprirent à tel point, que M. P.... ne put plus s'en servir. On étoit obligé de l'habiller, de lui donner à manger, en un mot de le soigner comme un enfant au maillot. La parole devint si difficile, qu'on avoit

toutes les peines du monde à entendre le peu de mots que le malade vouloit proférer au milieu des contorsions les plus bizarres de la tête. Le bras droit étoit sur-tout très-affecté, il étoit toujours pendant comme dans la paralysie ; mais les convulsions dont il étoit fatigué annonçoient la chorée. Les facultés intellectuelles jouissoient de toute leur intégrité ; cependant un certain air de tristesse, les grimaces de la face, le ridicule même de l'attitude si mobile de tout le corps, donnoient à M. P.... une apparence d'imbécillité. Le malade étoit d'ailleurs fort sensible, il conserva son appétit qui même parut augmenté. Il étoit assez calme la nuit, quoiqu'il éprouvât, en dormant, des ressautemens passagers et brusques.

L'inutilité des médecines, qui n'avoient servi ni à prévenir le mal, ni à en arrêter le développement et les progrès, fit renoncer à ce genre de secours. M. P.... usa alternativement des infusions faites avec les plantes antispasmodiques, et rendues plus efficaces par des bouillons altérés avec la racine de valériane, les herbes et les fleurs appropriées au traitement des convulsions. Le petit-lait ne fut point oublié, de même que les lavemens simples, les embrocations avec l'huile pétrole, qui parurent opérer un soulagement passager ; on tenta les bains et l'infusion

des fleurs d'arnica, qui fit en apparence plus de mal que de bien. Enfin, l'effet de ces différens moyens ayant été justement apprécié, nous nous arrêtâmes aux bains que le malade prit d'abord deux fois, ensuite une seule fois par jour, pendant environ six semaines. Dans les principes, l'eau du bain étoit tiède; sur la fin du traitement elle l'étoit beaucoup moins, quoique sa température fût loin de celle des bains froids. M. P.... guérit parfaitement, sans l'aide d'aucun autre remède remarquable.

Troisième Observation. Mademoiselle B...., fille de quatorze à quinze ans, étoit affligée, depuis treize ou quatorze mois, par différens symptômes, qui distinguent la chorée. On avoit mis en usage et très-inutilement, plusieurs remèdes ordonnés sans choix et suivant des méthodes empyriques. Lorsque je vis cette malade, je m'apperçus, aux indices qui désignent un excès de mobilité, que l'irritation étoit au comble. En effet, le pouls étoit vif et serré, la peau étoit sèche, le visage étoit rouge, les ressautemens des membres étoient brusques et presque douloureux, il y avoit en outre constipation, du plaisir à boire, paucité des urines, beaucoup d'irascibilité, une grande finesse dans les perceptions. Le ventre avoit quelque sensibilité au tact, et malgré que cette demoiselle

éprouvât quelques difficultés en marchant, il lui sembloit qu'elle devoit en attribuer la cause à la roideur ou au peu de flexibilité des muscles.

J'ordonnai de cesser tous les remèdes qu'on avoit proposés sur des vues différentes, et parmi lesquels le fer tenoit une place distinguée. Je fis prendre les bains domestiques, qui, en sept semaines, mirent fin à tous les symptômes.

CONCLUSION.

J'ai rempli la tâche que je m'étois imposée, en décrivant les différentes causes qui donnent des convulsions aux enfans, et les diverses espèces d'affections convulsives qui semblent particulières à ces petits êtres. Pour discuter cette matière à fond, il a fallu y ramener le plus grand nombre des causes qui affectent assez pernicieusement l'économie vivante, pour déterminer cet ordre de phénomènes qui constituent une maladie, et y comprendre tous les maux dont les convulsions forment le caractère ou l'essence. Aussi un ouvrage sur les convulsions des enfans, offre-t-il un traité sur presque toutes les maladies dont ces foibles individus peuvent être atteints : car quel est le principe morbide, quelle est l'affection indépendante des convulsions, qui ne puissent donner et qui ne procurent même tous les jours de tels accidens chez les enfans? J'ai présenté, dans le cours de ces recherches, les résultats d'une infinité de faits puisés chez des auteurs recommandables, ou choisis parmi les cas que j'ai observés dans trente années d'une pratique étendue ; j'ai indiqué quels sont les remèdes dont l'expérience a le mieux constaté les

effets dans les circonstances diversifiées des convulsions; et j'ai toujours cherché à saisir les véritables indications des maladies, pour leur opposer les secours les plus efficaces. Si mes travaux peuvent être utiles, je suis parvenu au but qu'un motif d'humanité m'a inspiré d'atteindre.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TRAITÉES DANS CET OUVRAGE.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

Fautes à corriger.

Page 29, lignes 13 et 14 : squirrosasque, *lisez* squirrosarque.
Page 129, ligne 11 : l'exercice journalier, *lisez* l'exercice régulier.

